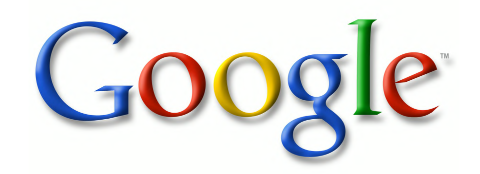





Digitized by Google

ANCIENS MEMOIRES DU QUATORZIÈME SIECLE,

DEPUIS PEU DÉCOUVERTS:

Où l'on apprendra les avantures les plus surprenantes, & les circonstances les plus curieuses

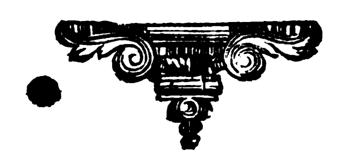
DE LA VIE DU FAMEUX

BERTRAND DU GUESCLIN, CONNÉTABLE DE FRANCE,

Qui par sa valeur a rétably dans ses Etats un Prince Catholique.

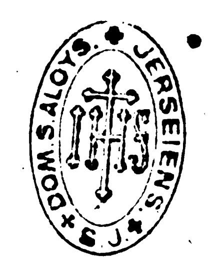
Et nouvellement traduits par le S[r]. LE FEBVRE, *Prevôt & Theologal d'Arras, cy-devant Aumônier, & Predicateur de la* REINE.

Avec Approbation & Permission de Monsieur DU GUÉ DE BAGNOLS, Conseiller d'Etat, Intendant de Justice, Police, & Finances : dans toute la Flandre conquise.



A DOUAY,
Chez la Veuve de BALTAZAR BELLERE Imprimeur du ROY. au Compas d'Or

L'An M. DC. LXXXXII.


DOM. S. ALOYS. JERSEIENS. S. J.
IHS



A LA REINE D'ANGLETERRE.



ADAME,

Ce Heros dont je prens la liberté de vous presenter la Vie, fut le plus grand Capitaine de son siecle,

& comme rien ne luy tenoit plus au cœur que la gloire des Lys, ſon courage le faiſoit entrer dans toutes les Guerres où la France prenoit quelque interêt. Il eut dabord beaucoup de part à la fameuſe concurrence qui mit aux mains Jean de Monfort & Charles de Blois pour la Souveraineté de Bretagne. L'Angleterre épouſoit le party du premier, & la France celuy du ſecond. Gueſclin fit des prodiges en faveur de Charles de Blois : mais le ſort des Armes ayant été funeſte à ce Prince à la journée d'Aüray : nôtre General qui commandoit ſous luy, ſe rendit aux Anglois, qui s'eſtimerent heureux d'avoir dans

leurs mains un prisonnier de ce poids & de cette importance. VOSTRE MAJESTE' *reconnoîtra dans la mort de Charles de Blois, qui fut trouvé couvert d'un cilice aprés la bataille : que ce n'est pas d'aujourd'huy que les Princes les plus pieux ne sont pas les plus fortunez dans ce monde : & que la disgrace est quelque fois le caractere de la vertu la plus épurée.*

Mais ce qui fera naître une plus haute estime dans l'esprit de VOSTRE MAJESTE' *pour ce Capitaine, dont la Vie se trouve mêlée d'avantures les plus surprenantes & les plus bizarres : c'est qu'il sembloit né pour rétablir les Rois sur le Trô-*

ne, quand l'injustice ou la violence leur avoit attiré le malheur d'en descendre. Elle verra dans cette histoire deux Princes en competence pour le méme Sceptre, qui par une vicissitude étonnante, furent tous deux dépoüillez, & tous deux rétablis. Le premier étoit un impie qui sous les dehors de la Religion Chrétienne, n'en avoit aucune que celle qui pouvoit favoriser son ambition, Prince plus Juif que Chrétien: dont le cœur étoit plus tourné du côté de la Sinagogue, que de l'Evangile: & dont la cruauté ne fut pas moindre que l'impieté, puis qu'il se servit de deux scelerats de cette malheureuse secte pour faire mou-

rir Blanche de Bourbon *ſa propre Femme, Princeſſe née dans le ſein des Lys, & qui n'étoit pas moins heritiere des vertus que du Sang du grand S. Loüys. Henry ſon competiteur avoit l'ame toutte Catholique, étant plus jaloux du Regne du Fils de Dieu que du ſien. Ses airs étoient également humains & inſinuans : ſon accuëil affable, ſes approches aisées, & ſes entretiens pleins de condeſcendance, de douceur & d'honnêteté. La France étoit trop ſenſible au meurtre de* Blanche de Bourbon, *pour n'en pas chercher la vengeance en épouſant le party d'Henry contre Pierre que l'on appelloit* le Cruel, *avec*

tant de justice. Guesclin fut mis à la tête de l'Armée Françoise par les ordres de Charles le Sage. Ce General poussant ses armes victorieuses jusques dans le fond de l'Espagne, chassa Pierre du Trône pour y mettre Henry Prince Catholique à sa place. Pierre dépoüillé s'alla jetter entre les bras du Prince de Galles, qui par une hauteur d'ame toutte extraordinaire, & par une generosité si digne d'un cœur tout royal, entra tête baissée dans ses interests. Ce luy fut assez de voir un Prince banny de ses Etats pour en épouser la querelle, & sans faire un retour d'esprit sur le crime de Pier-

Pierre dont les mains étoient encore tout ensanglantées du sang de sa propre Femme, & sur son impieté qui luy avoit fait abandonner la Religion de ses Peres pour embrasser le Judaïsme : il arma plûtôt pour la Roïauté que pour sa Personne, remporta sur Henry la celebre Victoire de Navarrette, *remit le Sceptre dans les mains de Pierre, & jetta Bertrand dans les fers. Henry se voyant à son tour plongé dans la méme disgrace dont son ennemy venoit de sortir, mandia longtemps sans aucun succez la protection de touttes les Cours de l'Europe : & se trouvant enfin sans*

aucune ressource, fut contraint de se travestir sous l'habit d'un Pelerin de S. Jaques, & de se rendre de son pié à Bordeaux en ce triste équipage dans le temeraire dessein de pouvoir adroitement s'ouvrir l'entrée des prisons où Bertrand étoit enfermé pour s'aboucher avec cet illustre Captif sur les mesures qu'il auroit à prendre pour r'entrer dans les Etats qu'il venoit de perdre. Cette entreveüe luy fut tres salutaire: car Guesclin devoüé toûjours au party du Prince Catholique soûtint ses interêts avec tant de chaleur & de force auprés du Prince de Galles, qu'il luy fit abandonner la cause de Pierre: & le cajola

si bien, qu'il luy donna non seulement la liberté de sa Personne, mais aussi celle d'armer une seconde fois pour faire remonter Henry sur le Trône. Il luy representa MADAME, *que Pierre étant un meurtrier de sa propre Femme, il n'avoit jamais été digne de sa protection, qu'étant un Prince reprouvé de Dieu pour ses impietez, il avoit merité de devenir l'execration de toutte la terre: mais sur tout il le fit souvenir qu'il ne l'avoit payé que d'ingratitude, puis que bien loin de luy faire hommage de tous ses Etats, dans lesquels il l'avoit fait r'entrer par la force des armes, & de le dedommager se-*

lon sa promesse des frais de la Guerre qu'il avoit entreprise pour luy. Ce miserable fut assez perfide pour ne luy pas tenir parole, & laissa consumer de faim dans des terres incultes & desertes cette même Armée Angloise qui avoit epuisé toute sa valeur à le rétablir. Ces remontrances aussi fortes que justes, firent un si grand effet sur l'esprit du Prince de Galles, que son indignation succedant à la generosité qui l'avoit fait combattre pour ce malheureux, il prit enfin la resolution de l'abandonner à ses ennemis qui luy arracherent bientôt le Sceptre dont il avoit abuse par tant de scelaratesses: car Guesclin re-

prenant les armes en faveur du Prince Catholique luy remit sur la tête la Couronne qu'on luy avoit ôtée. VOSTRE MAJESTE' *poura d'ailleurs remarquer icy que ce ne fut pas à la seule valeur de Bertrand qu'Henry fut redevable de son retablissement, puisque les intrigues de sa Femme, Princesse habile, luy furent encore dun tres-grand secours, & d'un tres-grand poids au bien de ses affaires. L'Histoire de nôtre fameux Conquerant nous assûre qu'elle eut beaucoup de part à touttes les Victoires que remporta le Roy son Epoux: & qu'elle en sçut si bien ménager les interêts par la delicatesse de son esprit,*

la ſageſſe de ſes conſeils, & ſes airs engageans qu'elle faiſoit entrer tout le monde dans ſes ſentimens: elle nous dit auſſi que la Majeſté de ſa taille & de ſon viſage luy attiroient par tout une veneration dont perſonne ne ſe pouvoit defendre. Enfin c'eſt dans le portrait de cette grande Reine que VOSTRE MAJESTÉ *poura voir le ſien même. En effet,* MADAME, *cette extraction diſtinguée que vous tirez de tant de Souverains, à qui les Lys même ont fait gloire de s'allier par* Renée *de France, Fille de Loüys XII. Femme d'Hercule d'Eſt ſecond, & Mere d'Alfonſe ſecond: cette heureuſe fecondité qui vous a fait por-*

ter un Prince, dont l'enfance promet déja de si grandes choses : & qui selon les vœux de la France sera bientôt suivy d'un second. Cette hauteur d'ame que vous faites éclater au milieu des plus grandes traverses : cette vaste étenduë d'esprit qui vous a renduë capable des sciences les plus sublimes : cette humilité profonde qui vous accompagne au milieu de tant de lumieres. Ce grand cœur que le torrent des disgraces n'a point été capable d'abbatre ny de renverser. Enfin cet absolu devoüement qui vous fait benir les ordres de la Providence dans le sein méme de l'adversité sont autant d'endroits qui lais-

Cæsaribus virtus contigit ante diem.

sent dans l'esprit de toutte l'Europe une si haute idée de VOSTRE MAJESTÉ, *qu'on peut dire d'elle ce que* Tacite *disoit autrefois d'une Imperatrice Romaine,* Fœminam nobilitate puerperiis sanctimonia insignem. *Cet air majestueux si digne de l'Empire, que tout le monde admire en vous, & qui vous est si personnel, a fait avoüer à toutte la France, que la nature avoit prevenu la fortune en vôtre royalle Personne: & que si la noblesse de vôtre Sang ne vous avoit pas fait Reine, vous auriez merité de la devenir par les seuls avantages de l'esprit & du corps,*

Tacite Annales livre 12.

AGRIPPINE.

avec

avec lesquels vous êtes née.

Quamvis aliena fuisses
Principibus Regnum poteras hoc ore mereri.

Ces Vers, MADAME, *que j'ose citer en Latin (sçachant que cette Langue, & beaucoup d'autres encore sont tres-familieres à* VOSTRE MAJESTÉ*) sont d'un fameux Poëte, qui vivoit sous le Regne de l'Empereur* Honorius*: & c'est icy que vous conviendrez que les Siecles les plus éloignez, ramenent souvent des evenemens tout semblables à ceux de nos jours.*

Ce Religieux Empereur qui faisoit tout son capital du culte du Dieu veritable, & de la defense de

ſes Autels s'appliquoit uniquement à la ruïne du Paganiſme & de l'hereſie. Tandis que touttes ſes penſées étoient tournées de ce côté-là: l'Angleterre ſecoüa le joug de ſon obeïſſance, les Legions Romaines qui devoient reprimer la rebellion, en devinrent les complices elles mêmes, en élevant ſur le Trône un faux Conſtantin, dont elles appuyerent l'uſurpation par leur revolte & leur felonnie. Durant ces mouvemens., Claudien conjure l'Imperatrice Marie, *Femme* d'Honorius, *de faire de ſon mieux avec ſon Epoux pour domter les Rebelles: & reprendre courageuſement le Sceptre d'Angleterre,*

qu'on avoit arraché de leurs mains, afin de le laisser à leurs enfans, qui devoient porter la Couronne aprés eux : le Ciel épousa le party le plus juste, faisant triompher Honorius *de tous ses Ennemis, & le rebelle Constantin fut la premiere victime immolée à la justice de son Souverain. Les paroles que cet ingenieux Poëte adresse à l'Imperatrice* Marie, *semblent étre plûtôt faites pour* VOSTRE MAJESTÉ *que pour cette Princesse, dont les vertus ne vous sont pas moins hereditaires que le nom.*

Magnorum soboles Regum diadema resume
Quod tribuas natis & in hæc penetralia rursus
Unde parens progressa redi.

CLAUDIEN *de Nuptiis Honorii & Mariæ*

Nous nous promettons, MADAME, *de voir bientôt l'accomplissement de touttes ces esperances : je veux dire la rebellion reprimée dans vos Etats par la defaite de l'Usurpateur. La Religion veritable y reprendra le lustre & l'autorité que la Reine* Marie *du Siecle passé luy avoit donnée, & qu'une autre Reine* Marie *Catholique, luy rendra bientôt en vôtre Personne, en secondant les justes efforts que le Roy vostre Epoux fait sous les auspices de* Loüis le Grand *hautement declaré pour sa juste querelle : & sous la protection du Ciel, qui ne manquera point d'embrasser la cause la plus legitime.*

Nous verrons VOSTRE MAJESTE' *comme une autre* Marguerite d'Anjou, *se faire jour au travers de ses ennemis, & travailler comme elle, à remettre sur la tête du Roy son Mary la Couronne qu'ils luy ont ôtée contre le droit des Gens, & par la plus haute perfidie que le soleil ait jamais éclairée.*

In medios ibis Regina sicambros. CLAUDIEN ibidem.

S'il m'étoit permis, MADAME, *de remonter plus haut que le Siecle* d'Honorius, *& de percer jusqu'à celuy de l'Empereur Tibere, je ferois voir à* VOSTRE MAJESTE', *que touttes les mêmes avantures qui nous surprennent &*

nous étonnent aujourd'huy sont arrivées dés ce temps-là : mais aussi qu'elles ont eu pour l'Usurpateur un tres-facheux retour.

Tacite dans le premier & le second livre de ses Annales nous fait un si juste portrait de celuy de nos jours en la Personne d'Arminius, *qu'il n'y a qu'à changer les noms. Il nous dit que ce dernier étoit originaire d'Hollande, que c'étoit un esprit inquiet, remüant & factieux, qui jaloux de la gloire de l'Empire Romain, souleva tout le Nort contre luy, se mit à la tête des Rebelles & ne se contentant pas d'avoir allumé le feu dans toutte l'Europe, travailla par ses intri-*

gues & ses artifices à débaucher à l'Empereur ses propres Sujets. Cet Historien nous assûre qu'il avoit enlevé la Fille de Segeste, *& que celle-cy plus portée pour les interêts de son Mary que de son Pere, avoit sacrifié tous les plus tendres & les plus justes sentimens de la nature à son ambition effrenée.*

Filia segestis mariti magis quàm Parentis animo. TACITE *Annales Livre* 1.

C'est dans cet esprit que le même Auteur nous assûre que Segeste *le regardoit comme un Gendre tres pernicieux & tres-execrable: il ajoute qu'il luy reprochait qu'il étoit un faux Brave & tres-mal-entendu dans la discipline militaire, & que son plus grand talent rouloit tout entier sur la malignité de ses en-*

Gener invisus. TACITE *Annales Livre* 1.

treprises. Tacite *employe dans le méme endroit une circonstance tres-digne de remarque, en citant la belle repartie que le Senat de Rome fit à ceux qui s'offrirent à luy, d'expedier du monde par des voyes secrettes cet ennemy, dont la mort auroit rendu le repos à l'Empire: il répondit que le Peuple Romain sçavoit triompher de ses ennemis par la force ouverte des Armes, & non pas s'en défaire par une conduite indigne de sa gloire. Enfin cet* Arminius *aprés avoir poussé du Trône un Prince legitime en la Personne de* Maroboduus *sous le specieux pretexte de la liberté qu'il*

Vecordem & rerum nescium. *Annales livre 2.*

Non fraude neque occultis, sed palàm armatum Populum Romanum hostes suos ulcisci. ANNALES *Livre 2.*

Arminius pulso Maroboduo

à touttes les Couronnes; continüra de faire connoître à VOS MAJESTEZ, *combien il est sensible à l'injure que l'on vous a faite. Ses Armes seront toûjours prêtes, pour triompher de celles de vos Ennemis: & comme Alexandre declare dans Quint-Curse, que l'usurpation de* Bessus *n'étoit pas seulement l'affaire de* Darius *ny la sienne, mais celle de tous les Monarques du monde, qui devoient tout sacrifier pour venger la* MAJESTE *violée dans la Personne de leurs voisins.* Loüis le Grand *animé du même cœur & du même esprit poussera jusqu'au bout le genereux dessein qu'il a commencé*

Regibus omnibus & gentibus violatæ fidei pænas luet. QUINT-CURSE *Livre 6.*

pour celles de VOS MAJESTEZ. *La France est encore feconde en* Guesclins, *&* *le Souverain qui la gouverne, n'a pas moins de zele que* Charles le Sage *pour faire rendre à vôtre Couronne le droit & l'autorité qu'on luy a ravie.*

J'ose ajouter, MADAME, *que s'il n'est pas nouveau dans l'Histoire que des Rois ayent trouvé leur azyle dans les Etats de leurs Voisins qui leur ont volontiers tendu les bras pour rendre la justice qu'ils ont crû devoir à leur rang, on n'y lira point jusqu'icy qu'un Souverain pour épouser la querelle d'un autre dépoüillé tres-injustement n'ait point apprehendé de s'at-*

qu'il vouloit rendre à tous les Peuples son Regne degenerant en tyrrannie, ses nouveaux Sujets en secoüerent hautement le joug, & pour se delivrer de l'oppression sous laquelle il les faisoit gemir, ils attenterent à la Vie de celuy-là méme qui leur ayant promis de leur faire goûter touttes les douceurs de la liberté leur faisoit sentir touttes les rigueurs & touttes les miseres de la servitude.

Regnum affectās libertatem popularium adversam habuit & dolo propinquorum cecidit. ANNALES *Livre* 2.

VOSTRE MAJESTE', MADAME, *est trop éclairée pour ne pas faire icy touttes les justes applications que demande le sujet dont je parle. Il est à presumer,*

que les mémes causes traîneront aprés elles les mémes effêts. Nous en voyons déja les preliminaires. L'Angleterre est trop jalouse de sa liberté pour la voir opprimée plus longtemps : ces Assemblées secrettes qui s'y font pour le repos de la Nation, ces écrits que l'on trouve semez jusques dans le Sanctuaire du Parlement, font bien voir que les affaires n'y peuvent pas demeurer longtemps dans une méme assiette, & qu'il y reste encore plus de sept mille justes cachez, qui n'ont pas fléchy le genoüi devant Baal. D'ailleurs la protection de Loüis le Grand, *qui regarde cette usurpation comme un attentat fait*

tirer tous ceux de l'Europe, & les ait tous battus les uns aprés les autres, pour leur faire sentir l'injustice qu'ils commettoient en protegeant un Usurpateur, dont la ruïne devroit être le seul objet de leurs armes & de leurs desseins. Il sera bien glorieux au Fils Aîné de l'Eglise d'avoir tout sacrifié pour un Prince devenu le Martir de sa Religion, comme il sera bien honteux à tous les autres Monarques Chrétiens de n'avoir consulté que leur jalousie qui approche de l'aveuglement & de la fureur dans une affaire, qui se doit appeller celle de tous les Rois qui devroient prêter non seulement leurs mains, mais leurs épaules

Sceptra gener socero rapta superbus habet. Ovide Fastorũ *Livre* 6.

Vers d'Ovide contre Tarquin le Superbe, gendre de *Servius Tullius*, & qui secondé de Tullie Fille de ce dernier luy ôta le Sceptre & la vie.

Vultus absconditę nostros

Ne natæ videant ora nefanda meæ. Ibidem.

mêmes, pour redresser un Trône abbattu ; dont la chûte menace le leur de tomber à son tour.

Enfin, MADAME, *ce grand Capitaine l'appuy des Princes Catholiques, & dont le nom sera toûjours tres pretieux dans l'esprit de la posterité, s'étant aquis par sa valeur l'épée de Connétable la tira toûjours avec succés pour le service de son Maître : & la mort qui termine tous les evenemens de la vie, ne fut point capable d'arréter le cours de ses triomphes : puisque la Place assiegée, devant laquelle il rendit les derniers soûpirs, luy fit hommage de ses clefs qu'elle fit porter sur son cercueil pour rendre un*

témoignage public, que c'étoit à luy ſeul qu'on devoit imputer la gloire de ſa priſe & de ſa conqueſte. Je ſouhaiterois, MADAME, *qu'une plume plus eloquente que la mienne eût entrepris d'écrire la Vie d'un ſi grand homme pour la preſenter à* VOSTRE MAJESTE: *mais le ſujet étant au deſſus de mes forces, j'eſpere qu'elle aura la bonté de ſe contenter de mes foibles efforts, la ſuppliant tres-humblement d'avoir pour agreable ce petit preſent, que je me donne l'honneur de luy faire, & de m'accorder non ſeulement la liberté d'entrer par mes vœux & par mes prieres dans tout ce qui la touche,*

mais aussi celle de me dire dans le plus profond respect du monde.

MADAME,

De Vôtre Majesté,

Le tres-humble & tres-obeïssant Serviteur LE FEBVRE, Prevôt & Theologal d'Arras, cy-devant Aumônier & Predicateur de la REINE.



AVERTISSEMENT.

ON ſera peut-être ſurpris de voir le nom d'une grande Princeſſe à la tête d'un livre qui ne parle que de Combats, de Sieges, & de Batailles : dont la Vie de celuy dont j'écris l'hiſtoire ſe trouve remplie. On poura critiquer auſſi les vers latins que j'employe dans mon Epître : cette Langue étant de peu d'uſage auprés des Dames, dont le Sexe ne ſe pique gueres de l'apprendre ny de la ſçavoir. On pourra méme cenſurer le vieux Gaulois, que je fais parler à ce Connétable, dont le langage eſt à preſent un jargon que la pureté du ſtyle de nos jours ne peut pas ſouffrir.

Mais il m'eſt aisé de me diſculper

ſur ces trois endroits : puis qu'à l'égard du premier, il m'a paru qu'il ne déplairoit pas à SA MAJESTE' de lire dans un livre le ſuccés des armes d'un grand Capitaine, qui par ſa valeur & ſon experience dans la Guerre a rétably dans ſes Etats un Prince Catholique, dont la Femme avoit un merite extraordinaire, & beaucoup approchant de celuy qui la fait admirer aujourd'huy de toutte la France.

Pour ce qui regarde les vers Latins que je fais entrer dans mon Epître. Je ne veux point d'autre excuſe que le correctif que j'y fais en repreſentant que cette langue n'eſt point étrangere à cette incomparable Princeſſe qui la ſçait tres-parfaitement, & beaucoup d'autres encore qu'elle poſſede dans toutte leur delicateſſe & toutte leur beauté.

Enfin j'ay cru que le patois du quatorziéme Siecle que j'employe dans quelques endroits de mon livre, mais avec beaucoup de reſerve & de diſcretion ſerviroit beaucoup à delaſſer l'eſprit de mon Lecteur, & luy feroit méme de quelque agréement, en luy faiſant voir ces traits vifs & naïfs qui portent avec eux leur energie, leur ſel & leur force : & qui ſe perdent auſſitôt qu'on veut ſe ſervir d'autres termes pour les exprimer. Les memoires de Philippe de Comines en ſont un exemple tout evident : car quand on a voulu leur donner un tour plus poly, non ſeulement on a découvert que ce n'étoit plus cela : mais que c'étoit les gâter que de les traduire.

A l'égard de Pierre, & d'Henry, tous deux Competiteurs pour le Sceptre d'Eſpagne., je n'ay pas cru devoir

entrer dans le fonds de leurs droits pretendus de part & d'autre : les Historiens étant si fort partagez là dessus qu'il est difficile de decider au juste en faveur de l'un, ny de l'autre. Je m'attache seulement aux faits, estimant qu'il est tout à fait inutile de vouloir penetrer plus avant, & n'ayant point d'autre but dans cette Histoire, que de faire voir le rétablissement d'un Prince Catholique dans ses Etats par les armes de mon Conquerant.

Je sçay que le Marquis du Châtelet, d'une illustre Maison de Bretagne, a donné la Vie de ce Connétable il y a vingt six, à vingt sept ans : mais il est aisé de remarquer que nous n'avons pas travaillé tous deux sur les mêmes memoires : puis que le Lecteur découvrira dans mon Histoire plus de

cent circonſtances des plus eſſentielles & des plus capitales qui ſont omiſes dans la ſienne, & que j'ay tiré d'un vieux manuſcrit composé par le Sieur d'Eſtouteville en l'An mil trois cens quatre-vingt ſept, avant l'invention de l'Imprimerie





ERRATA

PAge 13. ligne derniere uy *lisez* luy.
Page 17. ligne 25. au rampars, *lisez* aux rampars.
Page 25. ligne 2. qui *lisez* qu'il.
Page 48. ligne 5. enfidele, *lisez* Infidele.
Page 81. ligne 7. desir vivre, *lisez* desir de vivre.
Page 107. ligne 21. bons sens, *lisez* bon sens.
Page 127. ligne 24. dont on le menaçoit *lisez* dont on la menaçoit.
Page 133. ligne 6. ny reve, *lisez* ny treve.
Page 138. ligne 15. jettoien, *lisez* jettoient.
Page 148. ligne 2. de larmes, *lisez* des larmes.
Page 152. ligne 2. remontroit, *lisez* remonteroit.
Page 159. sur la fin plu, *lisez* plus.
Page 165 ligne 7. des fort belles Troupes, *lisez* de fort belles Troupes
Page 140. ligne premiere les menaçoit, *lisez* le menaçoit.
Page 215. vaisselles, *lisez* vaisselle. si riches, *lisez* si riche.
Page 262. ligne 19. armories, *lisez* armoiries.
Page 270. Rouergue, *lisez* Roüergue. Page 278. moix, *lisez* mois.
Page 282. Frere aîné, *ôtez* aîné. Page 302. battans, *lisez* battant.



TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans cette Histoire.

CHAPITRE PREMIER

OU le *Lecteur admirera le penchant que* Bertrand *avoit pour la Guerre dans son enfance même* page 1.

Chap. second *Où* Bertrand *remporta le prix dans un Tournoy qui se fit au milieu de Rennes, aprés avoir toûjours eu l'avantage dans tous les Combats de Lance qu'il donna.* Page 10.

Chap. III. *Où l'on verra l'artifice & le courage avéc lequel* Bertrand *s'empara de la Citadelle de Fougeray pour Charles de Blois contre Simon de Monfort, lors que ces deux Princes se faisoient la Guerre, pour soûtenir l'un contre l'autre, leurs droits pretendus sur la Duché de* Bretagne. Page 13.

Chap. IV. *Où l'on admirera le stratagême dont se servit* Bertrand *pour faire lever le Siege de Rennes assiegé par le Duc de Lancastre, & comme il se jetta dans la Place pour la secourir.* Page 15.

Chap. V. *De l'avantage que* Bertrand *remporta dans le Combat qu'il eut avec Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois en presence du Duc de Lancastre, & de plusieurs artifices qu'il mit en usage pour faire lever à ce Prince le Siege de Rennes.* Page 25.

Chap. VI. *De l'avantage que* Bertrand *remporta dans un*

Combat singulier qu'il fit contre Thomas de Cantorbie durant le Siege que le Duc de Lancastre mit devant Dinan. P. 34.
Chap. VII. *Siege mis devant Becherel par le Comte de Monfort & levé dans la suite par composition. L'on y verra l'adresse avec laquelle* Bertrand *se tira des prisons de ce Prince, & les conquêtes qu'il fit depuis.* Page 46.
Chap. VIII. *De l'attaque que* Bertrand *fit du Château de Melun qu'il enleva d'assaut, & sous les yeux de Charles Dauphin Regent de France.* page 53.
Chap. IX. *Du Siege, assaut, prise & destruction du Fort de* Rouleboise, *& de la prise de* Mante *& de* Meulan, *dont les murailles furent abbattuës.* page 58.
Chap. X. *De la celebre Victoire que* Bertrand *remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le Captal de Buc leur General fut pris & toute son Armée défaite.* page 76.
Chap. XI. *De la prise de Valogne & de Carentan par* Bertrand, *& de la Victoire qu'il remporta sur les Anglois dans le même Païs.* page 83.
Chap. XII. *Du Siege que Jean de Monfort mit devant la Citadelle d'Aüray, qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui* Bertrand *mena de fort belles Troupes, à dessein de secourir la Place.* Page 91.
Chap. XIII. *De la Bataille que Charles de Blois perdit avec la Vie devant Aüray contre Jean de Monfort, qui devint Maître de la Bretagne par cette Victoire.* Page 99.
Chap. XIV. *De l'origine de la Guerre qui se fit en Espagne, entre le Roy Pierre dit* le Cruel, *& son Frere naturel* Henry *Comte de Tristemarre.* Page 109.
Chap. XV. *De la mort tragique de la Reine* Blanche de Bourbon *commandée par* Pierre le Cruel *son propre Mary.* 114.
Chap. XVI. *De l'adresse dont* Bertrand *se servit pour faire un Corps d'Armée de tous les vagabonds de France, & les mener en Espagne contre* Pierre le Cruel *pour venger la mort de la Reine* Blanche *& faire monter en sa place* Henry *sur le Trône.* Page 121

Chap. XVII. *De la prise que* Bertrand *fit de* Maguelon *& d'autres fortes Villes d'Espagne en faveur* d'Henry *contre* Pierre. page 134.
Chap. XVIII. *De la Reddition volontaire que ceux de Burgos & de Tolede firent de leurs Villes, aussitôt qu'ils apprirent que* Bertrand *& la* Compagnie Blanche *étoient en marche pour les assieger.* page 144.
Chap. XIX. *De la vaine tentative que fit* Pierre *auprés du Roy de* Portugal *pour en obtenir du secours. Et du prix que* Mathieu de Gournay *Chevalier Anglois remporta dans un Tournoy, contre des Portugais.* page 164.
Chap. XX. *De la foudre du Ciel qui tomba miraculeusement sur* Daniot *&* Turquant *ces deux scelerats accusez du meurtre de la Reine* Blanche, *& qui s'en voulurent purger en rejettant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.* page 173.
Chap. XXI. *Du secours que le Roy* Pierre *alla demander au* Prince de Galles *qu'il trouva dans Angoulesme & du present qu'il luy fit de sa Table d'or pour l'engager dans ses interêts.* Page 177.
Chap. XXII. *Des Lettres de Cartel, dont le* Prince de Galles *envoya défier* Henry *avec menaces aux Anglois qui servoient sous luy de confisquer leurs biens, & de les punir comme criminels de haute trahison s'ils ne le quitoient* P. 183.
Chap. XXIII. *De la Victoire que le* Prince de Galles *remporta prés de* Navarette *en faveur de* Pierre *sur* Henry *&* Bertrand, *qui fut pris dans cette journée.* Page 191.
Chap. XXIV. *De la Reddition volontaire de* Burgos, Tolede, *&* Seville, *entre les mains de* Pierre, *& de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du* Prince de Galles. P. 201
Chap. XXV. *De l'artifice dont se servit* Henry *pour parler au Roy d'Arragon qu'il alla trouver deguisé sous l'habit d'un Pelerin de Saint Jaques.* Page 208.
Chap. XXVI. *De la delivrance du* Maréchal d'Andreghem *& du* Besque de Vilaines *accordée par le* Prince de Galles, *& de la reddition de* Salamanque *entre les mains* d'Henry. Page 216.

Chap. XXVII. *De la rançon que paya* Bertrand au Prince de Galles, *& du voyage qu'il fit en Espagne, pour se rendre avec tout son monde au Siege de Tolede, qui tenoit encore contre Henry.* Page 135.

Chap. XXVIII. *De la grande Bataille que* Bertrand *gagna sur le Roy* Pierre, *qui cherchant du secours chez les Sarrazins, tomba malheureusement entre les mains d'un Juif, auquel il fut vendu comme esclave.* Page 246.

Chap. XXIX. *De la derniere Bataille que gagna* Bertrand *sur le Roy* Pierre, *qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes, & qui fut ensuite assiegé dans le Château de* Montiel *où il se retira.* Page 258.

Chap. XXX. *De la Prise du Roy* Pierre *par le* Besque de Vilaines *comme il sortoit furtivement du Château de* Montiel *pour se sauver.* Page 269

Chap. XXXI. *De la Ceremonie qui se fit en l'Hôtel de S. Pol à Paris par* Charles le Sage *Roy de France, en donnant l'épée de Connétable à* Bertrand, *qui sous cette qualité donna le rendez-vous à touttes ses Troupes dans la Ville de* Caën, *pour combattre les Anglois.* Page 286.

Chap. XXXII. *De la Prise du Fort de* Baux *& de la Ville de* Bressiere, *& de la sortie que les Anglois firent de* S. Maur *sur Loire aprés y avoir mis le feu : mais qui furent ensuite battus par* Bertrand *devant* Bressiere P. 304.

Chap. XXXIII. *De la défaite & de la Prise du Comte de* Pembroc *devant* la Rochelle *par les Flotes de France & d'Espagne, dont la premiere étoit commandée par* Ivain de Galles. Page 320.

Chap. XXXIV. *De plusieurs Places conquises par* Bertrand *sur les Anglois, & de la reddition qui luy fut faite de celle de* Randan, *devant laquelle il mourut aprés qu'on luy en eut porté les clefs.* Page 331.



LA VIE DE BERTRAND DU GUESCLIN.

CHAPITRE PREMIER.

Où le Lecteur admirera le penchant que BERTRAND *avoit pour la Guerre dans son enfance même.*

UN Auteur Espagnol a fort judicieusement pensé qu'il étoit de l'interest public d'étudier l'inclination des enfans avec beaucoup de soin, pour découvrir au juste à quel employ la Providence les a destiné, & qu'il n'en est point à qui le ciel n'ait donné quelque talent particulier, dans lequel ils reüssiroient si on leur laissoit suivre leur pente naturelle. Il pretend que la plûpart des parens pour n'avoir pas voulu garder une precaution si necessaire, ont fait prendre de fausses routes à leurs enfans, & les ont engagé dans une condition, qui ne s'accordant point avec leur genie, les a fait vivre sans honneur & sans reputation dans le monde. En effet un Pere peche contre le bons sens, quand il fait embrasser à son fils

une profession pour laquelle il témoigne une aversion naturelle : quand il destine à l'epée celuy qui n'est né que pour le Bareau : quand il veut employer dans le commerce & dans le negoce celuy qui n'a du penchant que pour l'eloquence : & jetter dans les intrigues & les negociations celuy qui n'aime que la retraite & la solitude. Ce choix inconsideré fait qu'on voit peu de gens exceller dans le party qu'on leur a fait prendre : parce que leur naturel étant forcé n'agit point de source, & ne fait que de languissans efforts: au lieu que s'il se laissoit aller à cette rapide inclination qu'il sent d'origine, il éclateroit avec un succés admirable & feroit un progrés merveilleux dans l'art, ou dans l'état auquel il se seroit volontairement appliqué.

Bertrand du Guesclin dont j'entreprens d'écrire la vie, fut un genie de ce caractere : la Guerre fut tout son penchant, il aima les Armes en naissant & cultivant toûjours cette inclination martiale : il devint enfin le plus fameux Capitaine de son siecle, & se procura par sa valeur & son experience la Dignité de Connétable de France, au delà de laquelle l'ambition d'un homme de guerre ne peut plus rien pretendre. Il y vint par degrez, & dans le cours d'une vie de soixante six ans, il donna chaque année de nouvelles preuves de son courage, & de sa bravoure : & rendit de si grands services à l'Etat, que pour en rendre la memoire immortelle, Charles le Sage son Maître & son Roy voulut qu'une lampe fut toûjours allumée sur le tombeau de ce Heros : de peur que la posterité ne perdît le souvenir des memorables actions qu'il avoit faites sous son Regne : il le fit même enterrer à S. Denis, pour donner une Sepulture Royale à celuy qui par ses victoires avoit conservé la Couronne de France dans son lustre & dans sa splendeur.

Ce Grand Homme, qui devoit être dans le quatorziéme siecle la terreur des Anglois & des Espagnols, & le Conservateur de la Couronne de France, reçut le jour au Château de la Mothe à six lieües de Rennes en Bretagne. Son Pere avoit plus de Noblesse que de biens, & quoy que personne

ne luy pût disputer la qualité de Gentilhomme, la fortune ne luy avoit pas donné suffisamment de quoy la soûtenir. La Mere de Bertrand étoit parfaitement belle, & comme elle avoit le cœur grand & des sentimens proportionnez à sa haute naissance, elle ne se sçavoit pas bon gré d'avoir mis au monde un enfant si difforme & si laid que l'étoit Guesclin, pour lequel elle n'avoit que du mépris & de l'aversion luy voyant des airs si grossiers & si mal agreables. En effet il n'avoit rien de revenant : toutes les actions de cét enfant avoient quelque chose de farouche & de brutal, son humeur taciturne & revêche ne promettoit à ses parens que des suites indignes du nom qu'il portoit : & plus ils étudioient ses inclinations, & moins ils avoient d'esperance de s'en rien promettre d'avantageux à leur famille. Un exterieur si ingrat leur donnoit contre luy des mouvemens de colere, car toutes les fois qu'il paroissoit en leur presence ils ne le voyïoient qu'avec peine, comme s'ils avoient un mutuel chagrin d'avoir donné la naissance à un monstre, dont ils ne devoient attendre que des actions qui leur attireroient des reproches & de la honte dans leur Maison.

Ce peu de predilection qu'ils avoient pour luy, faisoit qu'ils le postposoient à ses freres quoy qu'il en fût l'Aîné, le méprisant & le rebutant jusques-là qu'ils ne luy permettoient pas de manger à table avec eux, comme s'ils avoient de la repugnance à le reconnoître pour leur fils. Tous ces mauvais traitemens rendoient cet enfant encore plus sombre & plus melancolique, & quand les Domestiques s'en approchoient pour luy dire quelque chose de fâcheux & le tourmenter, il leur témoignoit son ressentiment en levant contre eux un bâton qu'il avoit toûjours en sa main. Cependant il fit bien voir un jour à sa Mere qu'il n'étoit pas insensible aux outrages qu'on luy faisoit : car cette Dame faisant asseoir à sa table les Cadets de Bertrand, sans luy vouloir permettre d'y prendre sa place avec eux. Cet enfant quoy qu'il n'eût encore que six ans ne put digerer un affront si sanglant & sans se soucier s'il perdoit le respect à sa Mere, il menaça ses freres

de tout renverser s'ils pretendoient l'empêcher de prendre au dessus d'eux le rang qui luy appartenoit comme à leur Aîné. Des paroles il vint aux effets, & l'indignation qu'il avoit de se voir negligé de la sorte le fit aussitôt partir de la main, se mettant brusquement à table sans en attendre l'ordre de sa Mere & mangeant tout en colere mal proprement, & de mauvaise grace. Cette saillie qui venoit pourtant d'un bon fonds déplut fort à sa Mere qui luy commanda de sortir au plûtôt & le menaça que s'il n'obeïssoit sur l'heure elle le feroit foüetter jusqu'au sang. Ce petit garçon se le tint pour dit, il se leva de la place qu'il avoit prise : mais ce fut avec tant de rage qu'il jetta par terre & la table & toutes les viandes qu'on avoit servy devant cette Dame, qui surprise de son audace luy donna mille maledictions, luy dit les paroles du monde les plus indignes, & luy témoigna qu'elle étoit au desespoir de se voir la mere d'un Bouvier, qui ne feroit jamais que du deshonneur au Sang dont il étoit sorty.

Tandis que cette Dame se déchaînoit ainsi sur son fils, une Juifve entra dans sa chambre & comme elle avoit assez d'habitude & d'accés auprés d'elle, elle prit la liberté de luy demander le sujet de son emportement & de son chagrin. Le voila, luy dit-elle en luy montrant le petit Guesclin, qui se tenoit tapy dans un coin soûpirant & pleurant sur toutes les duretez qu'il luy falloit tous les jours essuyer, la Juifve qui se piquoit d'être habile physionomiste approcha de Bertrand & regardant avec attention les traits de son visage & les lineamens de ses mains, elle essaya de l'appaiser en luy disant quelque chose d'obligeant & le conjurant de ne se point décourager parce qu'elle prevoyoit qu'il ne seroit pas toûjours malheureux. L'enfant qui croyoit que cette femme vouloit se divertir à ses dépens la repoussa rudement & luy dit qu'elle le laissât en paix, qu'elle allât porter plus loin ses railleries & qu'autrement il luy donneroit du bâton qu'il avoit dans sa main. La Juifve ne se rebuta point & ne se contentant pas d'avoir si bien cajolé le petit Bertrand qu'elle l'appaisa tout à fait, elle se tourna du côté de

sa Mere & l'assûra que cet enfant étoit né pour de grandes choses, qu'il se feroit un jour distinguer par des actions heroïques & que son étoile vouloit qu'il se procurât par ses merites personnels, les Dignitez les plus eminentes; particulierement en France, où l'appelleroit la defense & la gloire des lys, dont il soûtiendroit les interests avec une valeur extraordinaire. Elle la conjura de ne point negliger l'education d'un enfant dont sa maison devoit tirer son plus grand éclat quoy que son visage & sa taille fussent fort disgraciez. La Dame fut peu credule à tout ce qu'on luy promettoit de son fils disant que toutes ses inclinations ne quadroient gueres à de si belles esperances. Cependant elle revint un peu de la mauvaise opinion qu'elle avoit de Bertrand par l'action qu'elle luy vit faire à l'instant : car ayant fait asseoir la Juifve à sa table, ce petit garçon se souvenant de tout ce qu'elle avoit dit en sa faveur caressa cette femme de son mieux, luy donna d'un Paon que le Maître d'hôtel venoit de servir & voulut luy même luy verser à boire remplissant le verre avec tant d'empressement & de si bon cœur que le vin surnageant les bords se répandit un peu sur la nappe : l'enfant luy disant qu'il en usoit ainsi pour faire la paix avec elle & luy donner quelque satisfaction sur le peu d'honnêteté qu'il avoit eu d'abord pour elle. Cette petite generosité surprit agreablement sa Mere, qui ne put se defendre d'avoüer qu'elle ne luy croyoit pas un si grand fonds de reconnoissance. Cependant elle eut pour luy plus de consideration dans la suite, le faisant habiller plus honnêtement, & defendant à ses Domestiques de prendre plus avec luy des airs de privauté qui ne s'accommodoient pas avec le respect qu'ils devoient au fils de leur Maîtresse.

Cette premiere estime qu'elle eut pour son fils ne fut pas de longue durée : car quand il eut atteint l'âge de neuf ans elle eut beaucoup de peine à contenir cette humeur boüillante qui le mettoit aux mains avec tout le monde. Il se déroboit souvent de la maison sans prendre congé d'elle & se faisoit un plaisir d'assembler auprés de luy tous les enfans

de ſon âge qu'il rencontroit pour ſe battre contre eux, prêtant le colet à tous ceux qui vouloient meſurer leurs forces avec luy, jettant les uns par terre & s'éprouvant tout ſeul contre pluſieurs, & ſortant toûjours avec avantage de tous ces petits combats qu'il donnoit, ſi bien qu'il étoit redouté de tous les enfans de ſon voiſinage & l'on voyoit déja par avance des preliminaires certains de ce qu'il devoit devenir un jour. Il ſe battoit avec tant d'acharnement qu'il ſortoit quelquefois de la mêlée la bouche & le nez tout en ſang, ſes habits étoient tout déchirez des coups qu'il recevoit, ce qu'il s'attiroit pour ne vouloir jamais lâcher priſe: & quand il revenoit à la maiſon tout meurtry des gourmades qu'on luy donnoit, ſa Mere le voyant ainſi défiguré luy reprochoit cette baſſe inclination qu'il avoit à ſe mêler avec de petits Païſans, ne frequentant que de la canaille & ne ſe plaiſant qu'à ſe battre avec des Gueux ſans ſe ſouvenir de la Nobleſſe de ſon extraction, ny de ce qu'avoit predit la Juifve en ſa faveur qui témoignoit n'avoir pas rencontré juſte ſur ſon chapitre: puiſque bien loin de ſoûtenir en Gentilhomme tout ce quelle s'étoit promiſe de ſa conduite il s'en éloignoit tout à fait en menant la vie d'un goujat & d'un miſerable en ne s'exerçant qu'avec des coquins.

Tous ces reproches ne furent point capables de luy donner des ſentimens plus nobles. L'amour du combat l'emporta ſur l'obeïſſance que Bertrand devoit à ſes parens, il mouroit d'envie de ſe battre ſans conſiderer la naiſſance de ceux avec leſquels il étoit toûjours aux priſes. On avoit beau le veiller pour l'empêcher de ſortir, il ſe deroboit ſi ſecrettement qu'on le trouvoit aux mains en pleine campagne quand on le penſoit encore à la maiſon. C'étoït là qu'il faiſoit ſon apprentiſſage de guerre s'atroupant avec tous les petits villageois, ſe mettant à leur tête, donnant le ſignal du combat & ſe jettant au travers de ces pretendus ennemis avec tant de courage & de force, qu'il remportoit toûjours la victoire. Son Pere ne pouvant luy faire perdre cet acharnement qu'il avoit à ſe battre fut obligé de faire publier par les Villages

voisins que les peres seroient condamnez à de grosses amendes dont les enfans se trouveroient à l'avenir dans la compagnie de son fils Bertrand, pour recommencer avec luy leurs premiers jeux de main qui le détournoient de tous les autres plus nobles exercices, qui doivent faire l'occupation d'un jeune Gentilhomme : Mais il ne fit que blanchir avec toute cette precaution qui luy fut tout à fait inutile. Il luy falut s'assûrer de la personne de Guesclin l'enfermant dans une chambre de son Château, de peur qu'il ne prît encore la clef des champs pour reprendre son premier train de vie.

Quatre mois de prison ne furent point capables de diminuer en luy la demangeaison qu'il avoit pour ces exercices, le repos luy fut ennuyeux, il se devint à charge à soy même se voyant tout seul sans avoir plus aucuns ennemis à combattre, il s'avisa d'un stratagême pour rompre ses liens. Vne fille de chambre avoit ordre de luy porter à manger deux fois tous les jours il eut l'adresse de l'enfermer dans sa même chambre & d'en emporter la clef, de peur quelle ne revelât l'evasion qu'il meditoit de faire, il courut aussitôt à la campagne & détacha d'une des charruës de son Pere une jument sur laquelle il monta, se moquant du chartier qui courut aprés luy pour l'en faire descendre, & galopa jusqu'à Rennes sans selle & sans bride pour se refugier chez une des ses Tantes qui luy fit un fort méchant accueil, ayant appris toutes les jeunesses qu'il avoit faites auprés de ses parens & toute la mauvaise satisfaction qu'il leur avoit donnée dans sa conduite. Le Mary de cette Dame n'aprouva pas cette vesperie, luy representant que les jeunes gens avoient toûjours une gourme à jetter, que ces sortes de saillies se rectifioient avec l'âge, & que tous ces mouvemens quoyque dereglez dans le commencement venans à se temperer dans la suite rendoient l'homme capable des plus grandes choses : il ajoûta qu'il ne trouveroit point mauvais qu'il demeurât auprés d'eux pour en faire leur Eleve, & qu'il se promettoit que cet enfant ayant tant de feu, pourroit devenir un jour un grand Capitaine, si l'on luy laissoit suivre le penchant qu'il avoit pour les armes.

Ce fut dans cet esprit que pour cultiver en luy ce naturel guerrier, il le faisoit souvent monter à cheval avec luy, luy faisoit faire de longues traites tout exprés pour l'endurcir davantage au travail, & Bertrand encherissoit encore sur ce que son Oncle desiroit de luy, souffrant des fatigues au delà de son âge, & témoignant par tout un plaisir incroyable quand on luy faisoit faire tous ses exercices : par ce qu'il répondoient à cette inclination vehemente qu'il avoit pour les armes. Une conjoncture fit bientôt connoître ce naturel ardent & heureux qu'il avoit pour la Guerre. On proposa dans Rennes un certain Dimanche un prix pour celuy qui sçauroit le mieux s'exercer à la Lute : Bertrand brûloit d'impatience de se mettre sur les rangs avec les autres n'ayant point de passion plus violente que celle d'être aux prises avec quelqu'un. Sa Tante qui craignoit que ce jeune homme ne voulût être de la partie, s'avisa de le meneràu Sermon pour l'en détourner : mais aussitôt que Bertrand qui n'avoit alors que seize à dix-sept ans vit le Predicateur en chaire, il se déroba secrettement de l'Eglise & se rendit sur la place où se faisoit la Lute. Il y fut bientôt reconnu par quelques-uns de ceux avec lesquels il avoit fait là dessus son apprentissage dans son enfance. Ils le prierent d'entrer en lice avec les autres, il en avoit plus de demangeaison qu'eux : mais avant que de s'y engager il leur fit promettre que jamais ils n'en parleroient à sa Tante, dont il avoit interest de ménager la bienveillance, aprés avoir eu le malheur de perdre celle de ses parens pour de semblables choses. Aprés avoir reçu leur parole il se mit en devoir de prêter le colet au premier qui se presenteroit devant luy. L'occasion ne luy manqua pas, il apperçut un jeune Breton dont la contenance étoit tout à fait fiere & qui s'applaudissoit sur le succés qu'il avoit eu dans la Lute ayant déja terrasé douze de ses compagnons. Bertrand voulut mesurer ses forces avec luy. La Lute fut longtemps opiniâtrée de part & d'autre : Mais à la fin Guesclin fit de si grands efforts qu'il jetta son homme par terre. Il arriva par malheur qu'en se tiraillant l'un & l'autre, Bertrand

trand tomba ſur ſon adverſaire & dans ſa chûte il ſe froiſſa le genou contre un caillou, dont le coup fut ſi rude & ſi violent qu'il luy fit une large ouverture & luy cauſa tant de douleur qu'à peine pouvoit-il ſe tenir ſur ſes pieds, & le ſang qui couloit de ſa playe luy faiſant apprehender que la nouvelle de cet accident ne vint juſqu'aux oreilles de ſa Tante: il pria ſes camarades de le mener chez un chirurgien pour panſer ſa bleſsûre, ils luy rendirent ce bon office, & luy preſenterent le prix qu'il avoit remporté dans la Lute, c'étoit un chapeau tout couvert de plumes & garny d'argent ſur les bords: mais il n'oſa pas l'accepter de peur que ſa Tante découvrant par là qu'il avoit eu la temerité de s'engager à la Lute à ſon inſçû contre ſa defenſe abſoluë ne luy fit reſſentir ſon indignation. Il ne put pourtant pas empêcher que toute l'affaire ne vint enſuite à ſa connoiſſance: car cette Dame aprés que le Sermon qu'elle avoit attentivement écouté fut finy, venant à s'appercevoir que ſon Neveu luy manquoit auprés d'elle le fit chercher par tout. Un de ſes compagnons la tira de peine en la felicitant ſur le bonheur qu'il avoit eu de remporter le prix de la lice, & l'aſsûrant que cet avantage ne luy avoit coûté qu'une bleſsûre legere au genou, dont elle devoit eſperer qu'il gueriroit bientôt, puis qu'on avoit eu grand ſoin d'appliquer auſſitôt l'appareil neceſſaire à la playe que luy avoit causé la rencontre d'une pierre qui luy avoit fait quelque contuſion.

La Dame n'étant pas moins irritée de la déſobeïſſance de ſon Neveu, que fâchée de ſa bleſsûre, ſe rendit inceſſamment dans ſon logis, où trouvant Bertrand au lit, elle luy fit une reprimande fort ſeche ſur le méchant ply qu'il prenoit de ſe commettre tous les jours avec des canailles, & de n'avoir point devant les yeux la nobleſſe du Sang dont il étoit ſorty.

Gueſclin tâcha de la radoucir de ſon mieux, en luy repreſentant que ſa bleſsûre n'étoit pas dangereuſe, ayant plus fait de bruit dans le monde que de mal à luy même, & qu'il eſperoit d'en guerir au premier jour. En effet il ſe vit ſur pied au neuviême jour, & quelque temps aprés ayant fait ſa

paix avec ſon Pere par le canal de ſa Tante & de ſes amis, il en obtint un petit Rouſſin, ſur lequel il montoit ordinairement pour contenter la curioſité qu'il avoit d'aller voir les Tournois qui ſe faiſoient dans la Province de Bretagne. Il eût bien voulu ſe mettre ſur les rangs avec les autres : mais comme il étoit trop jeune & trop mal monté, ces deux obſtacles ne luy permettoient pas de ſatisfaire le deſir qu'il avoit de ſe ſignaler dans cet exercice ſous les yeux d'une foule de ſpectateurs, dont la preſence l'auroit encouragé de faire de ſon mieux pour ſurmonter ſon adverſaire. Il ſe contentoit de faire à ſon Pere un recit fort exact & fort agreable de toutes les circonſtances qui s'étoient paſsées dans ces ſortes de combats, & ce Jeune-homme témoignoit en les racontant prendre tant de goût à ces exercices, que ceux qui l'écoutoient là deſſus & particulierement ſon Pere jugerent dés lors que Bertrand feroit un jour un grand fracas dans l'Europe dans la profeſſion des armes, & quoy qu'il eût l'humeur tout à fait guerriere : cependant ſes Parens admirerent la bonté de ſon naturel qui s'attendriſſoit ſur les pauvres, qui ne ſortoient jamais d'auprés de luy ſans en recevoir quelque aumône.

CHAPITRE II.

BERTRAND *remporta le prix dans un Tournoy qui ſe fit au milieu de Rennes aprés avoir toûjours éu l'avantage dans tous les combats de lance qu'il donna.*

C'Etoit autrefois une coûtume fort loüable d'inſtruire la jeuneſſe à coure la Lance, & de propoſer un prix à celuy qui reüſſiroit le mieux dans ce noble exercice, afin que cette lice luy ſervît d'apprentiſſage pour faire un jour la guerre avec ſuccés. C'eſt ſur ce pied qu'on marqua dans

Rennes le jour, le temps, & la place où se devoient donner ces sortes d'assauts. Chacun courut avec empressement pour les voir, les Dames paroissoient aux fenêtres fort magnifiquement parées pour s'attirer les yeux de tout le monde, & pour être les spectatrices de ces combats. La presence de tant de témoins & d'arbitres excitoit dans le cœur de chaque Ecuyer un desir ardent de bien faire, & de sortir avec honneur d'une si glorieuse carriere. Bertrand se mit sur les rangs avec les autres : mais il devint la raillerie de ce beau sexe qui le voyant si laid & si mal monté ne manqua pas d'éclater de rire à ses dépens, en disant qu'il avoit plus l'air d'un Bouvier que d'un Gentilhomme, & qu'il avoit apparemment emprunté le cheval d'un Meunier pour faire une course de cette importance. D'autres qui connoissoient sa naissance, sa bravoure & son cœur, prenoient son party soûtenans qu'il étoit le plus intrepide & le plus hardy Chevalier de toute la Province, & qu'il alloit bientôt donner publiquement des preuves de son adresse & de sa force.

Bertrand qui prêtoit l'oreille à tout ce qu'on disoit de luy, se reprochoit interieurement son méchant air & sa mauvaise mine, & desesperoit de pouvoir jamais plaire aux Dames étant si mal fait : il pestoit aussi dans son ame contre la dureté de son Pere qui le negligeoit si fort qu'il souffroit qu'il eût une si méchante monture dans une occasion de cet éclat. C'est ce qui l'engagea de prier un de ses cousins qui se trouva là, de luy faire l'amitié de luy prêter son cheval afin qu'il pût se demêler avec succés de l'action qu'il alloit entreprendre, l'assûrant qu'il reconnoîtroit dans son temps ce bon office qu'il attendoit de son honnêteté. Ce Parent ne balança point à luy faire ce petit plaisir, l'accommodant sur l'heure de ses armes & de son cheval. Bertrand se voyant dans un équipage assez leste & monté fort avantageusement, se presenta pour rompre une lance, tendant les mains au premier Ecuyer qui voudroit entrer en lice avec luy. L'un des plus braves de la troupe luy répondit par le même signe. La carriere étant ainsi reciproquement ouverte, Guesclin poussa son che-

val avec tant de force & pointa sa lance avec tant d'adresse qu'il donna juste dans la visiere de son adversaire, & luy fit sauter le casque à bas. Il frappa ce coup avec tant de roideur qu'il jetta par terre le cheval & le Chevalier. Le premier en mourut à l'instant & l'homme demeura longtemps pâmé sur la place sans pouvoir reprendre ses sens, & quand il fut revenu de ce grand étourdissement il demanda le nom de son vainqueur : mais on ne luy pût donner là dessus aucun éclaircissement : parce que le casque qui couvroit la tête de Guesclin ne permettoit pas à personne de le reconnoître. Il arriva pour lors une conjoncture fort heureuse pour Bertrand, & qui fit voir à tout le monde la bonté de son naturel : car son Pere qui ne le connoissoit point au travers de son armûre de tête, voulant vanger l'affront de celuy qui venoit d'être terrasé, se presenta pour faire un coup de lance contre luy : mais Bertrand qui reconnut les armes de sa Maison sur l'écu de son Pere, jetta aussitôt par respect la sienne par terre.

Tous les spectateurs furent également surpris d'une contenance si contraire à celle qu'il venoit de faire éclater. Son Pere qui s'imaginoit que sa seule crainte avoit toute la part à cet action, fut bien détrompé quand il le vit aussitôt mesurer ses forces avec un autre auquel il fit perdre les étriers, & qu'il atteignit sur la tête avec tant de roideur qu'il luy fit voler son casque à plus de dix pieds de là. Toute l'assemblée battit aussitôt des mains applaudissant à ce genereux Avanturier, dont ils ne connoissoient ny le nom, ny la personne : mais ce fut un redoublement de joye, particulierement pour son Pere, quand Guesclin leva la visiere devant tout le monde pour se donner à connoître. Il courut pour embrasser ce cher enfant qui luy faisoit tant d'honneur, & dont tous les assistans admirerent la grande jeunesse & la grande adresse, & la surprenante hardiesse Il luy promit qu'à l'avenir il l'assisteroit de tout ce qu'il auroit besoin de chevaux, & d'argent pour busquer fortune dans la Guerre, pour laquelle il avoit des dispositions si heureuses, &

sa Mere & sa Tante qui se trouverent là ne se pouvoient tenir de joye, de voir dans ce jeune homme les glorieux premices de ce qu'on leur avoit dit qu'il devoit devenir un jour.

CHAPITRE III.

Où l'on verra l'artifice & le courage avec lequel BERTRAND *s'empara de la Citadelle de Fougeray pour Charles de Blois contre Simon de Monfort, lors que ces deux Princes se faisoient la guerre, pour soûtenir l'un cōtre l'autre leurs droits pretendus sur la Duché* de Bretagne.

L'Histoire de France nous apprend la fameuse concurrence qu'il y eut entre Charles de Blois & Jean de Monfort pour la Souveraineté de Bretagne. Philippe de Valois épousa la querelle du premier de ces Princes, & le Roy d'Angleterre celle du second. Toute l'Europe sembla se vouloir partager là dessus. En effet une si belle Province meritoit bien que ceux qui pretendoient y avoir plus de droit, en achetassent la possession par des combats, & par des victoires. Comme elle étoit la Patrie de Bertrand & qu'il avoit le cœur tout François, ils ne balança point à se declarer pour celuy qui s'étoit mis sous la protection des Lys. Il prit donc le party de Charles de Blois, & se mit en tête d'enlever par surprise un Château qu'on appelloit Fougeray qui dans ce temps étoit une Place importante, & dont la prise pouvoit donner un grand poids aux pretentions du Prince, dont il avoit entrepris de soûtenir les interêts. Il s'avisa pour y reüssir de se travestir en Bucheron pour se rendre moins suspect à ceux qui gardoient ce Château. Soixante hommes qu'il avoit apposté pour seconder son dessein, uy furent d'un tres-grand secours pour l'executer à coup sûr.

Il partagea ce petit corps en quatre parties comme si c'étoient autant de Bucherons qui venoient les uns aprés les autres indifferemment pour vendre du bois dans la place, il épia le temps que le Gouverneur venoit d'en sortir avec une partie de sa garnison pour faire la tentative qu'il avoit meditée. Tout son monde avoit comme luy des armes cachées sous leur juste au corps. Ils sortirent separément d'une forêt voisine dans laquelle ils avoient passé fort secrettement la derniere nuit, ils parurent de grand matin chargez, qui çà, qui là de bourées, & de fagots sur leurs épaules. Comme on ne voyoit cette troupe que fort confusement de loin, le Guet ne manqua pas de sonner : mais à mesure qu'ils approcherent, la défiance commença de cesser. Bertrand se presenta le premier dans ce bel équipage, & parut auprés du pont levis couvert d'une robe blanche jusqu'aux genoux & chargé de bois par dessus. Le Portier qui ne se défioit de rien vint luy quatriême abaisser le pont. Bertrand debuta par se décharger de son fardeau pour embarrasser le pont, & tira de dessous ses habits une bayonnette dont il poignarda le Portier, & cria tout aussitôt *Guesclin*, pour donner le signal à ses gens de le joindre & de le seconder. Ils partirent aussitôt de la main, se jettans sur le pont & gaignerent la porte dont ils se saisirent en attendant que le reste pût entrer avec eux: mais comme il y avoit bien deux cens Anglois dans la Place, & que Bertrand n'avoit que soixante hommes, la partie n'étoit pas égale : il y eut grande boucherie de part & d'autre, les Bretons étoient attaquez de tous côtez, ils n'avoient pas seulement à soûtenir les efforts des soldats Anglois: il leur falloit encore essuyer une grêle de pierres, qui leur étoient jettées par les femmes & les enfans de Fougeray.

Le fracas fut grand, il y eut un Anglois qui d'un coup de coignée fendit la tête d'un des compagnons de Bertrand: celuy-cy le perça de son épée pour vanger la mort de son Compatriote, & s'emparant de la même coignée, charpentoit tous les Anglois qui se presentoient devant luy, les menant battans jusqu'au pied d'une bergerie, contre laquel-

le il s'adossa pour reprendre haleine, & parer les coups qu'on luy pouvoit porter par derriere, en attendant qu'il luy vint du secours dont il avoit un tres-grand besoin : car il avoit déja reçu beaucoup de blessures, & le sang qui couloit de dessus sa tête sur ses yeux, luy ôtoit l'usage de la veüe, sans laquelle il ne pouvoit pas se defendre. Quand il arriva par bonheur qu'un party de Cavalerie qui tenoit pour Charles de Blois, passant là tout auprés & sçachant que Bertrand étoit aux mains avec les Anglois pour le même sujet, vint le dégager fort à propos, écarta d'autour de luy tous ses ennemis qui s'acharnoient à le massacrer, & contre lesquels il tint tête jusqu'à ce que ces Cavaliers arriverent heureusement, & chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils en tuerent la meilleure partie. Le reste fut contraint de prendre la fuite. Ils trouverent Bertrand dans un grand danger: car il étoit tout seul aux prises avec dix Anglois, & comme sa coignée luy avoit échappé des mains, il étoit obligé de se defendre à coups de poing. Cependant il disputa si bien le terrain que secondé de ce secours, il se rendit le Maître de la place dont il s'empara pour Charles de Blois, & s'aquit par cette bravoure une si grande reputation par tout, qu'il passoit pour le plus intrepide & le plus hardy Chevalier de son siecle.

CHAPITRE IV.

Où l'on admirera le stratagême dont se servit BERTRAND *pour faire lever le Siege de Rennes assiegé par le Duc de Lancastre, & comme il se jetta dans la place pour la secourir.*

LE Roy d'Angletere s'étant declaré pour Jean de Monfort contre Charles de Blois, envoya le Duc de Lancastre en Bretagne à la tête d'un gros corps de troupes pour mettre le siege devant la Capitale de cette Province. Il

fit accompagner ce Prince des Seigneurs les plus diſtinguez de ſa Cour, pour faciliter une ſi conſiderable expedition, le Comte de Pembroc, Jean de Chandos, Robert Knole, Jean d'Andelette, tous fameux Capitaines étoient de la partie. Il y avoit même dans l'Armée du Duc beaucoup de Gentilshommes Bretons qui s'étoient engagez au ſervice de Jean de Monfort, & qui prirent party dans l'Armée Angloiſe pour luy donner des preuves de leur zele & de leur fidelité. Le Duc fit ſerment qu'il ne deſempareroit point du poſte qu'il avoit occupé qu'aprés la priſe de la Ville, & qu'il pretendoit planter ſon enſeigne ſur le haut des murailles de Rennes.

Bertrand qui tenoit pour Charles de Blois, étoit aux écoutes caché dans un bois avec ſes gens cherchant l'occaſion de ſe jetter dans la Place, & faiſant toûjours quelques efforts pour ce ſujet, il harceloit l'Armée des ennemis, leur donnant toutes les nuits de nouvelles alarmes; ce qui fatiguoit fort les Anglois qui devoient être toûjours ſur leurs gardes, & ne pouvoient ainſi repoſer, ny dormir à loiſir. Le Duc fut curieux d'apprendre le nom du Cavalier qui donnoit tant d'exercice à ſes troupes Un Gentilhomme Breton le luy declina par de fort beaux endroits, luy marquant ſa naiſſance, ſa bravoure & ſon intrepidité dans les occaſions les plus dangereuſes, & l'adreſſe & la reſolution qu'il avoit depuis peu fait paroître, quand il s'étoit ſaiſy du Château de Fougeray, dont il avoit ſurpris & tué toute la garniſon. Ce Prince ſur ce recit conçut beaucoup d'eſtime pour Bertrand: mais il eût fort ſouhaité qu'il allât exercer ſon courage dans un autre Païs: parce qu'il apprehendoit qu'un homme de cette trempe ne fût capable de troubler beaucoup le cours de ſon Siege.

Gueſclin ſuivant toûjours ſa pointe faiſoit ſouvent des courſes aux environs du camp des Anglois. Un Officier de cette Armée tomba par bonheur dans ſes mains, qui luy dit que le Duc de Lancaſtre eſperoit de faire bientôt joüer une mine pour ouvrir une breche, à la faveur de laquelle

il

il comptoit de prendre Rennes d'assaut. Bertrand pour détourner le coup se mit en tête de donner le change aux Anglois, & de leur faire perdre l'envie de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé, se glissant avec ses Bretons dans une nuit bien sombre au milieu du Camp du Duc lors que les Anglois étoient endormis, & pour encourager ses gens, & dans le même temps intimider ses ennemis, il mit le feu dans leurs tentes & cria *Guesclin*. L'alarme fut si grande que les Anglois à leur reveil croyoient que Charles de Blois leur venoit tomber sur le corps avec un armée fort nombreuse: mais aprés s'être un peu reconnus ils se rasſûrerent & donnerent mille maledictions à Bertrand, qui leur avoit brûlé leur équipage avec une poignée de ses gens & s'étoit ensuite tiré d'affaire en faisant une fort honorable retraite. Le Duc indigné de toutes les algarades que luy faisoit cet Avanturier, jura que s'il tomboit une fois dans ses mains, il ne le relâcheroit jamais quelque rançon qu'on luy voulût offrir pour sa liberté: mais un Chevalier Breton prit celle de dire à ce Prince que Bertrand ne luy donneroit jamais de repos jusqu'à ce qu'il fût entré dans Rennes pour la secourir. C'est ce qui l'obligea de presser ce Siege & de faire hâter la mine qu'il avoit commencée.

Le Gouverneur de Rennes que Charles de Blois avoit étably dans la place, & qu'on nommoit le *Tortboiteux*, étoit fort en peine de découvrir en quel endroit on faisoit miner, & pour en avoir quelque éclaircissement, il avoit ordonné que dans toutes les maisons qui tenoient au rempars on y pendît de petits bassins, afin que par le tressaillement que le mouvement des Mineurs y causeroit necessairement, on sçût l'endroit où ils travailloient. Cette invention fit deterrer le lieu de la mine, contre laquelle le Gouverneur prit ses precautions en contreminant, & par cet artifice il rendit les travaux des Mineurs Anglois inutils & sans aucun effet. Ce qui chagrina beaucoup le Duc de Lancastre, qui voyant qu'il luy falloit changer de batterie, fit vivement attaquer la Place par des beliers & d'autres instrumens de guerre: mais les Af-

ſiegez ſe defendans toûjours fort vaillamment, il fut obligé d'avoir recours à d'autres Stratagêmes. Il ſçavoit que les Aſſiegez avoient peu de vivres, & que la faim les forceroit bientôt à ſe rendre.

Il crut que pour les engager à ſortir de leurs murailles & luy donner beau jeu pour les défaire, il leur devoit preſenter quelque amorce qui les attirât au dehors. Il s'aviſa de faire approcher de Rennes grand nombre de pourceaux, s'imaginant que la famine qui les preſſoit leur feroit expoſer leur vie, dans la veüe de faire un butin qui leur donneroit de quoy la ſoûtenir longtemps, en attendant qu'il leur vint quelque ſecours de Charles de Blois.

Mais le Gouverneur bien loin de donner dans ce piege en ſçut tirer un fort grand avantage en profitant de la proye que le Duc luy preſentoit. Il s'aviſa de faire attacher à la porte de Rennes une truye la tête en bas & les pieds en haut, qui ſe tourmentant & ſe demenant dans cette ſituation renversée, fit de grands cris & de grands efforts pour ſe détacher : mais n'en pouvant venir à bout elle fit tant de bruit, que les porcs coururent en foule de ce côté-là. Quand les aſſiegez s'apperçurent que la troupe groſſiſſoit auprés des foſſez, ils abbatirent le pont levis & couperent la corde qui tenoit la truye ſuſpenduë, qui ſe voyant en liberté rentra dans la Ville criant toûjours. Elle y fut auſſitôt ſuivie par tout le troupeau qui ne manqua point par une ſympathie naturelle de ſe ranger tout autour d'elle. Les Aſſiegez releverent auſſitôt le pont & ſe preſenterent aux creneaux des murailles pour faire des huées contre les Anglois ; diſant qu'ils alloient faire grand chere à leurs dépens & qu'ils remercioient le Duc de Lancaſtre de leur avoir donné de quoy ſoûtenir plus longtemps contre luy le Siege de la Ville, & qu'ils eſperoient le luy faire lever au plûtôt par le ſecours qu'ils attendoient.

Cette favorable avanture les ravitailla pendant quelque temps : mais à la fin les vivres commençans à leur manquer, le *Tortboiteux* aſſembla non ſeulement tous les Officiers de

ſa garniſon : mais auſſi tous les plus notables Bourgeois de la Ville, pour leur repreſenter qu'ils étoient à bout, & qu'ils ne pourroient pas encore tenir beaucoup de jours, s'il ne leur venoit un prompt ſecours: qu'il étoit donc d'avis que quelqu'un de la compagnie prit la reſolution de paſſer tout au travers du camp des ennemis pour aller trouver le Duc Charles qui faiſoit ſon ſejour à Nantes, & luy témoigner que ſa Capitale étoit aux abois, & ne pourroit pas ſe defendre de capituler : s'il ne faiſoit les derniers efforts pour la ſecourir. Il y eut un Bourgeois qui s'offrit de tenter le peril, pourveu que durant ſon abſence, on voulût avoir ſoin de trois filles & de cinq garçons qu'il avoit, & qui manquoient de pain. La condition fut bientôt acceptée, cet homme qui n'étoit point mal embouché joüa ſon rôle fort adroitement : car on ne l'eut pas plûtôt mis hors des portes, que tournant ſes pas du côté du camp des Anglois pour ſe faire arrêter, il pria les ennemis de ne luy faire aucune violence, & d'avoir la bonté ſeulement de le mener à la tente du Duc, auquel il avoit une affaire tres-importante à communiquer, & dont il pourroit beaucoup profiter.

Les Gardes le conduiſirent auprés de ce Prince, il ne manqua point de fléchir le genou devant luy, contrefaiſant le triſte & le deſolé, comme s'il n'étoit ſorty de la Ville que pour l'attendrir ſur ſa miſere. Il luy repreſenta que le Gouverneur de Rennes avoit fait mourir ſept de ſes enfans, & qu'au lieu de mettre dehors toutes les bouches inutiles, comme les Vieillards, les petits enfans, & les pauvres, il les avoit fait tous paſſer au fil de l'épée, de peur que venans à ſortir, on ne découvrît le deplorable état où la famine avoit reduit la Place. Le Perſonnage s'appercevant que le Duc prêtoit l'oreille à ſon diſcours, feignit pour tirer avantage de ſa credulité d'avoir un avis tres-important à luy donner. Ce Prince le carreſſa de ſon mieux pour l'engager à luy reveler ce ſecret. Il luy dit que les Aſſiegez attendoient un ſecours de quatre mille Allemands qui devoient forcer ſes lignes, & jetter dans la Place tous les vivres & toutes les munitions

qui luy manquoient. Que ce Corps de troupes se devoit partager en deux bandes : afin que si l'une ne reüssissoit pas, l'autre pût entrer dans la Ville à coup sûr.

Ce rusé circonstancia si bien tous les faits qu'il eut la hardiesse d'avancer, que le Duc ordonna qu'on luy fit apporter à boire & à manger, & monta tout aussitôt à cheval à la tête de ses plus belles troupes, pour aller au devant de ce secours imaginaire, laissant peu de gens dans les lignes pour la continuation du Siege. Le galant ayant fait son coup, ne songea plus qu'à se dérober secrettement du camp des Anglois, tandis que le Duc qu'il avoit joüé, seroit occupé dans la vaine expedition qu'il venoit de luy conseiller. Il se glissa donc à la faveur de la nuit hors des lignes, & marchant à perte d'haleine il alla reposer dans un vieux Château qu'il rencontra sur son chemin sans y trouver personne : parce que le Seigneur du Lieu craignant les courses des partis, avoit été contraint de l'abandonner. Il poursuivit sa route à la pointe du jour dés le lendemain : mais il tomba dans l'embuscade de Bertrand, qui étoit toûjours aux aguets. Il le prit d'abord pour un Espion que les Anglois avoient envoyé pour observer sa marche, & sa contenance, & luy dit dans le langage de ce temps là ? *fausse Espie que le Corps Dieu te cravante si tu ne me dis moulte verité.*

Le pauvre Messager tout épouvanté se mit à genoux & luy fit tout au long le recit du stratagême, dont il venoit de se servir pour duper le Duc de Lancastre : il luy offrit même de l'accompagner s'il entreprenoit de donner sur le peu d'Anglois qui restoient dans les lignes. Quand Bertrand s'apperçut que cet homme luy parloit fort sincerement, il se tourna du côté de ses gens & leur representa qu'il y avoit un beau coup à faire, & que s'ils avoient assez de courage & de resolution pour le suivre, il pourroit avec eux delivrer Rennes des mains des Anglois. Ils luy promirent tous de ne jamais l'abandonner quand même il les voudroit mener à une mort certaine. Le Duc de Lancastre ayant quité son camp avec ce qu'il avoit de troupes choisies, envoya des

Espions de tous côtez pour apprendre des nouvelles de ces pretendus Allemands qui devoient le venit forcer dans ses lignes : mais ses Emissaires n'ayant rien appris, ny rien découvert, il luy tomba dans l'esprit que le Bourgeois de Rennes pourroit bien l'avoir joüé, pour le faire décamper de son Siege & donner cependant à Guesclin beau jeu pour venir insulter le peu de gens qu'il avoit laisśé auprès de la Place. Son pressentiment ne se trouva que trop veritable : car Bertrand fit une si grande diligence qu'il surprit les Assiegeans à l'aube du jour comme ils étoient encore endormis, chargea tout ce qui se rencontra devant luy, fit une cruelle boucherie de ceux qui se mirent en devoir de luy resister. L'épouvante des Anglois fut si grande qu'ils croyoient avoir sur les bras une Armée de François toute entiere.

Guesclin ne se contenta pas de ce premier succés il apperçut plus de cent charrettes chargées de chairs salées, de farines & de vins, que les Anglois vouloient sauver à la faveur du trouble & du tumulte : mais Bertrand y courut pour s'en saisir & fit tant battre les Chartiers pour les obliger à marcher du côté de Rennes qu'il vouloit ravitailler, qu'il les fit tourner de ce coté là, les menaçant qu'il les feroit pendre & les frappant toûjours durant tout le cours de leur marche pour les hâter d'aller. Quand il fut arrivé jusqu'à la barriere de Rennes avec ses Troupes victorieuses & cet agreable attirail, il cria de toute sa force *Guesclin*, faisant signe de la main qu'il venoit au secours des Assiegez & qu'ils ne balançassent point à luy faire l'ouverture de leurs portes. Le Gouverneur & les principaux Officiers de sa Garnison firent baisser le pont, & coururent à luy pour l'embrasser & le feliciter d'un si grand succés, l'appellans leur Liberateur & reconnoissans que non seulement il avoit sauvé la Ville, mais leurs propres vies : puis que la famine les avoit tous mis sur les dents. Il fit son entrée dans Rennes au bruit des acclamations, toutes les rües ne retentissoient que du nom de *Guesclin*, chacun s'empressoit de le voir. Toutes les Dames & les Bourgeoises étoient aux fenêtres pour le regarder, si

bien que ce jour heureux en fut un de triomphe pour luy.

Bertrand ne s'entêta point de toutes ces loüanges: & comme au travers de sa bravoure & de toute son humeur guerriere il conservoit toûjours un esprit d'équité: ce genereux Capitaine envoya querir les Chartiers qu'il avoit forcé de mener le convoy du camp dans la Ville, & leur demanda si les denrées dont leurs charrettes étoient chargées leur appartenoient en propre, & sur le serment qu'il leur en fit faire, il leur donna sa parole qu'ils seroient dédommagez de tout, & leur ayant fait compter leur argent sur l'heure il leur commanda de retourner au camp des Anglois & de dire de sa part au Duc de Lancastre qu'ayant à present des vivres & des munitions pour longtemps, il defendroit la Place jusqu'au dernier soûpir de sa vie: mais il leur recommanda sur tout de ne plus à l'avenir charier de vivres au camp des Anglois, ajoûtant que s'ils étoient assez hardis pour entreprendre de le faire une seconde fois, il n'y auroit aucun quartier pour eux.

Cependant le Duc de Lancastre étant de retour de son équipée, fut bien consterné quand il apprit l'expedition que Bertrand avoit faite dans Rennes avec le convoy qu'il venoit d'enlever aux Anglois. Il donna mille maledictions au Bourgeois qui l'avoit joüé de la sorte, & jura que si jamais il tomboit dans ses mains, il luy feroit souffrir les plus cruels tourmens qu'il pouroit inventer. Tandis que ce Prince s'abandonnoit à ses saillies, les Chartiers se presenterent devant luy pour s'aquiter de la commission dont Bertrand les avoit chargé, luy disant que ce genereux Capitaine en avoit usé de la maniere du monde la plus honnête à leur égard, les faisant rembourser au juste du prix de leurs marchandises, & leur faisant rendre leurs voitures & leurs chevaux. Ils l'asûrerent aussi de sa part, qu'il étoit resolu de luy disputer le terrain pied à pied & qu'il se feroit ensevelir sous les ruines de la Ville, avant que les Anglois y pûssent entrer. Le Duc à ce recit conçut une estime toute particuliere pour Bertrand se souvenant de toute la conduite qu'il avoit tenuë

durant tout le cours de ce Siege, du courage & de l'adresse avec laquelle il avoit forcé ses lignes, & de l'honnêteté qu'il avoit faite à ces Chartiers, il témoigna même quelque curiosité de voir un si brave Soldat. Le Comte de Pembroc qui connoissoit Bertrand, ne laissa point tomber ce discours à terre. Il assûra ce Prince qu'il luy seroit aisé de satisfaire l'envie qu'il avoit là dessus, & que s'il luy vouloit envoyer un passeport, il devoit compter que Guesclin ne balanceroit point à se rendre aussitôt à sa Tente. Le Duc fit expedier un Saufconduit qu'il signa de sa propre main, le mit dans celle d'un Heraut d'Armes qui portoit ses livrées & luy commanda d'aller à toutes jambes à Rennes pour prier Bertrand de sa part de le venir trouver.

Ce Cavalier s'alla presenter aux portes de la Ville, & faisant signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire de la part de son Maître le Duc de Lancastre, le Gouverneur vint aux creneaux des murailles, il luy montra de loin les depêches du Duc. Les portes luy furent aussitôt ouvertes, beaucoup d'Officiers se rangerent autour de luy, dans un grand empressement d'apprendre ce qu'il y avoit de nouveau. Cet Anglois les regardant tous les uns aprés les autres, dit qu'il ne voyïoit point là celuy qu'il cherchoit, & que c'étoit à Bertrand auquel il avoit ordre de parler. On le fit entrer plus avant dans la Ville, & comme on le luy montra de loin qui se promenoit sur la Place: ce Heraut étudiant sa taille & son visage dit indiscrettement à ceux qui l'environnoient que cet homme avoit plus l'air d'un Brigand que d'un Gentilhomme. On l'avertit qu'il se donnât bien de garde de s'émanciper de la sorte quand il luy parleroit, s'il vouloit retourner en vie dans le camp des Anglois. Le Cavalier se le tint pour dit, il approcha de Bertrand avec beaucoup de crainte, & de respect, qui fronçant le sourcil luy demanda ce qu'il avoit à dire. Le Heraut tout tremblant le cajola de son mieux, luy marquant que le Duc de Lancastre son Maître admirant sa bravoure, & sa valeur, & la grande action qu'il venoit de faire pour le service de Charles

les de Blois & les Bourgeois de Rennes, avoit une merveilleuſe envie de le voir, & qu'il luy feroit un plaiſir extreme, s'il vouloit bien ſe rendre à ſon camp, pour contenter non ſeulement ſa curioſité : mais auſſi celle de toute ſon Armée, qui brûloit du deſir de regarder en face un ſi courageux Capitaine, quoy que leur ennemy. Qu'il ne devoit point heſiter à prendre ce party, puis qu'il y pouvoit venir ſûrement à la faveur d'un paſſeport bien conditionné, que le Duc luy avoit commandé de luy mettre en main, pour le guerir de tout le ſoupçon qu'il pourroit avoir, qu'il eût envie de luy tendre un piege pour s'aſsûrer de ſa perſonne.

Bertrand qui ne ſçavoit pas lire (parce qu'il avoit toûjours eu tant d'indocilité pour ſes Maîtres, qu'au lieu d'écouter leurs inſtructions il les vouloit battre & maltraiter) mit le paſſeport entre les mains d'un de ſes Compagnons pour en apprendre la teneur, & quand il en eut entendu la lecture, il ne ſe contenta pas de dire au Heraut qu'il s'alloit preparer pour aller avec luy juſqu'au camp du Duc : mais il voulut avant que de ſe mettre en chemin le regaler dans ſon appartement, & le gracieuſer d'une belle veſte, & d'une bourſe de cent florins qu'il luy donna fort genereuſement, dont le Cavalier qui ne s'attendoit pas à cette honnêteté fut ſi ſatisfait qu'il la prôna dans toute l'Armée des Anglois. Gueſclin partit donc avec luy dans un équipage fort leſte, monté ſur un fort beau cheval, & dans une contenance intrepide. L'empreſſement qu'on avoit de le voir, fit que tous les ſoldats s'amaſſerent en foule pour le regarder à l'envy : tant la reputation fait d'impreſſion ſur l'eſprit des gens. On l'étudia depuis la tête juſqu'aux pieds, on s'etonna de le voir ſi gros & ſi noir : on obſerva même juſqu'à la groſſeur de ſes poings & l'on s'en faiſoit une idée d'un fort redoutable ennemy. Bertrand paſſa fierement au travers de tous ces Spectateurs, & mit pied à terre auprés de la tente du Duc, devant lequel il fléchit fort reſpectueuſement un genou.

Ce Prince ne le voulant pas ſouffrir dans cette poſture le

le releva, le prenant par la main disant qu'il luy sçavoit bon gré de ce qui avoit bien voulu faire ce pas, & cette demarche en sa consideration. Bertrand l'assûra qu'il auroit toûjours le dernier respect pour sa personne : mais qu'il ne devoit pas trouver mauvais s'il ne faisoit avec luy ny paix ny treve jusqu'à ce qu'il eût mis les armes bas par un accommodement avec son Seigneur. Le Duc luy demanda le nom de celuy qu'il reconnoissoit pour son Seigneur. C'est (luy répondit-il) Charles de Blois, à qui la Bretagne appartient du côté de la Duchesse sa femme. Il est bien éloigné de son compte luy repartit le Duc. Il faut qu'il fasse perir plus de cent mille hommes, avant qu'il puisse parvenir à son but. Seigneur (luy dit Bertrand) s'il en doit coûter la vie à tant de gens ceux qui leur survivront auront au moins la consolation de succeder à leurs heritages. Le Duc admirant l'assûrance & l'intrepidité de Guesclin, ne put pas s'abstenir de rire. Bertrand le regardant encore plus fierement & sans se déferrer engagea ce Prince à redoubler son ris, & ne pouvant assez admirer la resolution de ce Capitaine, il luy dit Bertrand si tu veux prendre party dans mon Armée, je t'y promets un rang fort distingué : mais il acheva de charmer ce Prince en luy répondant que rien ne seroit jamais capable d'ébranler en luy la fidelité qu'il devoit à Charles de Blois.

CHAPITRE V.

De l'Avantage que BERTRAND *remporta dans le Combat qu'il eut avec Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois en presence du Duc de Lancastre & de plusieurs artifices qu'il mit en usage pour faire lever à ce Prince le siege de Rennes.*

QUand le Duc eut étudié tout à loisir la taille, le visage, les airs, les manieres, & les reparties de Bertrand

il le fit regaler de ſon mieux, pour témoigner publiquement l'eſtime qu'il faiſoit d'un Gentilhomme de cette trempe. Il y en eut un autre qui jaloux de toutes les careſſes dont ce Prince faiſoit gloire de l'honorer, eſſaya d'effacer de ſon eſprit cette haute idée qu'il en avoit concuë, par un cartel qu'il luy fit, en le défiant de combattre contre luy ſeul à ſeul à la veüe du Duc & de toutes ſes troupes. Cet Anglois s'appelloit Guillaume Brambroc, il portoit une dent à Gueſclin depuis qu'il avoit enlevé le Château de Fougeray ſur Robert de Brambroc ſon proche Parent, & d'ailleurs ne pouvant ſouffrir qu'avec peine toutes les loüanges qu'on donnoit à cet Etranger, il voulut deſabuſer tout le monde de ſa pretenduë bravoure, en meſurant ſes forces avec luy dans un combat ſingulier, dont il eſperoit de ſortir avec tout le ſuccés & tout l'avantage. Bertrand ſe ſentant piqué juſqu'au vif de l'arrogance de ce fanfaron ſe promit bien de le faire repentir de ſa temerité: luy declarant qu'il acceptoit volontiers le party qu'il luy preſentoit, & que bien loin de craindre d'entrer en lice avec luy, jamais il n'auroit un plus beau champ de faire ſentir à ſes ennemis juſqu'où pouvoit aller le courage & l'adreſſe d'un Gentilhomme Breton contre un Chevalier Anglois: & que quand on luy compteroit tout autant d'argent que toute la maſſe de ſon corps en pourroit peſer, il ne voudroit pas renoncer au duel qu'il venoit de luy propoſer. Le Duc ayant entendu la fiere repartie que Bertrand venoit de faire à ce Chevalier, dit à ce dernier qu'il avoit fait une entrepriſe bien hardie de ſe vouloir commettre avec un ſi rude Joüeur & voyant que l'un & l'autre témoignoient une égale chaleur pour en venir aux mains enſemble, il leur marqua le jour du combat pour le lendemain.

Ce Prince n'eut pas plûtôt achevé ces paroles que le Heraut que Bertrãd avoit gratieusé ſe vint proſterner à ſes pieds & luy faire un recit exact de toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites. Il exagera de ſon mieux le preſent qu'il luy avoit fait d'une bourſe de cent florins d'or & d'une fort belle veſte, quand il l'avoit été trouver de ſa part pour l'engager à ſe rendre au-

prés de sa personne. Le Duc fut si touché de la courtoisie de Bertrand qu'il commanda sur l'heure qu'on tirât le plus beau coursier de son écurie, dont il le gratifia fort genereusement. Guesclin tout transporté de joye luy dit dans son patois : *Sire, Dieu vous gard d'encombrier : car oncques ne trouvay Comte, ne Prince qui me donnât vaillant un seul denier, le cheval est bel, si le chevaucheray demain devant vous pour aquiter mon convenant.* Aussitôt qu'il fut de retour à Rennes le Gouverneur & les principaux Officiers de la Garnison vinrent au devant de luy pour apprendre tout le détail de la conference qu'il venoit d'avoir avec le Duc. Bertrand leur donna toute la satisfaction qu'ils pouvoient attendre de luy là dessus, en leur exposant toutes les honnêtetez qu'il avoit reçuës de ce Prince, qui luy avoit fait don du plus beau cheval de son écurie, sur lequel il devoit remonter le lendemain pour combattre corps à corps en pleine carriere contre Guillaume de Brambroc Chevalier Anglois, dont il n'avoit pas pu refuser le défy, qu'il luy avoit fait en presence de ce Prince. Cette nouvelle ne fut pas goûtée du Gouverneur de Rennes, encore moins des Parens de Bertrand, qui tâcherent par toutes les raisons les plus specieuses, de le détourner de cette entreprise, luy representans le peril qui le menaçoit, & le peu d'asûrance qu'il y avoit à la parole des Anglois, sur laquelle il ne devoit faire aucun fonds. Bertrand les asûra qu'il n'y avoit rien à craindre pour luy : puis qu'il avoit pour garant un Prince trop Religieux, pour trahir le serment qu'il avoit fait, qu'il n'auroit aucune acception de personne, & qu'il ne permettroit pas que rien s'y passât au préjudice des deux combattans, qui devoient tout attendre de leur courage, & de leur seule adresse, sans esperer aucun secours qui pût tourner au desavantage de l'un ny l'autre. Le Gouverneur parut satisfait de ses raisons : mais il ne sortit pas de la crainte qu'il avoit qu'on ne luy fit quelque supercherie.

Le lendemain Bertrand s'arma le plus lestement qu'il luy fut possible & refusa de prendre une cuirasse, pour combattre avec plus de liberté, se contentant d'un casque, d'une

lance & d'un bouclier. Il se rendit dans cet équipage à l'Eglise la plus prochaine pour entendre la Messe avant son depart, & recommander à Dieu la justice de sa cause & la conservation de sa vie : le priant de toute l'étenduë de son cœur de benir la droiture de ses intentions, & de donner un heureux succés à ses armes. Il voulut même aller à l'offrande pour y faire une espece de vœu, dans lequel il se consacra tout entier à la defense de la Religion Chrétienne contre les Payens & les Infidelles, si le Ciel luy faisoit remporter l'avantage avec lequel il esperoit sortir de ce combat. Aprés qu'il se fut aquité de ce devoir de pieté, son premier soin fut de prendre une soupe au vin, pour avoir plus de force dans l'action qu'il alloit faire & comme il se disposoit à monter à cheval sa Tante le vint arréter par le bras, & s'éfforça par ses larmes & par ses soûpirs de le détourner de cette entreprise, luy representant qu'il alloit combattre contre le plus redoutable Chevalier de toute l'Angleterre, & qu'elle avoit toutes les raisons du monde d'apprehender que sa vie ne fût dans un extreme danger, ou du moins qu'on ne luy joüât quelque mauvais tour : mais Bertrand ne se laissa point intimider pour toutes les remontrances que luy fit cette Dame, qui voyant qu'il ny avoit rien à gagner sur son esprit, luy demanda par grace qu'il voulût bien ôter son casque, afin qu'elle le pût embrasser, peut étre pour la derniere fois : mais Guesclin ne voulant point répondre à tous ces mouvemens de tendresse qu'il croyoit étre hors de saison, luy dit, ma Tante vous ferez mieux de retourner à la maison baiser vôtre mary, que de m'empêcher de courir où la gloire & mon honneur m'appellent. Defaites vous de toutes ces terreurs pueriles : songez seulement à faire preparer le dîner & comptez que je seray de retour avant qu'il soit prêt.

Aprés qu'il se fut tiré de cette importunité, qu'il regardoit comme un grand contretemps, il partit avec une resolution qui étonna tous les Bourgeois de Rennes, qui coururent sur les rempars pour admirer la fierté de sa marche & de sa contenance. Il ne fut pas plûtôt arrivé prés du camp

des Anglois, que le Duc de Lancastre fit publier une defense par toute son Armée d'approcher de plus de vingt lances aucun des deux Ecuyers, sur peine de la vie : ny de se presenter pour aller au secours de celuy qui seroit terrassé pour le relever. Le champ fut donc ouvert afin que ces deux genereux combattans pûssent entrer en lice en presence du Duc & de toute son Armée, qui mouroit d'envie de les voir aux mains. Bertrand faisoit une si belle contenance qu'elle fut un augure certain de l'avantage qu'il alloit remporter. Il ouvrit le combat par un coup de lance si violent qu'il perça la cuirasse de son adversaire & penetra même le coton de son pourpoint : si bien que peu s'en falut qu'il n'allât jusqu'à la chair.

Brambroc indigné de cette premiere disgrace qu'il venoit d'essuyer en voulut reparer l'affront en déchargeant un coup de sabre avec tant de force & de furie sur la tête de son ennemy, que le fer entra bien avant dans le casque de Bertrand, qui se tenant ferme sur ses étriers ne fut aucunement ébranlé de la rude atteinte qu'il venoit de recevoir. Enfin aprés avoir bien chamaillé l'un contre l'autre avec un succés égal, Bertrand fit un dernier effort, & ramassant tout ce qu'il avoit de vigueur & de force, remporta la gloire de la lice & de la carriere, en portant un coup à son ennemy, qui non seulement luy perça la chair : mais le coucha par terre sur le sable, & sans la consideration du Duc, pour lequel il protestoit d'avoir les derniers égards, il l'auroit achevé : mais il se contenta de se saisir de son cheval pour marque de la victoire qu'il avoit remportée, criant tout haut qu'il n'étoit sorty de Rennes qu'avec un cheval, & qu'il s'en retournoit avec deux. Le Duc qui fut le témoin de la bravoure de Guesclin l'en felicita par l'organe d'un de ses Herauts, & luy fit dire qu'il pouroit reprendre le chemin de Rennes en toute sûreté, sans apprehender qu'on luy fit aucune insulte sur sa route. Bertrand reçut ce compliment avec tant de generosité qu'il donna de fort bonne grace à ce même Heraut le cheval qu'il venoit de gagner dans ce dernier combat. Cette ho-

nêteté ne luy attira pas ſeulement la reputation d'un brave Chevalier, mais auſſi celle d'un fort galant homme qui ſçavoit faire les choſes à coup porté, ſoûtenant par de fort beaux endroits, la gloire de ſa nation.

Son retour à Rennes fut accompagné de tous les applaudiſſemens imaginables. Le Gouverneur, les Officiers de la Garniſon, les plus notables Bourgeois de la Ville coururent à l'envy pour l'embraſſer, & ne pouvoient tarir ſur les loüanges qu'ils donnoient à une ſi genereuſe action. Ses Parens encherirent encore ſur les autres, & luy preparerent un fort magnifique repas : afin qu'il ſe pût agreablement delaſſer de toutes les nobles fatigues qu'il venoit d'eſſuyer. Ce fut avec un extreme plaiſir qu'ils entendirent le recit qu'il leur fit de toutes les circonſtances qui étoient entrées dans ce celebre combat, qu'il avoit donné ſous les yeux du Duc de Lancaſtre, du Comte de Pembroc, & de toute l'Armée Angloiſe, qui venoit de voir avec un œil jaloux la défaite d'un de leurs Braves, qui reconnoiſſoit qu'il devoit la vie à Gueſclin ſon vainqueur, qui avoit droit de la luy ôter : ſi la clemence, & la generoſité ne l'euſſent emporté dans ſon cœur, au deſſus de la vengeance & du reſſentiment que les ames auſſi bien nées que celle de Bertrand ont coûtume de mépriſer.

Cependant le Duc de Lancaſtre n'oublia pas le ſoin de ſon Siege. Il avoit fait preparer une grande machine de guerre, qu'il fit approcher des murailles de Rennes étant appuyée ſur des roües qui en facilitoient le mouvement. C'étoit une eſpece de Tour de bois dont la hauteur égaloit celle des murs de la Ville, & dans laquelle il avoit fait entrer grand nombre d'Arbaleſtriers, qui tiroient à coup sûr ſur les Aſſiegez au travers des ouvertures, dont elle étoit percée. Cette Tour étoit fort meurtriere, Bertrand s'aviſa d'un ſtratagême pour en rendre les efforts inutils, il ſe mit à la tête des plus braves de ſa garniſon pour faire une ſortie ſur les Anglois il paſſa ſur le ventre à tout ce qui ſe preſenta pour luy reſiſter, & s'étant ouvert le paſſage à grands coups de ſabre juſ-

qu'à cette Tour, il y mit le feu malgré les Assiegeans : la flamme avoit tant d'activité qu'il n'étoit pas possible de l'éteindre : parce que c'étoit un feu gregeois, que l'eau même ne peut pas empêcher de brûler. Comme la matiere de la machine étoit combustible, la flamme gagna bientôt les hauteurs de la Tour, dont la charpente venant à croûler fit tomber les Anglois quelle renfermoit, à demy brûlez & étouffez, c'étoit un fort pitoyable spectacle de les voir sauter de haut en bas les uns sur les autres au travers des flammes, qui recevans toûjours un nouvel aliment, faisoient un fracas d'autant plus horrible. Si bien que toute la machine venant à se déboiter fit une chûte qui étonna tous ses spectateurs.

Bertrand ayant fait une si grande execution, fit une retraite aussi glorieuse que l'avoit été sa sortie : car il rentra dans la Ville à la tête de ses Bretons, se faisant jour au travers de tous les Assiegeans qui le vouloient envelopper. Le Duc de Lancastre, dont toutes les ressources étoient épuisées étoit au desespoir d'avoir jusqu'à lors si peu reüssy dans le Siege qu'il avoit entrepris, la famine ne travailloit pas moins son camp que la Ville, la saison s'avançoit & cependant il n'avoit encore fait aucun progrés considerable. Il eût bien voulu lever le piquet de devant Rennes : mais il ne le pouvoit faire sans honte, & d'ailleurs il avoit fait serment de ne point décamper de là, qu'il n'eût arboré les Leopards d'Angleterre sur les rempars de Rennes. Il falut donc chercher quelque expedient pour luy faire lever le Siege sans trahir son serment. Bertrand le trouva sur l'heure en luy representant qu'il pouvoit entrer luy dixiéme dans Rennes, & monter sur les murs de la Ville pour y planter son étendard, & que les assiegez luy ouvriroient volontiers leurs portes, pour luy donner lieu d'accomplir son serment.

Le Duc entra volontiers dans la pensée de Guesclin, ne demandant qu'à se tirer d'affaire. Le jour fut marqué pour l'execution de cette belle ceremonie. Bertrand & le Gouverneur firent publier par toute la Ville que chacun se tint prêt pour recevoir le Duc de Lancastre, & comme ils

apprehendoient qu'il ne découvrît leurs besoins & le peu de vivres qui leur restoit pour soûtenir encore le Siege long tẽps. Il fut ordonné soûs de grosses peines, que chaque Bourgeois étaleroit à sa porte, tout ce qu'il avoit de viande, de bled, de poisson, & d'autres denrées à la pointe du jour, & que si quelqu'un d'entr'eux étoit assez hardy pour en receler la moindre chose, on luy confisqueroit tous ses biens, & l'on s'assûreroit de sa personne. Cet ordre fut si ponctuellement executé, que quand le Duc entra dans Rennes avec son petit cortege, il fut surpris de voir tant de vivres dans cette Place & perdit l'envie de rester devant plus long temps, le Gouverneur de Rennes, Bertrand, & les Officiers les plus distinguez de la garnison reçûrent ce Prince avec tout le respect, dont ils furent capables & luy firent tout l'acueil qu'un Seigneur de sa condition pouvoit attendre de leur honnêteté.

Le Duc monta donc sur les murs, on luy presenta l'étendard d'Angleterre, pour s'aquiter de la ridicule ceremonie qui devoit le dégager de son serment. Il mit son enseigne sur le haut de la porte de Rennes avec autant de front & d'asseûrance que s'il en avoit fait la conquête, Bertrand luy voulut verser à boire luy même, & prit la liberté de luy demander où la Guerre se devoit continuer dans la suite: car ce Brave qui ne cherchoit que les occasions de se signaler, apprehendoit de se voir hors d'œuvre aprés la levée de ce Siege. Le Duc ne pouvant se defendre d'admirer cette inclination martiale qu'il voyoit en luy, se mit à luy soûrire, en disant qu'il l'apprendroit bientôt & qu'il trouveroit un champ assez large pour exercer son courage & sa valeur: Mais ce Prince eut un grand déboire, quand il apperçut qu'on jetta son enseigne par terre, avant même qu'il eût sorty la barriere & que les Assiegez faisoient de grandes huées sur luy. Ce luy fut une mortification qu'il eut beaucoup de peine à digerer & qui le fit bien repentir de la démarche honteuse qu'il venoit de faire.

Comme il avoit donné sa parole de lever le Siege il fut reli-

religieux à la tenir, il fit plier bagage à ses troupes, & décampa tout aussitôt de la Place, pour aller passer son hyver dans Auray, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de Jean de Monfort, avec lequel il devoit s'aboucher pour prendre de nouvelles mesures pour la prochaine campagne. Charles de Blois ayant appris le peu de succés que le Duc de Lancastre avoit eu devant Rennes, & le courage avec lequel Bertrand l'avoit defenduë, se rendit incessamment dans cette Capitale, pour remercier les Bourgeois du zele & de la fidelité qu'ils avoient eu pour son service, & pour témoigner à Bertrand, combien il étoit sensible aux grands efforts qu'il avoit fait pour sa querelle avec tant de succés. Il luy fit don d'un beau Château qu'on appelloit *la Roche d'Arien*, le conjura de toûjours épouser son party dans la suite & de vouloir en sa faveur couronner l'œuvre qu'il avoit commencé si genereusement. Bertrand luy promit de se devoüer tout entier à luy, l'assûrant qu'il ne manieroit jamais l'épée que pour sa querelle, & qu'il tâcheroit à l'avenir de luy conserver la Souveraineté qu'un Usurpateur luy disputoit avec tant d'injustice.

En effet toute la Bretagne étoit partagée pour ces deux Princes, les uns tenans pour l'un, & les autres pour l'autre le Roy d'Angleterre entrant avec chaleur dans le party de Jean de Monfort remplit toute la Bretagne d'Anglois qu'il fit débarquer à Brest, dont il donna le commandement au Duc de Lancastre, & le chargea de mettre tout en usage contre les Partisans de Charles de Blois. Ceux de Dinan qui tenoient pour ce dernier écrivirent à ce Prince que leur Ville étoit fort menacée, qu'elle avoit besoin d'un fort prompt secours, pour se mettre en état de soûtenir le Siege que les Anglois alloient former contre eux.

Ce fut la raison pour laquelle Charles mit Bertrand à la tête de cinq ou six cens combattants, & luy donna l'ordre de se jetter incessamment dans la Place. Il y courut à perte d'haleine & fit une si grande diligence qu'il eut le bonheur d'y entrer avec tout son monde, auparavant que les enne-

mis investissent la Ville. Chacun se fit un merite d'y partager le peril avec Bertrand. Olivier de Guesclin son Frere & le *Tortboiteux* auparavant Gouverneur de Rennes voulurent être de la partie dans l'esperance qu'ils pourroient defendre Dinan avec le même courage & le même succés qu'ils avoient defendu la Capitale de toute la Bretagne.

CHAPITRE VI.

De l'avantage que BERTRAND *remporta dans un combat singulier qu'il fit contre Thomas de Cantorbie durant le Siege que le Duc de Lancastre mit devant Dinan.*

LE Duc de Lancastre étant devenu sage à ses dépens. & voulant profiter du malheur qu'il avoit essuyé devant Rennes, serra Dinan de si prés, & prit des mesures si justes, que les Assiegez se voyant aux abois, furent contraints de mander à ce Prince qu'ils luy rendroient la Place, si dans quinze jours Charles de Blois ne leur envoyoit pas du secours, & qu'ils le supplioient de leur accorder ce terme pour leur donner le loisir de faire sçavoir de leurs nouvelles à ce Comte, pour se disculper auprés de luy, si dans la suite il leur reprochoit d'avoir capitulé trop tôt. Le Duc de Lancastre & Jean de monfort ne les voulans pas aigrir, ny jetter dans le desespoir trouverent bon de deferer à leur demande, en leur donnant cette surséance. Il arriva durant cette treve qu'Olivier de Guesclin Frere de Bertrand, croyant qu'il pouvoit en toute sûreté sortir de la Ville, sans craindre aucun danger du côté des ennemis, & se divertir à la campagne sous la bonne foy de ce dernier traité, rencontra par hasard le Chevalier Thomas de Cantorbie Frere de l'Archevêque de cette Ville, qui luy fit toutes les hostilitez & les avanies imaginables, l'arrétant tout court, & luy demandant impe-

rieusement son nom, le menaçant que s'il le luy taisoit il luy en coûteroit aussitôt la vie.

Ce jeune Cavalier luy dit nettement, qu'il s'appelloit Olivier de Guesclin Frere du fameux Bertrand, dont la reputation luy devoit être assez connuë par les grandes actions dont il se signaloit tous les jours. Cette reponse ne fit qu'échaufer la bile de Thomas, dont la jalousie ne luy permettoit pas d'entendre parler de Bertrand qu'avec peine, & bien loin de s'adoucir sur Olivier dans la crainte de s'attirer son frere, il s'acharna davantage à le maltraiter, & dit mille indignitez de Bertrand le mettant au rang des brigands, des scelerats & des incendiaires, & que c'étoit pour le braver qu'il le vouloit faire son prisonnier: qu'il eût donc à le suivre sans se le faire dire deux fois, & que s'il n'obeïssoit sur l'heure il luy donneroit de son épée tout au travers du corps.

Olivier de Guesclin voyant que Thomas parloit fort indignement de son frere, ne put pas se defendre de prendre son party, luy disant qu'il avoit grand tort de se déchaîner ainsi contre la reputation de Bertrand qui n'ayant eu qu'un petit patrimoine & beaucoup de naissance, tâchoit à se pousser dans la guerre par sa valeur & par son courage. Le Chevalier Anglois que ce discours aigrissoit encore davantage, mit l'épée à la main le menaçant de le faire taire & luy commandant de le suivre. Olivier fut contraint d'obeïr parce qu'il étoit seul & desarmé, contre un autre à qui rien ne manquoit, & qui d'ailleurs étoit luy quatriême contre Olivier, qui ne put pas pourtant s'empêcher de luy dire qu'il n'étoit pas de bonne prise & qu'il ne croyoit pas qu'il en eut jamais aucune rançon. Thomas luy coupa la parole en luy défendant de plus raisonner, & le faisant marcher devant luy l'asfûra qu'il ne sortiroit jamais de ses mains qu'il ne luy eût payé mille bons florins, & que la bourse de son frere n'étoit que trop suffisante pour le racheter & le conduisit ainsi jusques dans sa tente & luy donna des gardes.

Il y eut là par hasard un Chevalier Breton, qui s'appercevant qu'Olivier étoit arrété prisonnier, partit de la main

pour en aller avertir Bertrand. Il le trouva dans la grand' Place de Dinan où il se desennuyoit à regarder des gens qui joüoient à la longue paume. Ce Chevalier le demêlant au travers de la foule luy vint dire à l'oreille que Thomas de Cantorbie venoit d'arréter son frere, & l'avoit mené prisonnier dans sa tente, sans avoir égard à la securité, que le benefice de la treve donnoit à tout le monde. Bertrand reçut cette nouvelle fort impatiemment, & regardant ce messager il luy demanda s'il ne s'étoit point mépris, & s'il connoissoit bien son frere. Il luy répondit qu'ayant eu l'honneur de servir d'Ecuyer à son propre Pere, le visage de son frere Olivier luy devoit être bien familier. Bertrand voulut apprendre le nom de l'Anglois qui avoit fait le coup, il le luy declina fort juste, en luy disant qu'il s'appelloit le Chevalier Thomas de Cantorbie, propre Frere de l'Archevêque de cette fameuse Eglise d'Angleterre : *& par Saint Yves il me le rendra* (dit Bertrand) *ne oncques si mauvais prisonnier n'a pris.* Il se jetta tout aussitôt sur son cheval & vint à toute jambe au camp des Anglois. La plûpart de ceux de l'Armée qui le connoissoient luy firent mille amitiez, luy demandans le sujet de sa venuë. Guesclin sans s'ouvrir davantage, les pria de luy vouloir bien enseigner où étoit la tente du Duc, auquel il avoit envie de parler. On se fit un merite de l'y conduire. Il y trouva ce Prince joüant aux échets avec Jean de Chandos, & qui avoit pour spectateurs Jean de Monfort, le Comte de Pembroc & Robert Knole. Tous ces Seigneurs firent mille caresses à Bertrand & luy ouvrirent le passage pour le laisser parler à son aise au Duc de Lancastre. Guesclin luy fit une profonde reverence & fléchit un genou devant luy. Ce Prince quita tout aussitôt son jeu releva Bertrand avec beaucoup d'honnêteté, luy demandant quelles affaires l'avoient appellé dans son camp Chandos ajoûta qu'il ne souffriroit pas qu'il s'en retournât à Dinan sans avoir auparavant beu de son vin. Bertrand répondit qu'il n'auroit point cet honneur, qu'auparavant on ne luy eût fait justice sur l'outrage qu'il avoit reçu : s'il y a (dit Chan-

dos) quelqu'un dans l'Armée qui vous ait fait le moindre tort, on vous le fera reparer sur l'heure.

Guesclin ne manqua pas d'entrer aussitôt en matiere, en representant au Duc de Lancastre & à toute sa Cour, qu'au préjudice de la treve le Chevalier Thomas de Cantorbie s'étoit saisy de la personne de son jeune frere, qu'il avoit surpris à la sortie des portes de Dinan, comme il ne songeoit qu'à prendre l'air & se divertir en exerçant son cheval tout seul dans les champs, & que ne s'étant pas contenté de luy faire insulte : il l'avoit forcé de le suivre jusques dans sa tente, où il le faisoit garder à veüe comme un prisonnier: qu'il les supplioit donc de donner incessamment les ordres necessaires pour sa liberté. Jean de Chandos prenant la parole l'assûra que ce ne seroit pas une affaire, & qu'il comptât que non seulement son frere luy seroit rendu : mais aussi que le Chevalier Thomas se repentiroit de sa temerité. Le Duc commanda sur l'heure qu'on fit venir le Chevalier Thomas devant luy, pour luy rendre compte de sa conduite & qu'en attendant on apportât du vin pour regaler Bertrand, & le faire boire avec eux. Les deux ordres furent promptement executez. Bertrand bût à la santé du Prince & de tous ces Seigneurs, & chacun luy rendit la pareille à l'instant. Le Chevalier Thomas de Cantorbie fut bien deconcerté, quand il vit Bertrand dans la tente du Duc, à qui toute la Cour faisoit des honnêtetez, & qui se plaignoit hautement du violent procedé qu'il venoit de tenir à l'égard de son frere, contre la bonne foy de la treve & le droit des Gens. Le Duc sans donner le loisir au Chevalier Thomas de répondre luy commanda de remettre entre les mains de Bertrand, son frere Olivier sans aucune rançon, parce qu'il n'avoit pas été de prise durant la surséance d'armes.

Le Chevalier tout à fait indigné des grosses paroles que Bertrand luy avoit attiré de son General, répondit fierement qu'il étoit homme d'honneur & Gentilhomme sans reproche, & qu'il le soûtiendroit au peril de sa vie contre ce Guesclin, qui luy venoit de faire cette affaire : & pour preuve de ce

qu'il asſûroit, il jetta ſon gant par terre, comme un gage du combat qu'il étoit prêt de faire avec celuy qui ſeroit aſſez hardy pour le relever. Bertrand voyant que celuycy le vouloit braver ramaſſa le gant auſſitôt, & prenant tout en colere Thomas par la main, luy dit qu'il vouloit ſe couper la gorge avec luy, pretendant prouver par le ſuccés du combat qu'il étoit un lâche, & un malhonnête homme d'en avoir usé ſi mal avec ſon Frere Olivier, qu'il n'avoit pas pris de bonne guerre. Le Chevalier ſans s'étonner luy répondit qu'il ne ſe coucheroit point qu'ils n'euſſent auparavant meſuré leurs épées enſemble, & moy luy dit Bertrand, *oncques ne mangeray que trois ſoupes en vin au nom de la Trinité, juſqu'a tant qu'aye fait & accomply le gage*. Jean de Chandos offrit là deſſus à Gueſclin le meilleur cheval de ſon écurie & tout l'équipage convenable pour une ſi grande action, ce qu'il accepta volontiers.

Cette nouvelle aprés s'être répanduë dans le Camp des Anglois, paſſa bientôt juſques dans la Ville de Dinan, dont tous les Bourgeois & les Officiers de la Garniſon furent fort deſolez, apprehendans que Bertrand, dont ils avoient un extreme beſoin pour ſoûtenir le Siege, ne ſe commit trop ſouvent, & ne perdît à la fin la vie, qu'il avoit déja tant de fois riſquée contre les Anglois, qui ſe promettoient qu'à force de le faire combattre, ils pouroient à la fin ſe delivrer d'un ſi dangereux ennemy: mais une jeune Demoiſelle leur remit l'eſprit en les aſſûrant que Bertrand ſortiroit de cette affaire avec tout l'honneur & toute la gloire qu'il pouroit remporter avant le Soleil couché. Cette fille dont la naiſſance étoit illuſtre & l'éducation bien conditionnée, s'étoit aquiſe un tres grand credit dans toute la Bretagne, par les predictions heureuſes qu'elle avoit faites en d'autres rencontres, & le peuple ignorant & groſſier imputoit à ſortilege le talent qu'elle avoit dans la ſpeculation des Aſtres, dans laquelle elle étoit fort experimentée: quoyque dans le fonds, toutes ces predictions ne ſoyent pas toûjours un coup ſûr: puiſque les Aſtrologues ſe mécomptent ſouvent en nous donnant des menſonges pour des veritez.

Cependant on avoit tant de foy pour tout ce qu'elle di-ſoit, que chacun ſe promît un heureux ſuccés de l'avanture de Bertrand. Il y eut même un Cavalier qui ſe déroba de Dinan, pour venir à bride abbattuë faire part de cette nouvelle à Gueſclin, ſe perſuadant qu'il s'en feroit un gros merite auprés de luy : parce qu'elle luy feroit un infaillible préjugé de l'avantage qu'il alloit remporter ſur ſon ennemy: Mais Bertrand ne le voulut preſque pas écouter, luy témoignant qu'il attendoit tout, de ſon courage, & de la juſtice de ſa cauſe & comptoit fort peu ſur la prediction de *Tiſaine* (c'étoit le nom de cette Demoiſelle ſçavante & fameuſe dans tout le Païs.) Un autre meſſager luy vint donner avis de la part du Gouverneur de la Ville & de tous les Bourgeois qu'il ſe donnât de garde des Anglois, qui en vouloient à ſa propre vie, qu'il ne pouvoit mettre à couvert du danger qui la menaçoit qu'en faiſant le combat dont il s'agiſſoit, au milieu de Dinan ſous le bon plaiſir du Duc de Lancaſtre, qui pouroit s'y rendre luy vingtiéme, en cas qu'il voulût en être ſpectateur, & qu'on le pouroit aſsûrer qu'on luy donneroit de fort bons ôtages pour ſa ſûreté. Bertrand leur manda qu'il étoit trop perſuadé de la candeur & de la ſincerité du Duc de Lancaſtre pour avoir rien à craindre de ſa part : mais que pour les ſatisfaire il alloit propoſer à ce Prince le party qu'ils luy ſuggeroient.

Ce fut dans cet eſprit qu'il prît la liberté de luy témoigner le deſir extreme qu'avoient ceux de Dinan que le champ du combat fut marqué dans le grand Marché de leur Ville. Le Duc y donna tout auſſitôt les mains, & demanda ſeulement des ôtages pour ſa perſonne, & pour tous les Seigneurs qui le devoient accompagner, quand il ſe tranſporteroit à Dinan le lendemain, pour voir ces deux Chevaliers aux priſes dans une ſi belle carriere. Ce Prince ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure avec tout ſon monde. Il y eut quelques perſonnes qui s'entremirent de part & d'autre pour ménager quelque accommodement entre ces deux ennemis, qui s'en alloient entrer en lice : mais Bertrand

qui vouloit assouvir son ressentiment contre son adversaire, n'en voulut jamais entendre parler : si bien que le Duc qui le connoissoit, voyant bien que toutes ces tentatives seroient inutiles, imposa silence là dessus à tous ceux qui les avoient voulu reconcilier & tout se disposa de part & d'autre pour en venir aux mains.

Guesclin se fit armer à l'avantage & de pied en cap, & s'étant mis à cheval il parut an milieu de la Place dans une fort belle contenance. Le Duc de Lancastre avec sa Cour, le *Tortboiteux* & tous les Officiers de la Garnison, les Bourgeois de la Ville & tout le menu peuple se rangerent au tour des barrieres pour être les spectateurs d'une lice si importante. Les Dames & les Bourgeoises étoient toutes aux fenêtres pour étudier à loisir la bravoure des deux Chevaliers & s'en rendre aussi les arbitres. Le Gouverneur de la Place posta des gardes aux endroits necessaires, non seulement pour empêcher le trouble & la confusion : mais aussi de peur que quelqu'un n'entrât dans le champ pour favoriser l'un ou l'autre des combattants. Il fit, aussi publier avant que la carriere fut ouverte, que si quelqu'un s'ingeroit de nuire au Chevalier Anglois sous quelque pretexte que ce fût, il luy en coûteroit la vie. on prit enfin toutes les precautions necessaires, afin que Bertrand & Thomas combatissent tous deux avec un avantage égal. Quand le dernier vit tout cet appareil & le peril prochain qui le menaçoit le cœur luy manqua tout d'un coup. Il eût souhaité volontiers en être quite pour rendre à Guesclin son Frere Olivier sans rançon : mais comme il falloit soûtenir avec quelque honneur la temeraire démarche qu'il venoit de faire, il engagea secrettement Robert Knole & Thomas de Granson pour faire quelque proposition d'accommodement, sans toutefois qu'il parût qu'il y eût aucune part, afin de ne point commettre sa reputation. Ces deux Mediateurs de concert avec luy approcherent doucement de Bertrand faisant semblant de luy parler de leur propre mouvement, luy representerent qu'il étoit à craindre que s'il luy mesarrivoit dans ce combat, on ne crût

dans

dans les Païs étrangers que les Anglois luy auroient fait quelque supercherie, se prevalans de sa grande jeunesse, pour le mettre aux mains avec un Chevalier qui non seulement étoit dans un âge viril : mais s'étoit aquis une grande experience dans ces sortes de combats. Qu'il étoit donc plus à propos qu'on luy rendît son frere sans rançon pour accommoder tout ce different, que de risquer tous deux leur vie pour une bagatelle. Bertrand leur répondit qu'il n'étoit plus temps, que les choses étoient trop engagées pour en demeurer là, que le Duc de Lancastre, Jean de Chandos & le Comte de Pembroc s'étant transportez dans Dinan sous de bons ôtages pour voir decider cette querelle dans cette lice, il ne falloit pas les renvoyer sans avoir rien fait. *Je jure* (dit-il) *à Dieu tout puissant que le faux Chevalier qui m'a fait vilenie n'échappera jusqu'à tant que son tort luy ay montré où il me détruira ce voyant la Baronnie*. Mais pour ne pas tout à fait rebuter ces Seigneurs qui s'interessoient pour la paix, il leur promit d'y donner les mains, pourveu que Thomas de Cantorbie luy rendît publiquement son épée tenant la pointe à guise de pommeau, luy disant qu'il se mettoit à sa discretion. Robert Knole luy répondit que la condition étoit trop inique, & qu'il ne conseilleroit jamais à Thomas de commettre une si grande lâcheté.

Les Anglois qui se trouverent presens à toute cette ceremonie ne pouvoient assez admirer l'intrepide resolution de Bertrand & conjurerent Thomas de ne se point décourager, & de tenter hardiment le sort du combat pour soûtenir l'honneur de leur nation, qui seroit extrémement fletry par sa crainte, & par sa défaite. Le Chevalier cherchant du courage dans son desespoir, les asśûra qu'il étoit resolu de vendre cherement sa vie, les priant que s'il avoit l'avantage sur Bertrand ils ne l'empêchassent point par une fausse indulgence de luy donner le coup de la mort, & qu'au contraire s'il étoit terrassé par son ennemy, ils courussent aussitôt pour engager Bertrand à ne pas achever sa victoire aux dépens de sa vie. Ces Anglois luy promirent

qu'en ce cas ils feroient de leur mieux pour le tirer d'affaire. Les deux Chevaliers ouvrirent donc la carriere, & se choquerent l'un l'autre avec tant de furie le sabre à la main, que la force redoublée des coups qu'ils se donnoient fit voler en l'air des éclats d'acier tout entiers sans que ny l'un ny l'autre en perdissent les étriers Cette premiere charge s'étant faite avec un succés égal ils dégainerent leurs épées & se chamaillerent longtemps, sans pouvoir se percer. Il arriva que l'Anglois aprés avoir fait les derniers efforts laissa tomber la sienne. Bertrand voulant profiter de la disgrace de son ennemy, prit le large pour caracoler, & fit tant de tours & de détours pour amuser Thomas de Cantorbie qu'il eût le loisir de descendre de son cheval & de se saisir de l'épée de l'Anglois qu'il ramassa par terre, & la jetta de toute sa force hors du champ du combat, afin de triompher plus à son aise d'un ennemy tout à fait désarmé.

Celuy-cy se trouvant hors d'œuvre aprés avoir perdu son épée couroit tout autour de la barriere pour éluder les approches de Bertrand, qui ne pouvoit courir, parce qu'il avoit les genoux armez Il eut la presence d'esprit de s'asseoir à terre pour détacher l'armûre dont sa jambe étoit embarrassée pour pouvoir marcher, ou courir avec une liberté toute entiere. L'Anglois le voyant en cet état revint à toute jambe sur luy pour luy passer sur le ventre avec son cheval : mais Bertrand qui se tenoit toûjours sur ses gardes para ce coup en perçant de son épée le flanc du cheval de son ennemy, l'animal se sentant blessé, la douleur le fit cabrer & regimber aussitôt avec tant de secousse & de violence, qu'il tomba par terre avec son Ecuyer. Bertrand sans perdre de temps se jetta sur luy, se contentant seulement de le balaffrer & pour luy faire porter de ses marques, il luy donna quelques coups du trenchant de son épée sur le nez, & tant de gourmades de son gantelet de fer, que Thomas étoit tout en sang, qui couloit sur ses yeux & sur son visage avec tant d'abondance, qu'il ne pouvoit pas voir celuy qui le frappoit. Dix Chevaliers Anglois se détacherét aussitôt de la foule des spec-

tateurs pour mettre les hola, disans à Bertrand qu'ayant remporté tout l'avantage de cette action, il ne luy seroit pas glorieux de pousser plus loin son ressentiment. Bertrand leur répondit qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils entrassent dans une querelle à laquelle ils n'avoient aucune part, & que tout leur discours ne retarderoit point la perte de Thomas de Cantorbie, si le *Tortboiteux* son Commandant & son General ne luy donnoit un ordre exprés de mettre bas les armes. Celuy-cy vint aussitôt le prendre par la main pour luy faire cesser le combat, luy disant qu'il s'en devoit tenir à l'avantage qu'il avoit remporté, le Duc de Lancastre encherissant encore sur le *Tortboiteux*, avoüa qu'il ne croyoit pas que jamais Alexandre eût été plus hardy, ny plus intrepide que l'étoit Bertrand. Toutes ces loüanges ne le flaterent point assez, pour luy faire perdre toute la haine qui luy restoit dans le cœur contre son ennemy, sur lequel il s'acharnoit toûjours, quoyque les Bourgeois & les Officiers se missent entre deux pour luy faire lâcher prise, & ne le vouloit point quiter, qu'il ne se rendît son prisonnier, de même qu'il avoit obligé son Frere Olivier de s'abandonner à sa discretion : mais enfin le *Tortboiteux* son Commãdant l'ayant asûré que tous ses droits luy seroient conservez, & qu'il ne devoit point balancer à se rendre à la prierè que luy faisoit Robert Knole là dessus, ny à l'ordre qu'il luy donnoit luy même de finir le combat. Bertrand leur abandonna Thomas de Cantorbie : mais dans un état si pitoyable qu'à peine le pouvoit-on reconnoître.

Quand toute cette scene eut pris fin, tout le monde vint en foule feliciter Bertrand sur l'avantage qu'il venoit de remporter, & sur la gloire qu'il avoit aquise dans une si genereuse action. Sa Tante qui l'avoit élevé ne se pouvant tenir de joye le vint embrasser en luy donnant mille benedictions, & luy disant qu'il seroit à jamais tout l'honneur & toute la gloire de leur Famille à laquelle il venoit de donner un lustre nouveau, par la bravoure tout extraordinaire qu'il avoit fait éclater à la veüe d'un million d'hommes. Bertrand qui se pos-

sedoit au milieu de tant d'applaudissemens, se souvint d'aller rendre ses respects au Duc de Lancastre, devant lequel il fléchit le genou à son ordinaire luy témoignant que c'étoit en sa consideration qu'il avoit épargné Thomas de Cantorbie, auquel il pouvoit ôter la vie de plein droit, aprés l'affront & le défy qu'il luy avoit fait. Le Duc luy marqua qu'il avoit un surcroît d'estime pour luy, depuis qu'il venoit de se signaler avec tant de succés contre un mal honnête homme qui avoit violé la treve qu'il avoit accordée, que bien loin d'avoir mille florins qu'il pretendoit pour la rançon de son Frere Olivier, il le condamnoit à luy payer la même somme pour le châtiment de sa felonnie, qu'à l'égard du cheval & des armes du Chevalier dont il avoit triomphé si glorieusement, il luy en faisoit un pur don : puis qu'aussi bien Thomas de Cantorbie ne meritoit pas de mettre jamais le pied dans sa Cour, ny qu'on le regardât de bon œil en Angleterre, où l'on avoit horreur de tous ces lâches procedez, & dans le même temps ce Prince ordonna qu'on luy remît entre les mains son Frere Olivier, & fit revenir à Dinan les ôtages qu'on luy avoit donné pour sa sûreté.

Bertrand le reconduisit hors des portes avec toute sa troupe, & luy témoigna sa reconnoissance pour toutes les honnêtetez qu'il luy avoit faites & particulierement pour la peine qu'il avoit bien voulu prendre de se transporter à Dinan, pour honorer de sa presence le combat qu'il venoit de faire. En suite il rentra dans la Ville pour s'aller delasser avec ses amis dans un grãd repas qu'on avoit preparé pour le regaler, où les Dames & les Bourgeoises de la Ville assisterent pour le feliciter sur sa victoire, & dõnerent des preuves de la part qu'elles y prenoient, en dansant & chantãt aprés ce souper. Cepẽdant le Siege que le Duc de Lãcastre avoit mis devãt Dinan fut levé par ordre d'Edoüard Roy d'Angleterre, qui tenãt le Roy Jean prisonnier dans Londres, vouloit profiter de la disgrace de ce Prince & faire des conquêtes en France, & comme il avoit besoin de toutes ses troupes pour une expedition de cette importance, il envoya des ordres pressans au Duc de Lanca-

ſtre de ſe rembarquer inceſſamment à Breſt avec tout ſon monde pour repaſſer la Mer auſſitôt.

Ce Prince fit goûter de ſon mieux ſa retraite à Jean de Monfort qui ſe vit contraint de condeſcendre à quelque accommodement avec Charles de Blois par le canal & le miniſtere de quelques Evêques, qui ſe preſenterent d'eux mêmes par un mouvement de charité pour pacifier les choſes entre ces deux Princes au moins pendant quelque temps : ſans pourtant donner aucune atteinte à leurs pretentions reciproques. L'Armée Angloiſe deſcendit en Angleterre, & monta bientôt aprés ſur les vaiſſeaux deſtinez pour ſon embarquement : mais toute cette expedition demeura ſans ſuccés. La Flotte Angloiſe fut battuë d'une tempête ſi violente qu'il ſembloit que la Mer & les elemens, & le Ciel même s'étoient armez contre elle : car il tomboit d'enhaut des pierres ſi peſantes & ſi dures qu'elles bleſſoient & mettoient tout en ſang ceux qu'elles frappoient. Si bien que les Anglois ne ſe pouvans pas garantir de leurs coups, ſe diſoient les uns aux autres que ce fleau de Dieu marquoit l'injuſtice de leur entrepriſe. L'evenement le fit bien connoître dans la ſuite : car Edoüard n'ayant qu'une Armée toute delabrée, ſur laquelle il ne falloit aucunement compter, ſe vit contraint de reprendre le chemin d'Angleterre, & de remettre la partie à une autre fois. Il s'y vit d'autant plus obligé qu'une maladie dãgereuſe avoit mis hors d'œuvre le Duc de Lancaſtre.

Bertrand n'abandonna point le party de Charles de Blois, il épouſa plus que jamais la querelle de ce bon Prince, & depuis la levée du Siege de Dinan, ce fut luy qui prit le ſoin de ſes interêts, commanda ſes troupes, s'aſsûra de toutes les Places qu'il put pour ſoûtenir une ſeconde guerre qui ne devoit pas manquer d'éclater bientôt : & bien que Jean de Monfort eût beaucoup plus de forces que Charles ; cependant Gueſclin ménagea ſi bien les choſes qu'elles alloient de pair entre les deux partis, & la balance étoit là deſſus ſi égale qu'on ne pouvoit pas preſumer en faveur de qui la fortune ſe devoit declarer dans la ſuite.

CHAPITRE VII.

Siege mis devant Becherel par le Comte de Monfort & levé dans la suite par composition. L'on y verra l'adresse avec laquelle BERTRAND *se tira des prisons de ce Prince, & les conquêtes qu'il fit depuis.*

QUand les treves accordées entre Jean de Monfort & Charles de Blois vinrent à cesser, chacun de ces Princes fit ses preparatifs pour renouveller la guerre avec plus de chaleur que jamais. Le Roy d'Angleterre fit repasser en Bretagne en faveur du Comte de Monfort un fort grand secours, cõduit par Jean de Chãdos, Robert Knole, & Gautier Huët. Ce renfort fut assez considerable pour porter le Comte de Monfort à tourner toutes ses pensées du côté de la Citadelle de Becherel, Place pour lors tres-importante, & dont la prise, ou la defense seroit d'un grand poids aux affaires de ces deux concurrens. Monfort apprehendant qu'elle ne fût beaucoup meurtriere, s'il entreprenoit de l'attaquer dans les formes ordinaires de la Guerre, essaya de s'en rendre le Maître par composition. Ce fut dans cet esprit que quelques Officiers qui servoient dans ses Troupes s'avancerent aux barrieres de ce Château pour s'aboucher avec le Gouverneur, & luy promettre une recompense fort considerable, s'il vouloit remettre la Place entre les mains du Comte de Monfort, dont le droit legitime qu'il avoit sur elle étoit incontestable. Ils le cajolerent si bien qu'ils le firent condescendre à la rendre, en cas que Charles de Blois, auquel il vouloit donner avis de ce Siege, ne le vint pas secourir en personne dans un certain temps. Il envoya donc un homme affidé pour presser ce Prince à faire les derniers efforts, pour

forcer les lignes de Jean de Monfort qui n'omettoit rien pour hâter la prise de Becherel, qui n'étoit pas en état de pouvoir se défendre longtemps.

Charles de Blois comprit la consequence qu'il y avoit à mettre tout en œuvre pour la secourir. Il ramassa tout ce qu'il avoit de Troupes & pria tout ce qu'il avoit d'amis en Bretagne, de se vouloir joindre au plûtôt à luy. Bertrand, le Seigneur de la Val, le Vicomte de Rohan, Olivier de Mauny furent des premiers à luy offrir leurs services avec tout ce qu'ils pûrent assembler de Gendarmes, d'Archers, & d'Arbalestriers, dont ils firent un corps assez considerable pour tenter le secours de Becherel : Bertrand se mit à leur tête dans la resolution de se signaler en faveur du party de Charles de Blois qu'il avoit embrassé. La diligence qu'il fit fut si grande, que les deux Armées n'étant plus separées que par un ruisseau, l'on étoit prêt d'en venir aux mains, Guesclin se mettoit en devoir de tenter le passage, lors qu'un Saint Evêque, pour empêcher le carnage & la boucherie qui s'alloit faire de tant de Chrétiens, s'entremit pour accommoder le different de ces deux Princes, & proposa des temperamens si judicieux, allant & venant tantôt dans une Armée tantôt dans une autre, qu'il obtint une suspension d'Armes, pendant laquelle il ménagea les choses avec tant de conduite & d'esprit, qu'il fut accordé que Jean de Monfort, & Charles de Blois porteroient tous deux la qualité de Duc de Bretagne, qu'ils en partageroient les Villes & les Places à des conditions égales, & que pour sûreté de ce mutuel accord ils se donneroient reciproquement des ôtages. Bertrand & quatre autres Chevaliers furent choisis par Charles de Blois pour être les garans de ce dernier traité. Le Comte de Monfort donna de son côté quatre Seigneurs Anglois pour l'asśûrance de sa parole, en attendant que les choses fussent terminées de part & d'autre au goût de deux Princes.

Les conditions étant arrétées, il ne s'agissoit plus que de mettre les ôtages en liberté. Charles de Blois executa là

dessus tout ce qu'il devoit de fort bonne foy : mais le Comte de Monfort n'en usa pas de même : car comme il avoit une envie secrette de recommencer la Guerre, & qu'il sçavoit que Bertrand luy seroit un grand obstacle pour reüssir dans son dessein, il fut assez enfidele pour le retenir, & chargea Guillaume Felleton, sa Creature & son affidé, de le garder fort étroitement sans se soucier de violer la parole qu'il avoit donnée, de le relâcher de même que les autres. Bertrand ne pouvant comprendre pourquoy l'on avoit fait sa condition pire que celle des autres ôtages, à qui l'on avoit donné la liberté, & s'ennuyant un jour d'un si long retardement, il s'ouvrit au Chevalier Felleton, sur le chagrin qu'il avoit de se voir si longtemps en arrêt & le conjura fort confidemment de luy donner la clef de ce mystere, l'asſûrant si le Comte de Monfort exigeoit de luy de l'argent pour sa rançon, qu'il se mettroit en devoir de le satisfaire, & qu'il chercheroit dans la bourse de ses amis, de quoy se racheter : quoy que dans le fonds ce fût une injustice de mettre à ce prix la liberté d'un Chevalier, qui ne s'étoit livré comme ôtage, que sous la bonne foy d'être delivré sans rançon de même que les autres.

Felleton tâcha de luy remettre l'esprit là dessus, en le suppliant de ne point gâter son affaire par quelque discours indiscret, & luy promit qu'il partiroit incessamment pour se rendre à la Cour de Jean de Monfort, & ménager sa delivrance; mais ayant laisé passer un mois tout entier sans se mettre en chemin : Guesclin le pressa tant là dessus qu'enfin Felleton se rendant à ses sollicitations alla trouver le Comte son Maître pour le pressentir sur ce qu'il avoit envie de faire de Bertrand. Il n'eut pas là dessus toute la satisfaction qu'il en attendoit : car au lieu de luy donner de bonnes paroles en faveur de son prisonnier : il luy declara nettement que bien loin de penser à luy donner la clef des champs, il avoit dessein de luy faire passer la Mer & de l'envoyer en Angleterre, pour l'y tenir sous sûre garde : ne

vou-

voulant pas déchaîner un Lion, qui feroit capable de le devorer si ses liens étoient une fois rompus. Felleton de retour ne voulut point dissimuler à Bertrand une nouvelle si fâcheuse, & tâcha de le consoler de son mieux en luy representant que peut-être les choses tourneroient mieux à l'avenir & que son Maître faisant un retour d'esprit sur l'iniquité de sa conduite à son égard, luy rendroit peut-être justice plûtôt qu'il ne pensoit.

Bertrand ne se paya point de cette monnoye : Mais songea deslors à tenter toutes les voyes imaginables pour recouvrer sa liberté, se persuadant qu'il étoit permis, sans blesser son honneur & sa conscience, de sortir d'une captivité qu'on luy faisoit injustement souffrir. Il appella donc secrettemét son Ecuyer, & luy donna l'ordre de se rendre à telle heure dans un certain lieu qu'il luy marqua pour l'attendre là, luy commandant qu'il y vint avec les deux meilleurs chevaux de son Ecurie, pour mieux faciliter l'evasion qu'il meditoit, & pour joüer son rôle avec moins de soupçon Bertrand fit signe au jeune fils de Felleton de se venir promener avec luy, luy disant qu'il avoit besoin de prendre l'air, afin qu'il pût dîner avec plus d'appetit. Le jeune homme qui ne sçavoit pas son dessein, le suivit volontiers, & quand ils eurent tous deux assez tracé de chemin pour arriver à l'endroit où l'Ecuyer attendoit son Maître, Guesclin se jetta sur le meilleur cheval & dit au jeune homme, *beau fils pensez de retourner & me salüez vôtre Pere, & luy dites que je m'en vois en France aidier au Duc de Normandie à guerroyer, & ne vous esmayez : car se vôtre Pere vous fait ennuy, ou détourbier, venez à moy pour avoir armûres & chevaux & ja ne vous faudray.*

Quand Bertrand se fut tiré de ce pas, il poussa son cheval & fit une si grande diligence qu'il arriva le soir même à Guingan, dont les Bourgeois eurent une extreme joye : parce qu'ils avoient besoin d'un si grand Capitaine pour les defendre des incursions des Anglois, qui se nichoient dans des Châteaux voisins & de là faisoient des courses sur ceux qui sortoient de la Ville & leur enlevoient leur bétail & leurs mar-

chandises & mettoient à de grosses rançons tous les malheureux qui tomboient dans leurs mains, ils representerent toutes ces miseres à Bertrand, qui parut fort touché de leurs plaintes. Il luy dirent que de tous ces Châteaux, il n'en étoit point qui leur fût plus incommode que celuy de *Pestien*, qui les desoloit & le conjurerent de vouloir rester quelque temps avec eux pour leur tirer cette épine du pied Guesclin leur fit entendre qu'il étoit pressé d'aller à Paris pour s'aboucher avec le Duc de Normandie, qui l'avoit appellé pour le seconder dans la guerre qu'il avoit à soûtenir contre les Anglois & les Navarrois, & qu'il n'avoit point de temps à perdre : mais s'étant mis en devoir de sortir de leurs portes, il les trouva fermées & le pont levé. Guesclin fut fort étonné de se voir enfermé de la sorte, & ne sçavoit à quelle cause imputer cet empêchement. Il leur demanda quel étoit le motif qui les avoit obligé d'en user de la sorte avec luy, s'il y avoit quelqu'un d'entr'eux, qui se pût plaindre qu'il luy deût un denier. Ils luy répondirent que bien loin de luy demander de l'argent, ils en avoient à son service & qu'ils ne plaindroient pas même la somme de soixante mille livres, s'il étoit question de le retenir chez eux à ce prix : qu'ils le conjuroient de ne les point abandonner dans l'accablement où il les voyoit, & qu'il voulût bien se mettre à leur tête pour aller attaquer avec luy ce Château de *Pestien*, dont la Garnison venoit tous les jours jusqu'à leur barriere pour les harceler.

Ils luy firent enfin de si grandes instances, & luy parlerent là dessus avec tant d'empressement qu'ils l'appellerent plusieurs fois *Homme de Dieu*, se jettans à genoux, & le supplians de vouloir être leur Liberateur. Bertrand dont le coeur étoit tout à fait bien placé, ne put pas se defendre d'entrer dans leurs peines, & prit le party de s'en retourner avec ses gens à son hôtelerie, dans laquelle il fut reconduit par une foule de Bourgeois & de menu peuple qui se tuoient de crier dans les ruës, *vive Bertrand, Dieu benisse Guesclin, qui ne nous a point abandonné* il commença donc par netoyer tous les

environs de Guingan de tous les Coureurs Anglois, qui faisoient le dégât jusqu'aux portes de cette Ville, & les ayant recoigné dans leurs Châteaux, il y mit le Siege avec tant de succés, qu'il se rendit bientôt Maître de trois Places, dont il fit denicher ces incommodes Garnisons, qui ravageoient tout le Païs, & ne donnoient pas le loisir de respirer à ceux de Guingan, qui se voyans liberez de ce voisinage fâcheux témoignerent à Bertrand qu'ils luy devoient la conservation de leurs vies, de leurs biens & de leurs libertez.

Aprés avoir pris congé d'eux il alla de ce pas trouver Charles de Blois qui pour l'attacher davantage à ses interêts dans la suite, luy fit épouser une fort riche heritiere, dont la naissance & la beauté n'étoient pas communes, c'étoit cette même Demoiselle dont nous avons déja parlé, qui fit au juste une si heureuse prediction de l'avantage que Bertrand devoit remporter dans le combat, qu'il fit au milieu du camp des Anglois devant Rennes, en presence du Duc de Lancastre & de toute l'Armée Angloise. Cette Dame par ce Mariage entrant encore davantage dans tout ce qui touchoit Guesclin son époux, le pria d'être un peu plus credule aux avis qu'elle luy donnoit sur les jours, dont l'étoile étoit heureuse, ou malheureuse, l'assûrant qu'il sortiroit toûjours avec gloire de toutes les occasions les plus dangereuses, s'il observoit regulierement de ne se jamais commettre, dans les jours qui renfermoient en eux quelque fatalité. Bertrand traita de vision tout ce qu'elle luy disoit : mais il remarqua depuis que les avis de sa femme n'étoient point à mépriser, quand il fut pris à la journée d'Auray : car ce fut justement dans un jour qu'elle avoit mis au rang de ceux qui luy devoient être malheureux : Mais il faut croire que le Ciel permet que ces disgraces nous arrivent, pour punir la credulité superstitieuse que nous avons pour ces sortes de predictions : parce que ces jours pretendus heureux, ou funestes n'ont aucune connexion naturelle avec la liberté de l'homme, & si l'on mettoit sur son compte, tout ce qui n'est point arrivé de fâcheux dans ces jours, on decouvriroit que quand les predictions sont

ſuivies de leurs evenemens, c'eſt un pur effet du haſard, qui pourtant fait une ſi grande impreſſion ſur nos eſprits que nous n'en pouvons revenir quand une fois nous avons veu quelque choſe arriver ſur les principes de l'Aſtrologie judiciaire, dont cette Dame ſe piquoit.

Durant les treves qui s'étoient faites entre Charles de Blois & Jean de Monfort, Bertrand ne pouvant demeurer oiſif ſe rendit auprés de Charles Duc de Normandie, pour luy faire offre de ſon bras & de ſon épée contre une foule d'Anglois & de Navarrois qui ravageoient le Royaume de France, & s'emparoient de ſes meilleures Places durant la priſon du Roy Jean ſon Pere, que les Anglois retenoient à Londres: ſi bien que tout le poids des affaires tomboit ſur Charles, qui ſe voyant attaqué de tous côtez, avoit beaucoup de peine à ſe ſoûtenir contre tant d'ennemis. Le Roy de Navarre tenoit Evreux, Breval, Nogent, Raineville, Tinchebray, le Moulin, Mortain, Bretëuil, Conches, le Ponteau de mer, Cherbourg, & pluſieurs autres Places, dont les fortifications n'étoient point à mépriſer pour lors Meulan, Mante & Roulebo ſe étoient auſſi dans le party des Anglois & des Navarrois, qui s'étoient preſque rendu Maîtres de toute la Normandie. Le Captal de Buc, le Baron de Marcüil, Pierre de Squanville, & Jean Joüel tous Generaux Anglois, s'étoient emparez de toutes les Places ſituées ſur la Seine, & perſonne ne pouvoit ny monter, ny deſcendre cette riviere ſans payer aux Anglois des droits exorbitans, ce qui ruinoit tout à fait le commerce des Marchands de Paris & de Roüen.

Le Fort de Rouleboiſe que tenoient les Anglois les arrêtoit tout court, ſi bien que la France étoit en proye aux étrangers, qui y faiſoient des dégâts incroyables, & ſe permettoient tout ce que la licence de la Guerre fait faire impunément au milieu des troubles & des diviſions. Les Anglois avoient auſſi penetré juſques dans le Beauvoiſis, & rien n'étoit à couvert de leurs incurſions & de leurs incendies. Charles Regent du Royaume durant la priſon de ſon

Pere essaya de relever la France de son accablement : il fit voir par sa sage conduite que son genie étoit assez fort, pour apporter le remede necessaire à tant de disgraces. Il tira tout le secours qu'il put des Villes fidelles qui s'étoient conservées dans l'obeïssance, Arras, Amiens, Tournay, Noyon furent des premieres à ne luy pas manquer au besoin. Ce fut d'elles qu'il tira beaucoup de soldats & d'argent pour faire & pour entretenir un corps de troupes assez considerable pour tenir tête à ses ennemis. Il en marqua le rendez-vous dans un certain Château que l'on nommoit *Mauconseil*, où Bertrand vint luy faire offre de ses services & s'embarquer dans son party.

CHAPITRE VIII.

De l'attaque que BERTRAND *fit du Château de Melun qu'il enleva d'assaut. & sous les yeux de Charles Dauphin Regent de France.*

LEs Anglois s'étant emparez de Melun situé sur la Seine, incommodoient extremement la Ville de Paris, qui commençoit à crier famine : parce que les ennemis s'étans rendus Maîtres de la riviere arrétoient & confisquoient tous les bâteaux qui y portoient des vivres, & des marchandises. Le Regent apprehendant que s'il ne levoit cet obstacle les Parisiens se pouroient soûlever contre luy, prit la resolution d'aller forcer cette Place à la tête de tout ce qu'il pouvoit ramasser de gens choisis & determinez Il partit de Paris avec un corps de troupes fort considerable. Bertrand l'y suivit accompagné de tous les Braves, dont il avoit éprouvé la valeur dans toutes les expeditions qu'ils avoient faites en Bretagne avec luy. Le Baron de Mareüil étoit Gouverneur de la Forteresse que les François vouloient attaquer, il avoit fait entrer dans la Place beaucoup d'Archers & d'Ar-

balestriers Anglois, dans la resolution de se bien defendre & de disputer au Dauphin de France le terrain pied à pied. Il étoit d'autant plus engagé de soûtenir ce Siege avec vigueur, que la Reine *Blanche* Femme de Charles le Mauvais, Roy de Navarre, y faisoit son sejour, & n'avoit pas manqué de prendre toutes les precautions necessaires, afin que cette Place ne fût pas insultée.

Le Dauphin voulant garder quelques mesures de bienséance avec cette Princesse, avant que d'en venir à l'assaut luy depêcha quelqu'un de ses Courtisans pour la porter à luy livrer la Ville & le Château sous offre de la dédommager par le don de quelqu'autre Domaine, qui vaudroit encore davantage que ce qu'elle luy cederoit. La Princesse fit appeller là dessus son Conseil, pour apprendre de luy le party qu'elle avoit à prendre dans une occasion pareille. On ne luy conseilla pas de donner les mains à la proposition que luy fit faire le Dauphin qui fut reçuë d'une maniere également incivile & fiere : puis qu'elle luy fit dire que jamais cette Place ne tomberoit dans ses mains, à moins qu'il ne la prît d'assaut, & par la brêche qu'il luy falloit ouvrir par le sang de tous les soldats, qu'il avoit amené de Paris pour cette expedition, qui luy coûteroit plus qu'il ne pensoit.

Le Dauphin voyant que l'honnêteté ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de cette Princesse, eut recours à la force, & prit le party d'attaquer vivement le Château. Le Gouverneur avoit eu le soin de se pourvoir de tous les vivres & de toutes les munitions necessaires, outre une bonne Garnison qu'il avoit fait entrer dedans. Il comptoit bien de faire perir l'Armée du Dauphin devant cette Place. Le Duc de Normandie fit publier dans tout son Camp qu'on eût à se tenir prêt pour en venir à l'assaut le lendemain. Bertrand, dont la bravoure n'étoit pas si connuë des François, que des Bretons fut ravy de trouver une si favorable occasion de se signaler. A l'aube du jour on donna le signal à toutes les troupes pour s'approcher du pied des murailles du Château, tandis que les uns plantoient des échelles pour monter, les

Archers & les Arbaleſtriers François tiroient une grêle de flê-ches deſſus les rempars pour en écarter les Aſſiegez qui ſe de-fendoient de deſſus les murs avec beaucoup de courage & d'intrepidité. Le Baron de Mareüil Gouverneur du Château s'y ſignaloit entre tous les autres. Il y faiſoit tous les devoirs de ſoldat & de Capitaine, & les coups qu'il portoit étoient tirez ſi juſte que perſonne n'en échappoit, ce qui le faiſoit beaucoup apprehender des Aſſiegeans.

Bertrand voyant que les François commençoient à douter du ſuccés de cette action, leur remit le cœur en diſant qu'il falloit s'acharner ſur la perſonne du Baron de Mareüil, & que ſi l'on pouvoit le jetter par terre, il répondoit de la red-dition de la place. L'on recommença donc de plus belle, on appuya de nouveau les échelles contre les murailles, on fit des efforts incroyables pour monter : Mais les Aſſiegez fai-ſoient culbuter les François les uns ſur les autres, & tomber dans les foſſez en jettant ſur eux des pieces de bois, & des pierres d'une groſſeur, & d'une peſanteur prodigieuſe. Le Dauphin Regent qui regardoit tout ce fracas, vouloit parta-ger ce peril avec ſes ſoldats : on luy repreſenta que la con-ſervation de ſa Perſonne étoit ſi neceſſaire à l'Etat, que la France couroit riſque de perir avec luy, s'il venoit à per-dre la vie dans cette occaſion. Ce Prince étoit appuyé ſur une fenêtre obſervant tout ce qui ſe paſſoit pour & contre, plaignant le malheureux ſort des Lys, que tant d'ennemis tâchoient de flétrir, ſe ſouvenant de la triſte condition du Roy Jean ſon Pere, que les Anglois retenoient priſonnier à Londres, & du pitoyable état de la France, qui ſe voyoit ravagée par tant d'étrangers, qui venoient porter le fer & le feu juſqu'aux portes de Paris. Il rappelloit dans ſa me-moire ces temps heureux, où cette belle Couronne floriſ-ſoit ſous le Regne de Charlemagne, avec tant de luſtre que toute l'Europe recevoit la loy de la France.

Tandis que ce deſolé Prince faiſoit cette triſte reflexion ſur l'état preſent des affaires, le Beſque de Vilaines, un des plus Braves de ſon Armée, luy répondit qu'il ne devoit point

tomber dans le découragement, ny se laisser abbattre de la sorte, que Charlemagne dont il envioit le bonheur n'avoit pas eu moins d'ennemis que luy, qu'il en avoit triomphé par son courage & sa patience, & que Dieu dans lequel il avoit eu une confiance entiere, avoit répandu sa benediction sur ses Armes; qu'il falloit donc esperer, que sa cause n'étant pas moins juste, elle auroit un même succés. Ce discours enfla si fort le cœur du Dauphin qu'il commanda tout aussitôt qu'on revint à la charge. Les François firent de nouveaux efforts: mais ils étoient toûjours repoussez par les Assiegez, qui les renversoient les uns sur les autres, en faisant tóber leurs échelles à force de machines & d'instrumés pour cet effet. Bertrand voyant du pied de la muraille, le peu d'execution que faisoient les Assiegeans, sonda si l'on ne pouroit point entamer les murs du Château pour y ouvrir une brêche: mais s'appercevant que la tentative en seroit inutile, & que ce Baron de Mareüil se rendoit extremement redoutable aux François par la defense opiniâtrée qu'il faisoit, jura dans son patois, *que par Dieu qui peina en croix, & au tiers jour ressuscita il iroit aux creneaux parler à sa barette.*

Il se saisit donc d'une échelle qu'il mit sur sa tête & l'appuyant à la muraille il se mit en devoir de monter l'épée à la main se couvrant toûjours de son bouclier. Le Dauphin qui s'apperçut de cette intrepide action demanda le nom de ce Cavalier. On luy dit que c'étoit le Brave Bertrand, qui s'étoit aquis en Bretagne une grande reputation par les beaux faits d'armes, qu'il avoit faits en faveur de Charles de Blois contre Jean de Monfort, ce Prince admirant la resolution de cet homme témoigna qu'il n'en perdroit jamais le souvenir. La presence du Duc animant encore Guesclin davantage, le fit monter jusqu'aux derniers échelons, bravant le Baron de Mareüil & le menaçant qu'il alloit luy faire sentir la force de son bras, & l'injustice de la cause, qu'il soûtenoit contre le Dauphin de France. Mais le Baron qui le vouloit faire taire, en le renversant de l'échelle jetta sur elle une grande caque de pierres qui la mit en pieces, & fit tomber

ber Bertrand tout armé la tête en bas & les pieds en haut dans les fossez, qui étoient pleins d'eau, & l'alloient noyer infailliblement, si le Dauphin qui le vouloit sauver n'eût crié qu'on le secourût incessamment, & qu'on le tirât au plûtôt de là. L'un des Gardes de ce Prince courut à luy, le prit par les pieds, & fit tant d'efforts qu'il l'arracha du fonds de l'eau, qui l'alloit suffoquer sans ce prompt secours.

Bertrand aprés avoir bien bû secoüa la tête & paroissoit plus mort que vif. On le porta dans un fumier chaud qui luy fit revenir les esprits en le rechaufant, & quand il eut repris connoissance, il dit à ceux qui l'environnoient *quels Diables l'avoient là apporté, & se l'assaut étoit jà failly.* On luy répondit qu'il avoit assez bien employé sa journée, qu'il devoit se contenter de ce qu'il avoit fait. La disgrace qu'il venoit d'essuyer, au lieu de refroidir son courage, sembla luy donner un nouveau feu pour aller à l'assaut : mais voyant qu'il étoit trop tard, & que tout étoit fait : il se transporta tout en colere jusqu'auprés des barrieres des ennemis le sabre à la main, dont il fit une si grande execution, qu'il en abbattit plusieurs à ses pieds, & donna tant de terreur aux autres qu'il les fit rentrer en desordre, & lever le pont dessus eux pour se garantir de la fureur d'un si redoutable ennemy. L'attaque des François avoit été si vigoureuse & si meurtriere, que la Reine *Blanche* & le Baron de Mareüil sçachans que le Dauphin la devoit faire plus vivement recommencer le lendemain : que Bertrand se devoit mettre à la tête de ceux qu'on avoit destinez pour cette seconde expedition : qu'on étoit enfin resolu de faire main basse sur tout ce qui se trouveroit dans la Place, ils demanderent à capituler avec le Dauphin qui voulut bien épargner le sang des Assiegez, & recevoir à composition la Ville & le Château de Melun, qui luy furent rendus & remis dans ses mains.

Ce Prince aprés y avoir étably garnison, s'en revint triomphant à Paris, dont les Bourgeois le reçûrent avec des acclamations extraordinaires, & le feliciterent sur la grande a-

ction qu'il venoit de faire, & sur la liberté qu'il leur avoit renduë : parce qu'ils n'osoient pas auparavant sortir de leurs portes en sûreté, tant ils apprehendoient de tomber dans les partis des Anglois & des Navarrois, qui faisoient des courses jusques sous leurs murailles. La bravoure & l'avanture de Bertrand devant Melun, firent tant de bruit dans cette grande Ville que chacun s'étudioit de regarder ce brave Breton, qui s'étoit fait déja un si grand nom dans la Guerre. On couroit en foule pour le voir. Le Dauphin ne se contenta pas de luy donner des loüanges pour recompenser sa valeur, il la voulut reconnoître par de plus solides effets, en luy donnant le Gouvernement de Pontorson, Place pour lors tout à fait importante. Guesclin ne resta pas longtemps à Paris, & comme les mains luy démangeoient il en sortit bientôt pour aller attaquer trois Forts situez sur la Seine qui boûchoient les approches & les avenuës de la Capitale de tout le Royaume.

CHAPITRE IX.

Du Siege, assaut, prise & destruction du Fort de Rouleboise, *& de la prise de* Mante *& de* Meulan, *dont les murailles furent abbatuës.*

LA prise de Rouleboise, de Mante & de Meulan, paroissoit d'une si grande consequence aux affaires du Dauphin, qu'il fut resolu de mettre tout en œuvre pour les enlever sur les Anglois & les Navarrois, qui s'en étoient emparez, & les Parisiens ne recevoient plus tous les secours, que la Seine avoit accoûtumé de leur donner par les bateaux qu'elle portoit chargez de vivres & de provisions qu'elle amenoit au pied de leurs murailles, tout étant arrété par les Garnisons ennemies, qui s'étoient saisies de ces Places situées sur le même Fleuve. Dix mille Bourgeois de Roüen choi-

firent entr'eux un nommé le Lievre pour leur Capitaine, & marcherent à sa suite au Siege de Rouleboise, qu'ils investirent d'un côté : tandis que Bertrand vint se camper de l'autre avec ce qu'il put ramasser de gens lestes & determinez pour une prompte expedition. L'attaque fut fort chaude des deux côtez : mais la resistance ne fut pas moins opiniâtre, & le Gouverneur de la Place se promettoit bien que les Assiegeans s'en retourneroient sans rien faire.

Bertrand & les principaux Officiers de son Armée, voyans bien que la prise de Rouleboise n'étoit pas une affaire d'un jour, se persuaderent que celle de Mante n'étant pas si difficile, il falloit tenter la conquête de celle-cy, pour venir ensuite à bout de la premiere. Guillaume de Launoy Capitaine fort estimé dans les Troupes de France ouvrit cet avis le premier dans le Conseil de Guerre, il ne fut pas d'abord suivy dans son sentiment. On luy fit entendre qu'il falloit debuter par la prise de Rouleboise & qu'en suite on songeroit à Mante, & que ce seroit decrediter les Armes du Dauphin, que de se presenter devát une Place, & de l'abandóner aprés pour entreprendre le Siege d'une autre. De Launoy leur persuada que sans quiter le dessein qu'ils avoient sur Rouleboise, ils pouvoient tourner leurs pensées sur Mante, qu'il se faisoit fort de prendre en trois jours, si l'on vouloit exactement suivre & pratiquer ce qu'il avoit medité là dessus. Tout le monde entra dans son sentiment & l'on se reposa sur luy de toute la conduite de cette entreprise.

De Launoy se servit d'un stratagême fort ingenieux pour executer le dessein qu'il avoit dans l'esprit. Il choisit vingt de ses Soldats, qu'il fit habiller en Vignerons, & les deguisa si bien, qu'ils avoient tout à fait l'air de gens de ce métier. Il leur donna de bonnes armes, qu'ils cacherent sous leurs vestes de toile, & les instruisit fort exactement de tout ce qu'ils devoient faire. Il avoit fait loger auparavant trente soldats qui çà, qui là, dans les Cabarets de Mante, qui pour devenir moins suspects demeuroient separez & faisoient semblant de ne se point connoître, ils avoient grand soin

de témoigner leur zele pour le Roy de Navarre & leur aversion pour le Dauphin Duc de Normandie, publians dans toutes les tavernes, que si ce Prince faisoit attaquer Mante, ils se feroient ensevelir sous les ruines de la Ville, avant qu'il s'en rendit le Maître.

Toutes les choses étant ainsi disposées, Guillaume partit avec ses gens dans une nuit bien obscure, & quand il se vit prés de Mante il mit pied à terre, & fit descendre de cheval ceux qui l'accompagnoient, apprehendant que le hannissement des chevaux & le bruit de leur marche ne les fit découvrir, & ne reveillât les Bourgeois de la Ville. Ils se presenterent aux barrieres à la petite pointe du jour, lors qu'on faisoit l'ouverture des portes pour envoyer les bêtes aux pâturages. Quand quatre Bourgeois, qui gardoient les clefs de la Ville, eurent ouvert le guichet & la moitié de la barriere, ils apperçurent ces pretendus Vignerons un peu éloignez les uns des autres, qui faisoient mine de vouloir entrer pour travailler aux vignes, & gagner leur journée. Leur contenance leur paroissoit si simple, & si naïve, qu'ils ne balancerent point à leur ouvrir toute la barriere, & se retirerent en suite à leur corps de garde pour y mettre bas leurs armes, & faire sortir les bestiaux, quatre de ces vignerons travestis passerent la porte, dont six autres qui les suivoient se saisirent aussitôt, & mirent tous ensemble l'épée à la main. L'un d'eux sonna d'un cors qu'il avoit dans sa poche, pour avertir Guillaume de Launoy qui se tenoit là tout auprés dans une embuscade, & n'attendoit que l'heure du signal pour entrer dans la Ville avec le reste de ses gens. Il eut l'adresse d'embarrasser le pont avec une charette pour empêcher les Bourgeois de le lever sur ceux qui le devoient joindre. De Launoy se jetta dans Mante lors que la plûpart des habitans étoient encore au lit.

Ces trente soldats qu'il avoit auparavant apostez dans la Ville se declarerent en sa faveur & se joignirent à luy crians *Launoy*, *Launoy*. Bertrand, le Comte d'Auxerre, & d'autres Chevaliers accompagnez de beaucoup de troupes se jet-

terent à corps perdu dans la Place. Les habitans se voyans surpris firent mine de courir aux armes : mais Bertrand se saisit de tous les postes & de toutes les avenuës pour les tenir dans le devoir. Il y en eut quelques-uns qui se mirent en état de se defendre en jettant des pierres par les fenêtres : mais on les en faisoit retirer à grands coups d'arbalêtes. La plûpart coururent en foule dans la grande Eglise pour s'y mettre à couvert de la fureur du soldat, & faire leur condition bonne. Les femmes s'y jettoient aussi chargeans leurs enfans sur leur cou. Bertrand marcha contre cette Eglise à la tête de cinq cens Arbalêtriers en força les portes, & menaça tous ceux qu'il y trouva de les faire passer au fil de l'épée s'ils ne se rendoient à sa discretion. La crainte de la mort les obligea de subir la loy du Vainqueur. Ce General les assûra qu'en se soûmettant à l'obeïssance du Dauphin de France, on leur conserveroit leurs biens & leurs vies, & que s'il ne luy rendoient réponse sur l'heure il alloit faire un sac de leur Ville, en abandonnant tout au pillage & à la licence du soldat. Les Bourgeois de Mante ne se le firent pas dire deux fois, ils donnerent les mains à tout ce qu'on voulut & firent serment de reconnoître le Duc de Normandie pour leur Souverain durant l'absence & la prison du Roy Jean son Pere, & demanderent par grace à Bertrand qu'il voulut au plûtôt attaquer aussi la Ville de Meulan : parce que cette Place leur seroit une épine au pied, tandis qu'elle tiendroit pour le Roy de Navarre, & pour les Anglois, qui feroient sans cesse des courses sur eux & les recoigneroient dans leurs portes.

Bertrand leur promit qu'on alloit mettre incessamment les fers au feu pour cet effet : mais il leur dit qu'il falloit auparavant s'assûrer de la Tour de Rouleboise, qui ôtoit à Paris la communication de la Seine, & le secours qu'il avoit acoûtumé de tirer de cette riviere. C'est ce qui fut aussitôt arrété dans le Conseil de Guerre. Le Gouverneur de cette Tour étoit au desespoir, de ce que Mante avoit été surprise, & reprochoit par les creneaux aux François qu'ils ne s'en étoient rendus les Maîtres que par trahison : qu'ils n'auroient

pas si bon marché du poste qu'il occupoit & qu'il se defendroit au peril de sa vie. Des paroles l'on en vint aux coups. Bertrand se mit à la tête des milices de Roüen pour attaquer la Tour. On fit dés efforts incroyables pour l'emporter : mais les Assiegez qui s'étoient preparez à soûtenir l'assaut, se defendirent en gens de cœur, & jetterent tant de dards, tant de pierres, & tant de cailloux sur les Assiegeans qu'ils les obligerent à se retirer.

Bertrand qui ne se rebutoit jamais pour un mauvais succés & dont les ressources étoient inépuisables fit amener par charroy dés beliers, & d'autres machines de Guerre pour battre la Tour. Cet appareil épouventa le Gouverneur, qui s'appercevant qu'on ne luy feroit aucun quartier, s'il s'opiniâtroit à ne se pas rendre, prit le party de capituler, & demanda quelque argent pour être dédommagé de ses pertes, Bertrand avec lequel il s'aboucha luy voulut bien donner cette petite satisfaction, pourveu qu'il sortît aussitôt de la Tour. Ce qui fut executé sur l'heure, & Guesclin s'étant assûré de ce poste, y voulut regaler le soir même les Principaux Officiers de l'Armée, qui tenans Conseil de Guerre avec ce General, furent d'avis de depêcher au plûtôt auprés du Dauphin, pour luy faire part de cette nouvelle & pour sçavoir de luy si tel étoit son plaisir qu'on rasât cette Tour en la faisant sauter par une mine, afin de se delivrer du soin d'y mettre garnison, dont on auroit ailleurs assez de besoin. Le Duc de Normandie leur envoya là dessus tous les ordres necessaires pour demolir la Tour, qui fut aussitôt abbattuë : si bien qu'il ne restoit plus, pour achever de debarrasser entierement la Seine, que de prendre Meulan, dont les Parisiens souffroient de fort grandes incommoditez. Bertrand assembla tous les Officiers de l'Armée pour leur representer qu'il falloit achever par la prise de cette Place, ce qu'ils avoient déja si genereusement commencé : que c'étoit l'intention de Charles Dauphin, dont ils avoient épousé la querelle contre le Roy de Navarre & les Anglois : qu'on ne la marchandât pas davantage, afin que les environs de Paris pûssent devenir

entierement libres. Le Comte d'Auxerre fit aussi de son côté toutes les instances possibles, afin que toute l'Armée prit la même resolution, chacun témoigna beaucoup d'empressement pour le Siege de Meulan, dont le retardement pouvoit beaucoup nuire aux affaires de la Couronne.

Toutes les Troupes firent donc un mouvement de ce côté là dans la resolution d'emporter la Place, ou d'y laisser la vie. Ceux de Meulan furent bientôt avertis du dessein qu'on avoit sur eux par un Cavalier qui fut à toute jambe leur donner cette triste nouvelle, dont ils furent fort alarmez. Ce qui les obligea de veiller à leur defense & de se tenir sur leurs gardes plus que jamais. Ils étoient déja fort consternez de la prise de Mante & de Rouleboise : mais ils ne tomberent pas tout à fait dans le desespoir de disputer à leurs ennemis le terrain pied à pied. Chacun fut commandé de travailler aux fortifications de la Ville, sans en excepter les femmes & les enfans. Il y avoit au dessus une Citadelle assez forte & bien pourvûë de vivres & de munitions, le Gouverneur se vantoit de tenir longtemps: parce qu'il avoit des farines, des vins & des chairs salées pour plus de quinze mois. Bertrand fit charger une partie des Troupes sur des bateaux, tandis que les Archers & les Gendarmes côtoyoient la riviere. Quand tout fut arrivé devant Meulan, Bertrand & le Comte d'Auxerre caracollerent tout autour pour étudier l'assiette de la Place, & la reconoître, ils observerent la situation de la Tour qui commandoit beaucoup à la Ville, étant bâtie sur une haute eminence & remarquerent que le pont avoit été nouvellement fortifié par les Anglois & les Navarrois, qui paroissoit à Bertrand fort difficile à prendre.

Il pria le Comte d'Auxerre de luy dire ce qu'il en pensoit: mais le Comte luy fit connoître que la prise de la Citadelle & de la Ville étoit bien d'une autre importance, que celle du pont, que c'étoit à cela qu'il falloit particulierement s'attacher, & que si l'on pouvoit emporter les deux premieres, l'attaque & la prise du pont, ne seroit pas dans la suite une

affaire. Qu'il étoit donc de la derniere consequence de debuter par la Tour de Meulan qu'il falloit assieger dans les formes & comme les Troupes destinées pour ce Siege, qui pouroit peut-être durer longtemps, auroient beaucoup de fatigues à essuyer, il fut d'avis qu'on les logeât autour de Paris dans de fort commodes endroits, afin qu'elles se pûssent délasser & refaire de leurs peines & de leurs travaux & recouvrer de nouvelles forces, pour revenir à la charge quand il en seroit temps. Bertrand goûta fort le conseil du Comte d'Auxerre & luy témoigna qu'il étoit dans la resolution d'y entrer. On prepara donc toutes choses pour l'attaque de la Ville. Bertrand fit sonner la trompette par tout le Camp, afin que chacun fût alerte pour cette expedition Tandis qu'il se donnoit du mouvement pour encourager ses Troupes, & leur inspirer la resolution de bien payer de leurs personnes: les Assiegez qui le voyoient & le redoutoient, tirerent sur luy de dessus leurs murailles un grand carreau de pierre qui vint tomber aux pieds de son cheval, & qui l'auroit infailliblement tué s'il eût porté juste. Les Arbalêtriers eurent ordre aussitôt d'ouvrir l'action tirans sans cesse contre les Assiegez, qui paroissoient sur les rempars pour les amuser & faciliter le dessein de Bertrand, qui se mit à la tête des Gendarmes, & s'en alla tout droit se presenter aux barrieres de la Ville, qu'il abbatit à grands coups de hache, avec tant de bravoure & d'intrepidité, que les Bourgeois n'osans pas tenir tête, se retirerent en grand desordre dans la Tour, où ils avoient mis à couvert tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent & de meubles. Il y en eut quelques autres qui s'enfuirent du côté du pont, y croyans trouver plus de sûreté.

Bertrand poursuivant sa pointe aprés avoir renversé les barrieres alla s'attacher à la porte de la Ville, qu'il fendit & mit en éclats & en pieces avec la même hache : & s'étant ouvert par là l'entrée de Meulan, tout son monde se répandit aussitôt avec luy dans les ruës. L'alarme fut extreme. Les habitans qui ne s'étoient pas refugiez dans la Tour, se tenoient ca-

cachez dans leurs maisons, n'attendans plus que l'heure de la mort. Bertrand & le Comte d'Auxerre, croyans n'avoir encore rien fait s'ils ne se rendoient Maîtres de la Tour, & du pont, tournerent toutes leurs pensées de ce côté là: mais pour y reüssir avec plus de succés, ils crurent qu'il falloit commencer, par jetter l'epouvente par tout. Ils abandonnerent donc la Ville au pillage de leurs soldats, qui se jetterent avec tant de furie dans les maisons, que les Bourgeois s'estimoient trop heureux d'avoir la vie sauve, & de se mettre à rançon : si bien que la soldatesque s'enrichit, non seulement de leurs dépoüilles : mais du prix qu'elle leur faisoit payer pour leur liberté.

Les habitans qui gardoient le pont, craignans la fureur de Bertrand ne balancerent point à le rendre, de peur qu'à la chaude on ne les fit passer au fil de l'épée s'ils entreprenoient de faire une plus longue resistance. Il ne s'agissoit donc plus pour achever toute la conquête, que d'enlever la Tour. Bertrand s'avisa devant que d'en venir aux mains, de tenter s'il ne pouroit point engager le Gouverneur à la luy rendre, en l'intimidant. Il le fit donc appeller pretextant qu'il avoit quelque chose d'important à luy communiquer. Le Gouverneur parût aux creneaux de la Tour, pour apprendre de luy tout ce qu'il avoit à luy dire. Bertrand le somma de la part de Charles Dauphin de France, Regent du Royaume & Duc de Normandie, de luy rendre incessamment la Place, & que s'il refusoit d'obeïr, il luy en coûteroit la tête, jurant qu'il ne sortiroit point de là ny luy, ny ses gens, qu'il n'en fût le Maître de gré, ou de force.

Le Gouverneur ne témoigna point d'être ébranlé de ces menaces, & se mettant à plaisanter, il luy demanda s'il avoit appris à voler, & si le Ciel luy avoit donné des ailes pour monter si haut. Bertrand se retirant tout en colere, luy dit qu'il le feroit bientôt repentir de sa pretenduë raillerie. L'attaque fut aussitôt commencée : mais comme elle faisoit plus de bruit que d'effet, on ne l'employa seulement que pour empêcher les Assiegez de découvrir au pied de la Tour le tra-

vail des Mineurs, qui pousserent leur ouvrage avec tant de secret, & de diligence, qu'ils s'avancerent jusques sous le fondement des murailles qu'ils étançonnerent en suite de leur mieux. Quand l'ouvrage fut achevé, les Mineurs en donnerent incessamment avis à Bertrand, luy disans que quand il luy plairoit, il auroit la satisfaction de voir croûler cette Tour par terre. Guesclin leur commanda de la faire sauter, ajoûtant que puisque les ennemis avoient refusé de se rendre, ils ne devoient pas trouver mauvais s'il en venoit contre eux aux dernieres extremitez. Les Mineurs mirent aussitôt le feu au bois & aux poutres, dont ils avoient étançonné cette Tour, qu'ils tenoient ainsi suspenduë.

Les flammes venant à brûler les pieces de bois qui servoient d'appuy aux murailles, en firent tomber un grand pan. Cette chûte alarma si fort les Assiegez, qui s'apperçurent bien que le reste alloit croûler, qu'ils demanderent quartier, crians aux creneaux qu'ils se rendoient à la discretion de Bertrand, s'offrans de payer rançon pour leur personnes & ne demandans qu'à sortir au plûtôt de ce même lieu, dans lequel ils se croyoient auparavant si fort en sûreté. Bertrand les envoya tous prisonniers à Paris avec leur Gouverneur, fit achever la demolition de la Tour, & raser les murailles de la Ville, se contentant de s'assûrer du pont & d'y laisser une fort bonne Garnison. Les Milices de Roüen furent renvoyées en leur Pais chargées de dépouilles. Bertrand & le Comte d'Auxerre prirent le chemin de Paris pour rendre compte au Dauphin de la derniere expedition qu'ils venoient de faire.

Ce Prince les combla tous deux de bienfaits, & les conjura de se reserver pour la premiere campagne, où la Couronne auroit encore besoin de leur service. Ils prirent tous deux congé de ce Duc aprés l'avoir asśûré qu'ils n'épargneroient point leur sang, ny leur vie pour luy conserver le Sceptre que ses ennemis vouloient arracher de ses mains. Bertrand alla se délasser pour quelque temps de toutes ses fatigues en son Château de *Pontorson*, jusqu'à ce que le retour

du printemps luy donnât lieu de reprendre les armes en faveur du Dauphin, qui monta sur le Trône bientôt aprés: car le Roy Jean son Pere, ayant été delivré de sa prison par le secours d'une grosse rançon ne survécut pas longtemps à sa liberté. Le retour qu'il fit en Angleterre luy coûta la vie. Cette perte tira des larmes des yeux de tous les François qui regretterent avec une douleur extreme un si brave & si genereux Souverain, dont le sort avoit été si deplorable.

Les Anglois & les Navarrois voulans tirer avantage de la consternation, dans laquelle cette mort avoit jetté toute la France, renouvellerent leurs alliances ensemble, & firent une nouvelle confederation, dont tout le but étoit la ruine de ce beau Royaume. Ce fut dans cet esprit qu'ils se répandirent dans la Normandie, dont ils desolerent & pillerent toutes les campagnes, & s'acharnerent plus particulierement sur les environs de Roüen, & de Vernon, dont ils affectoient de desoler tout le voisinage. Bertrand les veilloit de fort prés & lors qu'ils y pensoient le moins il leur tomboit souvent sur le corps, & leur donnoit la chasse avec le peu de troupes qu'il commandoit: Mais il étoit tellement redouté que ses ennemis tâchoient toûjours d'éviter sa rencontre & refusoient d'en venir au mains avec luy.

Le Dauphin se reposoit entierement sur luy, tandis qu'il n'étoit que Duc de Normandie: mais depuis qu'il fut Roy, il luy donna le commandement de ses Troupes avec un pouvoir absolu de tout entreprendre, quand il en trouveroit une favorable occasion. Guesclin *jura Dieu qu'il feroit les Anglois couroucier, ou qu'il seroit occis par eux en bataille*. Il donna le rendez-vous à ses Troupes à Roüen, qui fut le lieu qu'il marqua pour y assembler les Generaux & les Officiers qui devoient servir dans l'Armée qu'il alloit commander. Grand nombre de Normans, Bourguignons, Champenois, & Picards se rangerent sous ses enseignes, pour témoigner le zele & l'affection qu'ils avoient pour leur Souverain; & c'est la loüable passion, dont les François se sont toûjours piqué entre les autres Nations (*ny en ayant aucune au*

monde, qui prenne plus de part à la gloire de son Roy, ny qui s'expose plus volontiers à tous les perils pour l'honneur de sa Patrie que la Françoise) Cela s'est remarqué de tout temps.

Bertrand en fit pour lors une tres heureuse experience, quand il vit une si grande foule de gens qui se presenterent pour marcher sous ses étendars, il se promit un tres grand succés des operations de la Guerre qu'il alloit entreprendre. Le Comte d'Auxerre, Messire Baudoin d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers de France, le Vicomte de Beaumont, Loüis de Havenquerque Flamand, Thierry de Bournonville, Jean des Cayeux, Guillaume Trenchant de Granville, Messire Enguerrand d'Eudin, le Sire de Ramburre, le Sire de Sempy, Robert de Villequier, le Sire de Betancour, Robillard de Frontebois, Robert de la Treille, & plusieurs autres Chevaliers avec ce qu'ils pûrent amasser de gens les plus determinez, se joignirent tous à Bertrand, & firent ensemble un Corps de Troupes fort considerable. Le grand Maître des Arbalêtriers demanda quelle route il falloit prendre pour aller à la rencontre des Anglois & des Navarrois. Le Comte de Beaumont dit qu'il étoit d'avis, qu'on envoyât auparavant des Coureurs pour les reconnoître. Bertrand fit marcher droit au Pont de l'Arche & dépêcha quelques Cavaliers du côté de Cocherel, & de la Croix Saint Leufroy, pour observer la contenance des ennemis, & pour aller par tout à la découverte. C'étoit un agreable spectacle de voir la belle ordonnance de l'Armée Françoise, dont les Bataillons & les escadrons étant tous de fer, jettoient une grande lueur par toute la campagne : parce que le Soleil dardant sur leurs casques, excitoit une reverberation qui répandoit par tout un fort grand éclat. Les drapeaux & les enseignes que le vent agitoit exposoient les Lys aux yeux des spectateurs & les faisoient souvenir qu'ils en devoient soûtenir la gloire au dépens de leur sang & de leur vie.

Toute la belle jeunesse de Roüen voulut être de la partie, sans se laisser attendrir des larmes de leurs Meres & de

leurs Sœurs, qui tâchoient de les détourner d'un si genereux dessein, dans la crainte qu'elles avoient de ne les jamais plus revoir. Rien ne les put ébranler là dessus. Toute l'Armée se mit en marche aussitôt & s'alla reposer la premiere nuit au Pont de l'Arche, où les soldats trouverent des artisans, qui leur avoient apporté de Paris des haches, des dagues, & des épées qui furent achetées comptant, pour en fournir à ceux qui pouvoient en manquer. Ils se disoient les uns aux autres, qu'ils n'avoient qu'à se bien tenir, que Bertrand ne demeureroit pas longtemps sans rien faire, & qu'infailliblement trois jours ne se passeroient pas, sans qu'il y eût bataille. Guesclin fit la reveüe de ses gens à la sortie du Pont de l'Arche & trouva que ses Troupes ne montoient qu'à seize cens hommes, il les encouragea de son mieux, en leur representant que le Ciel répandoit toûjours sa benediction sur les Armées qui soûtenoient la plus juste cause, & qu'ils devoient se promettre qu'ils battroient les Anglois, quand même ils seroient deux contre un.

Il détacha sur l'heure quelques coureurs pour découvrir où pouvoit être le *Captal de Buc* & les Anglois qu'il commandoit, & leur donna l'ordre de le venir trouver à Cocherel pour luy en rendre compte. Ce fut où l'Armée demeura campée jusqu'au retour des Cavaliers qu'il avoit dépêché pour reconnoître les ennemis, & comme Bertrand avoit envie de joüer des mains, il tenoit toûjours ses gens en haleine, allant de rang en rang pour les disposer au combat, leur disant qu'ils devoient avoir devant les yeux la gloire des Lys, & l'honneur de leur Patrie, qui leur tendoit les bras pour leur demander du secours contre des étrangers, qui la vouloient soûmettre à leur joug : que le Ciel au reste se declareroit en leur faveur puis qu'ils alloient entrer en lice pour la querelle de leur legitime Souverain : que s'il y avoit entr'eux quelqu'un dont la conscience luy reprochoit quelques pechez, il luy conseilloit d'aller incessamment aux Cordeliers pour s'y confesser : de peur que le déreglement des uns n'attirât la malediction de Dieu sur les autres.

Ces paroles assûrerent davantage toute l'Armée qu'on joüeroit bientôt des coûteaux, ce qui fit prendre à plusieurs le party de se mettre en bon état, & d'aller faire leur bon jour pour s'exposer ensuite avec plus de courage à tous les evenemens du combat. Les Cordeliers furent remplis de Penitens que la presence du peril rendit plus contrits sur les desordres de leur vie passee. Quand ils eurent ainsi déchargé leur conscience du poids de leurs crimes, ils se mirent en campagne avec plus d'assûrance, & vinrent rabattre à la Croix S. Leufroy faisans alte à l'Abbaye, pour s'y raffraichir eux & leurs chevaux, tandis que leurs valets iroient au fourrage, & quand ils pouvoient trouver dans les maisons des haches, ou des coignées propres à couper du bois, il s'en saisissoient aussitôt, pretendans qu'avec ces gros instrumens, ils feroient bien plus d'execution dans une mêlée qu'avec des épées, & c'est ce qui leur fit aussi dans la suite gagner *la Bataille de Cocherel* contre les Anglois qu'ils hacherent & charpenterent avec tant de rage & de furie qu'ils faisoient voler têtes, bras, & jambes sur le champ du Combat.

Bertrand demeuroit toûjours avec ses Troupes dans cette Abbaye, dans une impatience extreme du retour de ses coureurs, qu'il avoit envoyé battre l'estrade par tout. Ils revinrent luy dire qu'ils n'avoient rencontré personne à la campagne, ny homme, ny femme, ny berger, ny laboureur, qui leur pût dire où pouvoit être à present le Captal de Buc & ses Anglois. Que tout ce qu'ils en avoient pû tirer de certain, c'étoit que ce General étoit sorty d'Evreux avec bien treize cens combattans, gens fort determinez & fort lestes: mais qu'on ne sçavoit pas positivement, quelle route il avoit pris. Guesclin mal satisfait d'une réponse si vague, les renvoya sur leurs pas, leur commandant de faire un tric trac dans les bois, dans la pensée quil avoit qu'ils y pouvoient être dans une embuscade pour faire la Guerre à l'œil & le surprendre à leur avantage. Il leur donna l'ordre de le revenir trouver à Cochcrel pour luy rapporter des nou-

velles. Il sortit aussitôt de cette Abbaye Faisant plus loin quelque mouvement, il disoit sur la route aux Officiers qui l'environnoient qu'il n'auroit ny paix, ny repos, qu'il n'eût vû de prés les Anglois. Il ajoûta, *que ces Gars y laisseroient la pel, & fussent ores trois contre un.* Cet intrepide General jura que s'il y en avoit quelqu'un dans son Armée qui fût assez lâche pour prendre la fuite, il le feroit aussitôt brancher au premier arbre, & que s'il y en avoit qui ne se sentissent pas assez de cœur pour bien payer de leurs personnes, qu'ils eussent à le declarer avant le combat, & qu'il leur donneroit volontiers congé: de peur que dans l'occasion leur crainte ne fût contagieuse aux autres, & ne fit perdre la journée. Tous luy répondirent qu'il n'avoit rien à craindre là dessus & qu'ils étoient bien resolus de le seconder, & de vendre avec luy bien cherement leurs vies aux Anglois: qu'ils esperoient de combattre & de vaincre Ils hâterent donc leur marche avec tant de diligence, qu'ils arriverent le soir même à Cocherel, dans un temps bien chaud. Le succés de la bataille qui s'alloit donner étoit d'une tres-grande importance aux affaires du Roy Charles: parce que le Captal de Buc avoit affecté d'entrer dans le Royaume, pour troubler la ceremonie de son Couronnement qui se devoit faire à Rheims le jour de la Trinité, se vantant qu'il feroit tant de conquêtes en France en faveur du Roy d'Angleterre son Maître, qu'il ne laisseroit à Charles qu'un vain titre de Souverain sans Villes & sans Sujets

Il marchoit avec une fierté toute extraordinaire, ayant avec soy les plus braves & les plus aguerris de sa Nation. Bertrand avoit déja passé la Riviere d'Evre, & s'étoit posté tout auprés de Cocherel (petit hameau devenu fameux par la celebre victoire que Guesclin remporta prés de ses murailles): il attendit là des nouvelles de ses espions & de ses coureurs, qui se rendans auprés de luy, ne luy donnerent pas plus de satisfaction que la premiere fois, luy disans qu'ils avoient fait toutes les recherches possibles pour apprēdre des

nouvelles de la marche du General Anglois, & qu'ils n'en avoient pû faire aucune découverte. Bertrand leur reprocha leur peu de vigilance & d'adresse, les accusant de craindre les ennemis, & les traitant de lâches, & de gens plus capables de piller la campagne, que de faire aucune action digne d'honneur & de recompense. Il ajoûta que s'il avoit eu cet ordre, il s'en seroit mieux aquité qu'eux, & qu'il falloit absolument que les Anglois ne fussent pas loin d'eux : qu'il étoit donc dans la resolution de ne pas décamper de là, qu'il n'en eût des nouvelles certaines : parce qu'il étoit bien trompé, si les ennemis n'étoient pas à leurs côtez. Son pressentiment se trouva veritable : parce que les Anglois marchoient dans les bois, joignant la montagne de Cocherel.

Bertrand ravy de les avoir deterrez, fit aussitôt tout preparer pour le combat. Le Comte d'Auxerre & le Vicomte de Beaumont qui commandoient sous luy, firent armer leurs gens, qui brûloient d'envie de combattre, & n'attendoient que le moment qu'on en viendroit aux mains. Un Heraut vint tout à propos leur dire qu'ils se tinssent sur leurs gardes puisque les Anglois n'étoient éloignez d'eux, que de trois ou quatre traits d'arbalête. Bertrand leur renouvella le discours qu'il leur avoit fait auparavant pour les encourager au combat. Il n'eut pas plûtôt achevé de parler, qu'il apperçut sur la montagne l'étendart d'Angleterre, qui flottoit au vent. Ce qui luy servit de signal pour ranger ses gens en bataille, & qui faisoient fort bonne contenance. Le Vicomte de Beaumont luy representa qu'il devoit demeurer dans le vallon qu'il occupoit, & que s'il faisoit quelque mouvement pour changer de poste, & monter la montagne pour aller aux ennemis, il courroit grand risque de se faire battre. Bertrand luy répondit que c'étoit bien aussi son intention de ne pas quiter le terrain, sur lequel il étoit & d'attendre là les Anglois de pied ferme, & qu'il se promettoit de donner pour étrene au nouveau Roy de France, le Captal de Buc en personne, en qualité de prison-

prisonnier de Guerre. Tandis qu'il tenoit ce discours, les Anglois étoient postez sur la montagne en fort belle ordonnance, & faisoient montre de leurs drapeaux & de leurs enseignes avec beaucoup de faste & de fierté.

Le Captal ne sçavoit quel party prendre. Il s'imaginoit que les François ne bougeans de leurs places apprehendoient de risquer le combat. Ce fut dans cette pensée qu'il voulut pressentir les Officiers de son Armée, pour sçavoir s'il n'étoit point à propos de descendre pour aller aux François & les attaquer, tandis qu'ils étoient tous saisis de crainte & de peur: Mais Pierre de Squanville le fit revenir de ce sentiment, en luy témoignant qu'il étoit dangereux de faire descendre ses Troupes, qui ne pouvans faire ce mouvement sans beaucoup fatiguer donneroient beaucoup de prise sur elles, quand il faudroit en venir aux mains, qu'il valoit donc bien mieux ne pas abandonner la montagne, jusqu'à ce que les François eussent pris un autre party. Jean Joüel goûta fort la pensée de ce Chevalier, soûtenant que s'ils gardoient encore ce poste trois jours, les François seroient affamez dans le leur, & seroient obligez de décamper dans peu. Cet avis étoit si judicieux que Bertrand s'appercevant que c'étoit là le but des Anglois, assembla le Conseil de Guerre, composé du Comte d'Auxerre, du Besque de Vilaines, du Vicomte de Beaumont, du grand Maître des Arbalêtriers, & de tous les autres Chevaliers & Seigneurs de l'Armée, ausquels il témoigna, qu'il étoit tout visible que les Anglois n'avoient pas envie de descendre de la montagne qu'ils occupoient, dans l'esperance qu'ils avoient, que les François seroient bientôt obligez de desemparer : de peur de se voir affamez dans leur camp: qu'il étoit donc d'avis qu'on leur envoyât un Trompette pour les inviter au combat & leur marquer un champ de bataille, où les deux Armées pouroient mesurer leurs forces sur un egal terrain, sans que le poste de l'une fût plus avantageux que celuy de l'autre. Tout le monde donna les mains à la proposition de Bertrand, qui depêcha sur l'heure un Heraut au Captal de Buc pour sça-

voir s'il vouloit accepter le party : Mais ce General qui ne brûloit pas du desir de se battre comme Guesclin, luy répondit avec beaucoup de flegme, qu'il ne consulteroit pas Bertrand sur ce qu'il avoit à faire en ce rencontre : qu'il sçauroit choisir son temps à propos & qu'il n'avoit garde de rien hasarder, sçachant qu'il luy venoit uu secours fort considerable.

Bertrand voyant par cette réponse que le Captal de Buc reculoit pretendant tirer avantage du peu de vivres qui restoit dans le Camp des François, que la faim pressoit beaucoup, tandis que les Anglois en avoient une fort grande abondance s'avisa de suggerer d'autres moyens à son Armée pour engager les ennemis au combat. Il fit connoître à tous les Officiers qu'il falloit plier bagage devant les Anglois & faire semblant de fuir, pour les porter à descendre de la montagne, & que quand on les tiendroit dans la Vallée, l'on rebrousseroit aussitôt chemin, pour les venir charger de front en flanc, & par derriere. La chose fut ponctuellement executée comme Bertrand l'avoit projettée. Il donna l'ordre qu'on chargeât tous les équipages sur leurs mulets, & qu'on les fit marcher devant, afin que la Gendarmerie qui les suivoit, les pût tout à fait couvrir.

Quand les Anglois aperçurent de dessus leur montagne cette démarche des François, ils la prirent plûtôt pour une fuite, que pour une retraite. Ils en allerent aussitôt donner avis au Captal, qui voyant aussi ce mouvement, ne pouvoit se tenir de joye, croyant que Bertrand n'avoit point d'autre dessein que celuy de se tirer d'affaire, & du mauvais pas dans lequel il s'étoit embarqué : Mais Pierre de Squanville qui connoissoit le caractere de Bertrand essaya de le détromper de l'opinion dont il paroissoit prevenu, luy disant qu'il étoit à craindre que la contenance de Bertrand, ne fût une feinte & un stratagême, pour retourner sur ses pas contre eux & qu'on avoit beaucoup manqué, quand on avoit quité la montagne, où l'on étoit si bien posté. Le Chevalier Bambroc encherit encore sur ce qu'avoit dit Pierre de Squan-

ville, & fit toutes les instances imaginables pour engager le Captal de Buc à reprendre le chemin de la montagne : mais Jean Joüel leur reprochant leur crainte, jura qu'ils feroient mieux de quiter l'Armée que d'y jetter l'alarme de la sorte. Il ajoûta que Bertrand n'étoit point un homme si fort à redouter, que s'il s'étoit jusqu'a lors signalé dans la Guerre, il ne s'ensuivoit pas qu'il fût également heureux par tout : que les armes étoient journalieres, que tel étoit aujourd'huy vainqueur, qui le lendemain pouvoit être battu : qu'enfin il seroit honteux aux Anglois de faire un arrierepied devant une Armée qui fuyoit.

Tandis que ces Generaux se prenoient ainsi de paroles, Bertrand fit volteface & faisant sonner toutes les trompettes, il marcha droit aux Anglois qui furent bien surpris de ce changement. Le Captal & ses gens eussent bien souhaité de se revoir sur la montagne : mais il n'étoit plus temps : car les François étoient trop prés d'eux, & les auroient chargé par derriere en leur marchant sur les talons. Si bien qu'il ny avoit point d'autre party à prendre pour le Captal que celuy de se preparer au combat, & d'exhorter ses Anglois à bien faire en leur representant qu'ils étoient en plus grand nombre que leurs ennemis, dont ils auroient fort bon marché : parce que la famine qui les avoit attenüez leur laissoit à peine la force de soûtenir leurs armes : que les François n'en pouvans plus quelque bonne contenance qu'ils fissent, seroient fort aisement défaits : que chacun se disposât donc à joüer des mains en gens de cœur, & pour le faire avec plus de succés il fit publier dans toute l'Armée qu'on fit alte, pour prendre tous une soupe au vin, pour avoir plus de force à combattre.

Le Captal & Jean Joüel tâchoient de les encourager, en les asseûrant qu'ils leur donneroient les premiers de beaux exemples de bravoure & de valeur, & qu'on ne les verroit pas fuir comme des lievres devant les François. Bertrand se servit de cette pose des Anglois pour faire toûjours avancer ses Troupes, & les ranger en bataille. Il donna tout

à loisir tous les ordres necessaires, afin que la journée luy fût glorieuse, & que le nouveau Roy de France remportât une victoire sur ses ennemis aussitôt qu'il auroit été couronné dans Rheims, dont il pût faire part à tous ceux de la Cour

CHAPITRE X.

De la celebre Victoire que BERTRAND *remporta sur les Anglois devant Cocherel, où le Captal de Buc leur General fut pris & toute son Armée défaite.*

TAndis que les deux Armées étoient en presence, campées entre la riviere d'Evre & la Montagne de Cocherel, située prés d'un bois. Le Captal de Buc s'apperçut que le cœur manquoit à ses Anglois, qui voyans une montagne à leur dos, comprirent bien qu'en cas qu'il leur mesarrivât, ils n'auroient pas la liberté de gagner au pied. Cette tiedeur luy fit naître la pensée de reculer le combat & d'amuser Bertrand en attendant qu'il luy vint un secours de six cens hommes que luy devoit amener un Chevalier Anglois. Il envoya donc un Heraut dans l'Armée des François, pour dire à Bertrand en presence de tous les Officiers qui servoient sous luy, que les Anglois touchez de la langueur, où la famine avoit reduit les François, leur vouloient bien faire l'amitié de les accommoder de leurs vivres & de leurs vins, & ne pas profiter de l'avantage qu'ils pouroient remporter sur eux, en l'état où leur longue disette les avoit plongé : qu'ils leur donneroient donc la liberté de s'en retourner où bon leur sembleroit, sans aucunement les troubler dans leur marche : Mais Bertrand qui vouloit jouer des mains, luy répondit dans le langage de ce temps-là : *Gentil Herault vous sçavez moult bien preschier, vous direz à vôtre retour par de là, que se Dieu plaît je mangeray aujourd'huy du Captal un quartier,*

& ne pense aujourd'huy à manger d'autre char.

Cette fiere réponse fit comprendre au Captal qu'il ny avoit plus rien à ménager avec Guesclin. Ce fut la raison pour laquelle il commanda sur l'heure qu'on se mît sous les armes, & que l'on commençât l'attaque. Les valets & les enfans perdus des deux camps en vinrent les premiers aux mains, & s'acharnerent les uns sur les autres avec tant de rage & de furie, que le sang en couloit de toutes parts. Cependant les Goujats François eurent de l'avantage sur ceux des Anglois, ce qui fut un heureux augure pour Bertrand, qui se flatta de la victoire, voyant de si beaux preliminaires. Aprés que les enfans perdus se furent separez, il y eut un Chevalier Anglois qui se détacha de son Gros, pour demander à faire un coup de lance, contre celuy des François qui seroit assez brave pour vouloir entrer en lice avec luy Roulant du Bois se presenta pour luy prêter le colet, sous le bon plaisir de Bertrand. Le François eut encore de l'ascendant sur l'Anglois : car non seulement il perça les armes & la cuirasse de celuy-cy : Mais le coup ayant porté bien avant dans la chair, le Chevalier Anglois fut renversé de son cheval à la veüe des deux camps. Ce qui fut une grande confusion pour ceux de son party, qui de tous ces sinistres evenemens ne devoient rien presumer que de fatal pour eux.

Cependant le Captal voulant toujours faire bonne mine, s'avisa pour braver les François de faire apporter sa table au milieu du pré toute chargée de viande & de vin, comme voulant se moquer de Bertrand, qui jeunoit depuis longtemps avec ses Troupes. Les Archers & les Arbalêtriers commencerent la journée par une grêle de flêches, qu'ils se tirerent les uns aux autres : mais qui ne firent pas grand effet des deux côtez Il en fallut venir aux approches, les Gendarmes se mêlerent & combattirent à grands coups de haches, de sabres, & d'épées L'action fut fort meurtriere de part & d'autre Guesclin s'y faisoit distinguer par les Anglois, qui tomboient à ses pieds & qu'il couchoit par terre, par tout où il paroissoit. Ce Foudre de Guerre éclaircissoit

les rangs des ennemis par le fracas qu'il y faisoit. Il fut fort bien ſecondé du Vicomte de Beaumont, de Meſſire Baudoin d'Ennequin & de Thibaut du Pont, qui ſe ſignalerent beaucoup dans cette Bataille.

Ce dernier frappoit ſur les Anglois avec tant de rage & de violence que ſon ſabre ayant rompu de la force des coups, il ſe ſeroit trouvé tout à fait hors de combat, ſi l'un de ſes gens, ne ſe fût heureuſement rencontré là, pour luy mettre une hache à la main, dont il fit une ſi grande execution que d'un ſeul coup il enleva la tête d'un Chevalier & la fit tomber à ſes pieds. Gueſclin couroit par tout les bras nuds & le ſabre tout enſanglanté criant aux François que la journée étoit à eux, & qu'ils l'achevaſſent auſſi courageuſement qu'ils l'avoient commencée. Qu'il étoit important pour la gloire de la Nation de gagner cette victoire en faveur du nouveau Roy de France, ſur les ennemis, qui vouloient luy ravir la Couronne, que ſes bons & fideles ſujets venoient de luy mettre ſur la tête. Ce peu de paroles prononcées par ce fameux General dans la plus grande chaleur de la mêlée, fit un ſi grand effet, que les François revinrent auſſitôt à la charge avec un plus grand acharnement, & reprirent de nouvelles forces pour achever la defaite des Anglois.

Le Captal de Buc General des Anglois, paya fort bien de ſa perſonne, & dóna dans cette journée des marques d'une bravoure extraordinaire : mais du côté des François, ceux qui ſe ſignalerent davantage aprés Bertrand, ce furent le Comte d'Auxerre, & le Vert Chevalier Seigneur François, qu'on nommoit ainſi pour la force & la vigueur avec laquelle il avoit accoûtumé de combattre. Le Vicomte de Beaumōt, le Sire d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers de France, le Beſque de Vilaines, le Sire de Sempy, le Sire de Rambure, & Meſſire Enguerrant d'Eudin s'y diſtinguerent auſſi par leur courage & par leur valeur : les Anglois auſſi de leur côté diſputerent longtemps le Champ de bataille, & tuerent beaucoup de Chevaliers François entre leſquels le Sire de Betancour, Regnaut de Bournonville Jean de Senarpont,

Jean des Cayeux, & Pierre de l'Epine, tous gens d'une illustre naissance, y laisserent la vie. L'on dit que le Baron de Mareüil, qui tenoit pour les Anglois, tout fier de ce petit succés crioit à pleine tête aprés Guesclin, comme le voulant affronter, & luy faire sentir que les choses prenoient un autre train qu'il ne s'étoit imaginé: mais Bertrand pour luy faire rentrer ces paroles en la bouche, & le punir de sa temerité, revint sur luy tout en colere, & luy déchargea sur la tête un coup si violent qu'il l'abbatit à ses pieds, & Guesclin l'alloit achever s'il n'eût été promptement relevé par les siens, qui coururent à luy pour le secourir. La Mêlée recommença pour lors avec plus de chaleur: mais les Anglois succomberent à la fin, quelques efforts que fissent le Captal de Buc & le Baron de Mareüil pour leur inspirer du courage, & leur faire reprendre leurs rangs: leur disans toûjours, qu'il leur venoit un fort grand secours. Bertrand de son côté ne manquoit pas d'animer les siens, & de les exhorter à si bien combattre qu'on pût donner au nouveau Roy pour son joyeux avenement à la Couronne, la nouvelle d'une Victoire bien complette.

Ces paroles inspiroient une nouvelle chaleur aux François, & les faisoient revenir à la charge avec plus de furie. Toute cette grande action ne se passa point, sans qu'il y eût aussi du côté de Bertrand quelques personnes distinguées qui perdirent la vie, le Vicomte de Beaumont, & le grand Maître des Arbalêtriers furent de ceux là. Ce dernier fut tué de la propre main du Baron de Mareüil, qui n'eut pas le loisir de se réjoüir de cet avantage: car le Comte d'Auxerre, & le Vert Chevalier luy firent payer sur le champ cette mort aux dépens de sa propre vie, s'étant acharnez avec tant de rage & d'opiniâtreté sur luy, qu'ils ne le laisserent point, qu'aprés luy avoir donné le coup de la mort. Le même sort tomba sur Jean Joüel qui s'étant trop avant engagé dans la mêlée, n'en put sortir qu'aprés avoir reçu beaucoup de blessures, qui luy furent mortelles peu de temps aprés, il arrive souvent dans les combats des avantures si

bizarres, ausquelles on ne s'attendoit pas, qu'elles font souvent toute la decision de la journée. Celle de Cocherel en est un exemple : car comme on étoit aux mains, deux coureurs vinrent à toute jambe avertir les François qu'ils combatissent toûjours sans relâche : parce qu'il leur venoit un fort grand renfort, qui les alloit rendre victorieux & cependant les deux hommes s'étoient mépris : car ce secours étoit pour les Anglois.

Cette esperance dont se flatterent les François, leur fit redoubler leurs coups avec plus de vigueur, se jettans comme des Lions au milieu des rangs de leurs ennemis, & ne doutant plus que la victoire n'allât se declarer en leur faveur. Cette seule opinion leur donna tant de cœur & tant de succés, qu'ils firent une grande boucherie des Anglois & tuerent entr'autres, Robert du Sart Chevalier l'un des plus braves du party contraire, & Pierre de Londres Neveu de Chandos, qui s'étoit fait un grand nom dans l'Armée Angloise, par plusieurs belles actions qui luy avoient aquis beaucoup de reputation. L'on ajoûte que Bertrand se servit encore d'un autre stratagême, qui luy procura la victoire. C'est qu'il s'avisa, dans la plus grande chaleur du combat, de détacher de son Armée deux cens lances, sous la conduite d'Eustache de la Houssaye, auquel il donna ordre de s'aller poster avec ses Gens derriere une haye, que plusieurs grands buissons couvroient, au dessous de laquelle il y avoit une piece de terre, où l'on avoit planté des vignes, qu'on avoit laissées tout en friche. Ils se coulerent là dedans & couvrirent leur marche si à propos, que s'étant emparez de ce terrain, les Anglois furent bien surpris de se sentir attaquez par derriere, & d'avoir à leur dos une partie de leurs ennemis, tandis qu'ils étoient occupez à se defendre de front contre les autres : si bien que se voyans frappez devant & derriere, il leur fut impossible de soûtenir le choc plus long-temps, au milieu d'un carnage qui leur faisoit horreur, & les jettoit dans le découragement & le desespoir.

Le Captal appercevant tout ce desordre, & voyant qu'il n'y

ny pouvoit pas apporter de remede, prit la resolution de vendre bien cherement sa vie. Bertrand & Thibaut du Pont fort intrepide Chevalier luy tomberent sur le corps. Ce dernier le prit à deux mains par le casque, & le serra tellement qu'il ne se pouvoit dégager, & quelque effort qu'il fit pour le percer de sa dague, du Pont le tenoit toûjours luy criant qu'il se rendît sur l'heure s'il luy restoit quelque desir vivre. Bertrand qui ne s'accommodoit pas de toutes ces façons, luy dit *jay à Dieu en convenant que se ne vous rendez, je vous bouteray mon épée dans le corps.* Le Captal sçachant qu'il étoit homme à faire le coup, ne se le fit pas dire deux fois. Il se rendit à luy sur l'heure. Pierre de Squanville suivit aussi son exemple, & luy tendit la main : si bien que tout le combat cessa dans l'instant. La plûpart des Anglois furent tuez, ou pris, & la victoire étoit tout à fait complette pour Guesclin, quand un Espion luy vint dire que tout n'étoit pas encore achevé, qu'il avoit veu six vingt chevaux, qui couroient à toute bride pour venir au secours des Anglois.

Bertrand voulant profiter de cet avis fit aussitôt desarmer tous les prisonniers qu'il avoit dans les mains, pour les mettre hors de combat, & rangea ses gens en bataille, pour défaire ces recruës, qui venoient appuyer les Anglois. Il eut l'adresse de les envelopper, & de les tailler en pieces, sans qu'il en pût échapper un seul que le Capitaine qui conduisoit ce secours, & qui voyant que tout étoit perdu, se déroba de la mélée, pour s'en retourner au Château de Nonencour, d'où il étoit sorty devant, à la tête de tout son monde, & comme il avoit peur d'être dépoüillé sur sa route d'un habit tout en broderie, dont il étoit couvert, il alla chercher un sac dans un moulin, qu'il mit par-dessus pour se déguiser, & sauver ainsi sa riche veste & sa propre vie. Quand le Gouverneur le vit retourner tout seul dans ce bel équipage, il luy demanda la raison de tout ce changement. Ce Capitaine luy fit le triste recit de tout ce qui s'étoit passé, luy disant que le Captal & Pierre de Squanville étoient pris, que le Baron de Mareüil, Jean Joüel & tous les autres

Chevaliers étoient morts pris ou bleſſez à mort, qu'enfin la défaite des Anglois étoit ſi entiere, qu'on n'y voyoit aucune reſſource.

Le Gouverneur avoit de la peine à deferer à cette nouvelle, & ſe ſeroit déchaîné ſur celuy qui la luy raportoit, ſi d'autres gens ne fuſſent venus auſſitôt, qui la luy confirmerent. Le champ de bataille étant couvert de morts, tous les villageois d'alentour s'y rendirent pour les dépoüiller, tandis que les François achevoient de défaire le ſecours qui venoit aux Anglois : mais aprés cette derniere execution, les gens de Bertrand revinrent ſur leur pas. Leur preſence épouventa ſi fort ces canailles, qu'elles prirent auſſitôt la fuite. Les ſoldats de Gueſclin chercherent avec grand ſoin les cadavres du Vicomte de Beaumont & du Seigneur d'Ennequin grand Maître des Arbalêtriers, qu'ils demêlerent entre les autres, & les firent tranſporter de là pour leur donner une ſepulture proportionnée à leur rang & à leur naiſſance : ils trouverent auſſi Jean Joüel du party Anglois qui tiroit à la fin : Mais qui n'étoit pas encore mort des bleſſures qu'il avoit reçuës. Ils le firent charger ſur une charette dont l'ébranlement acheva de le faire mourir.

Bertrand commanda qu'on ôtât de là tous les principaux Officiers François qui venoient de perdre la vie dans cette bataille, afin qu'on les fit inhumer honorablement, comme gens qui venoient d'expirer pour la gloire de leur Nation. Gueſclin fit monter auſſitôt à cheval ſes plus illuſtres priſonniers, comme le Captal, Guillaume de Granville, & Pierre de Squanville, & leur fit faire une ſi longue traite, qu'il les mena le ſoir même à Vernon, d'où il les fit paſſer le lendemain juſqu'à Roüen, d'où Bertrand écrivit au Roy tout le ſuccés de cette bataille, & le nombre & la qualité des priſonniers qu'il avoit dans ſes mains, pour ſçavoir de ſa Majeſté ce qu'elle vouloit qu'on en fit. Ce fut avec bien de la joye que Charles reçut une ſi agreable nouvelle à Rheims, où ce Prince s'étoit rendu pour la ceremonie de ſon Sacre.

La conjoncture étoit la plus favorable du monde : parce

que cette victoire donnoit un grand poids aux affaires de sa Majesté contre les Anglois, dont le party s'affoiblit à veüe d'œil depuis cette journée. Le Roy donna l'ordre qu'on resserât fort étroitement les prisonniers dans le Château de Roüen & fit decapiter Pierre de Squanville parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son Souverain. Ce Prince revint en suite dans sa Capitale, où les Parisiens le reçurent avec de grandes demonstrations de joye pour la victoire de Cocherel, & pour recompenser Bertrand qui l'avoit remportée, il luy fit don de la Comté de Longueville & gratifia tous les autres Officiers à proportion des services qu'ils luy avoient rendus dans cette glorieuse journée.

CHAPITRE XI.

De la prise de Valognes & de Carentan par BERTRAND, *& de la Victoire qu'il remporta sur les Anglois dans le même Païs.*

GUesclin ne voulant pas demeurer oisif aprés la journée de Cocherel, & pretendant rendre encore de plus grands services à son Maître assembla le plus de Troupes qu'il pût à Roüen pour entreprendre de nouvelles expeditions. Tous les Generaux François qui se faisoient un merite de soûtenir la gloire des Lys, se rendirent auprés de luy. Le Comte d'Auxerre le Vert Chevalier, le Besque de Vilaines, Alain de Beaumont qui mouroit d'envie de venger la mort de son Frere le Vicomte, qui venoit d'être tué dans la derniere occasion, Olivier de Mauny & Alain son Frere, Eustache de la houssaye, luy menerent le plus de gens qu'ils pûrent attrouper pour grossir son Armée. Quand toutes choses furent prêtes, Guesclin partit de Roüen dans une fort belle ordonnance. Il mit à la tête de

l'avantgarde Guillaume Boitel fort brave & fort experimenté Capitaine, qui tomba d'abord dans une embuſcade & fut vivement attaqué par les Anglois, qui le penſoient ſurprendre : mais il les repouſſa ſi vigoureuſement qu'il les mena battant juſqu'à Valognes, aprés en avoir couché plus de ſix vingt par terre. Les fuyards alarmerent toute la Ville & y jetterent l'épouvente, en diſant qu'il falloit que chacun ſe sauvât ; parce que *le Diable de Bertrand* étoit à leurs trouſſes, & qu'il ne feroit aucun quartier à pas un de ceux qui tomberoient par malheur dans ſes mains.

Valognes n'étant pas fermée tous les habitans ſe refugierent en foule dans la Tour du Château, pour s'y mettre à couvert de l'invaſion des François, & dépêcherent des couriers pour avertir les Anglois qui s'étoient ſaiſis de Saint Sauveur, & de Carentan, qu'ils euſſent à ſe tenir ſur leurs gardes : parce que Bertrand étoit en campagne, qui faiſoit mine de les attaquer. Ce General étant arrivé devant Valognes avec tout ſon monde, il inveſtit le Château : mais avant que de l'attaquer il voulut ſonder s'il n'en pouroit point intimider le Gouverneur, & l'obliger à rendre la Place dans la crainte de toutes les executions militaires. Il s'approcha donc du foſsé pour s'aboucher avec luy là deſſus, & luy dit que s'il pretendoit arrêter une Armée Royale devant une Bicoque, il devoit compter qu'il le feroit pendre aux creneaux des murailles de la Tour, auſſitôt qu'il l'auroit emportée, ſans faire aucun quartier à tous les Anglois qui tenoient garniſon là dedans ſous ſon commandement.

Le Gouverneur ne fut point alarmé de cette menace, il luy répondit fierement, qu'il ſe defendroit en homme de cœur & qu'il ſe ſoucioit fort peu ny du Roy de France, ny de luy. Bertrand ſortit de là tout en colere en luy montrant les poings, & luy diſant *que vouſſit, ou non il auroit le Chaſtel.* Le Gouverneur Anglois de Nation, mit tout en œuvre pour luy tenir tête & diſpoſa ſes Arbalêtriers pour écarter les Aſſiegeans à force de traits. Les François les attaquerent vivement : mais comme ils ne pouvoient pas entamer les mu-

railles de la Tour, tous leurs efforts furent sans effet. Cette vaine tentative chagrinoit fort Bertrand. Il assembla là dessus son Conseil de Guerre Le Comte d'Auxerre fut d'avis, que puis qu'on ne pouvoit pas emporter ce Château d'assaut, il falloit ou le battre avec des machines, ou le miner. Tout le monde entra dans ce sentiment, on envoya tirer de Saint Lo six batteries propres à lancer de gros carreaux de pierre: mais les Assiegez en évitoient les atteintes & les coups, en les amortissant par des peaux de beuf fraîchement tuez qu'ils leur opposoient, & par des gros ballots de laine & de coton, qu'ils faisoient couler le long des murailles, aussitôt qu'ils voyoient la machine en action, si bien que la violence de la pierre jettée, venoit à se ralentir dans ces mous instrumens qui la recevoient.

Bertrand étoit au desespoir de ce que les Assiegez rendoient ses efforts inutils, & se moquoient de ces grossiers stratagêmes qu'il employoit contr'eux: il ne luy restoit donc plus que celuy de la mine pour faire sauter cette Tour: mais comme elle étoit située sur un rocher elle ny pouvoit mordre. Ces difficultez rebuterent la plûpart des Generaux qui vouloient laisser là toute l'entreprise. Le Vicomte de Rohan & le Seigneur de Beaumanoir, étoient d'avis qu'on levât le piquet de devant ce Château, dont le siege leur paroissoit impratiquable, pour aller secourir celuy d'Auray, que le Comte de Monfort secondé de Robert Knole & de Chandos, avoit commencé d'attaquer en Bretagne. Ils soûtinrent que cette affaire étant de la derniere importance aux interêts de Charles de Blois, on devoit toutes choses cessantes, tourner toutes ses pensées du côté de ce secours, plûtôt que de s'acharner à une Bicoque, dont la prise étant incertaine coûteroit beaucoup de gens aux François, dont on auroit assez de besoin pour d'autres expeditions: mais Bertrand, qui ne vouloit jamais rien faire à demy, les fit revenir de cette opinion, leur representant que s'ils décampoient de devant cette Tour, ils alloient beaucoup commettre la reputation de leurs Armes, qu'ils avoient rendu redoutables jusqu'alors.

Qu'il valloit donc bien mieux achever ce qu'ils avoient commencé, que de demeurer en si beau chemin.

L'ascendant qu'il avoit sur leurs esprits, les fit tous condescendre à ce qu'il voulut : on continua donc le Siege. On livra deux assauts avec tant d'impetuosité, que le Gouverneur se souvenant que Bertrand avoit juré que s'il prenoit ce Fort, il le feroit pendre avec toute la Garnison qu'il commandoit, prit le party de capituler pour sauver ses biens & sa vie L'on vint dire à Guesclin que quelqu'un faisoit signe de la main comme desirant luy parler. Il poussa son cheval de ce côté-là pour prêter l'oreille à ce que le Gouverneur vouloit dire. Celuy-cy luy fit offre de rendre le Château s'il luy faisoit compter trente mille livres : mais Bertrand, qui ne pretendoit jamais acheter ses conquêtes qu'à la pointe de son épée, luy remontra qu'il ne faisoit que traîner son lien par toutes ces chicanes. Qu'il ne desempareroit point de là, qu'il n'eût emporté cette Place, quand il y devroit rester tout l'hyver, & qu'il épuiseroit toute la Normandie de toutes les machines de Guerre qu'elle possedoit s'il en étoit besoin, pour reduire en poudre cette Tour & les en denicher pour les faire tous pendre : qu'il ne luy donnoit enfin que trois jours pour luy remettre la Place entre les mains, & que si dans ce temps il n'obeïssoit, il ny auroit plus aucun quartier pour luy, ny pour les siens.

Le Gouverneur voyant la resolution de Bertrand, qui luy paroissoit homme à luy tenir parole, le pria de trouver bon qu'il assemblât sa Garnison pour deliberer là dessus. Le Gouverneur fit entendre à ses gens, que c'étoit en vain qu'ils entreprendroient de faire une plus longue resistance, & que s'ils s'opiniâtroient à ne se pas rendre, ils couroient tous risque de perdre non seulement leurs biens : mais leurs vies. Que s'ils vouloient conserver l'un & l'autre, il falloit incessamment ouvrir les portes à Bertrand, de peur qu'un plus long retardement ne rendît leur Capitulation plus rigoureuse & plus difficile. La crainte de perdre leurs biens, qu'ils avoient enfermez dans ce Château, les fit consentir

à le rendre. Ils stipulerent donc, que non seulement ils en sortiroient la vie sauve : mais aussi qu'il leur seroit permis d'emporter avec eux tout l'or, l'argent, & les meubles qui leur appartenoient. Guesclin donna les mains à ces deux conditions, & dés le lendemain les Assiegez ouvrirent leurs portes & baisserent le pont pour y laisser entrer Bertrand avec tout son monde, & qui fut Religieux à garder la parole qu'il leur avoit donnée, ne souffrant pas qu'on fit aucune hostilité contre eux & les renvoyant en toute liberté, les uns à saint Sauveur & les autres à Cherbourg, chargez de leur bagage, auquel aucun soldat n'osa pas toucher, de crainte de s'attirer l'indignation de Bertrand.

Il arriva pour lors une avanture qui pensa tout gâter, & qui nous apprend, qu'il ne faut jamais insulter les vaincus: car comme les Assiegez se retiroient fort paisiblement, les François voyans qu'on leur apportoit les clefs avec tant de soûmission, firent de si grandes huées sur les Anglois, de ce qu'ils s'étoient sitôt rendus, que huit Chevaliers de ce party là, tout couverts de honte & tout confus du reproche qu'on leur faisoit, rentrerent dans la Tour avec le plus de gens qu'ils purent ramasser de la Garnison, se bricaderent dedans & resolurent de s'y bien defendre, ayant encore suffisamment des vivres pour tenir longtemps. Cette nouvelle obligea Bertrand de remonter aussitôt à cheval, & de courir aux barrieres pour leur commander d'ouvrir leurs portes sans delay : mais ils vinrent aux creneaux luy dire, qu'aprés l'insulte qu'on leur avoit faite, & les railleries dont on les avoit baffoüez en sortant, ils étoient resolus, pour se garantir de l'opprobre & de l'ignominie qu'on leur avoit reproché, de se defendre jusqu'à la mort, & qu'ils combattroient avec tant de courage, qu'ils feroient ensorte qu'il ne mettroit jamais le pied dans la Tour. *Certes Gars, vous mentirez*, répondit Guesclin : *car j'y souperay en cette nuit & vous jeunerez dehors*

Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'il fit sonner la charge. Les Arbalêtriers tirerent sans cesse, tandis que les

autres soldats appuyoient les échelles contre les murs pour monter. On essaya d'ailleurs d'entamer la muraille à grands coups de marteaux de fer, de pics, & de hoyaux; & l'on fit de si grands efforts là dessus qu'on ouvrit une brêche dans le mur, qui facilitant aux François l'entrée de la Tour les en rendit bientôt les Maîtres. Bertrand fit abbattre les têtes de tous les Anglois, qui contre la bonne foy de la derniere capitulation, s'étoient remis en possession de la Tour pour la defendre une seconde fois. Tandis qu'on s'assûroit de cette Place, Olivier de Mauny fut détaché pour aller attaquer Carentan, ce qu'il fit avec tant de vigueur, & tant de succés, que les Assiegez luy rendirent aussitôt la Place, de crainte de s'y voir forcez, & d'y risquer leurs biens & leurs vies, sçachans les merveilleux progrés que les François venoient de faire sous la conduite de Bertrand, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois & des Navarrois, qui n'osoient pas tenir devant luy.

Bertrand se voyant Maître de Valognes & de Carentan, n'avoit plus qu'une Forteresse à prendre dans la Normandie pour la rendre calme & soûmise à la France. Il appella le Gouverneur de la derniere Place qu'il venoit d'enlever & luy demanda fort sincerement qu'elles mesures il luy falloit prendre pour s'assûrer d'un Château, dans lequel il y avoit une Eglise tres forte. Ce Capitaine pour luy faire sa Cour luy répondit, qu'il n'avoit qu'à se presenter devant & crier *Guesclin*: que la crainte de son nom feroit aussitôt mettre bas les armes aux Assiegez, & luy ouvrir leurs portes. Bertrand luy dit qu'il croyoit, qu'il ne devoit point se flatter là dessus & que la Place meritoit bien d'être assiegée dans les formes: car les murailles en étoient fort épaisses, & d'ailleurs elle étoit entourée de fossez fort larges, & fort profonds. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois qui s'etoit fait un nom dans la guerre par ses belles actions, commandoit dedans. Il avoit dans sa garnison beaucoup de Normands qui s'étans revoltez contre leur Souverain legitime, avoient interêt de defendre la Place au peril de leur vie, de peur qu'étant pris

les

les armes à la main contre le service du Roy, l'on ne les fit passer par celle des bourreaux.

Toutes ces raisons firent, que si l'attaque du Château fut fort vigoureuse, la defense ne le fut pas moins, & Bertrand perdant toute esperance de la pouvoir prendre de vive force, eut recours à la mine qu'il fit ouvrir sous les fossez, & sous l'Eglise, où il la poussa fort secrettement : de maniere que les Assiegez ne s'en appercevoient aucunement, & l'on se promettoit de la faire bientôt joüer avec succés, quand elle fut découverte par une avanture assez naturelle. Quelques soldats de la Garnison dînans ensemble, il y en eut un d'eux qui mit son pot & son verre sur une fenêtre, qu'on avoit percée dans le mur du Château. Ce verre vint à tomber tout d'un coup & tout le vin qu'on avoit versé dedans fut répandu par terre, sans qu'ils sçûssent la cause de ce mouvement. Ils prêterent l'oreille en cêt endroit & poserent leurs mains sur la pierre, où le verre avoit reposé. Le tressaillement qu'ils sentirent, leur fit juger que c'étoit un effet du travail des Mineurs, qui s'étoient logez sous ce mur.

Hugues de Caurelay, qui n'étoit pas un mal-habile homme en matiere de Siege, n'en fut pas plûtôt averty, qu'il fit contreminer aussitôt, & l'ouvrage fut poussé de part & d'autre, avec tant de diligence & d'assiduité, que les Mineurs & Contremineurs étoient déja bien prés les uns des autres, quand on vint avertir Bertrand, que s'il vouloit faire un coup hardy l'on pouroit à la faveur de cette mine, faire glisser du monde jusques dans l'Eglise de la Place. Il goûta si bien cet avis, qu'il resolut à prendre ce party sur le champ. Il s'arma donc sur l'heure, & se mettant à la tête de ses soldats les plus determinez, il entra luy même dans la mine, & faisant marcher devant luy dix Mineurs pour luy frayer le chemin de l'Eglise, ils avancerent tous avec tant de vitesse, & tant de secret, qu'ils se trouverent dedans sans avoir été découverts de personne. Les soldats ravis de se voir dans la Place par ce stratagême crierent *Guesclin*. Les Assiegez furent si surpris de cette subite apparition, qu'ils ne sçavoient si c'étoient des fan-

tômes, ou des hommes. La consternation fut si grande, qu'au lieu de se mettre sous les armes pour se defendre, ils ne balancerent point à se rendre.

Bertrand fit aussitôt arborer les Lys de la France sur les remparts de cette Forteresse, & fit amener devant luy tous les prisonniers dans une grande Salle. Il se contenta de mettre à rançon les Anglois, traitant avec douceur Hugues de Caurelay, qui n'avoit soûtenu le Siege avec tous ceux de sa Nation, que pour le service du Roy d'Angleterre & la gloire de leur Patrie. Mais à l'égard des Normands qui furent trouvez dans la Place, il les traita comme des rebelles, & les fit tous passer par les mains du bourreau. Les dépoüilles se partagerent dans la suite entre les soldats, & chacun s'alla reposer pour se delasser de toutes les fatigues que ce Siege luy avoit fait essuyer. Bertrand eut bientôt de nouvelles occasions de signaler sa bravoure & son courage: car Charles de Blois ayant appris que Jean de Monfort avoit mis le Siege devant Aüray, luy depêcha des personnes affidées pour le supplier de ne le point abandonner dans une occasion de cette consequence, & de vouloir bien tenter avec ses gens le secours d'une Ville, dont la prise pouvoit traîner aprés elle la perte de toute la Bretagne, à laquelle il avoit plus de droit que Jean de Monfort. Ce Prince luy fit dire aussi qu'il auroit une reconnoissance eternelle de ce bon office qu'il attendoit de luy: qu'il le recompenseroit par des bienfaits reëls, & ne seroit point ingrat à l'égard de tous les Officiers qui le seconderoient dans cette expedition. Bertrand les chargea de dire de sa part à leur Maître, qu'il pouvoit compter non seulement sur luy: mais aussi sur toute son Armée, qui marcheroit incessamment au secours d'Auray



CHAPITRE XII.

Du Siege que Jean de Monfort mit devant la Citadelle d'Aüray, qui tenoit pour Charles de Blois & pour qui BERTRAND *mena de fort belles Troupes, à deßein de secourir la Place.*

LA Souveraineté de Bretagne étoit toûjours conteftée entre ces deux Princes, Charles de Blois & Jean de Monfort. Les François épousoient le party du premier, & les Anglois celuy du second. l'Armée que mena ce dernier devant Aüray comptoit beaucoup d'étrangers dans son corps, & ceux qui tenoient le premier rang entre les Commandans étoient presque tous Anglois. Jean de Chandos Robert Knole Hugues de Caurelay faisoient, avec toutes les Troupes qu'ils avoient amené d'Angleterre, toute la force de Jean de Monfort. Elles étoient composées de grand nombre d'Archers de Gendarmes & d'Arbalêtriers, qui s'emparerent de la Ville, & se logerent tout autour du Château d'Aüray, se promettans bien d'emporter cette Place, s'il ne luy venoit bientôt un fort prompt secours. Les Assiegez envoyerent à toute bride des couriers pour en donner avis au Duc Charles, qui faisoit alors son sejour à Guingan.

Ce Prince connoissant l'interêt qu'il avoit à la conservation de ce Château, fit les derniers efforts pour le secourir. Il appella tout ce qu'il avoit d'amis en France, ausquels il donna le rendez-vous auprés de luy. Bertrand du Guesclin, le Comte d'Auxerre, Charles de Dinan, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Beaumanoir, Eustache de la Houssaye, Olivier de Mauny, Guillaume de Launoy, Guil-

laume Boitel, Guillaume de Brou, le Vert Chevalier Philippe de Chaalons, Louys de Beaujeu, Gerard de Frontigny, Henry de Pierre Fort, Aimard de Poitiers & plusieurs autres Chevaliers, se rendirent tous à Guingan. Charles de Blois fit faire un mouvement à toutes ces Troupes jusqu'à Josselin. Ce fut là, que faisant alte, il fit la reveüe de toute cette Armée, qu'il trouva monter à plus de quatre mille combattans : ce luy fut un fort agreable spectacle, de voir la fiere contenance de tant de Braues, à qui les mains démangeoient d'attaquer le Comte de Monfort. Toute la campagne brilloit du rejalissement, que faisoit sur elle la lueur de tant de casques & de cuirasses, sur qui le Soleil donnoit tout à plomb. Les enseignes & les drapeaux tous fleurdelisez, que le vent agitoit, faisoient encore un fort bel effet.

Charles décampa de là pour aller à Lonvaulx l'Abbaye. Tout ce mouvement ne se put pas faire, sans que le Comte de Monfort en eût bientôt avis par un espion, qui se détacha de l'Armée de Charles, & qui luy fit un recit exact de tout ce qui se passoit à Lonvaulx l'Abbaye, luy representant qu'il auroit bientôt sur les bras toute l'élite de la France. Cette nouvelle alarma le Comte & luy fit dire qu'il seroit à souhaiter, que Charles son concurrent à la Bretagne voulût partager avec luy la Duché, plûtôt que de répandre le sang de tant de Braves, qui ne meritoient pas de mourir pour leur querelle particuliere : que s'il vouloit entendre à ce temperament, il pouroit esperer d'avoir un jour toute la Bretagne en cas qu'il mourût sans enfans : si bien que par là toute la Souveraineté reviendroit à Charles & à ses descendans. Jean de Chandos releva ce discours, luy disant qu'il ne croyoit pas que Charles fût fort éloigné d'entrer dans ce party, s'il trouvoit à propos de le luy proposer, & qu'en cas qu'il n'y voulût pas entendre, il luy resteroit toûjours par devers luy la gloire d'avoir fait cette avance, qui tendoit à ménager le sang de tant de Noblesse, & qui justifieroit dans le public, toute la conduite qu'il seroit obligé de tenir dans la suite contre le même Charles.

Le Comte fut ravy de voir que Chandos approuvoit fort son sentiment, & dépêcha sur l'heure auprés de Charles une personne affidée pour le pressentir, s'il voudroit bien convenir avec luy d'un lieu, dans lequel on pouroit s'aboucher pour pacifier toutes choses. Charles de Blois reçut assez bien cet envoyé, luy disant qu'il assembleroit son Conseil pour deliberer là dessus, & qu'il restât là pour en attendre la reponse. Tous les avis furent contraires à la proposition de cet accommodement. On luy representa que le Comte sçachant le peu de droit qu'il avoit à la Souveraineté de Bretagne, & voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'être battu, vouloit au moins partager avec luy le Duché prevoyant bien qu'il l'alloit perdre tout entier. Le Duc Charles répondit que tout ce qui luy faisoit plus de peine dans cette affaire, c'étoit le danger auquel il alloit exposer tant de personnes de qualité, pour ses interests particuliers, & qu'il aimoit mieux perdre la moitié de ses Seigneuries, que de voir perdre la vie à tant de gens qui se vouloient sacrifier pour luy: mais Bertrand & les autres luy remirent l'esprit là dessus, en luy répondant que sa cause étant la plus juste, Dieu se declareroit en faveur de ceux qui combattroient pour la faire valoir, & conserveroit la vie de ceux qui s'exposeroient en sa faveur: qu'il falloit donc faire dire au Comte que si dans quatre jours, il ne levoit le piquet de devant Aüray qu'il devoit s'attendre à une bataille.

Cette resolution prise, on fit venir le Heraut à qui Charles de Blois demanda quel avoit été le projet d'accommodement que Jean de Monfort avoit eu dans l'esprit. il l'assûra que son Maître avoit eu la pensée de partager la Bretagne entr'eux, moitié par moitié. Charles n'auroit pas improuvé ce traité: mais l'ambition de sa Femme, qui vouloit tout ou rien, gâta tout. Cette Princesse avoit gagné toutes les voix du Conseil de son Mary pour les faire tourner toutes du côté de la Guerre, & tout le monde par une complaisance qu'on a naturellement pour ce sexe, n'osa pas opiner autrement: si bien qu'elle fut la cause de la ruine de

Charles, & de la perte qu'il fit de la Bretagne & de la vie dans une même bataille. ce fut dans cet esprit qu'elle luy fit representer qu'il étoit indigne d'un Prince comme luy, dont les droits étoient incontestables, de rien relâcher là dessus : que toute l'Europe imputeroit à bassesse de cœur, & même à lâcheté, s'il écoutoit aucune proposition d'accommodement : que ce seroit degenerer de la bravoure de ses Ancêtres, s'il témoignoit d'apprehender d'en venir aux mains, & de risquer sa vie pour la conservation d'une belle Province qui valoit un Royaume entier : que s'il avoit envie d'en user autrement : toute la France, qui s'étoit declarée pour luy, jusqu'à se commettre avec la Couronne d'Angleterre, luy reprocheroit son inconstance & sa foiblesse. Enfin ce pauvre Prince se voyant accablé par tant de specieuses raisons, fut obligé de leur declarer le motif de sa crainte, en leur revelant un secret qu'il avoit tenu caché jusqu'alors.

Il leur fit part d'un songe qu'il avoit eu durant la nuit, dont il n'attendoit rien que de fatal & de funeste : leur disant qu'il luy sembloit d'avoir vû durant son sommeil un Faucon étranger qui venoit d'outremer, & qui prenant l'essor avec beaucoup d'épreviers dont il étoit accompagné, s'élançoit jusques au haut des nuës contre un Aigle, qui n'avoit pas une moindre troupe d'oyseaux auprés de luy : Mais qui rendant peu de combat se laissa tomber jusqu'à terre, & vaincre par le Faucon, qui fondant sur luy le déchira de ses ongles, & le perça de son bec, avec tant d'acharnement & de force, qu'il luy tira toute la cervelle de la tête & le fit ainsi mourir. On ne manqua pas pour le guerir de sa crainte d'interpreter ce songe à son avantage, & de l'assûrer qu'il étoit le Faucon qui devoit triompher de l'Aigle, & que sur ce pied il devoit se promettre une favorable issuë de son songe.

On renvoya donc le Heraut, en le chargeant de dire à son Maître Jean de Monfort, qu'il n'y avoit point de partage à faire, quand le tout appartenoit legitimement à un seul, &

qu'on alloit travailler à luy faire lâcher prise sur tout ce qu'il avoit usurpé. Cette fiere réponse, que ce Heraut fit mot à mot à Jean de Monfort, fut reçuë de tous les Seigneurs Anglois avec beaucoup d'indignation. Chandos jura par la foy qu'il devoit au Roy d'Angleterre, qu'il ne décamperoit point de là, que toute cette Province ne fût conquise par ses armes, & mise sous l'obeïssance du Prince à qui l'on ne pouvoit la disputer qu'avec injustice. Robert Knole fit le même serment. Il ajoûta qu'il avoit un pressentiment que tout l'avantage demeureroit à Jean de Monfort, & que toute la bravoure de Bertrand, du Comte d'Auxerre, & du Vert Chevalier ne feroient que blanchir contr'eux. Ils sererrent donc le Château d'Aüray de plus prés qu'auparavant, pour engager les Assiegez à capituler, sçachans que la famine les pressoit si fort, qu'ils avoient été contraints de manger leurs chevaux.

En effet la disette étoit si grande dans la Place, qu'elle les avoit souvent obligé d'allumer des feux au haut du Donjon, pour marquer l'extreme besoin dans lequel ils étoient de recevoir un prompt secours, si Charles vouloit conserver ce Château plus long temps. Ce prince étoit campé dans un parc à Lonvaulx l'Abbaye : ce fut là que ses coureurs le vinrent avertir du signal qui paroissoit à la Tour d'Aüray. Cette nouvelle le mit dans une grande consternation, voyant bien que cette Place étoit aux abois. Il y eut un Arbalêtrier qui le rassûra, prenant la liberté de luy dire, que s'il le trouvoit à propos il se serviroit d'un stratagême qu'il avoit medité pour encourager les Assiegez à ne se pas encore rendre si-tôt. Il luy representa qu'il attacheroit un billet au dard qu'il lanceroit de son arbalête, & qu'il tireroit si juste en se postant dans un lieu qu'il sçavoit, qu'il feroit tomber le papier dans la Tour, dont la lecture avertiroit le Gouverneur qu'il tint encore bon pendant quelque temps, parce qu'il seroit secouru dans peu.

Ce Prince goûta fort la pensée de cet Arbalêtrier, il luy donna l'ordre d'en venir au plûtôt à l'execution. Cet Hom-

me darda son coup avec tant de justesse & de force, que le billet tomba dans la Tour tout auprés de ce signal de feu, que les Assiegez avoient allumé. Il fut mis entre les mains du Gouverneur, qui sur l'heure assemblant ses gens, leur exposa ce que contenoit ce papier, & que Charles de Blois leur mandoit que dans le jour de Saint Michel prochain, qui devoit arriver bientôt ils seroient secourus, qu'ils eussent donc à ne point precipiter avant ce temps la reddition de la Place, & que s'ils n'avoient point de ses nouvelles dans ce jour prefix, ils pouroient alors faire leur condition la meilleure qu'ils pouroient avec leurs ennemis.

Cette bonne nouvelle donna quelque esperance aux Assiegez : Mais comme ils n'avoient pas assez de vivres pour se soûtenir jusqu'à la Saint Michel, il y eut un Chevalier de la Garnison, qui s'avisa de leur dire, que pour ne pas succomber à la faim qui les consumoit, il étoit à propos d'envoyer au Comte de Monfort, & de luy faire offre de luy rendre la Place, si dans la S. Michel il ne leur venoit pas de secours : à la charge que jusqu'à ce temps il leur feroit fournir des vivres en payant, & que de leur côté pour sûreté de leur parole, ils luy doneroient des ôtages. Tous les Assiegez donnerent dans le sens de ce Chevalier, & le Gouverneur fit signe aux Anglois que quelqu'un vint parler à luy. Robert Knole se presenta devant la barriere pour sçavoir ce qu'il avoit à dire. Il luy proposa toutes les conditions que ce Chevalier avoit suggerées. Elles parurent fort raisonable à Knole qui luy répondit que bien qu'il sçût que Charles de Blois se disposoit à les secourir : cependant il feroit de son mieux auprés du Comte de Monfort pour les luy faire accepter, & que les Assiegez meritoient bien qu'on les considerât : en effet Knole fit si bien qu'on reçut leurs ôtages & qu'on leur donna des vivres.

Cependant Charles de Blois qui n'avoit point de temps à perdre : parceque la place qu'il vouloit secourir étoit à la crise, partit en diligence avec tout son monde de Lonvaulx l'Abbaye. La reveüe qu'il en fit montoit à plus de trois

mille

mille hommes d'armes, gens fort lestes & fort determinez. Cette petite Armée fit une marche si longue, qu'elle vit dans peu le Château d'Aüray. Quand les Assiegez apperçurent du Donjon les enseignes de Charles, & ce Corps de troupes qui faisoit un mouvement vers eux, ils arborerent aussi leurs étendards sur le haut de la Tour, & pour témoigner la joye qui les transportoit, ils firent joüer tous leurs violons sur le même endroit, avec tant de bruit & tant de fracas que les Assiegeans l'entendirent, & tournans leurs yeux de ce côté là, virent les drapeaux & les enseignes de la Garnison qui flottoient en l'air au gré des vents. Bertrand qui marchoit à la tête du secours, s'appercevant de toutes les demonstrations de joye, que ceux d'Aüray donnoient aux approches des François, admira le zele & la fidelité qu'ils avoient pour leur Prince, & dit qu'ils meritoient bien qu'on les tirât d'affaire.

Ce General se vint poster si prés des ennemis, qu'il n'y avoit entre ses Troupes & les Assiegeans, qu'un pré & un ruisseau qui les separoient : si bien que de part & d'autre on n'attendoit plus que le moment auquel on en viendroit aux mains. Guesclin surprit des espions qui venoient observer la contenance de ses Troupes. Il apprit d'eux que tout se disposoit au combat du côté du Comte. Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de joye, faisant publier par toute son Armée, qu'on eût à se tenir prêt, & qu'on joüeroit bientôt des couteaux. En effet le Comte brûloit d'une si grande envie de combattre qu'il vouloit dés le soir même attaquer ce secours : mais Olivier de Clisson modera son ardeur, en luy representant qu'il falloit aller bride en main sans rien precipiter : que si l'on ouvroit la bataille sur le declin du jour, il étoit à craindre que la nuit venant à les surprendre, on ne se battroit qu'à l'aveugle, & tout se passeroit dans une étrange confusion : que pour lors on ne pourroit pas profiter de tous les avantages que donne à la Guerre l'experience des Generaux, & la valeur de leurs soldats : qu'enfin si l'on donnoit la bataille aux ennemis lors qu'ils sont encore tous

las & recrus de la fatigue des chemins, on imputeroit plûtôt leur défaite à leur lassitude qu'au courage de leurs Vainqueurs. Robert Knole appuya fort ce sentiment, & dit qu'il falloit attendre que les François tentassent le passage de ce ruisseau : qu'alors on les pourroit charger à coup sûr, quand il en seroit passé la moitié. Cet avis étoit si judicieux & si salutaire, que le Comte ne balança point à s'y rendre, & ne fit aucun mouvement, de peur de tout gâter en precipitant le combat.

Les François étoient toûjours retranchez dans leur parc, & comptoient fort d'être attaquez cette même nuit. Ils s'étoient tenus pour cela sur leurs gardes allumans force feux dans leur camp de peur d'être surpris, & postans sur les aîles des vedettes & des sentinelles pour veiller à tout. Guillaume de Launoy parut à la pointe du jour à la tête de ses Arbalêtriers, pour observer la contenance des Anglois qui caracoloient de l'autre côté du ruisseau. Comme les mains démangeoient aux deux Camps & que l'emulation des deux Nations, ne leur donnoit point la patience d'attendre l'ordre de leurs Generaux, il se fit quelques escarmoûches de part & d'autre, où les François eurent toûjours de l'avantage sur les Anglois. Jean de Chandos craignant que ces derniers ne se commissent temerairement, & n'engageassent un combat prematuré, fit publier à son de trompe, que si quelqu'un sortoit de son rang pour escarmoûcher, il luy en coûteroit la vie. Disant au Comte qu'il étoit important au bien de ses affaires de laisser attaquer les François les premiers



CHAPITRE XIII.

De la Bataille que Charles de Blois perdit avec la vie devant Auray contre Jean de Monfort, qui devint Maître de la Bretagne par cette Victoire.

LEs deux Armées étoient sur le point d'en venir aux mains devant le Château d'Auray. Jean de Monfort pour mettre sa personne à couvert du dessein qu'on pourroit avoir sur sa vie dans cette bataille, s'avisa de faire revétir un de ses parens de sa cotte d'armes, & s'habilla d'une maniere à se faire confondre avec les autres. Olivier de Clisson qui tenoit son party, fit lever l'étendard de Bretagne & se mit à la tête des plus braves de toute l'Armée : Chandos & Knole firent aussi fort bonne contenance, & rangerent tous les Archers Anglois en bataille, disans que cette journée decideroit la querelle des deux Princes, en faveur de qui l'on alloit combattre, & qu'on verroit qui des deux seroit le mieux servy. Charles de Blois qui venoit au secours de la Place avec toute l'élite de la France, ne balança point à passer le ruisseau qui le separoit de ses ennemis, dont il franchit le gué, sans qu'on fit aucun mouvement pour luy disputer ce passage. Il se campa fort avantageusement. Les deux Princes se voyoient de trop prés pour ne pas ouvrir le combat. Il fut commencé par les Gens de trait : mais cette premiere attaque ne fit pas grande execution d'un côté ny d'autre : parce que les Escadrons & les Bataillons étant tous de fer, les dards, ny les flêches n'avoient pas beaucoup de prise sur eux.

Tandis qu'on s'éprouvoit ainsi de part & d'autre, Hugues de Caurelay vint dire tout bas à Chandos, qu'il le prioit d'agréer qu'il fit un détachement de cinq cens lances à la tête

desquelles il se déroberoit secrettement du Camp, pour s'assûrer d'un poste, d'où il pourroit venir fondre sur les ennemis, en les attaquant par derriere. Chandos ne loüa pas seulement son dessein: mais il luy donna l'ordre de l'executer sur l'heure. Caurelay se coula furtivement dans un vallon suivy de tout son monde, sans qu'il fût apperçu des Gens de Charles: parce qu'il y avoit beaucoup de genêts & de broussailles sur ce terrain qu'il vint occuper, & ses Troupes se cacherent derriere fort adroitement. Ceux du Château d'Aüray qui d'en haut voyoient à plein toute la campagne, découvrirent ce piege: Mais ils étoient trop éloignez des gens de Charles, pour se faire entendre au milieu du bruit d'un combat, & quelque signe qu'ils fissent, on ne pouvoit comprendre ce qu'ils vouloient dire.

On se battoit de part & d'autre avec beaucoup de fureur. Olivier de Clisson, dont le courage & la valeur étoient singuliers, donnoit un grand branle au party du Comte de Monfort, s'avançant avec une intrepidité surprenãte au milieu des rangs des François la hache à la main, dont il faisoit une terrible execution sur ceux qu'il frappoit. Bertrand qui combattoit pour Charles vit de loin l'un de ses amis tomber sous le bras de Clisson, ce qui luy donna tant de rage & tant de furie qu'il s'élança comme un Lion déchaîné tout au travers des Anglois suivy de Guillaume Boitel, du Vert Chevalier, d'Eustache de la Houssaye, & de Guillaume de Launoy. Ce fut là que secondé de tous ces Braves, il faisoit un carnage horrible de tout ce qui se presentoit sous sa main. De l'autre côté Robert Knole & Jean de Chandos qui tenoient pour Monfort, payerent aussi tres bien de leurs personnes. Le Comte d'Auxerre faisoit aussi des merveilles en faveur de Charles: mais il arriva par malheur qu'un Chevalier Anglois luy passant son épée tout au travers de la visiere luy perça l'œil gauche & comme se voyant hors de combat il se mettoit en devoir de se retirer, il fut saisy par un autre qui l'arréta tout court; & qui le reconnoissant luy cria de se rendre aussitôt, ou qu'il étoit mort. Le Comte,

que le sang qui sortoit de sa blessûre avec abondance mettoit tout à fait hors d'œuvre : jusques là même que les gouttes dont son œil étoit tout remply ne luy permettoient pas de voir celuy qui luy parloit, prit le party de luy rendre son épée plûtôt que de commettre indiscrettement sa vie à la fureur d'un brutal qui ne l'auroit pas marchandé.

La prise d'un si grand Capitaine consterna fort Charles de Blois, qui la regarda comme un triste preliminaire de cette journée. Cependant Bertrand que rien n'étoit capable d'ébranler, marcha droit contre Clisson pour effacer par un nouveau combat la disgrace, qui venoit d'arriver au Comte d'Auxerre. Charles de Dinan s'attacha personnellement à Robert Knole. Olivier de Mauny charpentoit par tout avec sa hache, dont il faisoit voler têtes bras & jambes & donnoit beaucoup de courage à ceux qui le suivoient en criant *Mauny*. La bravoure de ce Capitaine donna tant de peur au Comte de Monfort, qu'il croyoit déja tout perdu pour luy : si Chandos ne l'eût rasfûré, le priant de ne point tomber dans le découragement, & luy promettant que la journée seroit immanquablement à luy. Robert Knole prit aussi la liberté de luy donner la même esperance, en l'exhortant de ne se point démentir & de se soûtenir jusqu'au bout.

Le parent de Monfort, celuy là même auquel il avoit fait prendre les armes, voulut faire le brave poussant son cheval & criant *Bretagne*, demandant par tout, où étoit donc ce Charles de Blois, qui luy disputoit cette belle Duché. Ce prince voulant répondre à ce Fanfaron qu'il prenoit pour le Comte de Monfort : parcequ'il en portoit toutes les marques, s'avança fierement de ce côté-là pour luy prêter le colet, & vuider leur different dans un combat singulier à la veüe des deux Armées, qui leur firent place & s'ouvrirent pour être les spectatrices d'un duel de cette importance. Le chamaillis fut grand de part & d'autre : mais à la fin Charles de Blois déchargea sur la tête de son adversaire un coup de hache si fort, si rude & si pesant, qu'il le fit tomber par terre. Il voulut achever sa victoire en luy ôtant la vie : mais

mais Olivier de Clisson, Robert Knole & Chandos se jetterent à la traverse pour secourir ce Chevalier. Ceux du party de Charles accoururent pour le seconder contre tant de gens, qui le vouloient empêcher de couronner tout ce combat par la mort de son Competiteur & de son ennemy. Comme l'on pensoit du côté de Charles, que ce Chevalier renversé par terre étoit effectivement le Comte de Monfort, l'on s'acharna tant sur ce Seigneur travesty, qu'on ne le quita point qu'aprés l'avoir tué.

Charles se croyant pour lors au dessus de ses affaires, & seul Maître de la Bretagne, s'écria sur le champ de bataille, qu'enfin Dieu l'avoit delivré d'un concurrent, qui luy avoit fait jusqu'alors de facheuses affaires: mais la joye de ce Prince fut bien vaine & bien courte: car quand le comte de Monfort eut appris la mort de son Parent, qui s'étoit sacrifié pour luy, ce fut pour lors que la colere & l'emportement ne luy permettant plus de se posseder, il s'alla presenter devant Charles, qui fut bien surpris de revoir contre luy les armes à la main, celuy qu'il pensoit avoir expedié du monde. Cette nouvelle apparition le desola fort, & luy fit rabbattre beaucoup de ses esperances. Cependant pour ne se pas tout à fait décourager il recommença le combat avec une nouvelle ardeur, secondé de Bertrand du Guesclin, du Vicomte de Rohan, & du Seigneur de Beaumanoir, qui firent en sa faveur des choses incroyables, & se surmonterent eux mêmes, & peut-être enfin que la victoire se seroit declarée pour eux, s'ils n'eussent été chargez par derriere par les cinq cens lances, que Caurelay tenoit cachez dans les genêts & dans les buissons, & qui prirent si bien leur temps qu'ils les attaquerent quand la chaleur de la mêlée commença de se ralentir. Bertrand fit volteface & soûtint long temps le combat à grands coups d'une hache qu'il tenoit à deux mains.

L'on recommença de plus belle de part & d'autre. Le sang ruisseloit de toutes parts. Olivier de Clisson faisoit aussi de grands fracas de son côté, tenant un gros marteau de fer, dont il frappoit à droite & à gauche, & faisoit tomber sous

la violence de ses coups tous ceux qui se metoient en devoir de luy resister, & comme il vit que tout plioit devant luy *courage* dit-il à ses gens, *la journée est à nous* cependant Charles de Blois tenoit toûjours bon, faisant des efforts incroyables avec le Vicomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Vert Chevalier, qui renversa par terre l'etendard du Comte de Monfort : Mais qui fut aussitôt relevé par Robert Knole, qui voyant que la victoire penchoit de son côté, poussa toûjours sa pointe jusqu'à ce qu'elle eût été remportée. Caurelay, qui chargeoit toûjours les gens de Charles par derriere, fut celuy qui fit le plus grand effet dans cette journée. Bertrand ne se rendoit point encore, & tout couvert de sang & de sueur, il disputoit toûjours le terrain pied à pied, déchargeant son maillet de fer sur la tête de tous ceux qu'il pouvoit atteindre. Jean de Chandos fit avancer tout son monde de ce côté là, se persuadant que ce ne feroit jamais fait, tant que Bertrand pouroit tenir pied. Ses gens s'acharnerent avec tant de furie sur luy, qu'à force de coups de sabre & d'épées ils le renverserent par terre : Mais Eustache de la Houssaye, le Vert Chevalier & Charles de Dinan coururent à luy pour le relever, & le remirent sur ses pieds. Ce même Charles voyant Richer de Cantorbie, Beau frere de Chandos, l'assomma d'un coup de hache, & luy fit sauter la cervelle, dont ce Capitaine eut tant de déplaisir, qu'il jura qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'en eût tiré la vengeance.

Bertrand ne se lassoit point de frapper & le Seigneur de Beaumanoir ne l'abandonnant point & se tenant toûjours à ses côtez chargea Gautier Huët avec tant de force, qu'il abbattit par terre ce Chevalier Anglois, qui n'en auroit pas été quite à si bon marché, si Clisson ne l'eût secouru sur l'heure, étant accompagné de tout ce qu'il avoit de Braves à sa suite. Olivier crioit toûjours *Beaumanoir rendez vous, aussi bien tous vos gens sont defaits* : Mais ce dernier ne fit pas semblant de l'entendre & tourna ses armes d'un autre côté craignant de tomber dans les mains de Clisson, qui s'étoit

vanté qu'il ne luy feroit aucun quartier, ny à luy ny au Vicomte de Rohan, s'il les pouvoit attraper tous deux dans la bataille de ce jour.

Charles de Blois étoit au desespoir voyant toute son Armée presque mise en déroute. Le Comte de Monfort de son côté ne croyoit pas avoir remporté la victoire entiere, tandis que son ennemy seroit encore vivant, & qu'il pourroit aprés avoir perdu la bataille trouver de nouvelles ressources pour relever son party abbattu. C'est la raison pour laquelle il fit les derniers efforts pour le prendre, ou pour le tuer. Chandos n'en vouloit qu'à Bertrand & se persuadoit que s'il l'avoit entre ses mains toute la journée seroit bientôt finie. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya de ce côté-là toute l'élite de ses Troupes, qui n'en pouvoient venir à bout: car il se defendoit toûjours avec un courage invincible: mais à la fin voyant que les gens de Charles s'éclaircissoient à veüe d'œil, & prenoient presque tous la fuite il se souvint dans ce moment qu'il avoit eu tort de mépriser le conseil de sa Femme, qui luy avoit recommandé de ne se point exposer dans les jours malheureux, entre lesquels celuy de ce combat se rencontra juste, comme elle l'avoit predit, & preveu. Charles de Blois en porta toute la fatalité: car aprés avoir resisté longtemps, il fut environné de tant de gens qui s'acharnerent à le tuer, qu'il y eut un Anglois qui luy fit passer sa dague d'outre en outre depuis la bouche jusqu'au derriere du cou: si bien que l'acier sortoit d'un demy pied par delà. Ce Prince se sentant mortellement blessé tomba tout aussitôt à terre, & ne songeant plus qu'à mourir dans la grace de Dieu battit sa poitrine, & levant les yeux & les mains du côté du Ciel, il le prit à témoin de son innocence, protestant qu'il n'avoit entrepris cette Guerre qu'à la sollicitation de sa Femme, qui l'avoit assûré que son droit étoit incontestable, & le pria sur l'heure de luy pardonner la mort de tant d'honnêtes gens, qui avoient bien voulu sacrifier leur vie pour la pretenduë justice de sa cause.

On ne luy donna pas le loisir d'en dire davantage : car il fut percé de tant de coups qu'il expira là sur le champ. Bertrand fut si touché de cette mort, dont on luy vint porter la nouvelle, que la douleur ne luy permettant plus de combattre, & d'ailleurs voyant que Charles avoit perdu la bataille, & la vie tout ensemble : il ne balança plus à se rendre, il tendit la main à Chandos qui se chargea de sa personne avec toutes les honnêtetez possibles. Le Viçomte de Rohan, Charles de Dinan, & le Seigneur de Beaumanoir suivirent son exemple. Enfin tous ceux qui tenoient le party de Charles, furent tuez, ou pris, ou mis en fuite. Ceux du Château d'Auray virent du haut de leur Tour toute la campagne jonchée de morts, & tout le party de leur Prince entierement défait : ce qui les jetta dans une tres grande consternation. Le Comte de Monfort, Chandos & Clisson s'appercevans que tout étoit fait, & que la victoire leur étoit entierement aquise resterent sur le Champ de bataille encore tout dégouttans de sueur & de sang, & quand ils eurent un peu repris haleine, le Comte remercia tous les Seigneurs de son party, leur declarant qu'il leur étoit redevable de la Souveraineté de Bretagne, & qu'il reconnoîtroit au plûtôt un service si essentiel : qu'à l'égard de Charles qui venoit d'expirer, il auroit souhaité volontiers qu'il fût encore vivant, & qu'il eût voulu partager avec luy la Bretagne : mais qu'il avoit eu le malheur de trop deferer aux pernicieux conseils de sa Femme, qui avoit attiré sa ruine. Chandos interrompit ce Prince en luy disant que puis qu'il avoit Bertrand dans ses mains, il ne le devoit jamais rendre, qu'en suite d'une paix qu'il auroit faite avec le Roy de France, & qu'il la falloit acheter par la liberté de ce brave Guerrier, qui n'avoit jamais été vaincu dans sa vie que cette seule fois.

Le Comte l'assûra que c'étoit bien aussi son intention. Mais pour veiller à ce qui pressoit davantage, il fit chercher par tout le cadavre de Charles avec des soins extraordinaires, & comme ceux qu'il avoit preposez pour cette

recherche, n'en pouvoient point venir à bout, aprés avoir regardé tous les morts les uns aprés les autres, ce Prince fit serment qu'il ne sortiroit point du Champ de bataille, qu'il ne l'eût découvert & trouvé. C'est ce qu'il fit avec tant de vigilance & de precaution, qu'il le reconnut à la fin couché par terre, le visage tourné du côté de l'Orient: mais ce qui tira des larmes de ses yeux, ce fut quand il vit ce pauvre Prince couvert d'une haire sous ses habits, & dont les reins étoient serrez d'une grosse corde: il ne put s'empêcher de plaindre son malheureux sort, & le fit ensevelir avec la ceremonie la plus pompeuse qu'il pût s'imaginer, faisant enfermer son cadavre dans un cercueil de plomb. Il eut soin de le faire transferer en suite à Guingan, commandant qu'on luy fit là des obseques fort honorables, & proportionnées à sa qualité de Prince, ce qui fut ponctuellement executé. Ceux d'Aüray ne manquerent pas d'ouvrir leurs portes au Vainqueur, le Comte y fit son entrée, secondé de Jean de Chandos, & de Robert Knole qui paroissoient à ses côtez, comme ayant eu tous deux, aprés Clisson, le plus de part au gain de la bataille & de la journée. Chandos mena Bertrand prisonnier à Niort, & Knole fit garder à veüe le Comte d'Auxerre jusqu'à ce que par un traité de paix, ils fussent tous deux remis en liberté.

Charles le Sage Roy de France apprit avec un déplaisir extreme la nouvelle de la mort de Charles de Blois, & de la prise de Bertrand du Guesclin & du Comte d'Auxerre. Il eût bien voulu declarer la Guerre au Comte de Monfort: mais il avoit sur les bras les Anglois & les Navarrois, qui faisoient des hostilitez jusques dans le sein de ses Etats, & bien loin de penser à combattre les autres, il avoit assez d'affaire à se defendre luy même. Cependant les choses prirent un meilleur train qu'il ne s'étoit imaginé: car le Comte de Monfort voulant s'affermir dans sa nouvelle conquête, n'osa pas s'attirer la France. Il aima mieux envoyer des Ambassadeurs à Charles pour luy faire offre de sa part, de luy rendre hommage pour la Duché de Bretagne, & de se

declarer ſon homme lige & ſon vaſſal. Le Roy donna volontiers les mains à l'agreable condition qu'il luy propoſoit, & choiſit l'Archevêque de Rheims, de la maiſon de Craön pour recevoir en ſon nom la foy de ce Prince en Bretagne, & luy donna tout le caractere, dont il avoit beſoin pour negocier la paix avec luy. Ce Prelat s'aquita tres dignement de ſa commiſſion, repreſentant au Comte l'interêt qu'il avoit de s'accommoder avec la Veuve de Charles de Blois Ducheſſe de Bretagne, qui pouroit encore renouveller ſes pretentions, & chercher dans l'Europe de nouveaux appuis contre luy : qu'il devoit être d'autant plus porté à entrer dans ce party, que la memoire de Charles de Blois étoit en benediction dans toute la Chrétienté, depuis les miracles dont le Ciel avoit voulu publier ſon innocence & ſa Sainteté.

En effet on aura peine à croire ce qui ſe paſſa ſur le tombeau de ce pauvre Prince : car celuy qui l'avoit tué dans la bataille, s'étant indiſcrettement vanté d'avoir fait le coup, tomba dans une rage & dans une freneſie, dont il ne put jamais revenir, ny guerir, que ſes amis ne l'euſſent tranſporté ſur la tombe de Charles à Guingan. L'homme revint dans ſon bons ſens par les merites de ce Prince, & ſe conſacra depuis tout entier au ſervice de cette Egliſe, où l'on avoit inhumé ſon Liberateur, tâchant d'expier, par la penitence, la ſotte vanité qu'il avoit eüe de l'avoir tué. Mais pour revenir au traité qui fut fait entre le Comte de Monfort, & la Ducheſſe de Bretagne, par le canal de l'Archevêque de Rheims ; il fut ſtipulé que cette Veüve auroit le domaine de quelques Villes & Châteaux dans cette Province, & que les priſonniers qu'on avoit fait dans la derniere bataille ſeroient delivrez en payant leur rançon. Cet accord remit en liberté le Comte d'Auxerre, le Vicomte de Rohan Bertrand du Gueſclin & les autres.

Bertrand prit auſſitôt le chemin de Paris pour venir offrir ſes ſervices au Roy de France, qui luy fit un accueil tout plein d'honnêteté, le recevant comme un Brave, dont

l'épée luy pouroit être un jour d'un fort grand secours. Le Captal de Buc qui restoit prisonnier en France se tira d'affaire, en rendant au Roy quelques Châteaux, qui luy servirent de rançon pour recouvrer la liberté qu'il avoit perduë, comme nous avons dit, à la bataille de Cocherel. Il fut ravy d'embrasser Bertrand son illustre Vainqueur, entre les mains de qui le sort l'avoit fait tomber dans cette journée. Ces deux Generaux se firent un plaisir de se raconter l'un à l'autre tous les dangers qu'ils avoient essuyez dans ces dernieres Guerres, & cette agreable reminiscence augmentoit la joye qu'ils avoient de se voir encore, & de se regaler aprés tant de travaux. Le Captal ménagea pendant ce temps quelque accommodement à la Cour de France en faveur du Roy de Navarre, qu'il reconnoissoit pour son Maître & pour son Seigneur: Mais toute cette negociation n'eut point de bonnes suites: puisque le feu se ralluma depuis entre ces deux Princes avec plus d'ardeur que jamais. Le Prince de Galles fils d'Edoüard Roy d'Angleterre l'attisa de son mieux, pour fortifier son party: car il faisoit pour lors son sejour à Bordeaux, d'où se répandant avec ses Troupes dans toute la Guyenne, il y faisoit des dégâts & des ravages incroyables, s'emparant de toutes les Places les plus considerables, & poussant les choses si loin qu'il se rendit à la fin le Maître de toute cette belle Province.

Le Roy de Navarre, qui ne fit qu'une paix plâtrée, voulut témoigner au Roy que sa conduite étoit fort sincere, en luy faisant present d'un cœur de pur or, comme voulant luy donner par là le gage le plus certain de son inviolable fidelité. Bertrand qui fut present à cette ceremonie le conjura d'être à l'avenir un religieux observateur de la promesse qu'il faisoit, l'assûrant que s'il la violoit, il auroit tout le loisir de s'en repentir, & depuis il ne chercha plus que les occasions de se signaler dans d'autres Guerres, où le desir de la gloire & son courage l'appelloient. Il avoit appris que le Roy de Chypre avoit fait quelques conquêtes sur les Sarrasins, il tourna toutes ses pensées de ce côté là, desirant se

croiser pour combattre les infidelles, & pouvoir expier dans une si sainte Guerre tous les déreglemens qu'il avoit commis dans la chaleur de tous les combats, & de toutes les occasions, où il s'étoit trouvé dés sa premiere jeunesse, ayant quelque regret d'avoir répandu tant de sang chrétien.

CHAPITRE XIV.

De l'origine de la Guerre qui se fit en Espagne, entre le Roy PIERRE, *dit le Cruel, & son Frere naturel* HENRY *Comte de Tristemarre.*

BErtrand cherchant toûjours de nouvelles occasions de signaler sa valeur & son courage, trouva dequoy satisfaire son inclination guerriere en Espagne, dont les peuples se partagerent, les uns prenans le party du Roy Pierre, & les autres celuy d'Henry Comte de Tristemarre. Bertrand épousa la querelle de ce dernier, comme nous le verrons dans la suite. La source de ce different vint de la mauvaise conduite, & de la cruauté de ce Pierre, à qui l'on reprochoit deux enormes injustices. La premiere etoit le mauvais traitement qu'il faisoit à la Reine *Blanche* de Bourbon sa Femme Sœur de celle de France. Les indignitez qu'il faisoit à cette Princesse scandalisoient tous ses Sujets, qui ne pouvoient voir sans indignation toutes les cruautez qu'il exerçoit contr'elle : étant une Dame, dont la douceur, la naissance & la beauté devoient être les trois liens les plus capables de l'attacher étroitement à elle : mais l'amour ardente q'uil avoit pour *Marie de Padille*, qui l'avoit enchanté par un philtre quelle luy fit prendre, étoufa dans son cœur tous les mouvemens de tendresse, qu'il devoit naturellement avoir pour une Reine si accomplie. Cette Concubine s'étoit aquise un si grand ascendant sur son esprit, qu'elle le gouvernoit absolument, & luy faisoit faire mille outrages à sa

propre Femme, qu'elle regardoit comme sa Rivale. L'autre injustice que l'on reprochoit à ce Roy, c'est qu'il n'entretenoit aucun commerce avec les Chrétiens, dont les mœurs & la Religion luy deplaisoient extremement.

Les Juifs étoient les seuls confidens de tous ses secrets, il leur donnoit toute son oreille, & leur faisoit part de tout ce qu'il avoit de plus caché dans le cœur. Il gardoit à l'égard de tous les autres une dissimulation profonde, se rendant non seulement impenetrable à tous les Seigneurs de sa Cour, ausquels il ne pouvoit pas refuser son accés : mais encore impraticable sur les affaires qu'on ne pouvoit pas se defendre de luy communiquer, à cause de l'eminence de son caractere, & de l'Autorité Royale, qu'il avoit dans les mains. Ses plus proches Parens mêmes ne pouvoient avoir la clef de son cœur, tant il leur faisoit mystere de tout. Cette surprenante conduite aliena tous le esprits, & luy attira l'aversion de tous ses Sujets, qui ne souhaitoient qu'une revolution, dans l'esperance de voir changer les affaires d'assiette. Ce Prince que l'on appelloit avec raison *Pierre le Cruel*, poussa si loin l'inhumanité qu'il avoit pour sa Femme, qu'il ne se contenta pas de luy ôter la liberté, la confinant dans une prison : mais il en voulut encore à sa vie, sur laquelle il entreprit par un poison qu'il luy fit donner: mais dont elle sçut se garantir par des vomitifs : parceque connoissant le mauvais fonds de ce Prince, & la jalousie de sa Concubine, elle se tenoit toûjours là dessus sur ses gardes. Tous ces outrages ne luy firent point perdre ny le respect, ny les égards qu'elle devoit avoir pour luy, se promettant que Dieu luy toucheroit le cœur, & luy dessilleroit les yeux, pour le faire sortir de son aveuglement.

Autant que Pierre se faisoit haïr, autant Henry son pretendu Frere naturel se faisoit aimer. Il sembloit que la Couronne luy étoit plus deüe qu'à ce Roy barbare : car il avoit trouvé le secret de se concilier tous les cœurs par des airs tout à fait engageans, & personne ne sortoit d'auprés de luy que tres satisfait de l'accueil qu'il en avoit

reçu, tant il avoit le don de plaire à tout le monde. Tous les cœurs étoient tournez de ce côté là. La fierté du premier faisoit adorer la douceur du second, & la Religion Catholique, dont il faisoit une haute & sincere profession, rendoit ódieux ce penchant que Pierre témoignoit pour la superstition des Juifs. On souhaitoit donc de le voir sur le Trône à la Place de ce dernier, dont on ne pouvoit plus supporter la conduite Henry cachoit de son mieux son ambition, demeurant toûjours à la Cour de son Frere, qui faisoit son sejour à Burgos, & se ménageant avec luy de même qu'un sujet à l'égard de son Souverain, sans s'émanciper aucunement, à cause de la proximité du sang qui le lioit avec luy.

Les Seigneurs d'Espagne voulans profiter des entrées qu'il avoit auprés de son Frere, le prierent un jour de vouloir un peu rompre la glace, en representant au Roy le tort qu'il se faisoit de vivre de la sorte, & qu'il étoit à craindre que ses Sujets rebutez d'une si pitoyable conduite, ne secoüassent un jour le joug de son obeïssance, & ne se portassent à des extremitez, dont il pouroit se repentir trop tard : qu'il devoit donc faire cesser le grand scandale qu'il donnoit à toute la Chrétienté, par le commerce tout visible qu'il entretenoit avec les Juifs, qui sont les ennemis les plus declarez de la veritable Religion : qu'il devoit aussi mieux vivre avec la Reine *Blanche* de Bourbon sa Femme, qui descendoit du Sang de Saint Loüis, & dont les mœurs répondoient beaucoup à la Noblesse de son extraction : qu'appartenant comme elle faisoit, à tous les Princes de l'Europe, il devoit apprehender qu'ils ne se ressentissent à ses propres dépens de tous les outrages, qu'il luy faisoit. Enfin ces Seigneurs conjurerent Henry de persuader au Roy de rompre avec sa Concubine, & de s'en separer pour jamais, pour ôter ce pernicieux exemple d'incontinence, qu'il donnoit à tous ses Sujets.

Henry voulut bien se charger d'une si perilleuse commission pour la décharge de sa conscience, & le soulagement des peuples : se preparant à toutes les disgraces qu'un compliment semblable luy devoit attirer. Il choisit le temps qu'il

crut le plus propre pour insinüer avec succés toutes les veritez qu'il avoit à dire à ce Prince. Il les luy proposa le plus respectueusement qu'il luy fut possible, ajoûtant aux remontrances qu'il luy fit sur le commerce & les intelligences qu'il avoit avec les Juifs, & les outrages qu'il faisoit à sa Femme cette dangereuse prediction qui couroit par toute l'Espagne, & dont le *fameux Merlin* étoit reputé l'Auteur, que bientôt un Aigle s'élanceroit de la petite Bretagne pour fondre sur l'Espagne avec grand nombre d'autres oiseaux de proye, dans le dessein de travailler à la rüine d'un Roy violent impudique, & sans Religion, qui perdroit la Couronne & la vie dans une bataille. Que cet Aigle aprés s'être rendu le Maître de toutes les campagnes qu'il auroit desolées, s'empareroit des Villes & des Châteaux, dont il metroit les clefs entre les mains d'un successeur, dont il épouseroit la querelle. Il luy declara qu'il devoit donc apprehender que l'evenement de cette Prophetie ne tombât sur luy : puisque l'on ne doutoit plus qu'elle le regardoit plus particulierement que personne, & qu'enfin pout écarter cet orage qui le menaçoit, il devoit tâcher de fléchir la misericorde de Dieu sur ses dereglemens passez, changer de conduite & de vie, se reconcilier avec les Chrétiens en leur donnant part aux affaires, dont il devoit éloigner les Juifs pour jamais, & rendre à la Reine *Blanche*, sa bienveillance & son amitié, qu'il luy avoit injustement ôtée, & qu'elle n'avoit pas merité de perdre.

Toutes ces raisons devoient faire quelque impression sur un esprit moins endurcy que l'étoit celuy de Pierre le cruel : mais au lieu de profiter de ces charitables avis, il les écouta comme autant d'injures, que ce pretendu Bâtard avoit entrepris de luy dire : & ce n'est pas sans raison que le Poëte Satyrique disoit autrefois. (a) *Sed quid violentius aure tyranni ?* En effet Pierre outré de ces remontrances, qui luy furent d'autant plus odieuses qu'elles étoient fondées sur la verité, se déchaîna contre Henry, luy reprochant son ambition, qui le faisoit aspirer à la Couronne, dont il empêcheroit

(a) Juvenal.

pêcheroit bien qu'il eût jamais la possession, n'étant qu'un Bâtard indigne de regner, & jura qu'il luy feroit payer bien cherement l'indiscretion qu'il venoit de commettre. Henry tâcha de le radoucir, en luy témoignant qu'il n'avoit fait ces avances auprés de luy, que pour luy montrer l'abyme dans lequel il s'alloit plonger, & le détourner du precipice qu'il se creusoit à luy même par sa propre conduite.

Cette reponse ne fit que l'aigrir encore davantage : car au lieu de luy sçavoir bon gré de tous ces avis, il luy commanda de sortir incessamment de son Royaume, s'il ne vouloit encourir les effets d'une plus grande indignation. La saillie de ce Prince fut fort mal à propos soûtenuë par un Juif nommé *Jacob*, qui se trouva là : car voulant flatter Pierre & luy faire sa Cour aux dépens d'Henry, il eut le front de dire à celuy-cy, qu'il étoit bien hardy d'entreprendre de faire des leçons au plus sage Roy de la terre, & que le meilleur party qu'il auroit à prendre à l'avenir, ce seroit de ne se jamais presenter devant luy : mais Henry luy fit bientôt recogner ces paroles aux dépens de sa propre vie : car aprés luy avoir reproché les pernicieux conseils qu'il donnoit à Pierre, & l'infamie de sa Nation, il luy perça le cœur de sa dague, & le renversa mort par terre. Le Roy tout surpris & tout indigné de cet attentat commis en sa presence, voulut venger à l'instant sur son Frere, la mort du Juif par un autre meurtre, tirant un couteau de sa gaine pour le tuer : mais il en fut empêché par un Chevalier qui luy saisit le bras, comme il alloit faire le coup.

Henry s'évada dans le même instant, & n'eut pas plûtôt descendu le degré qu'il dit à ses gens de seller ses chevaux, afin qu'il pût sauver incessamment sa vie par la fuite. Pierre se faisoit tenir à quatre, donnant mille maledictions à ceux qui le retenoient, & leur reprochant qu'ils étoient les complices de ce Bâtard, auquel il ne pardonneroit jamais le sang qu'il venoit de répandre. On eut beau luy dire qu'il ne s'agissoit que de la mort d'un Juif, dont la race avoit attiré la malediction de Dieu sur elle, étant une Nation, qui s'é-

toit renduë l'horreur & l'execration des hommes, par le Deïcide qu'elle avoit commis en la personne du Sauveur : mais toute cette huile qu'on jetta sur ce feu, le ralluma si fort que Pierre fit pendre dans la suite ce pauvre Chevalier qui l'avoit empêché de tuer Henry

CHAPITRE XV.

De la mort tragique de la Reine Blanche de Bourbon, *commandée par* Pierre le Cruel *son propre Mary.*

CE Roy barbare avoit conçu pour Blanche de Bourbon sa Femme une si mortelle aversion, qu'il mît tout en usage pour entreprendre sur sa vie. Le poison qu'il employoit pour s'en défaire, ne faisoit aucun effet sur elle : parceque sçachant le dessein qu'on avoit de la faire mourir, elle prenoit toutes les precautions necessaires pour se garantir d'un empoisonnement. Marie de Padille Maîtresse de Pierre, mit dans l'esprit de ce Prince de l'éloigner tout à fait de la Cour, & de luy donner un établissement dans quelque Province, afin qu'on ne la vît jamais, & que cette absence sans esperance de retour, fit le même effet que sa mort. Pierre éperdüment amoureux de cette Concubine suivit son conseil. Il confina cette Princesse dans la Province la plus éloignée de la Cour, & luy donna quelque apanage pour soûtenir sa qualité de Reine, n'osant pas aigrir ses peuples contre luy, s'il eût osé la reduire publiquement à l'état d'une condition privée Ce domaine que Blanche avoit eu pour partage, luy procura les hommages de tous ses vassaux qui relevoient de sa Seigneurie.

Un riche Juif avoit des terres enclavées dans le departement de la Reine. Il se rendit à sa Cour pour s'aquiter comme les autres de son devoir de sujet auprés d'elle, &

comme c'étoit la coûtume de ce temps là de donner par respect un baiser à la joüe de son Souverain, pour marquer le zele & l'affection qu'on auroit toute sa vie pour son service: ce Juif approcha de la Reine pour la salüer comme sa Dame, & sa Maîtresse. Elle ne put pas se defendre de recevoir de luy cette marque de servitude, comme étant son sujet: mais aprés qu'il fut sorty de sa chambre, elle témoigna l'horreur qu'elle avoit pour cette ridicule ceremonie, reprochant à ses domestiques le peu de soin qu'ils avoient eu d'empêcher que ce vilain ne l'approchât, & fit aussitôt apporter de l'eau chaude pour se laver la bouche & le visage, & netoyer pour ainsi dire, les taches que le baiser du Juif y avoit laissé. Son indignation n'en demeura pas là: car comme elle étoit sa Souveraine, elle voulut punir du dernier supplice la temerité qu'il avoit eüe de s'émanciper de la sorte, & dans la premiere saillie de sa colere, elle le voulut faire pendre. Le Juif étant averty qu'il avoit été condamné par la Reine, & qu'on le cherchoit pour l'attacher au gibet par ses ordres il prit aussitôt la fuite & vint à toute jambe se plaindre au Roy Pierre, du dessein que *Blanche* avoit de le faire mourir, luy faisant un crime capital d'un devoir de ceremonie, dont il avoit pris la liberté de s'aquiter. Le Roy le reçut sous sa protection, luy commandant de ne craindre rien là dessus, & disant qu'il s'appercevoit bien que cette Princesse ayant de la haine & de l'aversion pour toutes les personnes qu'il consideroit, ne se feroit pas de scrupule d'entreprendre aussi sur sa propre vie, quand elle en trouveroit l'occasion: qu'il la falloit donc prevenir: Mais qu'il seroit bien aise de s'en défaire par des voyes secrettes pour sauver les apparences, & sans donner aucune prise sur luy.

Le Juif qui brûloit du desir de se venger, l'assûra qu'il n'étoit rien de plus aisé que de l'expedier sans qu'il parût sur son corps aucun coup ny blessûre. Pierre goûta fort cet expedient, & declara que celuy qui luy tireroit cette épine du pied, luy rendroit un fort grand service. Il permit donc au Juif d'executer l'affaire de même qu'il l'avoit projettée

ſans faire aucun éclat. Ce vindicatif qui mouroit d'envie d'aſſouvir ſon reſſentiment contre cette Princeſſe fut ravy d'avoir reçu cet ordre barbare de Pierre. Il attroupa beaucoup de gens de ſa Nation pour l'aider à faire le coup, & marchant toute nuit, il ſe rendit avec tout ſon monde à l'appartement de la Reine. Il penetra juſqu'à ſa chambre, & frappant à la porte à une heure ſi indeüe, une des filles de ſa Majeſté refuſa d'ouvrir & s'étonnant de tout ce bruit, dit au travers de la ſerrure qu'il n'étoit pas heure pour parler à ſa Maîtreſſe, & demanda, quel étoit le ſujet d'une viſite faite ſi tard, & ſi à contre temps. Le Juif pour ſe faire ouvrir s'aviſa de répondre qu'il avoit une fort agreable nouvelle à donner à la Reine: puiſque ſon Mary, pour luy témoigner qu'il vouloit entierement ſe reconcilier avec elle venoit à l'inſtant coucher avec ſa Majeſté. La femme de chambre courut auſſitôt avec joye pour faire part à ſa Maîtreſſe de cette avanture impreveüe, qui luy devoit beaucoup plaire, la felicitant par avance de ce que le Roy luy rendoit ſon cœur, & vouloit luy faire à l'avenir plus de juſtice qu'il n'avoit fait: puis qu'il avoit toûjours envoyé devant les Juifs pour l'en aſſûrer, & qui demandoient qu'il leur fût permis d'entrer dans ſa chambre pour luy faire un meſſage, dont elle auroit une incroyable ſatisfaction.

La Reine qui voyoit le peril qui la menaçoit ſe mit auſſitôt à pleurer, connoiſſant qu'elle avoit encore peu d'heures à vivre: parce qu'elle prevoyoit bien que les Juifs qui la haïſſoient mortellement, ne ſe feroient pas rendus auprés de ſa chambre en ſi grand nombre, & dans une heure ſi indeüe ſans avoir contre elle quelque ordre ſanglant, qu'ils étoient prêts d'executer. La Fille de chambre entrant dans les peines & les malheurs de ſa Maîtreſſe, jetta les hauts cris, & verſant des torrens de larmes, dit qu'elle n'ouvriroit point ſi ſa Majeſté ne le luy commandoit abſolument. La Reine luy fit ſigne de ne pas diſputer davantage aux Juifs l'entrée de ſa chambre, & dans le même inſtant elle leva les yeux au Ciel, pour luy recommander le ſalut de ſon ame,

protestant qu'elle n'avoit point de regret de mourir innocente à l'exemple de son Sauveur, & priant Dieu de répandre ses benedictions sur le Duc de Bourbon son Frere, sur la Reine de France sa Sœur, sur Charles le Sage, & sur toute sa Famille Royale. Elle n'eut pas plûtôt achevé ces paroles, que les Juifs entrerent en foule dans sa chambre. Ils trouverent cette sainte Princesse couchée sur son lit, tenant dans l'une de ses mains un psautier, & dans l'autre un cierge allumé pour lire ses heures, & tournant les yeux du côté de ceux qui venoient d'entrer, elle leur demanda ce qu'ils vouloient d'elle, & qui les avoit envoyé si tard pour luy parler. Ils luy répondirent qu'ils étoient au desespoir de se voir contraints de luy annoncer l'ordre severe qu'ils avoient reçu du Roy de la faire mourir, & qu'il falloit qu'elle se disposât à l'instant à cette derniere heure.

Ce discours fut interrompu par les cris de ses Filles, qui se déchiroient les cheveux, & faisoient retentir toute la chambre de leurs sanglots, & de leurs soûpirs, se disans l'une à l'autre qu'on faisoit injustement mourir la meilleure Princesse du monde, conjurans le Ciel de venger cette inhumanité sur ceux qui en étoient les Auteurs. La pauvre Reine leur commanda de donner des bornes à leurs plaintes, ajoûtant qu'elles ne la devoient pas plaindre avec tant de deüil : puis qu'elle alloit mourir innocente, & que c'étoit plûtôt la conduite de Pierre son Mary qui devoit leur faire pitié, commettant cette barbarie par les malins conseils de sa Concubine, qui depuis longtemps étoit alterée de son sang.

Les Juifs appréhendans que les cris & le vacarme, qu'alloient faire les Filles de la Reine, n'empêchassent l'execution de leur Maîtresse, & ne revelassent le meurtre qu'ils avoient envie de cacher, les prirent toutes par la main, les arracherent de la chambre, & les trainans dans une cave ils les y firent étrangler afin de tuer en suite la Reine *Blanche* avec plus de secret & de liberté. Ces enragez ne tarderent pas à la dépêcher, en luy crevant le ventre par la chûte d'une grosse poutre, qu'ils laisserent tomber sur elle, afin de

l'étouffer par cet accablement, sans qu'il parût aucune goutte de sang sur son visage, ny sur son corps: & quand ils eurent fait ce detestable coup, ils se retirerent aussitôt dans un Château situé sur une haute roche, que le Roy leur avoit indiqué pour asyle.

Ce Prince inhumain ne voulant pas s'attirer le reproche du meurtre qu'il avoit commandé, garda là dessus tous les beaux dehors, dont il put s'aviser, faisant publier un manifeste dans lequel il se disculpoit de son mieux de cette vilaine action: mais la conduite qu'il tint dans la suite ne justifia que trop, qu'il en étoit l'Auteur: car au lieu d'assieger ce Château, dans lequel ces scelerats s'étoient cantonnez, pour en faire justice, ils en sortirent six mois aprés avec une impunité qui fit horreur à tout le monde, & l'on vit bien qu'ils n'avoient été que les Ministres de la cruauté de Pierre. Chacun fit des imprecations contre ce méchant Prince qui n'avoit point rougy de commettre un attentat si execrable, sur une Princesse qu'il devoit adorer pour l'innocence de ses mœurs & la Noblesse de son extraction. La plûpart des Juifs même, qui jusqu'alors avoient été ses partisans les plus declarez, ne purent se taire là dessus. Pierre de son côté se precautionna contre toutes les entreprises qu'Henry pouroit faire dans ses Etats. Il leva force Troupes, gagna par les dons & par les bienfaits, les principaux Seigneurs de Castille, & fit tant de largesses pour engager les gens dans son party, que le pauvre Henry se vit abandonné de tout le monde, & contraint de chercher un asyle dans les Païs étrangers.

Ce Prince infortuné s'alla jetter entre les bras du Roy d'Arragon, qui le reçut dans sa Cour avec beaucoup d'honnêteté. Le recit que luy fit Henry de la cause de sa disgrace l'étonna beaucoup: quand il luy dit que Pierre le persecutoit & l'avoit forcé de sortir de ses Etats: parce qu'il avoit pris la liberté de luy representer l'horreur que tout le monde avoit de ses cruautez. Ce Prince luy répondit qu'il n'osoit pas luy prometttre de l'appuyer par la force des armes: parce que le repos de ses peuples ne luy permettoit pas d'at-

tirer dans ses Etats une Guerre de gayeté de cœur: mais que s'il vouloit établir son sejour sur les Terres de son obeïssance, il luy donneroit honnêtement dequoy subsister selon sa qualité. Henry fut trop heureux d'accepter ce party, dans la crainte qu'il eut de ne pas rencontrer ailleurs tant d'accueil : mais il fut bientôt troublé dans l'asyle qu'il avoit cherché : car Pierre sçachant que le Roy d'Arragon l'avoit reçu dans ses Etats & le regaloit de son mieux, luy faisant tous les honneurs qu'un Souverain refugié pouvoit attendre de sa courtoisie, il écrivit une lettre tres-forte à ce Prince, dans laquelle il luy mandoit qu'il luy sçavoit un fort mauvais gré d'avoir tendu les bras à un Bâtard perfide, qui luy vouloit ravir sa Couronne : que s'il luy donnoit retraite davantage sur ses Terres il luy declareroit la Guerre, & le regarderoit comme son ennemy : qu'il esperoit donc, que pour prevenir toutes les hostilitez ausquelles il devoit s'attendre, il le chasseroit au plûtôt de ses Etats, comme un scelerat qui ne meritoit pas qu'aucun Prince fût touché de sa disgrace & de sa misere.

Ce fut à Perpignan que le Roy d'Arragon reçut cette lettre. La politique & la raison d'Etat, luy fit ouvrir les yeux, il en fit part à la Reine sa Femme, qui luy representa le danger qu'il y avoit de retenir plus longtemps un tel hoste, & qu'il étoit de la derniere importance de le congedier au plûtôt, de peur que l'orage qui le ménaçoit venant à tomber aussi sur eux, ne rendît leur perte commune avec la sienne : qu'il falloit donc le renvoyer sans cesse, en luy faisant comprendre qu'il étoit trop raisonnable pour vouloir que pour sa querelle particuliere, on risquât non seulement la tranquilité : mais aussi la conservation d'un Royaume. Ces rémontrances étoient trop sensées & trop judicieuses pour n'être pas approuvées du Roy d'Arragon, qui voyant le peril dans lequel il s'alloit plonger, s'il épousoit ouvertement les interêts d'Henry contre Pierre, dont toutes les forces viendroient fondre sur ses Etats, en cas qu'il s'opiniâtrât à vouloir donner au premier un plus long asyle en sa

Cour. Il le fit appeller pour luy communiquer la lettre de Pierre, & les menaces qu'elle contenoit, en cas qu'il demeurât plus longtemps avec eux. Henry comprit bientôt ce que tout cela vouloit dire. Il le remercia de toutes ses honnêtetez, luy témoignant qu'il alloit empêcher par un prompt depart, que son malheur ne luy fût contagieux, & que le repos de ses peuples ne fût troublé par une Guerre, à laquelle il ne devoit prendre aucune part : qu'au reste il esperoit que Dieu seroit le Protecteur de son bon droit, & luy susciteroit au travers de toutes les persecutions, que Pierre luy faisoit, des moyens de monter un jour sur le Trône de ses Peres, qu'un Usurpateur avoit envahy sur luy : qu'il le desiroit avec d'autant plus de passion, qu'il se verroit alors en état de reconnoître tous les bons offices qu'il avoit reçu de luy qu'il souhaitoit luy pouvoir rendre avec usure. Ces paroles honnêtes & prononcées par un Prince dont le malheur étoit à plaindre, toucherent si fort le Roy d'Arragon, qu'il ne put pas s'empêcher de s'attendrir sur le deplorable état, auquel il se voyoit contraint de l'abandonner. Il ne put donc le voir sortir de sa Cour sans pleurer, & sans luy témoigner la part qu'il prenoit à son infortune, & combien cette triste separation luy causoit de douleur & luy faisoit de peine. Henry répondit de son mieux à ce mouvement de tendresse & de compassion, l'assûrant que l'absence & l'éloignement de sa Cour ne luy feroit jamais perdre le souvenir de toutes ses honnêtetez.



CHA-

CHAPITRE XVI.

De l'adresse dont BERTRAND *se servit pour faire un Corps d'Armée de tous les vagabonds de France, & les mener en Espagne contre* PIERRE LE CRUEL *pour venger la mort de la Reine* BLANCHE *& faire monter en sa place* HENRY *sur le Trône.*

TOute la France apprit avec douleur l'inhumanité que Pierre avoit commise sur la Reine *Blanche* sa propre Femme, en la faisant mourir injustement & l'abandonnant à la discretion des Juifs, qui l'avoient assommée sur son lit, aprés avoir entré la nuit dans sa chambre & l'avoir trouvée faisant ses prieres un cierge à la main. Toutes ces circonstances aggravoient le crime de Pierre, & rendoient le sort de cette Princesse encore plus pitoyable. La Reine de France sa Sœur, & le Duc de Bourbon son Frere condamnerent fort une si vilaine action, qui meritoit une vengeance tout à fait exemplaire. Le Roy Charles le Sage entroit fort dans leur ressentiment, & ne cherchoit que l'occasion de le faire au plûtôt éclater. Elle se presenta la plus favorable du monde. Le Royaume de France regorgeoit de scelerats & de vagabonds, qui le desoloient par leurs brigandages & leurs pilleries. On ne pouvoit empêcher ce desordre: parce que la foule de ces voleurs grossissoit tous les jours, par un million d'Etrangers qui s'étoient introduits dans le Royaume, pour se joindre à eux à la faveur de la licence & de l'impunité. Beaucoup d'Allemands d'Anglois de Navarois & de Flamands infestoient toute la campagne, brûloient les Châteaux aprés les avoir saccagez, & mettoient à rançon toute la Noblesse. Les édits du Prince étoient

meprisez. La force & la violence faisoit la Souveraine loy de l'Etat : si bien qu'il sembloit que la France étoit devenuë la proye de ces enragez.

Le Roy Charles voulant arréter le cours de tant de maux, assembla les plus sages têtes de l'Etat, pour aviser ensemble aux moyens d'apporter un prompt remede à tant de malheurs, sans en venir à une guerre ouverte contre tous ces brigands. Bertrand le tira de peine en luy suggerant le specieux pretexte de venger en Espagne la cruelle mort de la Reine *Blanche* sa belle Sœur, & l'assûrant que s'il pouvoit s'aboucher une fois avec cette Troupe de vagabonds, il les cajoleroit si bien, qu'il les feroit entrer dans ses sentimens, & leur inspireroit le desir de tourner leurs armes contre le Roy Pierre, dans l'esperance de s'enrichir des dépoüilles de toute l'Espagne qui leur seroit ouverte par la Guerre qu'on declareroit à ce Prince. Il s'offrit même de se mettre à leur tête & de les commander pour faire reüssir une si juste expedition, representant au Roy que par cet artifice il purgeroit la France de tous ces Etrangers, & les employeroit utilement ailleurs contre les ennemis de la Couronne. Charles donna les mains aussitôt à la judicieuse proposition de Bertrand & dépêcha sur l'heure un Heraut auprés des Chefs & des Generaux do tous ces gens ramassez pour en obtenir un saufconduit, afin qu'il pût ensuite leur envoyer quelqu'un qui pût s'aboucher avec eux en toute liberté.

Ce Trompette les trouva campez assez prés de Chalons sur Saone, ils le reconnurent d'abord : parce que les armes du Roy qu'il portoit sur son hoqueton, firent decouvrir qu'il venoit de la part de sa Majesté. Quelques soldats le conduisirent pour le mener parler à ceux qui tenoient le premier rang dans leur Armée. Sa presence les surprit un peu quand il les trouva tous à table. Les premiers ausquels il adressa la parole furent *Hugues de Caurelay*, *Mathieu de Gournay*, *Nicolas Strambourt*, *Robert Scot*, *Gautier Huet*, *le Verd Chevalier le Baron de Lermes*, *le Seigneur de Presle*, *& Jean d'Evreux* qui furent tous de concert à ne pas refuser le paf-

ſeport qu'on leur demandoit. Hugues de Caurelay s'intereſſa fort à ce qu'on l'accordât au plûtôt, diſant qu'il mouroit d'envie de revoir Bertrand pour luy faire boire de ſon vin, chargeant le Heraut de luy faire ſes complimens. Celuy-cy revint en grande diligence mettre le paſſeport entre les mains de Bertrand, qui ſans perdre de temps les alla trouver. Auſſitôt qu'il parut ils luy firent mille careſſes, Hugues de Caurelay par deſſus tous les autres ſe jettant à ſon cou, l'aſsûra qu'il le ſuivroit par tout, pourveu qu'il ne luy fit pas prendre les armes contre le Prince de Galles ſon Seigneur. Bertrand luy répondit que ce n'étoit pas à luy que l'on en vouloit, & qu'il pouvoit là deſſus compter ſur ſa parole. Caurelay tout tranſporté de joye fit apporter à boire & luy voulut luy méme verſer du vin de ſa propre main, Bertrand fit quelque façon de prendre le verre: mais il luy falut enfin condeſcendre à la volonté d'un amy qui le luy preſentoit de ſi bon cœur. Quand ils ſe furent tous ſalüez en beuvant les uns aux autres, Bertrand leur declara le ſujet qui l'avoit fait venir auprés d'eux, leur diſant que le Roy de France ulceré contre Pierre, avoit deſſein de le faire repentir de la mort cruelle qu'il avoit fait ſouffrir à la Reine *Blanche* ſa belle Sœur, & que pour punir ce cruel Prince d'un ſi noir attentat il avoit reſolu de porter la Guerre dans le ſein de ſes Etats: que le Roy ſon Maître l'avoit chargé de leur dire de ſa part, que s'ils vouloient épouſer un ſi juſte reſſentiment & luy prêter leurs Troupes & leur ſecours, il leur feroit non ſeulement payer la ſomme de deux cens mille livres comptât: mais leur ménageroit encore auprés du Saint Pere l'abſolution de tous les pechez qu'ils avoient juſqu'icy commis: qu'il leur conſeilloit de prendre ce party, d'autant plus qu'ils iroient dans un Païs fort gras, dont la dépoüille les pouroit enrichir beaucoup.

Hugues de Caurelay prenant la parole luy repeta ce qu'il luy avoit déja dit, qu'à l'exception du Prince de Galles, il le ſerviroit envers & contre tous. Bertrand luy ayant confirmé ce qu'il luy avoit déja répondu, que le Roy de Fran-

ce ne ſongeoit point à ce Prince, le conjura d'engager les autres Capitaines dans la reſolution qu'il avoit priſe d'entrer dans cette Guerre. Caurelay ne manqua pas d'en faire auſſitôt ſon affaire, & gagna tous les chefs Gaſcons Anglois, Bretons, Navarrois, qui luy donnerent tous leur parole de marcher ſous les enſeignes de Bertrand au premier ordre qu'ils en recevroient. Il y en eut quelques uns qui ſe laiſſerent ſeulement entraîner par le plus grand nombre & qui regrettoient de ſortir de la France, dont le Païs leur paroiſſoit plus doux & plus agreable, & dont les dépoüilles les accommodoient bien mieux que celles qu'on leur faiſoit eſperer en Eſpagne, où l'on ne pouvoit aller ſans eſſuyer des fatigues incroyables, & ſans franchir des montagnes fort eſcarpées & des detroits fort rudes: Cependant il fallut ceder au torrent & donner avec les autres leur parole à Bertrand, qui prit congé d'eux en leur promettant de leur donner de ſes nouvelles au premier jour, & qu'il alloit faire part au Roy ſon Maître, de la reſolution qu'ils avoient priſe de le ſervir fidellement, & qu'il leur manderoit quand il ſeroit temps de le venir trouver. Il les pria de croire que ce Prince leur feroit tout l'accueil & toutes les honnêtetez imaginables, & qu'ils auroient tous les ſujets de ſe loüer de ſa conduite à leur égard. Ils luy répondirent qu'ils n'en doutoient aucunement & qu'ils avoient plus de confiance en luy ſeul, qu'en tous les Prelats de France & d'Avignon.

Bertrand les voyant en ſi belle humeur leur repreſenta que pour faire les choſes de fort bonne grace auprés de ſa Majeſté, qu'ils devoient voir au premier jour, il leur conſeilloit de luy rendre auparavant tous les Châteaux & tous les Forts dont ils s'étoient emparez durant les derniers troubles. Ils l'aſſûrerent qu'il devoit compter là deſſus & que ce ne ſeroit pas une affaire pour eux de rendre des Places qu'ils n'avoient pas envie de garder : puis qu'ils alloient quiter la France pour jamais.

Gueſclin s'en retourna le plus content du monde, & vint à toute jambe à Paris pour aſſûrer le Roy qu'il alloit de-

livrer son Royaume de tous les bandits & de tous les scelerats qui l'avoient desolé jusqu'alors par leurs pilleries & que s'il plaisoit à sa Majesté que leurs Generaux la vinssent trouver à sa Cour, ils étoient disposez à s'y rendre pour luy confirmer en personne la resolution qu'ils avoient prise de passer en Espagne, pour la venger de la cruauté que Pierre avoit exercée contre la Reine *Blanche* sa belle Sœur. Le Roy luy donna l'ordre de les appeller, mais à condition que ce seroit à petit bruit & sans éclat qu'ils se rendroient auprés de luy.

Bertrand leur fit aussitôt sçavoir les intentions de son Maître qu'ils executerent ponctuellement mettans pied à terre au Temple à Paris, où le Roy Charles avoit étably sa demeure. Ce Prince leur fit mille caresses, les regala de son mieux & leur fit de fort riches presens pour les engager davantage dans ses interêts. Les principaux Seigneurs de la Cour ne se contenterent pas de faire connoissance avec eux, ils voulurent encore lier une amitié tres-étroite avec ces Generaux, avec lesquels ils avoient à vivre plus d'un jour. Le Comte de la Marche, le Besque de Vilaines, le Mareschal d'Andreghem, Olivier de Mauny, Guillaume Boitel, & Guillaume de Launoy s'approcherent d'eux & leur declarerent qu'ils seroient bien aises de partager avec eux les perils de la Guerre qu'ils alloient entreprendre. Ces Chefs furent ravis d'apprendre leur resolution, les assûrans qu'une si noble & si genereuse compagnie leur donneroit encore plus de chaleur à bien combattre. Bertrand les assembla tous à Chalons sur Saone, & les fit marcher du côté d'Avignon. Quand toute la France vit leurs talons elle commença de respirer, s'estimant bienheureuse de se voir delivrée de ces fâcheux hôtes, qui l'avoient presque mise à deux doigts de sa perte & de sa ruine. Elle donna mille benedictions à Guesclin de ce qu'il avoit trouvé le secret de les en faire dénicher, sans qu'il fût besoin d'en venir aux mains avec eux.

Le mouvement que cette formidable Armée fit du côté d'Avignon fit trembler le Pape & tout le Conclave, qui fai-

ſoient alors leur reſidence dans cette belle Ville. Sa Sainteté craignit qu'ils ne vinſſent fondre ſur la Provence pour la ravager & pour prevenir le danger qui les ménaçoit tous, il s'aviſa d'envoyer au devant d'eux un Cardinal pour apprendre le ſujet qui leur faiſoit faire tout ce mouvement, avec ordre de leur declarer de ſa part que s'ils paſſoient outre pour commettre des hoſtilitez & faire des ravages à leur ordinaire ſur les Terres de ſon obeïſſance, il lanceroit contre eux les foudres de l'excommunication pour les ranger à leur devoir, & leur apprendre à vivre en Chrétiens, & non pas comme des infidelles. Ce Cardinal fit toutes les diligences poſſibles pour ſe rendre à leur Camp & s'aquiter auprés d'eux de la commiſſion dont le Pape l'avoit chargé. Il trouva ſur ſa route un Anglois qui l'aſsûra qu'il avoit à negocier avec des gens tout à fait impratiquables, & luy demanda s'il leur apportoit de l'argent, ſans quoy il ny avoit rien à ménager.

Ce Prelat fut extremement ſurpris de ce compliment, & vit bien qu'il auroit de la peine à ſortir d'affaire avec ces gens là, ſans qu'il en coûtât beaucoup à ſa Sainteté. Quand ils le virent approcher, ils luy firent la civilité de faire quelques pas pour venir au devant de luy. Bertrand du Gueſclin, le Comte de la Marche, Arnould d'Endreghem Maréchal de France, Hugues de Caurelay, Jean d'Evreux, Gautier Huet, Robert Scot, Olivier de Mauny, le Vert Chevalier & beaucoup d'autres Officiers voulans luy témoigner le reſpect qu'ils portoient à ſon caractere & à ſa dignité, l'approcherent avec de profondes ſoûmiſſions, & tel qui le voyoit revétu de la pourpre eût voulu volontiers en avoir la dépoüille. Quand ce Cardinal les vit tous rangez autour de luy dans l'attente de ce qu'il avoit à leur dire de la part du Pape, il leur expliqua le plus ſuccintement qu'il put le ſujet de ſa commiſſion, les conjurant de ne commettre aucunes hoſtilitez, s'ils vouloient obtenir du Saint Pere l'abſolution de tous les dereglemens qu'ils avoient commis. Le Maréchal d'Endreghem homme de bon ſens, & qui dés ſa jeuneſſe avoit été nourry dans le grand monde,

prit la parole au nom de tous, luy representant que toute cette Armée qu'il voyoit étoit sortie de France dans le dessein d'expier par une Guerre sainte tous les maux qu'avoient fait dans la Chrétienté ceux qui la composoient : mais avant que de la commencer, il luy fit entendre qu'ils avoient crû se devoir premunir de l'absolution du Saint Pere, & luy demander la somme de deux cens mille livres, pour les aider à soûtenir les frais & les fatigues du long voyage qu'ils avoient à faire : qu'ils esperoient ce secours du Pape, sçachans qu'il auroit assez de charité pour étendre ses aumônes & ses liberalitez au delà de l'absolution qu'ils en esperoient.

Ce Cardinal qui ne s'attendoit pas à ce compliment parut étonné du second endroit de la réponse du Maréchal, & leur dit à tous qu'il leur répondoit seulement de la Benediction du Saint Pere & de l'absolution de leurs crimes : mais que pour l'argent qu'ils luy demandoient il n'osoit pas s'en rendre garant. Bertrand qui ne le vouloit point amuser, luy declara nettement qu'il en falloit passer par là, s'il vouloit contenir la licence de tous ces vagabonds, dont les mains étoient accoûtumées au brigandage, & qui se soucioient moins de l'absolution qu'il leur promettoit, que des deniers qu'il luy demandoient, étant tous prêts en cas de refus, de faire sur les Etats du Pape des depredations horribles. Son Eminence apprehendant le dégât dont on le menaçoit pria Bertrand & les autres de tenir le tout en suspens, jusqu'à ce qu'elle leur donnât de ses promptes nouvelles. On l'assûra qu'on feroit de son mieux pour arréter le cours des desordres : mais qu'on ne luy promettoit pas de tout empêcher : parce qu'il n'étoit pas possible de faire vivre avec une discipline exacte tant de soldats affamez, qui soûpiroient aprés un prompt secours. Ce Cardinal se le tint pour dit, & partit sur l'heure pour venir incessamment rendre compte au Pape de tout ce qui se passoit. Ceux d'Avignon dans l'impatience d'apprendre quel seroit leur sort l'arréterent sur son chemin pour luy demander en quelle assiette étoient les affaires & s'il avoit des bonnes nouvelles à leur apporter. Je crois, leur dit-

il, que tout ira bien si nous leur donnons de l'argent. Le Pape qu'il alla trouver aussitôt fut bien étonné de ce compliment qu'il luy fit de leur part : disant que c'étoit bien assez qu'il leur accordât gratuitement l'absolution, que les autres avoient accoûtumé de payer, sans être encore obligé de tirer de l'argent de sa bourse pour acheter d'eux l'exemption du pillage & des brigandages.

Cependant aprés avoir bien meurement pesé le tout, il convint de leur faire toucher cent mille livres : car Bertrand s'étoit contenté de recevoir seulement la moitié de la somme qu'on avoit demandée. Le Pape tint conseil là dessus, & ne voulant aucunement contribuer du sien, s'avisa d'assembler les plus notables Bourgeois d'Avignon pour leur representer le peril qui les menaçoit, & dont ils ne se pouroient garantir qu'en se saignans tous : qu'il falloit donc faire incessamment une capitation dans la Ville, & cotiser chaque particulier pour faire la somme que l'on exigeoit d'eux le couteau sur la gorge. Le Saint Pere croyoit qu'en faisant cette démarche & donnant ses ordres, & toute sa vigilance pour lever cet argent, les soldats de l'Armée de Bertrand vivroient avec discipline, & seroient fort retenus & fort reservez : mais il fut bien surpris, quand il apperçut des fenêtres de son Palais qu'ils prenoient sur les pauvres païsans, vaches, moutons, beufs, & volailles, portans leurs mains ravissantes sur tout ce qu'ils rencontroient sans en rien excepter. Ce fut pour lors qu'il vit bien, qu'il étoit de la derniere importance de sacrifier au plûtôt quelque chose pour contenter l'avidité de ces oiseaux de proye, qui ne se plaisoient qu'à vivre de rapines & de larcins. Il fit donc appeller ceux qu'il avoit commis pour faire contribuer chacun des Bourgeois à fournir la cotte part à laquelle il étoit taxé.

Le Saint Pere sçachant que la somme avoit été levée toute entiere, donna l'ordre à son Secretaire de l'aller incessamment compter à Bertrand, & de luy mettre entre les mains

la Bulle d'absolution pour toute l'Armée, signée de sa propre main, scellée de son grand sceau; & si bien conditionnée, qu'il ne laissoit rien à desirer à ceux en faveur desquels il l'avoit accordée Bertrand qui naturellement étoit ennemy de toutes les griveleries, ayant appris que le Pape pour faire cette somme, avoit foüillé dans les coffres des autres, & n'avoit rien tiré des siens, fit une forte reprimande à celuy qui se mettoit en devoir de la luy delivrer, & jura qu'il n'en vouloit pas manier un sol: parce que c'étoit le plus pur sang du peuple, qu'on avoit tiré de ses veines & que le traité n'auroit aucun lieu, si le Pape ne fournissoit cet argent de son propre tresor, & ne faisoit restituer à chacun des Bourgeois d'Avignon, ce qu'on avoit extorqué de luy. Si bien que pour pacifier toutes choses, il falut que sa Sainteté payât de son propre fonds toute la taxe dont on étoit convenu, sans qu'il en coûtât un denier aux autres, qu'il fut obligé de rembourser chacun de tout ce qu'il avoit avancé.

Cette foule de vagabonds ou plûtôt cette Armée de brigands n'ayant plus de pretexte assez specieux pour prendre racine sur les Terres de l'Eglise, rebroussa chemin du côté de Thoulouze, où le Duc d'Anjou faisoit sa residence, & tenoit sa Cour. Ce Prince cajola si bien Bertrand, & tous les Generaux qui portoient les armes sous luy, qu'il les engagea d'aller en Arragon pour assister Henry contre le Roy de ce Pays nommé *Pierre le Cruel*, qui n'avoit aucuns bons sentimens pour la Religion Chrétienne, mais dont tout le penchant étoit tourné du côté du Judaïsme, dont il faisoit une profession secrette, & qui d'ailleurs étoit devenu l'horreur & l'execration de toute l'Europe, par le meurtre qu'il avoit commis en la personne de la Reine *Blanche de Bourbon* sa Femme qu'il avoit inhumainement sacrifiée à la haine, que sa Concubine avoit pour cette belle & sainte Princesse. Ce Duc exagera ce crime avec tant de force, & pressa si fort Bertrand de le venger, que ce General luy promît de tout hasarder, pour ôter la Couronne d'Arragon de dessus la tête de Pierre, & la mettre sur celle d'Henry, dont les

interêts luy seroient à l'avenir plus chers que ceux d'un meurtrier & d'un Prince Juif, qui n'avoit aucun droit au Sceptre d'Arragon.

Les choses étant ainsi concertées. Bertrand prit aussitôt congé du Duc & fit faire à ses Troupes de si longues traites, qu'elles se virent bientôt à la veille d'entrer dans l'Arragon. Leur marche se fit avec tant de bruit & tant de fracas, que Pierre en eut bientôt la nouvelle. Il l'apprit avec bien de la douleur, lors qu'il étoit à la tête de grand nombre d'Espagnols ravageant les Terres d'Henry portant la desolation, le fer, & le feu dans tous les lieux qu'il sçavoit luy appartenir, & le cherchant luy même en personne pour en faire la victime de sa fureur. Ce pauvre Prince persecuté de tous côtez se tenoit à couvert dans l'un de ses Châteaux avec sa Femme & ses enfans, appellant auprés de luy tout ce qu'il avoit d'amis & de creatures, pour tâcher de faire quelque diversion contre ce cruel Roy, qui s'acharnoit à sa ruine : mais quand il apprit l'arrivée de Bertrand avec tout son monde, il regarda ce secours comme un miraculeux effet de la protection du Ciel en sa faveur, & se deroba secrettement du lieu dans lequel il s'étoit retiré, pour le venir trouver & luy remettre entre les mains le soin de sa personne & de ses interêts, essayant par des manieres insinuantes de l'échaufer en sa faveur. Guesclin l'embrassa tendrement & luy fit une tres sincere protestation qu'il ne remettroit jamais le pied en France, qu'auparavant il ne l'eût fait monter sur le Trône d'Espagne, qu'il meritoit mieux que le Renegat Pierre, qui s'en étoit rendu tout à fait indigne & par son infidelité dans la Religion Chrétienne, & par l'inhumanité qu'il avoit commise à l'égard de sa propre Femme qui sortoit du Sang de Saint Louis, & qui passoit pour la plus douce & la plus pieuse Princesse de toute l'Europe.

Henry ravy de voir que Bertrand avoit de si bonnes intentions pour luy, le conjura de se venir rafraîchir & délasser avec les principaux Officiers de l'Armée dans son Château, où il les regala fort magnifiquement & les confirma

par ses caresses & par ses presens, dans la resolution qu'ils avoient prise d'épouser sa querelle. Toute cette confederation fut bientôt découverte. Un espion partit toute nuit pour en aller donner avis à Pierre, auquel il fit le recit de tout ce qu'il avoit veu, circonstanciant les choses avec tant d'evidence & de clarté, qu'il n'y avoit rien de plus vraysemblable, luy marquant qu'il étoit sorty de France une fourmiliere de Troupes, qui venoient fondre sur ses Etats. Pierre tout consterné, luy demanda le nom de celuy qui les commandoit, & quand il sçut qu'il s'appelloit *Bertrand*, il se mit à grincer des dents à roüiller les yeux dans la tête & déchira de rage & de colere, les habits qu'il portoit.

Un Juif qui pour lors avoit beaucoup d'entrée dans son Conseil & qui fut un des témoins de cet emportement, prit la liberté de luy demander le sujet de son inquietude & de son desespoir. Pierre ayant un peu repris ses esprits, luy répondit que l'heure fatale étoit arrivée, dans laquelle on luy avoit predit qu'on luy devoit arracher des mains le Sceptre d'Espagne : puisque Bertrand designé par l'Aigle qui luy devoit ravir la Couronne, étoit entré dans ses Etats pour en faire sur luy la conquête en faveur de son Frere Henry, qui devoit l'en chasser à son tour, & se faire en suite couronner à Burgos en sa place. Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles que l'abbattement & le desespoir, le firent tomber par terre. Le Juif essaya de luy remettre l'esprit, & le relevant il l'assura que quand Henry se seroit rendu Maître de Burgos, de Tolede, & de Séville la grande, par le secours de Bertrand & des François qu'il commandoit, il ne seroit pas dit pour cela qu'il fut Roy d'Espagne, & qu'il auroit encore bien du chemin à faire avant que de prendre les Villes, dont la fidelité ne luy devoit point être suspecte. Tout ce discours ne fut point capable de consoler Pierre, & de le faire sortir de l'alarme dans laquelle il étoit. Il sembloit au contraire que sa terreur en étoit encore augmentée ; car il fit serment de ne pas rester davantage en Arragon, de peur que Bertrand ne l'y vint accabler, & donna des or-

dres fort pressans à ses gens de se tenir prêts pour partir aussitôt. On employa toute la nuit à plier bagage & dés le lendemain ce Prince prit le chemin de Burgos à la pointe du jour.

Il fit tant de diligence qu'il gagna *Maguelon* frontiere d'Espagne. Cette Ville étoit assez forte d'assiette, ayant un bon Château dans lequel on pouvoit se defendre long temps: mais la crainte dont Pierre étoit saisy, luy donna des aîles pour se rendre à perte d'haleine à Burgos, qui pour lors étoit la Capitale de Castille, où l'on avoit accoûtumé de couronner les Rois d'Espagne. Deux raisons engagerent Pierre à vouloir établir son sejour & sa residence dans cette Ville: la premiere, parce que comme il avoit un fort grand penchant pour les Dames, il y en avoit là beaucoup de parfaitement belles, dont la conversation pouroit adoucir le chagrin que luy donnoit sa mauvaise fortune: la seconde, parce que comme ce Prince avoit naturellement une inclination secrette pour les Juifs, il esperoit y trouver beaucoup de consolation dans leurs entretiens, & tirer un fort grand secours de leurs bourses dans les besoins qui le menaçoient. Les Chrétiens de Burgos voyoient avec un déplaisir extréme cette grande relation qu'il avoit avec eux, ils ne se promettoient rien de bon de tout ce commerce. Cependant Pierre eut si peu d'égard à leurs plaintes, qu'il voulut noüer encore de plus étroites liaisons avec ces ennemis du Christianisme, & comme il avoit dessein d'établir sa Cour & son sejour dans cette grande Ville, il la fit fortifier de nouveau la faisant revétir de murailles plus hautes & plus épaisses, & commandant qu'on ouvrit tout autour, des fossez plus larges & plus profonds; afin de s'y pouvoir defendre, en cas que son Frere Henry secondé de Bertrand l'y vint attaquer.

Il faut remarquer que les Troupes que menoit Guesclin se faisoient appeller *la Blanche Compagnie*: parce qu'ils portoient tous une Croix blanche sur l'épaule, comme voulans témoigner qu'ils n'avoient pris les armes, que pour abolir

le Judaïsme en Espagne, & combattre le malheureux Prince qui le protegeoit au grand mépris de la Croix, que tous les Chrétiens devoient regarder comme l'instrument de leur salut. Toute cette Armée fit donc un mouvement & quita l'Arragon pour entrer plus avant dans l'Espagne, afin d'y chercher Pierre & de ne luy donner ny repos, ny reve. Bertrand s'informa quelle étoit la route la plus sûre & la plus commode qu'il falloit tenir. Henry qui sçavoit le païs luy répondit qu'il étoit necessaire d'aller jusqu'à *Maguelon*, que de là l'on pouroit percer tout au travers de l'Espagne avec beaucoup de facilité. Guesclin fit aussitôt marcher de ce côté-là. L'Armée fit de si grands traites, qu'elle se trouva bientôt aux portes de cette Ville. Il y eut ordre de camper devant. Henry voulut tenter si par des voyes amies il ne pouroit pas engager le Gouverneur à luy remettre la Place entre les mains auparavant que d'en venir à la force ouverte. Il se rendit donc aux barrieres & fit appeller le Capitaine qui commandoit dedans. Cet homme parut aussitôt pour sçavoir ce qu'il vouloit de luy. Ce Prince luy dit qu'il s'appelloit Henry Comte de Tristemarre, auquel le Royaume d'Espagne appartenoit de plein droit, & que comme tel il luy commandoit de luy ouvrir les portes de *Maguelon*. Le Gouverneur luy répondit fort fierement, qu'il ne le reconnoissoit point pour Souverain, qu'il tenoit la Place au nom du Roy Pierre, & qu'il ne la rendroit qu'à luy : qu'il eût donc à se retirer au plûtôt & qu'autrement il le feroit charger. Henry tout indigné de l'insolence de ce Capitaine & de la fierté de sa repartie, se separa de luy tout en colere en le menaçant qu'il le feroit bientôt repentir de sa temerité : mais le Gouverneur témoigna qu'il se soucioit peu non seulement de luy, mais de toutes le Troupes qu'il avoit amenées.



CHAPITRE XVII.

De la prise que BERTRAND *fit de* Maguelon *& d'autres fortes Villes d'Espagne en faveur* d'HENRY *contre* PIERRE.

AVssitôt que ce Prince eut fait le rapport à Bertrand de la maniere insolente & fiere, avec laquelle le Gouverneur avoit reçu l'honnête proposition qu'il luy avoit faite de luy rendre la Place. on prit la resolution d'insulter cette Ville & de la prendre d'assaut. Guesclin fit preparer les Arbalêtriers & tous les gens de trait pour cette chaude expedition. Les fossez furent remplis de fascines, & l'on en jetta tant, que bientôt elles égalerent la hauteur des murs, & quoyque les Assiegez fissent les derniers efforts pour empêcher le travail des soldats qui tâchoient de combler ces fossez, en lançant sur eux des pots pleins de chaux vive: cependant toute cette resistance ne fut point capable d'intimider les Assiegeans, qui poussèrent leur ouvrage jusqu'au bout avec une genereuse opiniâtreté. quand ils se virent à la hauteur des murs, ils tirerent sur la Ville tant de traits d'Arbalêtes & de flêches, que ceux de Maguelon n'osoient se montrer, ny mettre la tête dehors, & tandis qu'ils faisoient une si grande execution sur les Assiegez, Guillaume Boitel fit d'un autre côté percer le mur à force de pics & d'autres instrumens, dont il s'ouvrit l'entrée de la Ville, qui fut mise au pillage aprés que le soldat victorieux eut couché par terre grand nombre d'Espagnols & de Juifs qui faisoient mine de resister. Les dépoüilles furent grandes: car les Juifs qui se rendirent à discretion pour sauver leurs vies sacrifierent toutes leurs richesses pour se racheter & payer leur rançon. jamais Armée ne fit un plus agreable butin.

Bertrand le leur avoit promis, auſſi falloit-il bien contenter l'avidité de tant de Bretons François, Normans, Liegeois Valons, Flamands, Brabançons & Gaſcons, dont ſes Troupes étoient composées & qui ne s'étoient engageés dans cette expedition, que pour s'enrichir de la ruine de l'Eſpagne. Le Maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet & ſon Frere, Guillaume Boitel, le Sire de Beaujeu ſeconderent Bertrand avec une bravoure admirable, ſe mettans chacun deux à la tête des gens qu'ils commandoient, & les menoient à l'aſſaut en leur donnans les premiers l'exemple de bien faire.

La priſe de Maguelon jetta la terreur par toute l'Eſpagne, & rendit le nom de Bertrand ſi redoutable, qu'on ne le prononçoit qu'en tremblant. Aprés qu'il eut laiſſé Garniſon dans la Ville, il pourſuivit ſa route plus avant & comme l'experience qu'il avoit dans la Guerre, ne luy permettoit pas de laiſſer derriere aucune Place qui pouroit incommoder ſa marche, il fit alte à deux lieües de là devant *Borgués*, Ville importante & forte, dont il crut ſe devoir aſsûrer, avant que d'entrer plus avant dans le Païs. Henry dont on épouſoit la querelle, voulut faire auprés du Gouverneur de cette Ville, la même tentative qu'il avoit déja faite auprés de celuy de Maguelon, le ſommant de luy rendre la Place: mais il ny fit que blanchir. Ce Capitaine luy témoigna que le Roy ſon Frere ne luy pardonneroit jamais la trahiſon qu'il luy feroit, s'il étoit aſſez lâche pour luy ouvrir les portes d'une Ville, dont il luy avoit confié la garde, & qu'il ne devoit pas trouver mauvais, s'il ſe defendoit en homme de cœur, ſelon que ſon honneur & ſa conſcience le demandoient de luy. Ce Prince eut beau luy repreſenter qu'en cas de refus il s'alloit attirer les François, dont les armes étoient redoutables & qui ne luy feroient aucun quartier quand ils auroient pris la Ville d'aſſaut. Le Capitaine demeura toûjours inflexible & parut peu ſenſible aux menaces qu'il luy faiſoit: ſi bien qu'Henry fut obligé de ſe retirer ſans avoir pû rien gagner ſur l'eſprit de ce Gouverneur.

Quand Bertrand auquel il fit part de son peu de succés eut appris l'opiniâtreté de cet homme, il fit serment qu'il ne leveroit point le piquet de devant de cette Ville, qu'il ne l'eût auparavant emportée, & commanda, comme il avoit fait devant Maguelon, les Archers & les Arbalêtriers & tous les gens de trait, pour tirer sur les Assiegez qui se presenteroient sur les rampars pour les defendre. Il employa les valets & les goujats à remplir les fossez. Ceux de dedans firent de leur mieux pour les écarter en jettant des carreaux de pierres sur eux : mais ils ne purent empêcher qu'à force de pics & de leviers ils n'entamassent leur murailles, & même qu'on n'y attachât des échelles de corde, à la faveur desquelles plusieurs eurent la hardiesse de monter, & bien que les Juifs & les Sarazins, dont cette Ville étoit remplie jettassent de l'eau chaude sur eux, ils ne laisserent pas malgré eux d'entrer dans la Ville & de s'en rendre bientôt les maîtres. Il y eut un Normand qui fut assez brave pour planter le premier l'Etendard de Bertrand sur le mur & crier aux autres que la Ville étoit prise, & qu'ils montassent hardiment. Il se vit bientôt suivy d'une foule de determinez qui s'accrocherent aux échelles & le joignirent en grand nombre. De là se repandans en foule dans la Ville, ils s'allerent saisir des portes & les ouvrirent à leurs compagnons, qui se jettans à corps perdu dedans firent crier misericorde à tous les Bourgeois qui se mettans à genoux avec leurs femmes & leurs enfans demanderent quartier declarans qu'ils se rendoient au Prince Henry qu'ils vouloient reconnoître à l'avenir pour leur Maître & leur Souverain.

Ce Prince qui vouloit se faire un merite de sa clemence pour attirer les autres dans son party se laissa fléchir à leurs prieres & leur promit que non seulement ils auroient la vie sauve: mais aussi la jouissance de leurs biens, ausquels il defendit de toucher. Il ne voulut avoir cette indulgence que pour les Chrétiens : mais pour les Juifs & les Sarazins qu'il sçavoit entierement devoüez à Pierre, il ne leur fit aucun quartier Il ne s'agissoit plus aprés cette conquête, que de recompenser

recompenser Bertrand de tous les importans services qu'il luy avoit rendus & pour luy témoigner sa reconnoissance il luy donna la Comté de Molina qui se trouvoit enclavée dans les dépendances de cette Ville. Aprés que la *Compagnie Blanche* eut fait quelque sejour dans ce Pays pour se reposer & se delasser de toutes les fatigues que ces deux Sieges luy firent essuyer & qu'on eut fait panser les bessez : ces Troupes victorieuses s'allerent jetter sur *Bervesque* Place forte, dans laquelle Pierre avoit fait entrer une fort grosse Garnison d'Espagnols qui étoient tout à fait devoüez à son party. Le Prince Henry les voulut sonder comme il avoit fait les Gouverneurs des deux dernieres Villes, leur representant qu'ils soûtenoient une méchante cause, puis qu'ils appuyoient les interêts d'un homme qui avoit trahy sa foy sans écouter là dessus les reproches secrets de sa conscience, & ne faisoit point de scrupule d'avoir un commerce tout visible avec les Juifs, sans se soucier si cette apostasie luy devoit attirer la malediction de Dieu & des hommes : que s'ils vouloient se donner à luy de bonne foy ils auroient tous les sujets du monde de se loüer de ses honnêtetez. Toutes ces paroles quelques insinuantes qu'elles fussent ne servirent qu'à les endurcir encore davantage & à les rendre plus fiers & plus impratiquables. Quand Bertrand sceut d'Henry la brutalité de ces gens il jura dans son langage ordinaire disant à ce Prince, *à Dieu le veut, ces Gars ne vous doutent en rien : mais je vous le rendray bien brief.*

Il fit donc aussitôt investir cette Ville, & se mit à la tête des plus braves pour commencer l'attaque. Les Assiegez se presenterent sur les murs dans la resolution de se bien defendre. Tandis que Bertrand les amusoit par les gens de trait qui lançoient contr'eux leurs dards & leurs flêches, Hugues de Caurelay choisit quelques troupes des plus aguerries avec lesquelles il s'approcha de la juifverie dont il fit entamer les murailles à grands coups de marteau d'acier, & y ayant ouvert de fort larges trous : les juifs apprehendans qu'on ne fit d'eux tous une fort grande boucherie s'ils s'opi-

niâtroient à faire quelque resistance, faciliterent l'entrée de la Ville par leur quartier pour sauver leurs vies, il y eut un Breton des gens de Caurelay qui se transporta tout aussitôt sur les murs, & y arbora l'étendard de Bertrand en criant *Guesclin.* Ce signal encouragea les autres à faire les derniers efforts pour monter à la faveur de plusieurs échelles de corde dont ils avoient fait bonne provision.

Cet assaut fut un peu meurtrier des deux côtez: car tandis que les François gravissoient les murs, & se prêtoient la main les uns aux autres pour gagner le haut du rampart, les Espagnols leur jettoient sur la tête des cuves toutes pleines d'eau bouïllante & les faisoient tomber dans le fossé. Cette disgrace ne refroidissoit point l'ardeur des Assiegeans qui se relevoient avec plus de rage & de fureur & remontoient à l'assaut avec une nouvelle opiniatreté. Les Assiegez jettoien sur eux des tonneaux pleins de pierres, & des grosses poutres dont ils les accabloient: si bien que cette vigoureuse resistance donnoit à douter aux François du succés du Siege. On croyoit qu'on perdroit beaucoup de temps, & que peut-être on seroit obligé de lever le piquet de devant la Place sans avoir rien fait. Henry craignant qu'on n'abandonnât ce Siege fit aussi les derniers efforts en personne avec ses gens, quand Bertrand qui ne se rebutoit jamais, & que la presence du peril rendoit encore plus intrepide vint se presenter aux barrieres de la porte avec une coignée & déchargea dessus de si grands coups qu'il les abbatit. Tous les plus braves encouragez par son exemple s'avancerent en foule, & firent une si grande irruption qu'ils entrerent pêle mêle avec les ennemis dans la Ville, dont ils firent un carnage horrible. Ceux qui pûrent eviter la fureur du soldat par la fuite se cacherent dans leurs maisons pensans s'y mettre à couvert de tous les dangers, mais il n'y furent pas plus en sûreté. Les femmes se mettoient à genoux devât les Vainqueurs pour sauver la vie de leurs maris & les enfans se prosternoient aux pieds des soldats pour les supplier de ne point donner la mort à leurs Peres: mais toutes ces soûmissions ne furent

point capables d'arréter le cours de leurs violences & de leurs füries Il restoit à prendre une ancienne Tour où quelques juifs s'étoient retirez, Bertrand en fit brûler les portes par un feu d'artifice qui la fit bientôt mettre à bas. On ne fit aucun quartier aux plus obstinez de ceux qu'on trouva dedans: mais on eut quelque indulgence pour les autres qui se rendirent à discretion de fort bonne foy.

La Ville de Bervesque suivit ainsi le sort des deux autres qu'on avoit conquises, & se mit sous l'obeïssance d'Henry. Pierre *le Cruel* étoit à Burgos où il tenoit sa Cour, il fut fort consterné quand deux Bourgeois qui s'étoient échappez de Bervesque, luy vinrent annoncer la funeste nouvelle de sa prise & la bravoure avec laquelle les François s'étoient comportez dans l'assaut qu'ils venoient de leur donner ayant à leur tête un nommé Bertrand, dont les coups étoient autant de foudres dont personne ne se pouvoit parer. Ils luy dirent que les ennemis avoient monté comme des Singes sur leurs murs avec des échelles de corde & qu'ils s'étoient ouvert le passage malgré tous les efforts qu'on avoit fait pour le leur disputer: qu'enfin la Ville étoit tout inondée du sang des juifs, des Sarazins, & des Espagnols qu'ils avoient répandu pour s'en rendre les Maîtres. Ce Prince eut d'abord de la peine à croire cette étonnante conquête, & s'imaginant que ces deux Bourgeois avoient vendu la Ville à prix d'argent, il les menaça de les faire mourir. Un des deux pour se disculper luy representa que ceux qui s'étoient emparez de la Place n'étoient pas des hommes, mais des Diables devant lesquels il n'étoit pas possible de tenir, que c'étoient des gens qui ne craignoient ny flêches, ny dards, ny mort, ny blessûre: qu'ils se faisoient jour au travers de tous les perils, avançans toûjours sans jamais reculer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eut dans tous ses Etats aucun Fort qui pût resister quinze jours entiers à des trouppes si determinées, & qui sembloient sortir de l'Enfer.

Ce discours qui n'étoit que trop veritable & qui devoit faire ouvrir les yeux à Pierre pour se garantir du danger qui

les menaçoit fut reçu de ce Prince comme une imposture que ces deux Bourgeois avoient controuvée pour couvrir la trahison qu'ils luy avoient faite, en vendant cette Ville à ses ennemis, il les regarda comme deux perfides & tout transporté de colere il commanda qu'on les menât tout nuds au premier bois, & qu'on les branchât tous deux au premier arbre qu'on y trouveroit, il eut tout le loisir de se repentir dans la suite d'une si grande cruauté quand il apprit que ces deux personnes ne luy avoient dit que la verité toute pure sans luy rien déguiser; cependant il n'étoit plus temps de les regretter, car le coup étoit fait.

Pierre faisant reflexion sur tous les merveilleux progrés que faisoit Henry dans ses Etats, & sur le danger qui le menaçoit de les perdre, se tourna du côté du Comte de Castre son intime amy, pour luy faire une confidence toute particuliere de ses déplaisirs, luy disant qu'il s'appercevoit bien que l'heure fatale étoit arrivée dans laquelle il devoit être dépoüillé de tout ce qu'il possedoit en Espagne, & que la Prophetie s'alloit accomplir à ses propres dépens, qui tant de fois avoit avancé qu'un Etourneau viendroit de Bretagne accompagné de beaucoup d'autres oiseaux avec lesquels il se rendroit Maître des plus hauts coulombiers, & en dénicheroit les pigeons: que toute cette prediction tomboit sur Bertrand originaire de ce Pays, qui secondé de toute sa *Blanche Compagnie* s'étoit jetté sur les terres de son obeïssance, avoit attaqué ses plus fortes Places, avoit desolé toutes les campagnes & venoit encore l'assieger dans sa Capitale sans luy donner ny paix ny treve, rien ne luy tenant plus au cœur que de le pousser de son propre Trône pour y mettre à sa place Henry le Bâtard. Le Comte de Castre essaya de luy remettre l'esprit & de luy relever le courage en l'asſûrant qu'il avoit encore de fort bonnes Places qui luy seroient toûjours fidelles, & des Troupes reglées qui feroient pour luy tout le devoir que des Sujets zelez ont accoûtumé de faire pour leur Souverain legitime.

Pierre ne revenant point de l'alarme qui le troubloit fit

appeller trois Juifs dans lesquels il avoit une confiance toute singuliere. Le premier s'appelloit *Jacob*, le second *Judas*, & le troisiéme *Abraham*, les conjurant de luy faire part de leurs lumieres & de leurs conseils dans l'état déplorable où sa mauvaise fortune avoit reduit sa condition. Ces trois hommes étoient assez embarassez eux mêmes ne sçachans quel party ce Prince devoit prendre pour se tirer d'un pas si dangereux. Il vint là dessus un quatriéme Conseiller de cette Nation nommé *Manasses*, qui prit la liberté de luy témoigner qu'il ne le croyoit pas en sûreté dans Burgos, & qu'il feroit mieux de s'aller établir dans Tolede, dont les murs étoient hors de prise & la Citadelle bien fortifiée : qu'il étoit donc d'avis qu'il partît incessamment de Burgos, & que pour n'en pas effaroucher les habitans, il leur fit entendre qu'il reviendroit au premier jour, puis que tout le but de son voyage ne tendoit qu'à faire cesser par sa presence une sedition qui s'étoit meüe dans cette grande Ville, & qu'aprés avoir calmé ce desordre il retourneroit aussitôt sur ses pas pour venir en personne partager avec eux tous les dangers & toutes les fatigues de la Guerre.

Cet avis étoit trop sensé, pour que ce Prince n'y deferât pas : cependant un Bourgeois de Burgos voyant que Pierre les alloit quiter, ne fut pas satisfait de cette conduite, il s'ingera de luy representer que cette Capitale qu'il avoit envie d'abandonner, avoit toûjours été le sejour des Roys d'Espagne, dont le couronnement ne s'étoit jamais fait ailleurs : que Charlemagne ce grand Conquerant de l'Europe, & dont la reputation ne finiroit point qu'avec le monde entier, l'avoit toûjours regardée comme le centre de ce Pays, & qu'il n'auroit pas plûtôt pris le chemin de Tolede qu'ils se verroyent en proye à leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les venir assieger chez eux, & peut-être prendroient durant son absence une Ville qu'il auroit aprés beaucoup de peine à reconquerir. Le Roy tâcha de luy faire croire qu'il n'avoit point de passion plus violente que celle de revenir au plûtôt à Burgos & le conjura de ne se point alarmer de ce

prompt depart qui ne seroit pas inutile à ses habitans, puis qu'il esperoit les venir revoir avec un grand renfort pour les secourir en cas de besoin.

Ce riche Bourgeois le plus distingué de toute la Ville, ne voulant pas être la duppe de Pierre se mit en tête de rendre les clefs de Burgos entre les mains d'Henry, si ce Prince entreprenoit d'y mettre le Siege pour aller au devant du meurtre & du pillage, qui sont inseparables des Villes que l'on prend de force & d'assaut. Pierre pensant avoir mis un fort bon ordre à ses affaires, & comptant sur la fidelité de ceux de Burgos ne songea plus qu'à se mettre en chemin pour se rendre à Tolede accompagné du Comte de Castres & de ces quatre Juifs ses plus particuliers confidens, il fut reçu dans cette grande Ville avec des acclamations extraordinaires. On y regala magnifiquement ce Prince pour luy témoigner combien on étoit sensible à l'honneur qu'il faisoit à ceux de Tolede de vouloir établir son sejour chez eux. Pierre n'eut pas plûtôt quité Burgos, qu'un Espion sortit de cette Ville pour en venir donner la nouvelle à Henry, luy disant qu'il avoit pris la route de Tolede où l'on estimoit qu'il avoit dessein de s'enfermer. Bertrand qui se trouva present au rapport que fit cet Espion, fut d'avis qu'on allât se saisir de Burgos promettant à Henry de l'y faire couronner Roy d'Espagne.

Tout le monde applaudissant à ce conseil, chacun se mit aussitôt en devoir de partir dans la resolution d'executer ce que Bertrand avoit suggeré. L'on plia donc bagage toute la nuit, afin de couvrir le dessein que l'on projettoit. La marche de l'Armée commença le lendemain dés la pointe du jour, l'on mit le bagage au milieu, l'Avantgarde étoit conduite par le Maréchal d'Endreghem, secondé d'Olivier de Mauny, d'Hugues de Caurelay, de Nicolas Strambourc, de Jean d'Evreux, de Gautier Huët, & de beaucoup de Chevaliers Anglois, qui faisoient tous belle contenance, l'Arrieregarde étoit commandée par Bertrand, dont le nom seul étoit si redoutable, qu'on étoit tout persuadé que sa personne seule valoit une Armée tout entiere. Le Comte de la

Marche, le Sire de Beau Jeu, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henry de Saint Omer se firent tous honneur d'accompagner un si grand Capitaine, & de partager avec luy le peril & la gloire qu'il alloit chercher dans cette expedition: mais sur tout le Prince Henry se promettoit qu'elle luy seroit avantageuse soûs les enseignes d'un General dont les armes avoient toûjours été victorieuses: esperant d'ailleurs que Dieu sçachant la justice de la cause qui les faisoit tous agir, répandroit sa benediction sur leur entreprise: puis que l'ennemy qu'ils avoient à combattre étoit un Prince reprouvé, qui ne s'étoit pas contenté de renoncer publiquement à la Religion Chrétienne par l'infame commerce qu'il entretenoit avec les Juifs au grand scandale de tous ses sujets: Mais avoit encore trempé ses mains dans le Sang innocent de la plus sainte & de la plus accomplie Princesse de toute la Terre, qu'il devoit d'autant plus menager qu'elle étoit sa propre Femme & qu'outre qu'elle tiroit son extraction de Saint Loüis, elle avoit toûjours eu pour luy des condescendances qu'il ne meritoit pas, vivant avec luy de la maniere du monde la plus douce & la plus honnête au travers de tous les mauvais traitemens qu'elle en recevoit sans jamais luy reprocher les infidelitez qu'il luy faisoit, en donnant son cœur & son corps à des concubines qui la luy rendoient odieuse, & n'eurent jamais de repos qu'aprés luy avoir inspiré la cruelle resolution de la faire mourir.



CHAPITRE XVIII

De la Reddition volontaire que ceux de Burgos & de Tolede firent de leurs Villes, aussitôt qu'ils apprirent que Bertrand *& la* Compagnie Blanche *étoient en marche pour les assieger.*

LA Ville de Burgos fut fort Alarmée de la nouvelle que des espions luy donnerent quelle étoit menacée d'un prompt Siege ,& que les ennemis faisoient un mouvement de ce côté là. Les habitans coururent aux armes,firent fermer leurs portes & sonner la grosse Cloche pour avertir tous les Bourgeois que puis qu'on la mettoit en branle, il y avoit quelque calamité publique qu'il falloit tâcher d'écarter. On ne se contenta pas des ces preliminaires, où trouva bon de s'assembler & de tenir conseil pour deliberer sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans une affaire ouil y alloit du tout. On y appella l'Archevêque, qu'il étoit necessaire de consulter, & dont les avis étoient estimez fort judicieux : car étant regardé comme le Pere commun de la Ville, on étoit persuadé que la longue experience qu'il avoit acquise dans le maniment des affaires, & la tendresse qu'il avoit pour ses propres ovailles le feroient opiner de bon sens. En effet on ne se trompa pas dans l'attente que l'on en avoit.

Ce grand personnage ouvrit la conference en representant à toute l'assemblée le danger evident dont tout le monde étoit menacé , qu'il falloit fouler aux pieds toutes les considerations particulieres pour n'envisager que le bien public , & dire chacun librement son avis pour dissiper au plûtôt l'orage qui pendoit sur leur têtes. Un Espagnol prit la liberté de l'interrompre là dessus, en luy disant qu'il luy sem-

sembloit que comme toutes les personnes qui composoient ce conseil, professoient trois Religions differentes : il étoit à propos d'en faire trois classes separées, l'une de Chrétiens, l'autre de Juifs, & l'autre de Sarazins, qui se retirans chacune à part pouroient deliberer en particulier sur l'affaire presente & faire part aux autres chambres de la resolution qu'elles auroient prises reciproquement : afin que se communiquans ainsi leurs avis l'une à l'autre, on en pût former une plus meure deliberation. Cet expedient fut approuvé de tout le monde. Chaque Nation se retira dans sa chambre pour conferer avec plus de liberté sur l'état des choses.

L'Archevêque presidant à celle des Chrétiens ne balança point de rompre la glace & de dire hardiment que Pierre ne luy sembloit point digne de regner, puis que c'étoit un Prince qui n'avoit aucune des parties necessaires pour bien gouverner : qu'il étoit violent, brutal, inconsideré, cruel & sans religion, n'en ayant aucune que celle des Juifs, ausquels il avoit donné son oreille & son cœur, n'ayant aucune deference que pour ces ennemis du Christianisme, qui luy avoient fait commettre le meurtre de la Reine *Blanche*, dont le sang crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes : que le Prince Henry qui luy disputoit la Couronne, y avoit bien plus de droit que luy, puis qu'il étoit né d'une Dame fort riche & fort qualifiée, qu'Alphonse avoit fiancée devant que de l'approcher, & qu'il avoit toûjours reconnuë depuis pour sa propre Femme : que d'ailleurs ce Prince outre la validité de son Titre avoit des qualitez qui le faisoient aimer de tout le monde, étant bon, honnête, humain, brave, liberal & pieux Catholique : que son avis étoit donc de le preferer à Pierre & de l'honorer & le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles comme leur Souverain legitime, à la charge qu'il leur promettroit sur les Saints Evangiles de les conserver dans leurs anciens usages & la joüissance de leurs privileges. Ce sentiment fut universellement bien reçu de tout le monde, & passa tout d'une voix dans ce conseil sans aucune contradiction.

Les choses étant arrétées & concluës de la sorte, on fut bien aise de sçavoir quel avoit été là dessus l'avis des Sarrazins : l'Archevêque leur demanda des Deputez pour apprendre si leur opinion quadroit à la leur. Celuy qui fut depêché de la part de ce Corps, declara que leur assemblée l'avoit chargé de les asûrer de sa part qu'ils n'avoient point d'autre intention que de suivre en tout les mouvemens qu'il leur plairoit de leur inspirer là dessus. On se loüa fort d'une réponse si honnête & tout ensemble si soûmise, l'Archevêque luy dit que toutes les voix ou plûtôt tous les cœurs étoient tournez du côté d'Henry. Le Sarrazin luy répondit que toute leur assemblée avoit eu la même predilection pour ce Prince. Il ne s'agissoit plus que de pressentir les Juifs. Celuy que leur Conseil avoit chargé de la réponse, demanda devant que de faire son rapport, que chacun fit serment de les laisser aller hors de la Ville avec toute la securité possible en cas qu'ils trouvassent à propos de prendre ce party. La condition luy fut aussitôt accordée. Quand le Juif eut par devers soy ce qu'il demandoit, il dit que comme ils n'estimeroient pas un Juif qui se feroit Chrétien, de même ils n'estimoient pas un Chrétien qui se faisoit Juif & qu'il les prioit de le dispenser de s'ouvrir plus avant, puis qu'il leur étoit aisé de faire l'application là dessus, que des gens bien sensez comme eux pouvoient faire fort facilement. Comme c'étoit sur la personne de Pierre que tomboit le denoüement de cet enigme, chacun fut ravy de voir que les trois sectes differentes n'avoient eu toutes qu'un même sentiment & reconnoissoient Henry pour leur Roy.

Toute la Ville étant donc resoluë de se rendre à ce Prince, il fallut prendre des mesures pour luy faire part du dessein qu'ils avoient de se donner à luy. L'ambassade étoit un peu delicate : car il étoit dangereux que Pierre ne fût informé de la defection de ceux de Burgos. On jetta les yeux sur deux Cordeliers qui ne refuserent point de se charger de ce message & dont l'habit couvroit tout le soupçon. Ceux-cy ne manquerent point de se rendre avec leurs depêches à l'Ar-

mée d'Henry qui n'étoit qu'à dix lieües de là. Quand on vit approcher ces deux Freres Mineurs, on presuma que la commission qu'ils avoient ne pouvoit être que fort agreable. Le plus ancien porta la parole & dit qu'il étoit chargé de la part de tous les Habitans de Burgos, Chrétiens, Sarrazins, & Juifs de presenter au Prince Henry leurs soumissions & de le prier de se rendre incessamment à cette grande Ville, dont, ils ne se contenteroient pas de luy ouvrir les portes : Mais pretendoient encore l'y couronner avec toute la pompe & toute la ceremonie qui se sont toûjours observées à l'egard des nouveaux Rois d'Espagne : pourveu qu'il leur promît de ne donner aucune atteinte à leurs coûtumes & leurs privileges. Henry comblé de joye de recevoir une si agreable nouvelle, fit à ces Cordeliers un accueil qui fut au dessus de leur attente même, les gratifia de fort beaux presens & leur ordonna de retourner sur leur pas à Burgos pour en assûrer les Bourgeois de toute sa bienveillance, & leur declarer qu'il iroit le lendemain les voir en personne & leur donner des preuves réelles de sa protection.

Les Cordeliers aprés avoir été bien regalez reprirent le chemin de Burgos & remplirent toute la Ville d'une joye extreme par cette agreable nouvelle qu'ils y repandirent, les Espagnols sortirent des portes en bon ordre à la pointe du jour pour venir à la rencontre de leur nouveau Prince, tout le Clergé se mit en marche aussi, revêtu fort magnifiquement & faisant porter devant soy la Croix & la Banniere, remerciant Dieu par des Hymmes & par des Cantiques de ce qu'il leur donnoit un si genereux Prince. Les Eclesiastiques étoient precedez des plus notables Bourgeois, dont il y en avoit huit qui portoient au bout de leurs lances les clefs de la Ville à raison de huit portes dont elle étoit ouverte & fermée. Les Dames parurent aux fenêtres & sur les balcons fort superbement parées pour donner plus d'éclat & de lustre à l'entrée de ce nouveau Roy quelles souhaitoient fort de voir, ayant déja par avance une favorable prevention pour luy. Les Bourgeois allerent au devant de luy plus de quatre lieües.

Quand Henry les apperçut venir, l'excés de la joye qu'il en eut luy fit verser de larmes. Il les remercia de l'honneur qu'ils luy faisoient, & leur promit qu'il leur donneroit tous les sujets du monde de se loüer de luy. Quand il vit approcher l'Archevêque il mit pied à terre avec Bertrand & plus de cinquante des principaux Officiers de l'Armée pour recevoir sa Benediction. Ce venerable Prelat luy fit sa harangue au nom de tous les Bourgeois de la Ville qui l'environnoient, le traita de Roy luy presentant les soûmissions, les hommages & l'obeïssance d'un million de peuples qui le vouloient reconnoître pour leur Souverain s'il avoit la bonté de leur vouloir promettre qu'il ne toucheroit point aux usages, coûtumes & privileges établis par ses predecesseurs Rois. Il leur répondit avec toutes les honnêtetez imaginables & donna les mains à tout ce qu'ils voulurent de fort bonne grace.

Ce Prince continüant sa marche avec Bertrand & tous les Seigneurs de sa Cour & de son Armée au bruit des acclamations de ceux qui s'étoient rendus auprés de sa personne pour le feliciter sur son arrivée dans Burgos, entra dans cette grande Ville avec ce superbe Cortege On fit retentir toutes les cloches avec le plus de fracas & de bruit que l'on put, pour témoigner la joye que tout le monde avoit de sa venuë. On logea toute l'Armée dans les fauxbourgs, & ce nouveau Roy se rendit au Palais avec Bertrand & les Principaux Seigneurs qui commandoient ses Troupes, où l'attendoit un fort magnifique & splendide souper qui luy fut d'autant plus agreable que plus de cent des plus Nobles & des plus belles Dames de la Ville furent de ce repas. La table fut servie de viandes fort exquises, & dont la delicatesse n'en empêchoit point l'abondance. Tout le peuple passa la nuit & le lendemain tout entier dans une rejoüissance à proportion. Le vin ruisseloit comme l'eau par toutes les ruës & l'on ne vit jamais de si grandes demonstrations de joye, que celle qui parut dans ce beau jour qui mettoit Henry dans la possession de Burgos. Il témoigna publiquement qu'il étoit redevable

de tous ces succés & de toutes ces prosperitez à Bertrand, auquel il fit des caresses toutes particulieres qui donnerent à ce General un nouveau desir de pousser encore plus loin ses conquêtes en faveur d'un Prince si reconnoissant & de luy soûmettre *le cruel Pierre* qui ne meritoit pas de porter la Couronne.

Henry se croyant au dessus de toutes ses affaires se persuada que pour s'affermir encore davantage dans le bonheur où il se voyoit, il étoit de la politique d'appeller au plûtôt sa Femme à Burgos pour la faire couronner avec luy. Cette Princesse étant parfaitement belle & spirituelle, pouvoit beaucoup contribuer par sa presence à l'avancement de leurs communs interêts & cultiver par là les amis & les Creatures de son Mary. Ce luy fut une joye bien grande quand elle apprit qu'elle alloit devenir Reine d'un grand Royaume, lors même qu'elle croyoit tout perdu pour Henry. Elle se rendit à Burgos dans un fort leste & pompeux équipage accompagnée des trois Sœurs du Roy son Mary: mais avant que d'y faire son entrée qui fut des plus superbes, elle descendit de carosse aux approches de cette grande Ville & monta sur une tres belle mule qui portoit une selle toute couverte de pierreries d'où pendoit une housse de pourpre enrichie d'un brocard d'or, dont les yeux des Spectateurs étoient éblouïs. Le harnois étoit aussi d'un prix proportionné à toutes ces richesses.

On vint dire secrettement à Bertrand que la Reine étoit presque aux portes de Burgos. Il monta tout aussitôt à cheval pour luy faire honneur accompagné d'Hugues de Caurelay d'Olivier de Mauny, de Jean d'Evreux & de Gautier Hüet. Aussitôt qu'elle les aperçut, elle descendit de sa mule pour leur témoigner qu'elle tenoit de leur bravoure & de leur valeur le bienheureux état dans lequel elle alloit entrer & que sa presente prosperité ne l'avoit pas tellement entêtée, qu'elle luy eût fait oublier sa premiere condition. Tous ces Generaux se jetterent à bas de leurs montures la voyans à pied, & la conjurerent de remonter sur sa mule. Elle fit beau-

coup de façons avant que de s'y resoudre disant, qu'il étoit de son devoir de faire honneur à ceux ausquels elle étoit redevable de la Couronne qu'elle alloit porter. Ces paroles étoient accompagnées de tant de grace & de majesté que ces Seigneurs en étoient charmez & se disoient l'un à l'autre qu'une telle Dame meritoit de regner. Quand ils furent tous remontez auprés d'elle, ses belles Sœurs étudians la mine de Bertrand dont elles avoient tant entendu parler s'entretinrent sur son chapitre, l'une d'elles toute étonnée de son exterieur ingrat & de son air tout disgracié ne put s'empêcher de dire *mon Dieu qu'il est laid? est-il possible que cet homme ait acquis dans le monde une si grande reputation?* la seconde répondit qu'il ne falloit pas juger des gens par les apparences & qu'il luy suffisoit qu'il fut brave, intrepide, heureux, & sortant toûjours avec un succés incroyable de toutes les expeditions qu'il entreprenoit. La troisiéme encherit encore sur la seconde en faisant remarquer aux deux autres qu'il étoit d'une taille robuste, qu'il avoit les poings gros & quarrez, qu'il avoit la peau noire comme celle d'un Sanglier & qu'on ne devoit pas s'étonner s'il en avoit aussi la force & le courage. Tandis que ces Princesses observoient ainsi Bertrand depuis la tête jusqu'aux pieds, la Reine entra comme en triomphe dans Burgos suivie d'un Cortege fort magnifique, accompagnée d'une Cavalcade fort leste: mais ce qui fit naître encore une plus grande veneration pour elle, ce fut la majesté de son visage & ce grand air de Reine qu'elle tenoit encore plus de la nature que de sa qualité. Toutes les Dames de Burgos avoient arboré leurs plus beaux ornemens pour se presenter devant elle & luy faire leur cour. Elles la feliciterent sur la justice que le Ciel luy faisoit de la faire monter sur le Trône, dont elle n'étoit que trop digne & l'assûrerent qu'elles feroient de leur mieux pour luy plaire & qu'elles travailleroient par tout à luy donner des preuves de leur obeïssance & de leur zele. La Reine leur repondit qu'elle feroit si bien qu'elles auroient tout sujet de se loüer d'elle, en suite elle se rendit au Palais qu'elle

trouva fort superbement paré, dont toutes les chambres étoient tenduës de fort rares tapisseries & de riches draps d'or & de soye.

Le Saint jour de Pâques fut choisy pour le couronnement de leurs Majestez, qui fut suivy d'un fort grand banquet. Les concerts, les voix & d'autres instrumens de musique en rendoient le repas encore plus agreable. Le Comte de la Marche, aprés que toutes ces rejoüissances eurent pris fin, se souvenant que la Reine *Blanche* de Bourbon avoit reçu la sepulture dans une Eglise qui n'étoit pas fort loin de là, fit celebrer plusieurs Messes dans le même lieu pour le repos de l'ame de cette Princesse & par ce lugubre devoir il ralluma dans l'ame de Bertrand & de tous les François le juste desir de venger sur Pierre un si cruel meurtre, & de n'en pas demeurer à ces premiers succés qu'ils avoient intention de pousser jusqu'au bout en faveur d'Henry. Tandis que tous ces Seigneurs étoient touchez de ces Nobles sentimens & s'excitoient les uns les autres à perseverer dans leur entreprise il partit secrettement un espion de la Ville de Burgos qui fut à toute jambe à Tolede pour avertir Pierre de tout ce qui venoit de se passer à son prejudice

Ce Prince avoit en sa compagnie plusieurs Iuifs, avec lesquels il s'entretenoit sur le present état de ses affaires, qu'il comprit être bien plus deplorable qu'il ne pensoit par le triste rapport que cet Espion luy fit en leur presence de la reddition, ou plûtôt de la defection de Burgos & du couronnement de ses ennemis dans cette grande Ville. La douleur que Pierre conçut d'une si funeste nouvelle, luy fit dire qu'il s'appercevoit bien que la Prophetie s'accompliroit bientôt à ses propres dépens, & que Bertrand designé par l'Aigle, alloit faire une proye de tous ses Etats. Le Comte de Castres son intime amy le plaignit beaucoup, voyant que toutes ses affaires se découssoient ainsi: quand un Juif nommé *David* qui se piquoit d'Astronomie, tâcha de luy remettre l'esprit en luy disant quil avoit étudié son étoile, & qu'il auroit le même sort que Nabuchodonosor, qu'il é-

toit bien vray qu'on le feroit descendre du Trône : mais qu'il y remontroit ensuite avec plus de gloire ; qu'il avoit appris par l'inspection des astres, que l'Aigle qui le devoit dépoüiller, seroit pris à son tour par le vol d'un Faucon qui viendroit d'outremer pour le secourir. Ce pronostique fut litteralement accomply dans la suite.

Bertrand & toute sa *Compagnie Blanche* ayant glorieusement executé ce qu'ils avoient entrepris en faveur d'Henry, tinrent conseil ensemble, dans la pensée de tourner leurs Armes du côté de Grenade contre les Sarazins qui s'en étoient rendus les Maîtres : mais Henry voyant que ce dessein nuiroit beaucoup à ses affaires qui demeureroient imparfaites, & pouroient tomber en decadence s'il étoit abandonné d'eux, les conjura de suivre leurs premieres brisées, & de pousser toûjours leurs pointe contre les Etats de Pierre, comme ils avoient si bien commencé : leur representant que si c'étoit un motif de Religion qui leur faisoit porter leurs pensées contre le Royaume de Grenade, parce qu'il étoit remply de Juifs & de Sarazins, qu'il n'y en avoit pas moins dans les Terres de l'obeïssance de Pierre, qui leur pouroient servir d'objet à l'accomplissement de leurs pieux desseins, qu'au reste il leur abandonneroit les dépoüilles de toutes les conquêtes qu'ils feroient dont ils pouroient s'enrichir beaucoup.

Tandis qu'Henry faisoit les dernieres instances auprés d'eux pour leur persuader de ne le pas abandonner en si beau chemin, la Reine vint appuyer tout ce qu'il disoit en ajoutant les larmes aux prieres & leur remontrant que s'il leur plaisoit de rester avec eux elle sacrifieroit toutes choses pour reconnoître les bons services qu'ils leur auroient rendus : qu'ils n'auroient pas plûtôt les talons tournez, que Pierre viendroit fondre sur eux & reprendre Burgos. Elle les cajola si bien que le *Besque de Vilaines* également touché de son discours & de ses pleurs declara qu'il avoit toûjours ouy dire que ce n'étoit point assez de commencer une affaire si l'on ne la poussoit jusqu'au bout en la couronnant : qu'ils trouve-

trouveroient dans ce même Païs le champ large pour faire la Guerre aux Juifs & aux Sarrazins : qu'enfin si l'on l'en vouloit croire, on iroit tout droit de ce pas attaquer Tolede pour y surprendre Pierre qui se trouveroit pris au dépourveu. La Reine charmée d'entendre un discours qui quadroit si fort à ses sentimens & à ses interêts, ne se put tenir d'embrasser celuy qui prenoit son party d'une maniere si genereuse. Bertrand, le Maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, Gautier Hüet & tous les autres Generaux se laisserent entraîner à l'avis du Besques.

Il fut donc resolu que dés le lendemain l'on marcheroit du côté de Tolede Pierre fut bientôt informé de ce mouvement par un Espion qui vint à tuëcheval l'avertir qu'il alloit avoir sur les bras Henry secondé de Bertrand & de la Blanche Compagnie : que la Reine y étoit aussi en personne, qui par ses carresses & les attraits de sa beauté les animoit tous à le venir assieger dans cette grande Ville. Pierre eut tant de frayeur de cette nouvelle, qu'il nosa pas les attendre & declara dans son Conseil, qu'il étoit resolu de sortir de Tolede plûtôt que d'y demeurer enfermé davantage. Il appella les principaux Bourgeois pour leur faire entendre que sa retraite ne les devoit point alarmer : puis qu'elle ne tendoit qu'à revenir promptement sur ses pas pour leur amener du secours. Il les exhorta de se bien defendre & de luy garder durant son absence la fidelité qu'ils luy devoient : puis qu'ils avoient de bonnes murailles & des vivres pour plus d'une année. Ceux de Tolede luy promirent de demeurer toûjours inviolablement attachez à son service & de tenir bon contre ses ennemis jusqu'à ce qu'il fût de retour avec le secours, qu'ils le prioient d'être le plus prompt qu'il luy seroit possible.

Les choses étant arrétées ainsi de part & d'autre, Pierre ne songea plus qu'à partir au plûtôt faisant charger sur des mulets son or, son argent & ses meubles les plus riches & les plus precieux sans oublier une *Table d'or* d'un prix inestimable & toute chargée de pierres precieuses & de fines perles d'Orient

fort rondes & fort grosses, dans la quelle on avoit enchassé les portraits en or des douze Pairs de France. On ajoûte que cette Table que Pierre avoit en possession portoit une grosse escarboucle au milieu des autres pierreries, à laquelle on donnoit deux proprietez admirables. La premiere c'est qu'elle luisoit la nuit avec autant de clarté que le Soleil fait en plein jour, la seconde c'est que si l'on en approchoit du poison elle changeoit aussitôt de couleur & devenoit noire comme un charbon. Ce malheureux Prince menant avec soy tout cet équipage fit une traite de quinze lieües, & vint coucher à Cardonne, pour de là s'aller cacher dans une forest longue de cent lieües & large de quinze, tant il étoit epouvanté du peril qui le menaçoit. Henry de son côté continuant sa route approcha de Tolede avec son Armée. Tous les habitans de la campagne voisine se jetterent dedans avec tout ce qu'ils purent retirer de leurs biens, tant il y avoit de frayeur dans tout le plat Païs..

Henry devant que d'entreprendre un Siege dans les formes, trouva bon de sonder les principaux Bourgeois de la Ville pour les pressentir s'ils seroient eloignez de capituler avec luy. Ce fut dans cet esprit qu'il envoya des passeports à ceux qui voudroient le venir trouver pour concerter quelque accommodement. L'Evêque de Tolede fit assembler les plus notables Bourgeois dans l'Hôtel de Ville & leur exposa qu'il étoit tout evident, que Pierre ayant emporté tout ce qu'il avoit de plus precieux, n'avoit aucune pensée de retourner chez eux, encore moins de leur amener du secours : que cependant se voyans hors d'état de se bien defendre, ils devoient aviser au plûtôt à ce qu'ils avoient à faire dans un peril si eminent, & que s'ils étoient pris d'assaut comme il n'en doutoit pas, il leur en coûteroit leurs biens & leurs vies : qu'il étoit donc d'avis pour prevenir un si grand malheur, qu'ils se rendissent au Prince Henry, dont ils auroient plus de sujet de se loüer que de Pierre le Cruel, dont la domination leur avoit toûjours paru si tyrannique.

Son sentiment fut reçu de tout le monde avec une égale

chaleur, & pour venir des paroles aux effets on luy mit entre les mains les clefs de la Ville, en le conjurant de partir incessamment pour les rendre en celles d'Henry. L'Evêque se mit aussitôt en chemin se faisant accompagner des Bourgeois de la Ville les plus riches & les plus distinguez. Il trouva sur sa route ce Prince qui s'approchoit d'eux. Ce Prelat fit son compliment au nom des habitans à la tête desquels il étoit, & luy presenta les clefs de Tolede avec toute la soumission possible. Il luy témoigna qu'il étoit chargé de luy faire hommage & de le reconnoître de la part de tous les Bourgeois de cette grande Ville comme leur Souverain legitime & leur Roy, le priant de souffrir qu'ils se donnassent tous à luy comme ceux de Burgos.

Henry les reçut sous son obeïssance aux mêmes conditions que ces derniers. Ils regalerent ce Prince de fort beaux presens & logerent une partie de l'Armée dans leurs fauxbourgs. Henry distribua tous ces dons aux principaux Seigneurs ausquels il avoit obligation de l'heureux succés de ses affaires. Bertrand & les autres Chevaliers qui l'avoiét accópagné dans ces dernieres expeditions n'y furét pas oubliez. Il apprit que Pierre s'étoit retiré dans Cardonne, il prit la resolution de l'en faire fuir comme il avoit fait de Burgos & de Tolede : mais avant que de se mettre en marche pour ce sujet, il voulut donner ordre à ses affaires en recevant le serment de fidelité de ceux de Tolede, dans laquelle il laissa la Reine pour entretenir tout le monde dans l'obeïssance & de plus en plus affermir sa Domination recente par les manieres engageantes de cette Princesse. Henry ayant à passer une forest large de quinze lieües, fit prendre des vivres à ses Troupes & comme elle étoit pleine de Lions, d'Ours de Leopards & de Serpens, il ordonna que personne ne sortît de ses rangs & ne se debandât : car ceux qui ne se tenoient point serrez & sémancipoient à droite & à gauche étoient aussitôt devorez. En effet ils furent étonnez d'en voir un si grand nombre. Leurs oreilles étoient rebattuës du rugissement des Lions & du siflement des Serpens. Ce trajet leur coûta beaucoup à passer mais aprés qu'ils l'eurent

franchy toute l'Armée se trouva prés de Cardonne, dont Pierre sortit aussitôt à la hâte aprés qu'il eut appris qu'il n'étoit plus Maître de Tolede & qu'on le cherchoit par tout pour le prendre, il se mit à faire beaucoup d'imprecations contre sa mauvaise fortune, disant qu'il n'avoit aucuns Sujets fidelles & que tous se faisoient un merite de le trahir, les Religieux de même que les seculiers, & que s'il pouvoit jamais tenir Bertrand dans ses mains, il assouviroit sur luy toute sa cruauté.

Le Comte de Castres luy voyant plaindre son malheureux sort, luy conseilla de s'accommoder avec Henry à condition de luy laisser Cardonne Tolede & Seville dont ce Prince luy feroit hommage & luy rendroit la Ville de Burgos: qu'outre, cette condition reciproque il pouroit compter à Bertrand la somme de deux cens mille livres pour la partager avec ceux qui l'avoient accompagné dans cette expedition l'assûrant qu'avec ce petit sacrifice toute cette Armée se dissiperoit & ne se pouroit jamais rallier, & qu'il luy seroit fort aisé par là de triompher en suite d'Henry, qui se voyant privé de tout ce secours periroit infailliblement & ne luy pouroit plus contester la Couronne.

Cet avis étoit si judicieux & si sensé, que Pierre y entra volontiers avec toute sa Cour: il fallut donc jetter les yeux sur quelques personnes insinüantes, sages & discrettes, qui pûssent ménager avec succés une negociation de cette importance. On choisit des Ambassadeurs de cette trempe & de ce caractere, qui se rendirent en grande diligence au camp des ennemis qu'ils trouverent assis auprés d'une riviere qui couloit prés de cette forest qui leur avoit fait tant de peine à passer. Henry, Bertrand & toute la Compagnie Blanche se rafraîchissoient auprés de ces eaux. Ces Deputez s'adresserent d'abord aux principaux Commandans de l'Armée, dont le Besque de Vilaines, Hugues de Caurelay & Olivier de Mauny, étoient des premiers. Ils les supplierent de la part de Pierre qui les avoit envoyez auprés d'eux, de vouloir bien s'interesser dans la paix tant desirable entre les deux Freres,

aux conditions qu'on avoit déja projettées, ajoutans que s'ils couronnoient cette affaire & vouloient tourner leurs armes contre *Grenade* ou *Belmarin*, que les Juifs & les Sarrazins possedoient, ce Prince leur offroit trente mille Espagnols qui durant trois mois les serviroient gratuitement pour cette conquête.

Cette proposition surprit fort Henry, qui s'apperçut bien qu'elle tendoit à ruïner toutes les mesures qu'il avoit prises contre Pierre. Les Seigneurs luy demanderent ce qu'il en pensoit, il répondit que c'étoit un piege qu'on luy tendoit pour le faire tomber dans le precipice, & qu'on luy vouloit ôter toute la force qu'il avoit, en le privant de tous les Braves qui avoient épousé sa querelle, afin d'avoir ensuite plus de prise sur luy : qu'il entreroit volontiers dans le party qu'on luy proposoit, pourveu que Pierre luy donnât pour ôtages sa propre Fille avec Ferrand de Castres, & cinquante Bourgeois des plus riches. Les Deputez luy declarerent qu'ils n'avoient aucuns ordres, ny aucun caractere pour transiger là dessus avec luy. Ce Prince ajoûta qu'outre tous ces ôtages il vouloit encore que Pierre luy mît dans les mains *Daniot* & *Turquant* ses deux principaux Affidez qui avoient tant de part à tous ses conseils, ou plûtôt les deux scelerats qui n'avoient point rougy de commettre le meurtre du monde le plus execrable sur la personne de la Reine *Blanche* de Bourbon sa Femme, dont Pierre étoit luy même l'auteur & le complice : & qu'il avoit envie de leur faire expier par les flammes un crime si horrible : il pria même ces deux Deputez de luy faire l'amitié d'arréter ces deux meurtriers, en cas que Pierre prit le party de fuir de Cardonne comme il avoit fait auparavant de Burgos & de Tolede.

La nouvelle que ces deux envoyez donnerent à Pierre, que son ennemy luy demandoit pour ôtages sa propre Fille, & le Comte Ferrand de Castres, l'alarma beaucoup, & luy fit bien comprendre que la proposition qu'il avoit faite ne seroit d'aucun succés. Elle gâta même si fort ses affaires, que ce Comte qui luy avoit donné ce conseil voyant qu'on le

le mettoit en jeu craignit qu'on ne l'embarquât trop avant, & prit la resolution de quitter la Cour de ce Prince, de peur qu'il ne l'entraînât dans sa perte. Il se déroba secrettement de sa compagnie, sans luy témoigner le sujet de sa retraite & sans prendre congé de luy. Cette demarche peu civile étonna beaucoup ce malheureux Prince & luy fit dire qu'il voyoit bien que tout le monde l'abandonnoit. Il prit donc la resolution de sortir de Cardonne: mais avant que de faire ce pas, il en assembla les Bourgeois, & les conjura de luy être fidelles, en n'imitant pas la defection de Burgos & de Tolede qui l'avoient lâchement trahy : mais son evasion fit ouvrir les portes de Cardonne à Henry tout aussitôt que Pierre en fut sorty pour se rendre à Seville. Cette derniere Ville regala ce Prince fugitif de son mieux, & luy fit tous les honneurs qu'il devoit attendre de sa qualité: mais toute sa joye fut troublée, quand il apprit que Cardonne s'étoit renduë à son ennemy.

Quoy que Seville fût extremement forte étant defenduë de trois Citadelles, dont l'une étoit occupée par des Juifs, l'autre par des Chrétiens, & la troisiéme par des Sarrazins cependant Pierre ne s'y trouvoit pas plus en sûreté qu'ailleurs, & ne put s'empêcher de faire sentir son chagrin à ces deux Juifs, *Daniot* & *Turquant* qui par leurs pernicieux conseils l'avoient embarqué dans toutes les méchantes affaires qu'il avoit à soûtenir. Il leur reprocha qu'ils étoient la cause de tout son malheur, depuis qu'ils luy avoient malicieusement conseillé de faire mourir la Reine *Blanche*, s'étant eux mêmes rendus les Ministres & les instrumens de cette cruauté pour assouvir leur vengeance particuliere: que depuis ce detestable meurtre ils luy avoient attiré l'indignation de tous ses Sujets, & la revolte de son propre Frere qui le menoit battant par tout: qu'ils meritoient qu'il les fit punir du dernier supplice: mais qu'il se contentoit de les bannir pour jamais de sa Cour, dont il leur defendoit d'approcher sous peine de la vie.

Ces deux Juifs obeïrent sans repartir & sans entreprendre

de se disculper auprés de ce Prince irrité dont ils redoutoient la colere. Ils prirent le chemin de Lisbonne pour se mettre à couvert de l'orage qui les ménaçoit : mais par malheur ils furent rencontrez un matin par Mathieu de Gournay Chevalier Anglois qui les surprit sortans d'un vallon, comme il alloit au fourrage. Il ne les apperçut pas plûtôt qu'il vint à eux l'épée à la main, leur commandant de se rendre, ou qu'il leur en coûteroit la vie. Ces deux miserables tremblans de peur luy crierent misericorde, il leur demanda s'ils étoient Juifs ou Sarrazins, *Turquant* luy repondit qu'ils étoient Juifs à la verité : mais que s'il avoit la bonté de ne les point faire mourir, ils luy promettoient de luy livrer dans le lendemain la Ville de Seville. Le Chevalier les assûra que non seulement ils auroient la vie sauve : mais qu'ils seroient recompensez à proportion d'un service si essentiel, s'ils étoient assez heureux & adroits pour faire ce coup. *Turquant* reprit la parole en luy revelant les moyens dont il se serviroit pour en venir à bout. Il luy fit entendre que les Juifs ayant dans Seville un quartier separé, qu'ils ouvroient & fermoient quand il leur plaisoit, il luy seroit aisé d'entrer dans le lieu qu'ils occupoient & d'en gagner les Principaux avec lesquels il avoit de secrettes intelligences: qu'il tourneroit si bien leurs esprits qu'il les feroit condescendre à ce qu'il voudroit pourveu qu'on leur promît qu'en facilitant aux Troupes d'Henry la prise de la Ville, on ne toucheroit point à leurs biens encore moins à leurs vies.

Mathieu de Gournay goûta fort cet expedient & voulut que l'un des deux en fût la caution. *Daniot* s'offrit de demeurer auprés de luy comme garant du succés de cette entreprise. Mathieu mena l'autre au Prince Henry pour l'informer des mesures qu'il avoit meditées pour l'execution d'un si grand dessein, les moyens qu'on luy proposa luy parurent faciles, il ne sagissoit plus que d'en faire la tentative. Turquant se mit en devoir de sonder là dessus les Juifs, il se coula par une poterne & se glissant au pied des murailles de la Citadelle qu'ils occupoient, il cria d'en-bas à ceux qui fai-

soient le guet & la sentinelle sur le haut des murs qu'ils eussent à luy faire ouvrir le guichet & qu'il avoit une affaire capitale à leur communiquer.

On courut aussitôt à luy pour le faire entrer, chacun de cette Nation luy fit mille honnêtetez. On le mena devant les Maîtres de la Loy qui luy demanderent le sujet de son arrivée si precipitée Il leur exposa que Pierre étoit tres-mal intentionné pour eux, & que s'ils ne prenoient contre luy de fort promptes precautions ils ne pouroient pas eviter les funestes effets de son ressentiment. Il ajoûta qu'il avoit déja commencé de faire voir son mauvais courage en le banissant de sa Cour avec Daniot soûs des menaces tres-severes, & qu'ils devoient au plûtôt aviser ce qu'ils avoient à faire s'ils vouloient conserver leurs biens & leurs vies. Les plus considerables & les plus distinguez de cette Nation tout consternez d'une nouvelle si étrange, luy demanderent à luy même quelles mesures il leur conseilloit de prendre dans une si fâcheuse conjoncture. Il leur témoigna qu'il avoit déja fait quelques avances là dessus en leur faveur, & qu'il avoit obtenu d'Henry, qu'il ne leur seroit fait aucun tort s'ils luy donnoient l'entrée de leur Fort pour y mettre ses gens à couvert, en attendant qu'ils épiassent l'occasion d'attaquer la Ville, & d'y mettre tout à feu & à sang Les Juifs ne balancerent point à entrer dans ce dessein quelque perfide & lâche qu'il fût : parce qu'ils ne pouvoient se sauver que par là. Le saint jour du Dimanche fut choisy pour cette entreprise : parce que semblables à leurs Ancêtres, ils faisoient scrupule d'y travailler un samedy jour du Sabat, & n'en avoient point de vendre une Ville, & de livrer leur Prince à ses ennemis. Turquant ayant ainsi tout concerté comme il le desiroit, alla rendre compte de tout à Mathieu de Gournay, qui le mena parler aussitôt à Henry.

L'impatience qu'ils avoient eu tous deux d'annoncer une nouvelle qui devoit être agreable à ce Prince ne leur fit pas prendre garde aux gens qui se trouverent presens à ce complot & cette beveüe deconcerta toute l'entreprise : car une belle

belle Juifve s'étant rencontrée là, prêta l'oreille à tout ce qu'ils dirent, & comme elle étoit la Maîtresse de Pierre, & qu'elle avoit un grand interêt à sa conservation, elle se déroba secrettement de nuit pour luy venir dire tout le secret de la conspiration, luy faisant un detail fort exact & fort circonstancié de toute cette trame, dont les principaux Auteurs étoient ces deux scelerats *Daniot* & *Turquant* qu'il avoit banny & qui pour se venger en vouloient à sa vie. Le Roy Pierre eut d'abord beaucoup de peine à croire une nouvelle si funeste : mais la Juifve la luy confirma par tant d'endroits & par tant de sermens, que ce Prince n'en doutant plus, la remercia de la part qu'elle prenoit si fort à ce qui touchoit sa personne & ses interêts, & l'embrassa sur l'heure avec une tendresse toute pleine de reconnoissance & d'estime pour sa fidelité, luy promettant de la recompenser avec usure d'un si bon office & de la rendre heureuse durant toute sa vie. La Juifve ayant fait sa cour aux dépens de ceux de sa Nation, s'en retourna dans la Juifverie fort satisfaite de l'avis, qu'elle venoit de donner à Pierre à leur insçû.

Les Juifs qui sçavoient les engagemens de cœur qu'elle avoit avec le Roy Pierre, essayerent de la pressentir sur les plus secrets desseins de ce Prince, se persuadans que la grande amour qu'il avoit pour elle, ne luy auroit pas permis de luy faire mystere de rien. Cette Dame leur dit froidement qu'elle croyoit que les approches d'Henry l'obligeroient d'aller bientôt en Portugal. En effet Pierre prit la resolution de quiter Seville dés le lendemain, sur l'avis qu'il avoit reçu de la Juifve qu'on en vouloit encore plus à sa personne qu'à la Ville. Il fit donc trousser son bagage en grande diligence, & fit le même compliment à ceux de Seville que celuy qu'il avoit fait aux habitans de Burgos, de Tolede & de Cardonne, les conjurant de se bien defendre contre Henry jusqu'à son retour qui seroit bien prompt : puis qu'il ne partoit que pour aller demander du secours aux Rois de Grenade & de Belmarin : leur promettant de revenir incessamment & de fondre avec toutes ces forces sur

son Frere, sur Bertrand & sur toutes leurs Troupes, & que si l'un & l'autre tomboient dans ses mains il ne leur feroit aucun quartier. Les Bourgeois de Seville, luy firent aussi les mêmes protestations de fidelité que les autres Villes, & le prierent de les venir au plûtôt animer par sa presence à soûtenir le choc de leurs communs ennemis.

La belle Juifve qui s'étoit trouvée presente à la conjuration que *Turquant* avoit tramée contre Pierre, quand il entra dans la Juifverie pour débaucher ceux de cette Nation du service de ce Prince, remarqua ceux qui luy paroissoient les plus mal intentionnez pour luy, dont elle luy donna la liste par écrit. Pierre voulant s'en venger feignit d'avoir besoin de leur Cortege sur sa route, leur disant pour les endormir & les engager à le suivre qu'ils les avoit toûjours reconnu fort fidelles & qu'ils luy feroient plaisir de l'accompagner dans le voyage qu'il alloit entreprendre. Ils crûrent que cette demande étoit moins un piege qu'un effet de la confiance qu'il avoit en eux. Ils se firent donc un merite de s'acheminer avec luy: mais aussitôt qu'il eut gagné la nuit dans sa route il les fit tous pendre. Quand il eut fait cette cruelle execution il voulut poursuivre sa marche: mais la grande obscurité le faisant tomber dans l'égarement, il se trouva fort embarrassé donnant tout au travers des hayes & des fossez sans sçavoir à quoy s'en tenir, & faisant mille imprecations contre son mauvais sort, tantôt reclamant le secours du Ciel & tantôt celuy des Demons.

On avoit beau luy remontrer les impietez qu'il commettoit, il demeuroit toûjours endurcy sans se laisser fléchir par les prieres de ses amis qui l'exhortoient de rentrer un peu en luy même & de reconnoître son Dieu dans le peril où il étoit. Le tonnerre vint au secours des hommes & gronda sur sa tête avec tant de fracas & de bruit qu'on croyoit qu'il se rendroit à cet avertissement du Ciel: mais il ne fit pas seulement le Signe de la Croix & continua de vomir contre Dieu des blaphemes encore plus execrables, disant que s'il étoit tout puissant il ne l'abandonneroit pas de la

forte. Le temps étoit si noir, qu'ils ne sçavoient pas tous mettre un pied devant l'autre, quand Pierre s'avisa de faire porter devant eux sa table d'or sur une mule, afin que l'escarboucle dont nous avons parlé, jettant un grand brillant par tout, leur servît de guide & de lumiere pour les éclairer au milieu de la nuit. Elle fut d'un fort grand secours à ce malheureux Roy que l'on talonnoit de fort prés : car quand ceux de Seville apprirent la cruelle execution qu'il avoit fait faire de leurs principaux Bourgeois, ils ne respirerent plus que vengeance contre ce barbare.

Henry, Bertrand & toute la Blanche Compagnie se servirent d'une si favorable occasion pour se presenter devant les murailles de cette Ville. L'intelligence qu'ils avoient déja dans la Place avec les Juifs en facilita beaucoup la reddition, les Chrétiens & les Sarrazins firent quelque mine de resister : mais les Juifs étans soûtenus d'Henry, de Bertrand du Maréchal d'Andreghem, d'Hugues de Caurelay, de Mathieu de Gournay, de Gautier Hüet, du Besque de Vilaines tout plia devant eux, & les Bourgeois se joignirent avec eux, contre la Garnison qui se voyant attaquée de tous côtez mit les armes bas & se rendit à la discretion du Vainqueur, qui bien loin de faire main basse sur elle, aima mieux luy donner quartier que de repandre le sang de tant de gens qui pouvoient encore combattre pour une meilleure cause, que celle de Pierre, Prince reprouvé de Dieu & hay des hommes pour tant de cruautez qu'il avoit commises & qui l'avoient rendu l'horreur & l'execration de ses Sujets aussi bien que de ses ennemis : si bien qu'Henry fit son entrée dans Seville à la tête de son Armée. Les Bourgeois luy en presenterent les clefs luy rendirent leurs hommages, & luy prêterent le serment de fidelité.



CHAPITRE XIX.

De la vaine tentative que fit Pierre *auprés du Roy de* Portugal *pour en obtenir du secours. Et du prix que* Mathieu de Gournay *Chevalier Anglois remporta dans un Tournoy, contre des Portugais.*

PIerre voyant toutes ses affaires deplorées, & qu'Henry s'étoit presque rendu Maître de toute l'Espagne, il se persuada que le Roy de Portugal auroit quelque compassion de son infortune, & voudroit bien luy prêter la main pour le rétablir dans ses Etats. Ce fut dans cet esprit qu'il l'alla trouver à Lisbonne. Il luy exposa l'usurpation pretenduë, que le Prince Henry venoit de faire en son Royaume, assisté des armes de Bertrand du Guesclin, qui s'étoit mis à la tête de grand nombre d'Avanturiers pour luy ôter sa Couronne. Il le supplia de le vouloir tirer de ce mauvais pas, en luy donnant le secours dont il avoit besoin pour reprendre toutes les Places que la perfidie de ses Sujets luy avoit fait perdre. Le Roy de Portugal l'assûra que son sort étoit bien à plaindre: mais qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entrer ouvertement dans son affaire, & s'attirer sur les bras une Guerre avec les François de gayeté de cœur: que cependant il pouvoit compter que s'il vouloit établir son sejour en Portugal, il le feroit servir en Roy, luy donnant tous les Officiers qui sont ordinairement employez auprés de la Personne d'un Souverain. Pierre le remercia de ses honnêtetez, & dissimula le chagrin qu'il avoit dans le cœur de se voir éconduit.

Il s'avisa d'une autre ressource, il se souvint que le Prince de Galles avoit été souvent aux mains avec les François, &

qu'il n'étoit pas leur amy. Cette pensée fut fort soûtenuë par le Roy de Portugal, auquel il s'ouvrit là dessus, & qui luy conseilla de prendre ce party, luy disant qu'il n'étoit pas necessaire qu'il fit le trajet pour passer en Angleterre : puis qu'il trouveroit dans la Guienne le Prince de Galles, qui selon toutes les apparences épouseroit ses interêts avec chaleur, ayant avec soy des fort belles Troupes, avec lesquelles il avoit remporté de grands avantages contre les François : qu'il pouvoit compter par avance, que son voyage auroit un succés infallible : puis qu'il y avoit longtemps que les mains luy démangeoient contre cette Nation, sur laquelle il ne cherchoit que quelque specieux pretexte pour faire des conquêtes.

Ces raisons encouragerent Pierre à prendre le chemin de Bordeaux pour y parler au Prince de Galles qui y tenoit sa Cour. Il fit donc preparer un vaisseau sur lequel il chargea ce qu'il avoit de plus riche & de plus precieux, sans oublier sa Table d'or, & puis il y monta suivy de vingt cinq Chevaliers, de cinquante Ecuyers Espagnols, & de grand nombre de Juifs qui luy faisoient une fort fidelle compagnie. Durant cet embarquement de Pierre pour Bordeaux, Henry son ennemy ne s'endormoit pas. Il assembla son Conseil, auquel assisterent Bertrand, le Maréchal d'Andreghem, Hugues de Caurelay, le Sire de Beaujeu, Mathieu de Gournay & tous les autres Generaux les plus distinguez de l'Armée, il leur fit part de la nouvelle qu'il avoit apprise, que Pierre étoit allé mandier du secours auprés du Roy de Portugal, & leur demanda quelles mesures il luy falloit prendre pour empêcher ce Prince d'entrer dans les interêts de son ennemy. Bertrand prit la parole & declara qu'il étoit à propos de depêcher en Portugal quelque Chevalier au plûtôt pour apprendre en quelle assiette étoit cette affaire, & que pour détourner un coup si dangereux, il falloit ménacer ce Roy d'entrer en armes dans ses Etats, & de luy donner tant d'exercice chez soy qu'il n'auroit pas le loisir de songer à secourir les autres : qu'aprés qu'ils auroient fait la conquête du Por-

tugal, ils pourroient attaquer les Royaumes de Grenade & de Belmarin, passer sur le ventre à tant de Juifs & de Sarrazins, dont ils étoient remplis & de la pousser jusques dans la Terre Sainte, pour se rendre Maîtres de Jerusalem & reprendre sur les Infidelles : ce que Godefroy de Boüillon le Grand avoit autrefois emporté sur eux.

On songea donc à choisir un homme de cœur & de talent pour bien s'aquiter de la commission dont on avoit envie de le charger auprés du Roy de Portugal. On jetta les yeux sur Mathieu de Gournay Chevalier Anglois, qui fut ravy d'avoir cet employ : parce qu'il mouroit d'envie de voir la Ville de Lisbonne & la Cour du Roy de Portugal. Il se mit en chemin luy dixiéme pour ce sujet. Il arriva dans cette Ville un peu devant dîner. Il n'eut pas plûtôt mis pied à terre dans l'Hôtelerie, qu'il eût la curiosité de demander à son Hôte si le Roy de Portugal étoit à Lisbonne, & ce que l'on disoit du Roy Pierre. Cet homme répondit que sa Majesté s'alloit bientôt mettre à table avec une tres-belle Dame qu'il venoit de marier avec un Prince de son Sang, & qu'il y auroit le lendemain un superbe Tournoy, dont il pouroit être le spectateur & prendre part à cet agreable divertissement : qu'à l'égard du Roy Pierre, il étoit à Bordeaux auprés du Prince de Galles pour luy demander du secours contre Henry, Bertrand, & tous les autres Chevaliers François, & que s'il l'obtenoit, il luy seroit fort aisé de faire lâcher prise à ceux qui l'avoient dépoüillé de ses Etats.

Mathieu de Gournay fut surpris de cette nouvelle : & tandis qu'il se mettoit sur son propre pour se presenter devant le Roy de Portugal, il ne put s'empêcher de dire qu'étant Anglois de Nation, il ne pouroit plus servir Henry contre Pierre, si le Prince de Galles son Maître se declaroit pour ce dernier. Il se rendit ensuite au Palais dans un équipage fort leste. Il rencontra sur les degrez de l'escalier un autre Anglois qu'il connoissoit de longue main, pour s'être trouvez ensemble à la Bataille de Poitiers. Aprés s'être embrassez l'un l'autre, le dernier se chargea d'aller dire au Roy la

venuë de Mathieu, luy promettant qu'il auroit de sa Majesté tout le plus favorable accueil qu'il pouroit desirer. En effet il en fit à son Maître un portrait fort avantageux, luy disant que ce Chevalier qui venoit de la part d'Henry, étoit un Gentilhomme d'un merite fort singulier, & qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans les armes.

Quand il eut ainsi pris les devans en sa faveur, il le revint trouver pour le presenter au Roy : mais il trouva sur sa route les Maîtres d'hôtel de sa Majesté, qui venoient à sa rencontre pour luy faire honneur & l'introduire fort civilement dans la chambre du Roy, devant lequel Mathieu de Gournay fit mine de fléchir le genou : mais ce Prince ne le voulant pas permettre, le prit aussitôt par la main pour le relever, & luy demanda comment Henry se portoit & tous les Braves qui l'avoient secondé dans son expedition d'Espagne, qui luy avoit été plus glorieuse que juste : parce qu'on n'a jamais bonne grace d'envahir les Etats d'un legitime Souverain. De Gournay voyant qu'il étoit prevenu contre Henry, le desabusa de l'erreur dans laquelle il étoit, luy representant qu'il avoit plus de droit à la Couronne d'Espagne que Pierre, & que le sujet de la commission dont on avoit trouvé bon de le charger auprés de sa Majesté, ne tendoit qu'à sçavoir si dans le fonds il étoit vray qu'elle voulût embrasser les interêts de Pierre contre Henry : que si cette nouvelle qui couroit étoit veritable, il avoit ordre de prendre aussitôt congé d'elle, & de se retirer. Le Roy de Portugal luy dit ingenûment, qu'il s'étoit ouvert là dessus en presence de toute sa Cour : qu'il étoit bien vray que Pierre luy avoit demandé du secours : mais qu'il étoit encore plus vray qu'il le luy avoit refusé, ne voulant pas troubler le repos de ses peuples, en attirant dans ses Etats une Guerre étrangere, dont il se passeroit fort bien.

Mathieu luy témoigna que le Prince Henry luy sçauroit bon gré de ce qu'il avoit bien voulu ne luy pas être contraire dans la Justice de ses Armes. Le Roy le fit asseoir à sa table, & le regala de son mieux, le faisant entrer dans

tous les divertissemens qu'on donnoit à la nouvelle Epouse, & dans tous les honneurs qu'on luy faisoit. On n'y épargna pas les joüeurs d'instrumens : mais leurs concerts ne plurent aucunement à Mathieu de Gournay qui n'étoit pas fait à ces sortes de cacofonies, dont les tons étoient si discordans, qu'ils luy écorchoient les oreilles. Il ne put dissimuler le peu de goût qu'il prenoit à cette grossiere symphonie, disant qu'en France & en Angleterre la Musique avoit bien d'autres charmes, & que les instrumens y étoient touchez avec beaucoup plus de delicatesse. Le Roy luy fit entendre qu'il avoit deux hommes de reserve qui n'avoient point leurs semblables au monde sur cet art, & que quand il les auroit entendu il en seroit tellement enchanté, qu'il conviendroit que dans toute l'Europe personne ne pouvoit encherir sur le talent qu'ils avoient d'enlever le cœur par l'oreille. Le Chevalier luy témoigna qu'il s'estimeroit heureux s'il pouvoit avoir part à ce plaisir.

Ce Prince les fit appeller, ils entrerent dans la Salle avec une fierté qui surprit Mathieu de Gournay : car outre qu'ils étoient vétus comme des Princes, ils avoient derriere eux chacun un valet qui portoit leurs instrumens. Ce Chevalier s'attendoit à quelque chose de fort rare : mais il ne put se tenir de rire quand ils commencerent à joüer comme ces vielleurs, qui vont en France par les villages quémander par les tavernes & les cabarets. Le Roy voulut sçavoir le sujet de sa raillerie : mais ce Prince fut encore bien plus déconcerté quand le Chevalier l'assûra que ces instrumens étoient le partage des Aveugles, & des Gueux, à qui l'on donnoit l'aumône, quand ils avoient joüé deux, ou trois fois, de la sorte que venoient de faire ces deux hommes qu'il estimoit tant. Il en eut tant de confusion, qu'il jura qu'il ne s'en serviroit plus. En effet il leur donna congé dés le lendemain, ne voulant plus retenir à sa Cour de ces sortes de gens, qui luy faisoient affront devant les étrangers, qui seroient capables de le tourner en ridicule, quand ils diroient par tout que le Roy de Portugal n'avoit point de plus agreable concert, ny de

de plus charmant plaiſir que celuy d'entendre des vielleurs, qui ſont par tout ailleurs ſi communs & ſi mépriſez dans toute l'Europe.

Le Roy de Portugal crut qu'il ſe tireroit mieux d'affaire en donnant au Chevalier de Gournay le ſpectacle du Tournoy, dans lequel il le voulut même engager & le mettre de la partie, luy diſant qu'il avoit appris que les Anglois excelloient par deſſus toutes les autres Nations dans ces ſortes d'exercices, & qu'il luy feroit plaiſir de montrer ſon adreſſe & ſa force dans cette lice en preſence de toute ſa Cour : qu'une ſi belle aſſemblée meritoit bien qu'un Chevalier auſſi galant que luy, s'en donnât la peine. Il le cajola ſi bien, luy vantant la valeur des Anglois, que rien n'étoit capable d'étonner, & qui ſortoient avec un ſuccés admirable de toutes les expeditions qu'ils entreprenoient, que ce diſcours enfla le cœur du Chevalier & luy donna tant de vanité, qu'il ne feignit point de répondre qu'il prêteroit le colet à qui oſeroit meſurer ſes forces avec luy : que depuis qu'il s'étoit mis ſur les rangs dans ces ſortes de combats, il avoit toûjours remporté l'avantage. & que tout le monde luy faiſoit la juſtice de croire qu'il avoit eu beaucoup de part au gain que les Anglois avoient fait de la Bataille de Poitiers. Cette repartie donna plus d'ardeur au Roy de le voir entrer dans cette carriere avec les autres, & pour l'échaufer davantage à condeſcendre à ſon deſir. Il luy declara qu'il deſtinoit un prix pour celuy qui feroit le mieux, & ſortiroit de cette lice avec plus de ſuccés, que le plus adroit auroit pour recompenſe une belle mule qui valoit cent marcs d'argent, dont la ſelle étoit toute d'yvoire, & le harnois d'or. Il la fit même mener ſoûs les fenêtres de ſon Palais, afin que tout le monde la vît, & qu'elle excitât davantage l'envie de ceux qui ſeroient en competance pour remporter un ſi riche prix.

Le Chevalier ſe promettoit de ſon experience qu'elle ne luy échaperoit point. La nouvelle ſe répandit par toute la Cour & toute la Ville de Liſbonne, qu'un Anglois devoit faire admirer ſa force & ſon adreſſe dans le Tournoy qui ſe

feroit le lendemain, pour rendre les Nopces de la Princesse d'autant plus celebres. Ce spectacle extraordinaire attira sur la Place tout ce qu'il y avoit de gens curieux pour être les témoins de la gloire, ou de la honte de ce Chevalier. Toutes les Dames remplirent les balcons, les fenêtres, & les échafaux, ayant encore plus d'envie d'attirer sur elles les yeux de tout le monde, que l'Anglois n'en avoit de faire admirer le talent qu'il avoit de bien manier un cheval, & de le pousser contre un autre pour luy faire perdre les étriers & le renverser par terre. Les Chevaliers qui devoient être de la partie parurent sur les rangs pour entrer en lice, & faisoient sur la Place fort belle contenance. On trouva bon d'ouvrir ce Combat à la pointe du jour pour éviter la grande chaleur qu'il eût fallu necessairement essuyer, si l'on eût commencé plus tard. Il y eut dans ce Tournoy force casques abbattus, force lances brisées, & beaucoup de chevaux renversez.

Mathieu de Gournay remporta toûjours l'avantage, & renversa plus de cent Chevaliers par terre, qui furent culbutez avec leurs chevaux les uns aprés les autres. Chacun battoit des mains en faveur de l'Anglois, dont les coups étoient portez avec tant de roideur, que personne ne pouvoit les parer. Le Roy de Portugal voyoit avec chagrin toute cette manœuvre, disant en soy-même que cet Etranger au sortir de sa Cour parleroit avec mépris des Portugais, & decrediteroit leur Nation dans toute l'Europe, se vantant qu'aucun d'eux n'avoit pû se defendre de faire devant luy la piroüette, & de coucher enfin sur le sable. Ce Prince se souvint qu'il y avoit parmy ses Officiers un Breton nommé *la Barre* hommé rentassé, qui avoit la reputation d'être un rude joüeur en matiere de joûte. Il l'appella pour le pressentir s'il se croyoit assez fort & nerveux pour entrer en lice contre l'Anglois. La Barre répondit qu'il luy prêteroit le colet volontiers, & qu'il esperoit sortir avec succés de cette affaire. On le fit armer pour cet effet, on luy donna l'un des meilleurs chevaux de l'Ecurie du Roy, afin qu'il ne luy

manquât rien pour agir avec avantage & triompher de son Antagoniste. Il se presenta sur les rangs dans cet équipage. Il vit l'Anglois qui paroissoit tout fier de ce qu'il venoit d'abbattre douze Chevaliers : mais sa contenance ne l'intimida point & luy donna même une plus grande demangeaison de le vaincre.

Tout le monde étoit dans l'attente & dans l'impatience de les voir aux mains. Cette curiosité fut bientôt satisfaite. La Barre fit son manege avec tant d'habileté, mania sa lance avec tant de force & poussa son cheval avec tant de roideur qu'il fit tomber l'Anglois par terre & mordre le sable à son cheval. La chûte de Mathieu fut si lourde, qu'il en eut le bras cassé, demeurant tout étourdy du coup qu'il avoit reçu, jusques là qu'il resta longtemps dans cette posture sans pouvoir remüer ny jambes, ny bras & sans pouvoir parler. Le Roy de Portugal ne fut pas fâché que l'on crût qu'un Ecuyer Portugais avoit humilié la fierté de l'Anglois, & qu'il y en avoit dans sa Nation d'aussi braves, & d'aussi adroits dans cet exercice, que dans l'Angleterre. Il commanda qu'on relevât Mathieu de Gournay pour le faire panser de sa blessûre. On luy banda le bras, & ce Prince le voyant estropié de la sorte, luy demanda quel sentiment il avoit des Chevaliers de sa Nation, Mathieu luy répondit qu'il avoit été bien puny de sa vanité: que celuy qui l'avoit traité de la sorte n'étoit pas un des apprentis dans le métier. On le fit mener au Palais avec beaucoup d'honnêteté pour l'y regaler, & cette petite disgrace ne luy ota rien de l'estime qu'il s'étoit aquise : car le Roy sçachant bien que ce n'étoit pas un Portugais mais un Breton qui l'avoit ajusté de la sorte ne laissa pas de luy faire present de la mule qu'il avoit meritée: puis qu'il avoit remporté ce prix sur tous les Ecuyers de sa Nation : mais ce Prince luy fit cette petite supercherie pour sauver l'honneur de son Païs.

Mathieu s'estima toûjours fort heureux de ce que la mule luy avoit été livrée comme le gage & la recompense de la gloire qu'il avoit aquise dans une si belle carriere : mais aprés

qu'il eut pris congé du Roy de Portugal, il fut un peu mortifié quand on luy vint dire à l'oreille que ce n'étoit pas avec un Portugais qu'il s'étoit battu, mais avec un Breton. Ce qui luy fit depuis écrire à ce Prince qu'il n'en avoit pas usé dans ce rencontre de fort bonne foy. Ce Chevalier reprit aussitôt le chemin de Seville pour rendre compte au Prince Henry du succés de sa commission. Quand on luy vit ainsi le bras en écharpe, on luy demanda d'où luy venoit cette blessûre, il compta toute son avanture & Bertrand qui se trouva là present fut ravy d'apprendre qu'un Breton luy avoit fait ainsi sentir la force de son bras. Quand l'Anglois eut fait son rapport & témoigné qu'il n'y avoit rien à craindre du côté du Roy de Portugal qui s'étoit declaré neutre dans la Guerre d'Henry contre Pierre: le premier luy demanda ce qu'étoit devenu le second & ce qu'on en disoit. Mathieu l'assûra que Pierre avoit pris le chemin de Bordeaux pour reclamer contre luy le secours & la protection du Prince de Galles & qu'il étoit necessaire qu'il assemblât au plûtôt son Conseil là dessus pour chercher les moyens de parer un coup si redoutable. Cette nouvelle n'accommodoit point les affaires d'Henry, qui avoit interêt d'avoir moins d'ennemis sur les bras & ce qui luy donna plus d'inquietude ce fut le compliment que luy fit Hugues de Caurelay l'un des plus braves de son party, luy disant qu'il étoit né Sujet du Prince de Galles & qu'il ne seroit plus en état de le servir s'il avoit Guerre contre luy : parceque ce seroit un crime de haute trahison s'il étoit pris les armes à la main contre son Souverain. Gautier Hüet, Jean d'Evreux, & tous les autres Chevaliers Anglois luy firent là dessus une même declaration. Henry convint avec eux qu'ils avoient toutes les raisons du monde de garder la fidelité qu'ils devoient à leur Prince : mais il les pria de rester toûjours avec luy, tandis que les choses étoient encore brutes & tres incertaines, & de ne le point quiter jusqu'à ce que la Guerre eût été tout à fait declarée par l'Angleterre contre luy. Tous ces Braves le luy promirent, si bien que toutes les esperances

d'Henry ne rouloient plus que sur la valeur de Bertrand du Guesclin, du Besque de Vilaines & du Maréchal d'Andreghem qui l'assûrerent qu'ils le serviroient jusqu'au bout contre le Roy Pierre sans aucune reserve.

CHAPITRE XX.

De la foudre du Ciel qui tomba miraculeusement sur Daniot *&* Turquant *ces deux scelerats accusez du meurtre de la Reine* Blanche, *& qui s'en voulurent purger en rejettant ce crime l'un sur l'autre, pour lequel on les fit combattre en champ clos.*

NOus avons dit que ces deux Juifs avoient rendu le Prince Henry Maître de Seville par leur perfidie. La recompense qu'ils en eurent fut une autorité presque souveraine qu'on leur accorda sur les Bourgeois de la même Ville, dont ils abuserent si fort qu'elle degenera bientôt en tyrannie. Les Juifs se voyans soûs le joug de leurs compatriotes qui ne les traitoient pas mieux que les autres, voulurent le secoüer par une accusation qu'ils intenterent contr'eux deposans qu'ils étoient les deux seuls Auteurs de la mort de la Reine *Blanche*, qu'ils avoient tuée sur son lit, tandis que cette Princesse étoit toute seule enfermée dans sa chambre faisant ses prieres à son Dieu dans le silence de la nuit. Henry qui connoissoit Daniot & Turquant par le seul endroit du bon office qu'il en avoit reçu quand ils avoient tramé la reddition de Seville en sa faveur, fut bien surpris quand il sçut qu'ils avoient été les deux Conseillers, & tout ensemble les deux executeurs de l'ordre barbare que Pierre leur donna de faire mourir sa propre Femme. Il les fit venir devant luy pour les interroger tous deux sur un crime si noir, & les menaça de

les faire tous deux brûler vifs s'ils luy cachoient la verité de ce deteſtable attentat. Daniot prit la parole & tacha de ſe diſculper, en diſant qu'il étoit bien vray que le Roy Pierre l'avoit envoyé comme Huiſſier pour autoriſer cette execution par quelque forme de juſtice: mais qu'il avoit eu tant d'horreur d'un ſi cruel arrêt qu'il n'avoit pas osé ſeulement mettre le pied dans la chambre, s'étant contenté de ſe tenir à la porte aprés avoir eſſayé cent fois de détourner Turquant de commettre une ſi grande inhumanité, qu'il étoit là pour rendre ce témoignage à la verité ſans rien déguiſer de tout ce qui s'étoit paſsé.

Turquant ſe voyant chargé par ſon complice luy donna le change avoüant tres ſincerement qu'ils avoient été tous deux les meurtriers de cette innocente Princeſſe & priant Henry de ne le point mettre à la gehenne pour en ſçavoir tout le detail: puis qu'il ſe confeſſoit criminel & qu'il ſçavoit bien qu'il ne pouvoit pas éviter le dernier ſupplice non plus que Daniot & ſix autres Juifs qui les avoient ſecondé pour faire ce coup execrable, Daniot l'interrompit en luy donnant un dementy, ſoûtenant qu'il n'avoit point entré dans la chambre de cette Princeſſe quand on la fit ouvrir, & qu'il devoit ſe ſouvenir de ce qu'il luy dit pluſieurs fois que cette bonne & pieuſe Dame n'avoit point merité d'être ſi cruellement traitée. Turquant voyant que celuy-cy cherchoit à ſe tirer d'affaire contre ſa propre conſcience, qui luy devoit reprocher le crime qu'il avoit commis avec luy, s'éleva contre luy le traitant de menteur, d'impudent, & d'effronté ne pouvant comprendre le front qu'il avoit de nier un fait plus clair que le jour, dont il marqua tout le detail & toutes les circonſtances avec tant d'evidence qu'Henry ne put douter qu'ils ne fuſſent tous deux complices du même attentat, Bertrand pour vuider ce different, declara qu'il ſeroit à propos de les faire tous deux combattre en champ clos & que celuy qui ſeroit victorieux de l'autre, ſeroit reconnu le plus innocent. Henry donna les mains à la propoſition de Gueſclin, marqua le jour, l'heure, & le lieu que le düel ſe devoit faire entre ces

deux Juifs. Ce Prince voulut être le spectateur de ce combat, toute sa Cour eut la même curiosité. Tous les Bourgeois de la Ville monterent en foule sur les murs pour joüir du plaisir de voir aux mains ces deux miserables qui furent amenez au champ designé. Bertrand fut preposé pour veiller à ce que tout se passât dans ce combat singulier sans aucune superchecherie ny de part, ny d'autre. Comme il avoit quelque predilection pour Turquant plûtôt que pour Daniot il dit au premier, que s'il pouvoit tüer son homme, il luy procureroit sa grace. En effet le dernier avoit une mine si patibulaire que tout le monde le condamnoit déja par avance.

Quand on eut fermé le champ de barrieres on les y fit entrer tous deux armez de pied en cap & fort avantageusement montez, ils s'éloignerent de concert pour courre l'un sur l'autre avec plus de force & d'impetuosité. Ils en vinrent de part & d'autres aux approches avec une égale furie, se déchargeans d'horribles coups l'un sur l'autre. Turquant fit un si grand effort contre Daniot qu'il luy perça le bras de son épée dont le pré fut tout ensanglanté, luy reprochant qu'il paroissoit bien qu'il avoit fait un parjure par le public desaveu qu'il venoit de faire, qu'il eût trempé dans la mort de la Reine, & que Dieu découvroit assez son mensonge par la disgrace qui venoit de luy arriver. Aprés s'être bien chamaillez ils se colleterent avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que le Roy Henry se tournant du côté de Bertrand & de tous les autres spectateurs ne put s'empêcher de leur témoigner qu'il admiroit la force & le courage de ces deux coquins, qui ne pouvoient lâcher prise & se tenoient tous deux par le corps à force de bras sans reprendre haleine, & sans que l'un ny l'autre voulût ceder à son adversaire: mais tandis qu'ils étoient ainsi colez l'un à l'autre, le Ciel voulut par un miracle faire une justice exemplaire de ces meurtriers. Tous les spectateurs furent bien surpris de voir une épaisse nuée s'étendre dans l'air sur leur têtes, au travers de laquelle il sortoit des éclairs accompagnez d'un tonnerre qui faisant un bruit & un fracas horrible, fendit enfin la nuë pour lan-

cer sa flamme & son carreau sur ces deux criminels qui furent brûlez jusqu'aux os à la veüe de tant de personnes que ce feu voulut épargner comme s'il eût sçu discerner les innocens d'avec les coupables.

Ce châtiment tout visible de la main de Dieu, jetta tant de frayeur dans l'ame de ceux qui le virent, que chacun s'en retourna chez soy tout consterné d'une si terrible avanture. On se disoit l'un à l'autre que la Providence n'attendoit pas toûjours à punir les hommes en l'autre vie puisque dés celle-cy le doigt de Dieu s'étoit fait connoître à l'égard de ces deux detestables Juifs qui ne meritoient plus de voir le jour, aprés avoir commis une si indigne action sur une Princesse, dont la conduite innocente avoit édifié toute la Cour d'Espagne. Ce miracle fit un si grand effet sur l'esprit de ceux qui en furent les timides témoins que plus de seize cens, tant Juifs que Sarrazins demanderent tous le Baptême avec le dernier empressement, & firent pour ainsi dire une Sainte violence aux Ministres des Autels du vray Dieu pour être mis au rang des Chrétiens. Henry Bertrand & tous les Seigneurs de l'Armée ne douterent plus de la Sainteté de la Reine *Blanche*: puisque Dieu même avoit entrepris de venger sa mort par un miracle qui ne fut pas le seul qui publia ses merites & ses vertus : car il fut secondé de beaucoup d'autres dans la suite, qui rendirent la memoire de cette Princesse recommandable à tous les siecles. Pierre qui ne fut pas moins son meurtrier que son Mary, reconnut trop tard l'inhumanité qu'il avoit commise sur elle & comprit bien que si le Ciel avoit fait une si effroyable justice des executeurs de ce crime, il en pendoit encore davãtage sur la tête de son Auteur. En effet la deplorable fin de ce Prince que nous apprendrons dans la suite, justifiera sensiblement que tôt où tard Dieu ne laisse rien d'impuny. Nous allons voir les moyens secrets dont la providence s'est servie pour châtier ce Roy non seulement cruel : mais impenitent, Apostat & desesperé qui n'ayant plus de Religion, se plongea malheureusement dans le precipice, qu'il se creusa par une conduite toute pleine d'impieté d'injustice & d'endurcissement.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Du secours que le Roy PIERRE *alla demander au* Prince de Galles *qu'il trouva dans Angoulesme & du present qu'il luy fit de sa Table d'or pour l'engager dans ses interêts.*

CE malheureux Prince ennuyé de sa mauvaise fortune & se voyant abandonné de tous ses Sujets & poursuivy jusques dans les reins par Henry qu'il regardoit comme un Usurpateur, resolut de s'aller jetter entre les bras du Prince de Galles qu'il connoissoit assez genereux pour entreprendre de le relever de l'accablement dans lequel il étoit & de le faire remonter sur le Trône. Il s'embarqua donc avec son monde, son argent & sa Table d'or couverte d'un tres riche drap dont l'étoffe étoit extremement curieuse & rare. Il commanda qu'on eût à cingler du côté de Bordeaux : parce qu'étant la Capitale de la Guienne, il devoit raisonnablement croire que ce Prince y faisoit son sejour. Ce fut dans cette esperance qu'il y debarqua, donnant ordre à ses Fourriers de prendre les devans, & d'aller toûjours marquer son logis dans la Ville. Ensuite il monta sur une mule d'Arragon suivy d'un grand nombre de Chevaliers qui luy faisoient cortege chapeau bas, tâchant de cacher son malheur & son inquietude par un exterieur magnifique & superbe. Il demandoit en passant dans les ruës si le Prince étoit dans la Ville. il fut un peu mortifié de ne l'y pas trouver. Il tira du côté d'Angoulesme oú l'on luy dit qu'il étoit pour lors. L'arrivée d'un Roy fit assez de bruit pour que la nouvelle en vint bientôt aux oreilles du Prince, qui ne temoigna pas peu de surprise d'apprendre qu'on eût ainsi dépouillé de ses Etats un si puissant Souverain, demandant par quel malheureux canal cette disgrace luy pouvoit être arrivée.

Chandos étoit pour lors à sa Cour, & n'avoit pas peu d'accés auprés de son Maître. Il s'étonna beaucoup quand il luy dit que Bertrand & les Anglois qui servoient sous luy, avoient fait cette belle manœuvre, & qu'au lieu d'aller faire la Guerre dans le Royaume de Grenade contre les Sarrazins ainsi qu'ils l'avoient projetté, tous ces Braves avoient changé de resolution tout d'un coup & s'étoient attachez au service d'Henry contre Pierre, qu'ils avoient enfin chassé de ses Etats & contraint de venir en Prince mandiant reclamer sa protection.

Ce Prince fut touché du pitoyable sort de ce Roy se persuadant qu'il luy devoit prêter la main pour le secourir, & que c'étoit un sanglant affront pour tous les Souverains de demeurer les bras croisez & de se montrer insensibles aux disgraces de leurs semblables. Il jura qu'il sacrifieroit toutes choses pour le retablir. Il n'eut pas plûtôt achevé ces paroles qu'on luy dit que le Roy Pierre venoit d'entrer dans Angoulesme. Il envoya Chandos au devant de luy pour le recevoir & le faire descendre dans un Hôtel qu'on avoit magnifiquement paré pour y loger un si grand Roy, d'abord qu'il apperçut Chandos il courut l'embrasser & luy faisant une sincere confidence de ses déplaisirs, il luy raconta toutes les persecutions qu'il avoit souffertes, & comme il avoit été poussé du Trône par les armes de Bertrand & beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient fait un merite de luy arracher le Sceptre de gayeté de de cœur, pour le mettre dans les mains d'un Bâtard qui n'avoit aucun droit à la Couronne. Il ajoûta qu'il avoit été contraint de passer la mer pour venir implorer le secours du plus genereux Prince du monde, esperant qu'il ne l'abandonneroit point dans une si grande decadence de ses affaires. Chandos essaya de luy remettre l'esprit en luy faisant part des avances qu'il avoit déja faites en sa faveur & des bonnes intentions dans lesquelles il avoit laissé son Maître pour luy. Ces assûrances calmerent un peu le chagrin de Pierre, que Chandos mena par la main dans les appartemens du Prince de Galles qui n'attendant

pas qu'il vint jusqu'à luy le voulut prevenir en faisant la moitié du chemin. Cet infortuné Roy luy fit une profonde reverence, faisant voir dans son visage & dans tous ses airs une grande consternation. Ce premier silence fut suivy du triste discours qu'il luy fit de toutes ses disgraces luy disant qu'un Bâtard s'étoit rendu l'Usurpateur de tous ses Etats contre tout droit & justice appuyé par les armes d'un Avanturier Breton qu'on nommoit Bertrand du Guesclin, & par celles de beaucoup de Chevaliers Anglois qui s'étoient telement acharnez à sa ruine qu'ils l'avoient reduit au pitoyable état, dans lequel il le voyoit, expatrié, chassé de son Trône, trahy par ses Sujets & banny de son propre Royaume par la violence & par l'injustice : qu'il esperoit donc qu'un si grand & si genereux Prince comme luy seroit touché de l'infortune des Souverains en sa Personne & qu'il employeroit ses Armes, ses forces & sa valeur pour empêcher que toute l'Europe n'eût devant les yeux un si pernicieux exemple de perfidie, de trahison, de revolte, & d'ingratitude.

Le Prince de Galles appercevant que les larmes luy couloient des yeux, & que les sanglots empêchoient qu'il ne prononçat distinctement tout ce qu'il disoit, parut si fort émeu de son discours, que sans luy permettre de l'achever il luy fit remettre son chapeau sur sa tête luy disant qu'il alloit tout risquer & qu'il sacrifieroit sa vie même dans une bataille pour luy mettre la Couronne en main de la même maniere qu'il venoit de luy faire porter son chapeau sur sa tête, pour le faire couvrir. Pierre passa sur l'heure d'une grande douleur dans de grands sentimens de joye quand il vit que le Prince de Galles entroit de si bon cœur dans ses interêts. Il luy témoigna qu'il luy seroit redevable de sa Couronne & que s'il étoit assez heureux pour rentrer dans la jouïssance de ses Etats par son secours il luy en feroit volontiers hommage, & reconnoîtroit les tenir de luy comme son Vassal. Le Prince de Galles fit aussitôt apporter du vin dont il le fit servir par des Chevaliers sçachant que Pierre au milieu de sa chûte n'avoit rien perdu de sa premiere fierté : car

il avoit un si grand fonds d'orgueil, qu'il ne croyoit pas que tous les Souverains de l'Europe luy fussent comparables. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, quatre Espagnols entrerent dans la chambre portans sur leurs épaules cette Table d'or dont nous avons déja tant parlé. Quand elle eut été mise à terre, toute la Cour s'approcha pour en admirer la beauté, la richesse & l'éclat. Pierre dit au Prince qu'il le supplioit de vouloir accepter ce present, & que cette precieuse Table luy venoit d'Alphonse son Pere, qui l'avoit eüe de son Ayeul, auquel elle avoit été donnée pour payer la rançon d'un Roy de Grenade qu'il avoit fait prisonnier dans une Bataille, & qui n'avoit pû recouvrer sa liberté, que par le sacrifice qu'il avoit fait d'une chose si rare & si curieuse.

Le Prince s'estima tres-honoré de ce present, & l'assûra qu'il l'en recompenseroit avec usure. Plus il étudioit cette Table, & plus il en étoit charmé. La joye qu'il en eut ne luy permit pas d'attendre plus longtemps à la faire voir à la Princesse sa Femme, qui passoit pour la plus belle Dame de son siecle, elle étoit à sa toilette quand on luy vint annoncer ces deux nouvelles à la fois, que le Prince son Epoux avoit promis du secours à Pierre, & que ce Pierre avoit fait present de sa belle Table au Prince. Elle comprit bien que ce don leur coûteroit un jour bien cher, & ne put s'empêcher de dire à ses Dames d'atour, & à ses Filles qui étoient autour d'elle que ce cruel Prince qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa propre femme, ne meritoit pas de recevoir un accueil si favorable dans leur Cour: que la mort d'une si pieuse Reine crioit vengeance devant Dieu & devant les hommes, & qu'elle s'étonnoit comment son mary se laissoit aller aux cajoleries de cet inhumain, qui ne le payeroit un jour que d'ingratitude.

Cette sage Princesse penetrant les grosses suites que cette affaire auroit, donna quelques larmes à l'idée qu'elle se fit de tous les malheurs, qu'elle devoit traîner aprés elle. Son jeune Fils, qui fut depuis Roy d'Angleterre sous le nom de Richard Second la voyant pleurer, montra dés lors la tendresse

de ſon naturel, en tachant de la conſoler de ſon mieux. Elle prit tant de goût aux careſſes que cet enfant luy fit, qu'elle voulut bien eſſuyer ſes pleurs pour l'amour de luy. Comme ſa douleur étoit un peu calmée, ſon chagrin ſe renouvella par la veüe de cette Table funeſte qu'un Chevalier luy vint preſenter de la part de Pierre Roy d'Eſpagne. Aprés qu'elle l'eut un peu regardée, ce fut pour lors que ſe ſouvenant que ce preſent alloit beaucoup commettre la vie du Prince de Galles ſon Epoux, elle tourna la tête d'un autre côté donnant mille malediĉtions, non ſeulement à cette Table : mais à la perſonne qui l'avoit preſentée, diſant qu'elle leur alloit attirer de fort grands malheurs. Le Prince qui croyoit l'avoir bien regalée faiſant tranſporter dans ſes appartemens un meuble ſi precieux, & s'imaginant qu'elle l'auroit reçu comme le plus bel ornement qui devoit parer ſon Palais, fut fort étonné quand le Chevalier luy dit qu'elle n'en avoit aucunement paru ſatisfaite & qu'elle avoit ſouhaité que Pierre n'eût jamais mis le pied dans ſa Cour : puiſque la proteĉtion qu'il luy avoit promiſe, traîneroit aprés ſoy une Guerre fort perilleuſe. Ie voy bien dit le Prince de Galles qu'elle voudroit que je demeuraſſe toûjours auprés d'elle ſans jamais ſortir de ſa chambre, il faut qu'un Prince qui veut eterniſer ſon nom cherche les occaſions de ſe ſignaler dans la Guerre & remporte beaucoup de Viĉtoires pour ſe faire un Nom conſiderable dans la poſterité, s'endurciſſant à tous les dangers comme firent autrefois, *Roland*, *Olivier*, *Ogier*, *les quatre Fils Aimon*, *Charlemagne*, *le grand Leon de Bourges*, *Iuon de Tournant*, *Lancelot*, *Triſtan*, *Alexandre*, *Artus*, *&* *Godefroy* dont tous les Romans racontent le courage, la valeur & l'intrepidité toute martiale & toute heroïque *& par S. George en qui je croy, je rendray Eſpagne au droit Heritier ne ja Bâtard n'en tendra qui vaille un ſeul gant & à ce duſſent bien regarder tous Princes & Barons : car autant leur en pend au nez.*

Ce Prince ſe diſpoſa donc à ſe mettre en campagne en faveur de Pierre envoyant ſes depêches par tout & donnant

le rendez-vous à Bordeaux où se devoit faire l'assemblée de ses Troupes : & pour faire un corps d'Armée fort considerable, il manda tout ce qu'il avoit de gens d'élite, les Gendarmes & les Archers les plus braves & les plus determinez avec des ordres fort pressans & fort precis de ne pas differer d'un moment à se rendre à cette Capitale au jour qu'il avoit marqué: car il témoignoit tant d'empressement là dessus qu'il sembloit que cette Guerre luy tenoit plus au cœur que toutes les autres qu'il avoit entreprises, & qu'il n'y avoit point de gloire pareille à celle qu'il pouroit remporter s'il retablissoit sur son Trône un Roy banny de ses Etats & chassé par des Sujets perfides & rebelles. Ce qui luy donnoit encore plus de chaleur à monter au plûtôt à cheval, c'est qu'il avoit un fonds de jalousie contre Bertrand dont il apprehendoit que que la reputation n'effaçât celle qu'il avoit acquise dans tous les avantages qu'il avoit eu sur les François particulierement dans la fameuse journée de Poitiers, qui luy avoit fait prendre un Roy dans cette Bataille. Il croyoit que s'il pouvoit en retablir un autre, ce seroit un honneur pour luy, qui n'auroit point encore eu d'exemple.



CHAPITRE XXII.

Des lettres de Cartel, dont le Prince de Galles *envoya défier* Henry *avec menaces aux Anglois qui servoient sous luy de confisquer leurs biens, & de les punir comme criminels de haute trahison s'ils ne le quitoient.*

LE Prince de Galles prit si fort à cœur la protection de Pierre contre Henry qu'il en fit tout son capital. Il écrivit là dessus des lettres si fortes à tous les Seigneurs qui dépendoient de luy, que chacun n'osa pas balancer un moment à le venir joindre. Le Comte d'Armagnac le Sire d'Albret, Chandos, Aimery, Guillaume, & Jean de Felton, les Senéchaux de Poitou & de Bordeaux, le Comte de Pembroc & grand nombre de Chevaliers se rendirent auprés de luy. Le Duc de Lancastre passa la mer avec beaucoup de Gendarmes & d'Archers pour grossir ses Troupes. On ne vit jamais une Armée si leste ny si complette. C'étoit un plaisir de voir la fierté, l'adresse, & la contenance de ceux qui la composoient. Il sembloit que ce Prince avoit envie de marcher à la conquête de toute l'Europe, tant il avoit fait de preparatifs pour cette expedition: mais avant que d'ouvrir cette Guerre il voulut braver Henry en personne en luy depêchant un Gentilhomme, qu'il fit porteur d'une lettre par laquelle il le défioit & le provoquoit à un combat singulier, disant qu'il vouloit tirer raison de l'outrage qu'il avoit fait au Roy Pierre son Parent, qu'il avoit dépoüillé de ses Etats par violence & par injustice, & que s'il n'avoit pas assez de cœur pour accepter le party qu'il luy proposoit, il luy commandoit de sortir au plûtôt de l'Espagne & de deguerpir toutes les Villes & tous les Châte-

aux dont il s'étoit emparé par felonnie, le menaçant que s'il n'obeïssoit sur l'heure il viendroit fondre sur luy pour l'accabler par une si formidable Armée : qu'il ne pouroit pas se defendre de tomber dans ses mains & de mourir avec tous les siens ausquels il ne feroit aucun quartier, qu'à l'égard des Anglois qui combattoient sous ses enseignes, s'ils ne revenoient dans le jour qu'il leur marquoit, il les traiteroit tous comme des traîtres, confisqueroit tous les biens qu'ils possedoient en Angleterre & les feroit condamner à la mort.

La lecture de cette lettre deconcerta fort Henry qui fit aussitôt appeller Bertrand pour luy communiquer une affaire de cette importance. Ce Prince tomba dans un si grand abbattement de cœur qu'il n'avoit presque pas la force de parler, & ce qui luy causoit encore plus d'embarras, c'est qu'il se voyoit obligé de laisser aller les Anglois en qui consistoit la principale force de ses Troupes : jugeant bien que leur retraite alloit beaucoup les éclaircir, mais Bertrand que rien n'étoit jamais capable d'ébranler luy dit qu'il ne falloit point se laisser intimider des menaces de ce fanfaron : qu'il avoit encore bien du chemin à faire avant qu'il pût retablir Pierre dans ses Etats : puis qu'il auroit en tête plus de cent mille hommes à combattre *& maudit soit-il qui s'esbahira* ce discours diminua beaucoup la crainte & la consternation d'Henry, qui se reposoit beaucoup sur le courage l'experience & la fidelité de ce General, qui seul valoit une Armée toute entiere. Hugues de Caurelay Chevalier Anglois vint prendre congé de ce Prince, luy témoignant le déplaisir qu'il avoit de ce qu'il se voyoit obligé de quiter son Service, l'asûrant que sans ce severe ordre qu'il avoit reçu de son Maître, il se seroit fait un merite de continuer jusqu'au bout : & se tournant en suite du côté de Bertrand il l'embrassa pour la derniere fois, le priant qu'ils se separassent bons amis, & que si dans le partage qu'ils avoient fait ensemble, des dépoüilles qu'ils avoient gagnées dans les combats & par droit de Guerre, il avoit plus reçu que luy, il étoit prêt de le dédommager avant que de partir. Comme Bertrand étoit fort genereux

reux il l'interompit là dessus, luy disant qu'il ne vouloit pas descendre dans tout ce détail, & qu'il falloit qu'ils demeurassent tous deux quites & bons amis : qu'aureste quoyque cette separation luy fût fort sensible, il le loüoit du zele & de la fidelité qu'il avoit pour son Prince pour qui l'on devoit tout sacrifier.

Henry se posseda le mieux qu'il luy fut possible, quand il vit sortir de sa Cour & de son Armée tant de braves Chevaliers Anglois qui l'avoient servy jusqu'à lors avec tant de succés. Il les voulut regaler de presens, aprés leur avoir témoigné qu'il ne perdroit jamais le souvenir de tant de belles actions qu'ils avoient faites en sa faveur : mais ils le remercierent de toutes ses honnêtetez s'estimans trop bien recompensez de la gloire qu'ils avoient acquise en portant les armes pour luy. Les choses s'étant ainsi passées avec une satisfaction reciproque, Henry tint conseil avec Bertrand & les autres Seigneurs, pour sçavoir quelle conduite il devoit garder à l'égard du Prince de Galles & de toutes les bravades qu'il luy avoit fait pour appuyer les interêts d'un Renegat & d'un Meurtrier, qui ne s'étoit pas contenté d'abjurer la Religion Chrétienne : mais s'étoit rendu l'execration de toute l'Europe par le coup detestable qu'il avoit fait faire à deux Juifs sur la personne de sa propre Femme, qu'il avoit eu l'inhumanité d'immoler au caprice & à la jalousie de sa Concubine. Bertrand le conjura de ne point perdre cœur & de compter non seulement sur luy : mais sur tant de braves qui luy restoient encore, & qui ne craindroient point de sacrifier leur vie pour le maintenir dans le Trône sur lequel ils l'avoient placé. Mais il ne put pas s'empêcher de luy dire tout bas à l'oreille qu'il apprehendoit que les Espagnols dans l'occasion ne se dementissent beaucoup & ne fissent pas bien leur devoir. Il falut pourtant dissimuler cette crainte & faire toûjours bonne mine, comme si l'on ne doutoit pas du courage & de la generosité de ceux de cette Nation.

Ce Prince assembla donc de tous côtez le plus de forces qu'il luy fut possible mandant les Archers, les Gendarmes

& les Arbalêtriers pour renforcer son Armée. Ce luy fut un spectacle fort agreable, quand il vit venir vingt mille hommes de Seville seule, dix mille de Burgos, autant de Sarragosse: si bien que toutes ses Troupes pouvoient monter avec ce qu'il avoit déja jusqu'à soixante mille hommes. Il falloit voir le superbe attirail des tentes, pavillons, munitions de Guerre & de bouche que cette Armée traînoit aprés elle l'Avantgarde étoit commandé par le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Espagne marchoit à la tête du second corps, ayant à ses côtez le Comte d'Aine Prince d'Arragon tous deux suivis de gens fort lestes & qui paroissoient fort determinez Le Prince de Galles venoit aussi de son côté dans une fort belle ordonnance, comptant dans son Armée plus de dix sept mille hommes d'armes, sans le grand nombre d'Arbalêtriers Genois qui servoient dans ses Troupes & qui tiroient avec tant de justesse & de force que leurs coups étoient sûrs. Tous ces grands apprêts promettoient un fort grand fracas des deux côtez, le Prince de Galles demanda passage au Roy de Navarre sur ses Terres & des vivres en payant. On n'osa pas les luy refuser, de peur qu'il n'y fît des hostilitez & ne s'emparât des meilleures Places de ce Royaume pour s'en assûrer la Domination, sous pretexte qu'on n'auroit point eu d'égard à sa demande. Le passage luy fut donc ouvert, mais il trouva peu dequoy subsister dans un Païs si maigre: ce qui fit souffrir à ses Troupes d'étranges incommoditez, les païsans même avoient la malice d'enfoüyr sous terre leurs bleds & leurs provisions: afin que ces étrangers en manquassent, & qu'il ne leur prit aucune envie de faire chez eux, un plus long sejour Guillaume Felton qui commandoit l'Avantgarde Angloise fit dans la Navarre des dégâts horribles, pillant, ravageant par tout sur sa marche & faisant enlever par ses gens, Beufs, Vaches, Moutons & tout ce qu'il trouvoient sous leur main.

Bertrand envoya toûjours devant quelques Espions à l'Armée du Prince de Galles pour apprendre ce qui s'y passoit & quel mouvement elle faisoit, on luy rapporta qu'on n'avoit

jamais veu de si belles Troupes : mais qu'elles étoient fort attenuées par la faim qu'elles enduroient. Il demanda comment on appelloit celuy qui étoit à la tête de l'Avantgarde, on luy repondit que c'étoit Guillaume Felton qui n'avoit pour lors avec luy que six cens lances seulement, & qu'il s'étoit fort écarté du reste de l'Armée. Bertrand renvoya les mêmes Espions sur leurs pas avec ordre de le venir trouver à *Nadres* où *Navarrette* pour luy rendre compte de ce qu'ils auroient nouvellement découvert dans l'Armée du Prince de Galles. Tandis qu'il étoit dans l'impatience de sçavoir ce qui s'y passoit, il s'entretenoit avec le Besque de Vilaines des forces qu'ils avoient pour tenir tête à leurs ennemis Celuy-cy voyant la contenance fiere de tant d'Espagnols qui s'étoient rangez sous les enseignes d'Henry s'en promettoit beaucoup : mais Bertrand luy fit là dessus confidence de son sentiment en luy declarant qu'il comptoit peu sur ces sortes de gens qui avoient moins de cœur que de faste & qu'il étoit à craindre qu'ils ne leur saignassent du nez dans l'occasion : qu'il n'avoit aucune bonne opinion de leur bravoure pretenduë ; qu'il apprehendoit enfin qu'ils ne prissent la fuite & ne les laissassent tout seuls soûtenir le choc des Anglois. Il ne put même dissimuler la crainte qu'il avoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui le feroit cruellement mourir, s'il étoit assez malheureux pour ne se pouvoir pas sauver en cas qu'il perdît la bataille, disant qu'il aimeroit bien mieux être prisonnier luy même: puis que le payement d'une bône rançon luy pouroit procurer le recouvrement de sa liberté : mais qu'il n'en iroit pas de même d'Henry, qui ne sortiroit jamais vif des prisons de son ennemy.

Pendant qu'ils faisoient tous deux toutes les reflexions necessaires sur l'assiette de leurs affaires, leurs Espions leur vinrent dire que Guillaume Felton faisoit de grands ravages par tout où il passoit. Bertrand se mit en tête qu'on pouroit bien charger ces fourrageurs & les surprendre lors qu'ils y penseroient le moins. Aprés qu'il eut fait agréer cette resolution

par le Maréchal d'Espagne ils se mirent en marche les enseignes baissées, de peur que les Anglois ne les découvrissent, & détacherent quelques coureurs (dont il y en avoit un qui sçavoit l'Anglois) pour reconnoître leur mouvement & se pouvoir aboucher avec eux avec moins de soupçon. Celuy-cy sous le privilege de sa Langue se mêla dans les Troupes de Guillaume Felton, qui venoit de faire un butin de prés de trois mille bêtes à cornes, dont il pretendoit ravitailler l'Armée du Prince de Galles qui mouroit de faim. Bertrand voulant donner dessus partagea son monde en trois bandes qu'il mit en embuscade dans un bois: mais il ne put si bien concerter son entreprise que les coureurs Anglois qui étoient alerte ne découvrissent une partie de ses gens dans le mouvement qu'ils faisoient, dont ils allerent donner aussitôt avis a Guillaume Felton, qui leur demanda si les Espagnols qu'ils avoient apperçus étoient en grand nombre. Ils luy dirent qu'ils étoient pour le moins autant qu'eux. Felton declara que si ces gens là n'étoient qu'Espagnols, il ne reculeroit pas pour eux, & qu'il esperoit en avoir bien meilleur marché que si c'étoient des François: parce que les premiers avoient plus de fierté que de bravoure, & que les seconds avoient l'un & l'autre. Il voulut sçavoir si Bertrand étoit de la partie: car il le craignoit beaucoup, & ne doutoit point que s'il tomboit une fois dans ses mains il auroit une peine incroyable à se racheter.

C'est ce qui luy fit donner de nouveaux ordres afin qu'on sçût positivement à quelles gens il avoit à faire, si c'étoient Espagnols, ou François. Les coureurs qu'il dépêcha pour en sçavoir la verité, rencontrerent le Comte d'Aine qui se détacha tout exprés pour leur demander ce qu'ils cherchoient, ils luy dirent que Guillaume Felton les avoit envoyez pour sçavoir si Bertrand étoit là en personne. Le Comte répondit que non, que c'étoit luy seul qui comme Prince né d'Arragon commandoit ce petit corps d'Espagnols qu'ils voyoient & qui ne demandoient qu'à combattre contre les Anglois. Ce Cavalier répondit qu'ils auroient bientôt satisfaction là

dessus. Bertrand sçachant que Felton le croyoit fort loin de là, se tint à couvert dans son embuscade en attendant l'occasion de faire une sortie sur son ennemy Les Anglois se persuadans que la defaite des Espagnols ne leur coûteroit pas beaucoup se presenterent en bataille comme s'ils marchoient à une Victoire certaine, & quand ils se virent assez prés des Espagnols ils mirent pied à terre faisans voltiger leurs enseignes & leurs drapeaux avec une fierté de Conquerans. Les Espagnols firent aussi de leur côté fort bonne contenance. Ces deux petits corps d'Armée se tinrent si serrez, qu'ils ne pouvoient entrer l'un dans l'autre, & disputerent longtemps le terrain pied à pied, sans qu'on pût sçavoir à qui demeureroit l'avantage: quand Bertrand fit une irruption sur les Anglois à la sortie de son embuscade, & les prit en flanc avec tant de furie qu'il les tailla tous en pieces, en tüa grand nombre, dont Felton fut un des premiers & contraignit les autres de gagner au pied & de traîner le débris de leurs Troupes battuës jusqu'au Camp du Prince de Galles, qui fut bien étonné de cette déroute, où son General avoit laissé la vie.

Pierre à cette nouvelle donna mille maledictions à ce Bertrand qui luy avoit toûjours été si fatal & qui avoit fait toute cette facheuse execution. Le Comte d'Armagnac, prit la liberté de representer au Prince qu'ayant une Armée si nombreuse elle ne pouroit pas encore subsister, ny vivre trois jours dans un Païs si maigre & si ruiné : qu'il valloit donc bien mieux mourir de l'épée de leurs ennemis que de la faim cruelle qui les consumoit Chandos & les autres Seigneurs appuyerent ce sentiment. Tandis qu'ils deliberoient ensemble, Bertrand prit le party de s'en retourner à Navarrette avec ses prisonniers & son butin. La joye d'Henry ne fut pas petite quand il apprit ce premier succés de ses Armes, & que les Anglois manquans de provisions & de vivres seroient bientôt à bout. Guesclin luy conseilla de ne rien hasarder: puisque la famine seule pouvoit faire perir toute cette grande Armée, qui seroit dans peu détruite par

elle même. Il luy fit comprendre qu'ils n'avoient qu'à se retrancher dans de bons fossez & mettre les charrois devant eux, & qu'avec ces deux précautions ils seroient entierement inaccessibles à leurs ennemis, qu'il verroient avant qu'il fût trois jours se débander & se separer les uns des autres pour aller chercher dequoy vivre dans un Païs plus reculé, qu'alors quand ils seroient ainsi dispersez & marchans sans rang & sans discipline & tout attenüez de la faim, l'on pouroit leur courre sus, les charger & n'en pas laisser dix ensemble.

Le Comte d'Aine voulant faire le brave & l'intrepide ne goûta pas un avis si sage. Il luy sembla que Bertrand ne l'avoit donné que dans la crainte d'en venir aux mains dans une Bataille : il luy reprocha même qu'il avoit peur. Cette parole indiscrette piqua Bertrand jusqu'au vif : il dit tout en colere *par ma foy se nous nous battons demain nous serons desconfits & avendra grand mechief sur le Roy*. Cependant pour faire voir que ce n'étoit point la crainte ny la lâcheté qui luy faisoit tenir un pareil discours : Il protesta que puisque le Comte avoit eu le front de l'en accuser on donneroit le lendemain Bataille, dans laquelle il payeroit si bien de sa personne, qu'il s'y feroit prendre ou tüer, & qu'on verroit qui des deux, ou du Comte, ou de luy s'aquiteroit mieux de son devoir. Henry qui connoissoit le caractere de Bertrand, que la mort ny tous les dangers n'étoient point capables d'ébranler, en voulut revenir à son sentiment, & ne rien tenter mal à propos. Mais Guesclin se sentant trop choqué du peu de justice que le Comte luy avoit fait de croire que le cœur luy manquoit, dit qu'il avoit fait serment de combattre, & qu'il y auroit Bataille le lendemain. On éprouva depuis que Bertrand n'avoit rien avancé dans le Conseil d'Henry que de fort judicieux & fort pratiquable, & qu'en effet si le Comte d'Aine ne luy eût pas ainsi rompu en visiere, & qu'on eut laisé les ennemis aux prises avec la faim seule, le Prince de Galles & toute son Armée auroient été sur les dents au bout de trois jours, & peut-être que de tous ces Anglois il

n'en seroit pas resté trois pour annoncer en Angleterre une si funeste nouvelle.

CHAPITRE XXIII.

De la Victoire que le Prince de Galles *remporta prés de* Navarette *en faveur de* Pierre *sur* Henry *&* Bertrand *qui fut pris dans cette journée.*

LA famine avoit tellement abbattu l'Armée du Prince de Galles qu'il luy falloit necessairement, ou combattre, ou mourir. Ce besoin extreme luy fit prendre la resolution d'en venir aux mains. Il donna le commandement de l'Avantgarde à son Frere le Duc de Lancastre qu'il mit à la tête de quatre mille hommes d'Armes. La banniere du Duc étoit portée par un Chevalier des plus braves & monté sur une belle mule, pour se faire mieux reconnôitre & distinguer. Hugues de Caurelay, Nicolas d'Aubericourt, Gautier Hüet, Jean d'Evreux, & Thomas d'Agorne secondoient dans ce premier Corps d'armée le Duc de Lancastre, & menoient avec eux cinq cens Archers tous gens de trait & dont ils se promettoient une fort grande execution. Le Captal de Buc commandoit la Bataille, il avoit avec soy les Seigneurs les plus aguerris, Aimerion. Le Senechal de Bordeaux, Garnier d'Aubecote & Othon son Frere, le Comte de Monleson, le Comte de Lisle, le Sire de Pons, le Sire de Mucidan, Foucaut d'Arciart, & quatre mille hommes d'armes, à la tête desquels on le mit, qui luy furent tous d'un fort grand secours. Le Prince de Galles essaya de l'encourager de son mieux à bien faire luy disant qu'il se promettoit tout de sa valeur & de son experience. Le Captal l'assûra qu'il n'avoit jamais eu plus de démangeaison de joüer des mains que dans cette journée. Chandos fut chargé de mener l'Arriere garde

c'étoit un fameux Capitaine qui s'étoit signalé dans les Guerres d'Edoüard III. & dans celles que le Prince de Galles avoit faites en France, il luy donna quatre mille hommes d'Armes à commander & luy dit que s'il y en avoit aucun qui fit mine de branler, ou de prendre la fuite il ne falloit point balancer à luy couper aussitôt la tête. Chandos jura qu'il ny manqueroit pas aussi.

Ce Prince pour les rendre tous encore plus intrepides & plus determinez ajoûta qu'il leur falloit tous aller chercher à dîner dans Navarrette & passer pour cela sur le ventre à leurs ennemis puis qu'il ny avoit point d'autre party à prendre dans le besoin pressant qu'ils avoient de manger, pour ne pas mourir de la faim qui les travailloit. En effet les Anglois affamez se disoient les uns aux autres qu'ils auroient donné volontiers vingt marcs d'argent pesant pour un morceau de pain. Le Prince de Galles voulut commander le corps de reserve. Il avoit auprés de soy le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, le Comte de Pembroc & beaucoup d'autres Chevaliers de marque & de distinction qui faisoient tous fort bonne contenance. Ce Prince couroit de rang en rang, & recommandoit à chacun de ne faire aucun quartier aux Espagnols, & de n'en prendre point à rançon de quelque condition qu'il fût si ce n'étoit Bertrand, le Maréchal d'Andreghem & les François pour qui l'on pouroit avoir quelques égards & quelque indulgence : enfin pour les animer tous à bien faire, il leur dit que le Roy Pierre dont ils avoient épousé la querelle alloit être le spectateur de leur bravoure & qu'il la recompenseroit par des bienfaits proportionnez au service qu'ils luy rendroient. Toutes les choses étant ainsi disposées pour faire journée, Chandos prit la parole & dit au Prince que les Espagnols ne paroissoient pas, & qu'apparemment ils attendoient que le Soleil fût levé pour se faire voir

On dépêcha sur l'heure un Trompette vers Bertrand & ses gens, pour leur declarer que s'ils refusoient la Bataille, on les viendroit charger jusques dans leurs retranchemens Cet hom-

homme fut à toute jambe prés de Navarrette où rencontrant Henry, Bertrand, le Comte d'Aine, le Maréchal d'Andreghem, Guillaume de Lannoy, Guillaume Boitel, le Maréchal d'Espagne & tous les autres Commandans, il leur annonça mot pour mot tout ce qu'il étoit chargé de leur dire, & les pria de luy donner là dessus une prompte réponse. Bertrand luy voulant donner le change luy demanda s'ils n'avoient pas bien faim dans leur Camp, ajoûtant que s'il en avoit été crû, l'on les auroit tous fait perir sans être obligé de combattre: mais qu'il n'étoit plus temps de prendre contre eux ce party. Le Trompette luy repondit *par ma foy il n'a en nôtre Hôt homme qui n'eût bientôt mangé deux œufs pelez si les tenoit*. Bertrand ne se pouvant tenir de rire, luy fit aussitôt apporter du vin qui fut un grand regal pour luy. Quand il en eut bien beü, Guesclin voulut sçavoir ce que dans le Camp des Anglois pouroit bien coûter une bouteille de semblable vin, le cavalier luy dit de bonne foy qu'ils n'en avoient point, & qu'on n'étoit pas en peine d'y faire choix du bon, ou du mechant: puis que le jour même de Pâques qui seroit le lendemain l'on n'y en boiroit point du tout. Enfin Bertrand pour ne le point retarder d'avantage luy commanda de dire au Prince de Galles qu'on ne refusoit point le combat, & qu'on luy donneroit là dessus plus de satisfaction qu'il n'en esperoit. Il rangea tout aussitôt ses Troupes en bataille. Il choisit dix mille Espagnols des mieux faits, qu'il posta fort avantageusement mettant tout exprés une riviere à leur dos pour leur faire perdre l'envie de fuir & leur inspirer celle de bien combattre. Ils faisoient si belle montre qu'il sembloit que les Anglois ne pouroient pas tenir contre eux, & qu'il n'y avoit point d'Armée si forte qu'elle fût qui pût resister à des gens si lestes & si determinez.

Bertrand qui ne se payoit point de toute cette belle apparence voulut pressentir le Maréchal d'Andreghem sur ce qu'il en pensoit, celuy-cy luy declara qu'il croyoit que ces gens seroient d'une grande execution dans une Bataille, &

vendroient à leurs ennemis cherement leur vie. Guesclin secoüant la tête, répondit qu'il n'en attendoit pas grand chose, & qu'il apprehendoit qu'ils ne lâchassent le pied dans l'occasion. Cependant Henry comptoit beaucoup sur vingt mille Arbalêtriers Genois qui servoient dans ses Troupes, & pour les engager à bien faire, il leur remontra que la Victoire leur coûteroit peu : puis qu'ils alloient combattre des gens affamez qui pouvoient à peine soûtenir les armes qu'ils portoient, qu'avec un peu d'effort ils pouroient affermir sur sa tête la Couronne que Pierre luy vouloit disputer : qu'il leur croyoit à tous trop de cœur & de resolution pour penser à jamais reculer, & que s'ils étoient assez lâches pour en venir là, qu'il ne pardonneroit à pas un d'eux tous qu'il feroit pendre sans remission, sans même épargner là dessus leurs femmes & leurs enfans : enfin que ceux qui payeroient bien de leurs personnes seroient fort bien recompensez. Ces Genois luy témoignerent qu'il éprouveroit bientôt jusqu'où pouvoit aller leur courage & leur fidelité, le conjurant de bannir là dessus toutes les arriere-pensées qui pouroient tomber dans son esprit. Bertrand qui ne se trompoit jamais dans ses pressentimens, tint conseil avec le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem sur ce qu'ils auroient à faire. Ils furent tous d'avis de ne se point separer les uns des autres, & de faire des Bretons & des François un petit corps qui n'auroit avec les Genois & les Espagnols aucune communication dans cette journée. Bertrand se mit à la tête de sept cens bons hommes seulement, & commença par faire sonner la trompette comme le signal du combat qu'on alloit donner. Les deux Armées firent un mouvement de part & d'autre pour venir aux approches. Les Anglois s'avancerent au nombre de trois mille Archers pour tirer sur les Espagnols qu'ils se promettoient bien de defaire.

Jamais Armée ne parut plus belle que celle d'Henry : car outre vingt mille chevaux Espagnols, dont les Escadrõs étoient tout de fer, il avoit vingt mille Arbalêtriers Genois, & trente mille Fantassins Espagnols : aussi ce Prince tout fier de se voir à

la tête de tant de belles Troupes voulut ouvrir le Combat en chargeant le corps d'Armée que commandoit le Captal de Buc. Il entra dans les rangs de ce General le sabre à la main, dont il fit une si grande execution qu'il tua plus de dix personnes ausquelles il fit dabord mordre la poussiere & s'enfonça toûjours davantage dans les Escadrons ennemis avec une intrepidité surprenante, & poussa son cheval avec tant de force qu'il passa tout au travers d'un gros corps de Troupes sans être tué, ny pris, ny blessé. Bertrand qui voyoit ce Prince se commettre si temerairement & s'exposer comme un avanturier, apprehenda qu'il ne demeurât engagé sans se pouvoir tirer d'affaire. Ce fut la raison pour laquelle il partit de la main avec le Besque de Vilaines pour l'aller dégager: mais ils furent agreablement surpris quand ils le virent revenir sur ses pas pour les réjoindre. Guesclin prit la liberté de luy dire qu'il ne devoit pas hasarder ainsi sa vie comme celle d'un simple soldat, & qu'il falloit qu'un Prince comme luy travaillât à se ménager davantage: mais Henry luy fit connoître qu'il aimoit mieux se faire tuer dans une Bataille que de se laisser prendre, de peur que Pierre ne luy fît en suite porter sa tête sur un échafaut. Chandos à la tête de ses Anglois faisoit cependant les derniers efforts contre les Espagnols qu'il ouvrit à force de dards & de flêches. Bertrand qui vit le peril de leurs Troupes tourna tout aussitôt de ce côté là suivy de ses sept cens hommes & se mêla bien avant dans la Bataille se faisant passage à grands coups de sabre, & charpentant par tout avec tant de rage & de furie, qu'il abbattoit tout ce qui se trouvoit sous l'effort de son bras. Les gens qui le suivoient animez d'un si grand exemple se jettoient à corps perdu sur leurs ennemis, & se faisoient jour au travers de tous les obstacles qui se presentoient si bien qu'il sembloit que ce fût une Troupe de Lions déchaînez qui ne respiroient que le sang & que le carnage.

Le Captal de Buc qui les apperçut se souvint de la bravoure qu'ils avoient fait paroître à la Bataille de Cocherel où il avoit été pris & craignant de tomber dans le même

malheur il defendit à ses gens d'éprouver leurs forces contre ces gens là, leur commandant de tourner leur pointe contre les Espagnols, dont ils auroient meilleur marché que de ces François qu'il étoit imposible d'entamer, n'y de rompre. Cette petite Troupe se signala plus toute seule sous la conduite de Bertrand, du Besque de Vilaines, de Guillaume Boitel & du Maréchal d'Andreghem que tout le reste de l'Armée. Jean de Chandos faisoit aussi beaucoup de fracas contre les Espagnols dont il fit une grande boucherie suivy de ses Anglois : mais le Maréchal d'Espagne arréta sa fougue & sa saillie par un coup d'épée, dont il renversa mort par terre son Chambellan, pour lequel il avoit une affection toute particuliere. Ce malheur le jetta dans une si grande rage qu'il fit attaquer ce Maréchal de tous côtez, & l'on s'acharna si fort sur luy qu'il fut bientôt abbattu par terre, dont il ne se seroit jamais relevé s'il n'eût été promptement secouru par Henry, qui le voyant dans ce peril, poussa son cheval & fendit la presse pour venir à luy, ce qu'il fit avec tant de succés, qu'il le remit bientôt sur ses pieds en luy témoignant l'estime qu'il faisoit de son courage & de sa valeur, & tous deux repousserent Chandos assez loin soûtenus de quelques Braves qui ne les abandonnoient point.

Le Prince de Galles voyant le combat assez engagé voulut être de la partie s'avançant avec ses gens, & faisant sonner ses trompettes d'argent, dont le bruit s'étendoit bien loin, disant qu'il vouloit exposer sa vie pour remettre la Couronne sur la tête du Roy Pierre, qu'un Bâtard luy avoit ravy. Il apperçut toute la Cavalerie Espagnole qui se tenoit fort serrée. Ce fut à elle qu'il voulut aller enseignes déployées où l'on voyoit arborez les Lys de la France, & les Leopards d'Angleterre. Il étoit accompagné du Roy Pierre, du Comte d'Armagnac, du Sire d'Albret, des Senéchaux de Poitiers & de Bordeaux, du Sire de Mucidan, du Comte de Lisle & des Seigneurs de Pons, d'Auberoche, & de la Reole. Il avoit bien six mille hommes d'armes à sa suite tous gens d'élite, & qui se promettoient bien de faire un grand fracas dans une mêlée. Les Espagnols qu'il vouloit attaquer étoient

plus forts que luy, car il étoient bien dix mille sans un autre Corps de semblable nombre que l'on avoit posté tout auprés pour les secourir en cas de besoin. Le Roy Pierre qui brûloit du desir de se venger de ses infidelles Sujets de Seville, de Burgos & de Tolede, dont il voyoit les drapeaux au milieu de ses ennemis, supplia le Prince de Galles de luy permettre de commencer l'attaque contre ces rebelles qui l'avoient dépoüillé de ses Etats, pour en revêtir un Bâtard : & suivant les mouvemens & les saillies de sa colere, il poussa son cheval en desesperé tout au travers d'eux, les ménaçant de les faire tous brancher aux arbres de la forêt voisine. Ces lâches ne firent aucune resistance, & se mirent aussitôt à fuir du côté de la riviere qu'ils avoient à leur dos sans oser jamais tourner visage. Le Prince de Galles voulant profiter du desordre dans lequel une terreur panique les avoit jetté, les fit poursuivre par ses gens la lance dans les reins qui les perçoient d'outre en outre comme des infames, qui n'avoient pas le cœur de se retourner pour voir en face l'ennemy.

La peur qui leur donnoit des aîles, en fit jetter plusieurs dans la riviere, qui furent suffoquez dans les eaux, aimans mieux se laisser noyer que de souffrir la douleur que la pointe des lances & des épées leur pouvoit causer. Ce corps de reserve destiné pour les secourir, s'alla cacher dans le fonds d'un bois, dans la crainte de tomber dans les mains des Anglois, dont l'intrepidité les étonnoit beaucoup : si bien que toute cette Armée qui paroissoit si formidable, se dispersa toute d'elle même, & fut tout à fait dissipée. Gautier Hüet tüa plus de trente Espagnols dans l'eau, qu'il assommoit à coups de haches, & les faisoit plonger dans le fonds de la riviere, afin qu'ils n'en pûssent échapper. Henry voyant toute cette déroute ne sçavoit quel party prendre, & ne pouvoit fuir sans étre bientôt apperçû. C'est ce qui l'obligea de faire toûjours bonne mine, & de rester sur le Champ de Bataille en attendant quelque favorable occasion de se dégager. Quand Bertrand eut appris la lâcheté des Espagnols, qui bien loin de rendre aucun combat, avoient aussitôt pris la fuite. Il

fit convenir le Besque de Vilaines qu'il ne s'étoit pas trompé dans le pressentiment qu'il en avoit eu : mais comme il apprehendoit qu'Henry ne tombât dans les mains de Pierre, qui l'auroit fait cruellement mourir. Il partit aussitôt de la main pour le chercher & le tirer du danger dans lequel il pouvoit être, & fendant la presse à grands coups d'épée se fit jour au travers des Troupes ennemies pour joindre ce Prince, & prenant son cheval par la bride, il le tira de la mêlée luy disant qu'il eût à se sauver au plûtôt, parce que tout étoit perdu (Les vingt mille Espagnols ayant lâché pied pour se jetter les uns dans la riviere, & les autres dans le fonds des bois, comme il l'avoit bien preveu), qu'il se devoit souvenir que le Comte d'Aine luy avoit attiré tout ce malheur pour n'avoir pas voulu suivre son sentiment, en s'opiniâtrant de combattre des gens que la famine alloit contraindre de se rendre à eux la corde au cou. Ce pauvre Prince voyant ses affaires toutes decousuës, & Bertrand qui l'alloit quiter, luy témoigna le regret que luy causoit cette triste separation, l'assûrant qu'il étoit au desespoir de l'avoir embarqué dans son party : puisque sa perte alloit devenir commune avec la sienne. Bertrand le conjura de ne se point mettre en peine de luy : puisque Dieu protegeoit ceux qui épousoient le party le plus juste comme le sien.

Ce Prince prenant congé de luy, dit qu'il alloit en se retirant décharger sa bile & sa colere sur un escadron d'Anglois, au travers duquel il luy falloit passer pour faire sa retraite. En effet il se jetta tout au milieu des rangs comme un enragé frappant d'estoc & de taille à droite & à gauche, tuant, renversant tout ce qu'il rencontroit, & fut assez heureux pour s'ouvrir ainsi le passage de l'autre côté sans être blessé. Bertrand & le Besque de Vilaines qui furent les témoins de cette heureuse temerité se regarderent l'un l'autre admirans le courage & la valeur de ce malheureux Prince qui se retira luy quatriême : disant *aide Dieu douce Vierge Marie que m'est-il avenu en cette place où ay perdu toute terre qui étoit gagnée.* Quand il eut un peu calmé sa douleur, il

detacha l'un de ses cavaliers qui l'avoient suivy pour aller avertir à toute bride, la Reine sa Femme de s'aller incessamment mettre à couvert dans Tristemare avec toute sa Cour, contre la mauvaise fortune qui venoit de leur arriver. Le reste des Troupes d'Henry ne fit aucun devoir. Ces Arbalêtriers Genois qui devoient faire une si grande execution ne rendirent aucun combat. Les Anglois les chassoient comme des moutons devant eux. Le peu d'Espagnols qui resta se tenoit caché derriere les François, dont la Cavalerie les couvroit. Elle faisoit toûjours bonne contenance criant tantôt *Andreghem* & tantôt *Guesclin*. Celuy-cy disputoit toûjours le terrain pied à pied faisant sentir à ceux qui l'approchoient la force de son bras aux dépens de leur propre vie. Chandos qui voyoit cette poignée de gens se défendre avec tant de courage en voulut épargner le sang, en les conjurant de se rendre & de ne plus si temerairement exposer leur vie : mais ny luy, ny le Besque de Vilaines n'en voulurent point entendre parler, encourageans toûjours leurs gens à ne point desesperer encore du succés du Combat : mais les Espagnols ne tenoient point ferme. Les Anglois les perçoient par derriere en fuyant & le Roy Pierre qui s'acharnoit sur eux comme sur des traîtres, commandoit aux Anglois d'en faire une cruelle boucherie.

Bertrand & le Maréchal d'Andreghem soutenus des Bretons Normans & François, éclaircissoient les rangs qui se presentoient devant eux à force de coups d'estramaçon dont ils assommoient les Anglois jusques là, que le Maréchal arracha l'Etendard d'Angleterre des mains de l'Officier qui le tenoit & le jettant par terre le foula aux pieds, & Bertrand charpentoit toûjours avec une égale furie. Quand il leur fallut enfin ceder à la multitude : car le Prince de Galles & le Duc de Lancastre s'apercevans qu'il n'y avoit plus de resistance que de ce côté là, firent un dernier effort pour les envelopper & les obliger à se rendre. Le Prince de Galles leur crioit à pleine tête de se remettre entre ses mains & qu'il auroit pour de si braves gens tous les égards qu'ils pourroient

attendre de luy. Le Roy Pierre voulut là dessus luy faire perdre tous les sentimens d'estime & de clemence qu'il avoit pour eux, en le priant de ne leur faire aucun quartier : parce que c'étoit ceux qui l'avoient chassé de ses Etats. Bertrand ayant entendu ces paroles, luy déchargea sur son casque un grand coup de sabre, dont il l'étourdit, & l'alloit achever, s'il n'en eût été sur l'heure empêché par un Cavalier qui le saisit au cou par derriere, & luy dit qu'il se rendît, & qu'il devoit être content de ce qu'il avoit fait aprés avoir si bien payé de sa Personne. Bertrand jettant les yeux de tous côtez, & voyant que tous ceux de son party étoient pris ou tuez, il éleva sa voix en disant qu'il se rendoit au Prince de Galles, le Besque de Vilaine & le Maréchal d'Andreghem suivirent son exemple. Le cruel Pierre qui ne se croyoit pas bien victorieux tandis que ces trois hommes demeureroient encore au monde, conjura le Prince de les luy livrer pour assouvir sur eux sa vengeance, luy promettant de luy donner autant d'argent que Bertrand en pouroit peser : mais ce genereux Seigneur ne le voulut pas écouter. Il luy remontra qu'il ne commettroit jamais une si grande lâcheté, que d'abandonner à sa discretion de fameux Generaux, qui selon les loix de la Guerre, s'étoient rendus à luy de bonne foy sur la parole qu'il leur avoit donnée de leur sauver la vie : qu'ils étoient ses prisonniers, & qu'il ne permettroit pas qu'on leur fit aucune indignité. Ce Prince appella tout aussitôt le Captal de Buc, & le chargea de la garde de ces trois braves Capitaines, celuy-cy dit obligeamment à Bertrand qu'il avoit son tour cette fois, & qu'ayant été son prisonnier à la Bataille de Cocherel, il étoit devenu le sien dans cette journée. Guesclin luy répondit en riant qu'il y avoit quelque difference : puis qu'à Cocherel il l'avoit fait prisonnier de sa propre main, & que le Captal n'avoit pas eu le même avantage sur luy : puisque ce n'étoit pas luy qui l'avoit contraint de se rendre.

Pierre aprés un si grand succés, crut que sa victoire ne seroit pas entiere, ny complette s'il n'étoit Maître de la vie d'Henry qu'il vouloit immoler à sa vengeance & à sa cruauté.

té. C'est la raison pour laquelle il envoya par tout pour le chercher : mais ceux qu'il dépêcha pour cette recherche n'en purent apprendre aucune nouvelle, & d'ailleurs ils étoient si affamez, qu'ils furent contraints d'entrer dans Navarrette pour chercher des vivres. Le Prince de Galles fit apporter sa Table au milieu du Champ de Bataille pour rendre sa victoire encore plus celebre, & voulut être servy sur le pré, quoy qu'il fut tout couvert de morts & de mourans. Le Captal de Buc qui connoissoit la valeur & le merite de Bertrand luy fit l'honnêteté de luy dire qu'il ne le confineroit dans aucune prison, s'il luy vouloit donner sa parole de ne point s'evader sans le congé du Prince de Galles & qu'il auroit une liberté toute entiere de se promener & de vivre avec eux, s'il vouloit en homme d'honneur faire serment de n'en point abuser. *Et par Dieu*, dit Bertrand, *j'aurois plus chier être mort que mon serment eusse faussé ne rompu.* Si bien qu'il s'estima bienheureux de voir que ses ennemis avoient tant de consideration pour luy.

CHAPITRE XXIV.

De la Reddition volontaire de Burgos, Tolede, *&* Seville, *entre les mains de* Pierre, *& de l'ingratitude qu'il commit à l'égard du* Prince de Galles.

APrés cette grande & fameuse victoire, la Ville de Burgos ouvrit de fort bonne grace ses portes au Vainqueur. Le Prince de Galles s'entretenant avec ses Courtisans des promesses solemnelles que le Roy Pierre avoit faites, qu'en cas qu'il mourût sans enfans, la Couronne d'Espagne luy seroit devoluë à luy & à ses Heritiers, fut bien desabusé de la bonne opinion qu'il avoit conçuë de ce Prince Infidelle

qui faisoit litiere de sa parole, qu'il se moquoit de garder à ceux dont il avoit tiré tous les services qu'il en attendoit, & se faisoit un plaisir de leur en manquer quand il n'en avoit plus de besoin. Le Prince de Galles fut étonné d'apprendre de l'Evêque de Burgos que c'étoit là le vray caractere de Pierre. Il l'assûra qu'il ne devoit aucunement compter sur tous les sermens qu'il pouroit luy avoir faits : quand même ce seroit sur le Saint Sacrement : mais que s'il avoit juré sur l'Alcoran, qu'alors il seroit un fort Religieux Observateur de sa parole.

Ce Prince fut encore plus surpris quand il sçut que Pierre avoit plus de penchant pour les Sarrazins que pour les Chrétiens, & commença pour lors de craindre qu'il n'eût employé ses armes pour un ingrat & pour un malhonnête homme. Il voulut un peu creuser là dessus le fonds de ce Roy, qu'il s'avisa d'entretenir en particulier pour voir s'il avoit à s'en defier comme on luy disoit. Il luy representa que les Espagnols se loüoient peu de sa conduite & qu'il ne sçavoit à quelle cause imputer cette universelle aversion de ses Sujets pour luy : qu'à l'égard de ce qui le regardoit en particulier, il étoit bien aise de sçavoir de luy quelle recompense il auroit pour avoir exposé sa vie & celle de toute la fleur d'Angleterre pour le faire triompher de ses ennemis & remporter cette celebre victoire qui l'alloit remettre sur son Trône, & qui leur avoit coûté des frais & des fatigues incroyables : jusqu'à mettre sur les dents une tres formidable Armée que la famine avoit été sur le point de faire perir : qu'il devoit se souvenir de la promesse qu'il luy avoit faite, & séllée de son propre sceau, qu'aprés son decés la Couronne d'Espagne seroit reversible à luy, Prince de Galles & à ses Heritiers : que s'il sçavoit qu'il eût aucune pensée de luy faire là dessus la moindre infidelité du monde, il passeroit la Mer pour le punir de sa perfidie, qui ne luy coûteroit pas seulement ses Etats : mais sa propre vie, qu'il luy feroit perdre avec honte s'il étoit assez scelerat pour le joüer aprés en avoir reçu de si grands services.

Pierre voyant que ce Prince étoit extremement prevenu contre luy, tâcha de luy remettre l'esprit là dessus en l'assûrant qu'il ne devoit aucunement douter qu'il n'executât à la lettre, & ponctuellement tout ce qu'il avoit promis & que même il iroit encore au delà s'il étoit necessaire, & feroit l'impossible pour luy témoigner combien il étoit sensible à toutes les graces qu'il luy avoit faites. Le Prince de Galles s'imaginant qu'il luy parloit sincerement luy fit une autre proposition qui ne tendoit qu'à luy concilier l'amour de ses Sujets. Il luy declara qu'il étoit à propos de les raprivoiser en mangeant avec eux & leur faisant toutes les honnêtetez qu'un bon Prince fait à ses peuples. Pierre n'osa pas aller contre le Torrent, & fit paroître qu'il étoit ravy d'entrer dans cet expedient, qui luy pouroit ramener l'esprit de ses vassaux : mais dans le fonds du cœur il se promettoit d'en tirer une vengeance fort sanglante quand le Prince de Galles se seroit retiré, regrettant le present qu'il luy avoit fait de sa riche Table, & disant entre ses dents qu'il étoit bien fâché de s'être en sa faveur dépoüillé d'un si grand tresor. Cependant il luy falut faire bonne mine & soûtenir un personnage qui ne luy plaisoit gueres. Aussitôt qu'il fut entré dans Burgos avec le Prince, toutes les Bourgeoises qui connoissoient le mauvais fonds de Pierre, qui ne sçavoit ce que c'étoit que de pardonner vinrent au devant de luy le mouchoir dans les mains & les larmes aux yeux pour luy faire perdre tout le ressentiment qui luy pouvoit rester dans le cœur contre la ville de Burgos, qui s'étoit contre son gré soûmise à l'obeïssance de son ennemy.

Le Prince pour cimenter davantage la paix qu'il vouloit ménager entre le Roy & ceux de Burgos, le mena jusqu'à la Cathedrale, & voulut aprés une Messe solemnelle qu'il luy fit entendre avec luy, qu'il fît serment sur plusieurs Reliques dont Charlemagne avoit autrefois fait don à cette Eglise & sur le corps même de l'Apôtre Saint Jaques qui reposoit, à ce que les Espagnols pretendent, dans ce Temple : que jamais il n'auroit contre les Bourgeois de Burgos aucun ressenti-

timent de tout ce qu'ils avoient fait contre luy : qu'il leur pardonnoit tout le passé tres sincerement & qu'il auroit à l'avenir pour eux des bôtez touttes paternelles, pourveu qu'ils y répondissent par la fidelité que des Sujets doivent à leur Souverain. Toutes ces protestations furent suivies d'un fort grand repas que le Roy Pierre fit au Prince de Galles qui voulut que les Dames fussent de la partie pour mieux couronner cette pretenduë reconciliation.

Le Roy Pierre poussa sa dissimulation jusqu'au bout, & comme il n'avoit plus besoin du Prince de Galles : il en souhaitoit le depart. Il vint un jour le cajoler sur la generosité qu'il avoit fait éclater en sa faveur, & luy dit que tout l'argent de son Royaume ne seroit jamais suffisant pour reconnoître le bon office qu'il venoit de luy rendre en le rétablissant dans ses Etats : qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât amasser une somme considerable pour le dédommager de ses frais, & le recompenser de tout ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour luy : qu'il étoit au desespoir de ce que son Païs étoit trop maigre & trop sterile pour nourrir le grand nombre de Troupes qu'il commandoit : mais que s'il luy plaisoit les faire retirer pour les mettre plus à leur aise & luy marquer l'endroit où, quand il auroit fait tout son argent, il le pouroit trouver pour le luy porter il ne manqueroit pas de s'y rendre à jour nommé pour le satisfaire & cultiver ensemble une amitié qui ne finiroit qu'avec la vie. Le Prince de Galles naturellement genereux & sincere ne penetroit pas dans le méchant fonds de Pierre, & croyant qu'il luy parloit dans un bon esprit, il se contenta de luy répondre qu'il alloit assembler son Conseil là dessus. Il fit appeller pour ce sujet le Duc de Lancastre son Frere, le Comte d'Armagnac, Jean de Chandos, le Captal de Buc, Hugues de Caurelay, le Sire de Mucidan, le Comte de Pembroc & tous les Seigneurs de sa Cour, ausquels il exposa la pressante necessité dans laquelle ils étoient de vuider ce Païs, où ses Troupes ne pouvoient plus trouver de quoy vivre ny subsister : que le Roy Pierre luy avoit proposé de se retirer du côté de la Navarre où il

y avoit abondance de vins & de vivres, & qu'il s'y rendroit au premier jour pour leur apporter toutes les sommes qu'il leur avoit promises & qu'il alloit lever sur ses peuples. Il ny en eut pas un qui ne donnât dans ce panneau, tant ils avoient tous de démangeaison de revoir leurs femmes & leurs enfans & de s'aller délasser chez eux de toutes les fatigues que cette Guerre, & la famine leur avoit fait essuyer.

Cette resolution prise on en fit part au Roy Pierre qui ne demandoit qu'à voir leurs talons. Chacun plia bagage. On eut soin de faire aussi partir Bertrand, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem, ausquels on donna de fort bon chevaux. Guesclin ne faisoit point paroître aucune consternation sur son visage se soûtenant dans sa mauvaise comme dans sa bonne fortune sans se démentir. Il n'osoit pas faire aucune avance auprés du Prince de Galles pour sa liberté: parce qu'il sçavoit que cette démarche auroit été non seulement prematurée, mais inutile. Cependant Hugues de Caurelay voulut bien rompre cette glace en faveur de Bertrand qu'il aimoit. Il prit la liberté de representer à son Maître qu'un si brave General meritoit bien qu'on eût pour luy quelque indulgence, & qu'ayant un plus grand fonds de valeur que de biens, il se promettoit de sa generosité qu'il luy feroit quelque grace pour sa rançon. Le Prince ne reçut pas bien ce compliment, il témoigna tout au contraire que cette même bravoure de Bertrand étoit la grande raison qu'il avoit de le retenir : car s'il luy donnoit une fois la clef des champs, ce seroit déchaîner contre eux un Lion furieux qui seroit capable de les devorer: que cet homme ne se pouvant tenir dans sa peau, ne manqueroit pas de leur faire la Guerre aussitôt qu'il se verroit en liberté : qu'il étoit donc plus à propos de ne point lâcher sur eux ce *Dogue de Bretagne* si fatal aux Anglois. Caurelay n'ayant pas reüssi dans sa tentative, fit part à Guesclin de ce peu de succés & l'assûra que c'étoit avec bien du chagrin qu'il se voyoit obligé de luy faire un si triste rapport. Bertrand le remercia de son zele & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour

sa delivrance, luy disant que c'étoit un ouvrage qu'il falloit laisser faire à Dieu & au temps. Le Prince de Galles cependant eut une grande mortification, quand il éprouva l'infidelité de Pierre dont il étoit devenu la duppe : car s'étant retiré dans la Navarre avec ses Troupes, il n'y trouva pas de quoy vivre, toute la moisson ayant été consommée. Le grand nombre de gens de guerre qu'il trainoit à sa suite manquerent de tout, & Pierre qui luy devoit apporter tant d'argent, tant de richesses & tant de tresors, le laissa morfondre avec tout son monde dans la Navarre & ne parut point.

Ces deux perfidies le firent repentir de la vaine équipée qu'il avoit fait pour ce miserable qui le joüoit, aprés en avoir tiré de si grands services. Dans l'indignation qu'il en conçut, il voulut sur le le champ l'aller chercher en personne pour assouvir sur luy sa rage & sa fureur : mais ses Generaux luy firent connoître qu'il ne pouvoit entreprendre ce voyage sans passer par des lieux incultes & deserts qui le feroient perir avec toute son Armée : qu'il valloit donc mieux reprendre le chemin de Bordeaux pour y faire toutes les provisions necessaires pour vivre cinq où six mois & retourner en suite au printemps pour fondre sur ce Prince infidelle, & lâche & le payer de toutes ses trahisons & de toutes ses felonnies par une mort infame, qu'il n'avoit que trop meritée par son ingratitude & par le mauvais tour qu'il venoit de luy faire. Pierre s'étant tiré cette épine du pied s'alla presenter devant Tolede & demanda qu'on luy fît l'ouverture des portes. Les Bourgeois apprehendans qu'il ne se ressentît de l'outrage qu'ils luy avoient fait, balancerent longtemps à se rendre : mais enfin voyans bien qu'ils ne pouroient faire qu'une fort vaine resistance ils aimerent mieux franchir honnêtement ce pas que de l'aigrir encore davantage contre eux. Il dissimula d'abord le ressentiment qu'il leur gardoit pour ne les point effaroucher : Mais il leur en fit sentir dans la suite de fort cruels effets. Seville ayant sçu que Burgos & Tolede avoient suby le joug de leur premier Maître, se vit contrainte de ceder au torrent, & de se

rendre au Vainqueur. Les Bourgeois allerent au devant de luy pour tâcher de flechir la misericorde d'un Prince dont ils connoissoient l'humeur implacable. Les Chrétiens, les Juifs, & les Sarrazins firent à l'envy de leur mieux pour l'adoucir se prosternans en terre & luy demandans pardon à genoux & tâchans de se disculper sur leur defection, disant qu'ils avoient été tous entraînez par la multitude & la populace, dont ils n'avoient pû reprimer la rebellion qu'ils benissoient le Ciel de ce qu'il avoit exaucé leurs vœux en le retablissant sur son Trône & que la vie qu'ils luy demandoient ne leur seroit à l'avenir d'aucun usage que pour la sacrifier pour luy contre ses ennemis.

Ils n'oublierent rien pour luy témoigner la joye que leur donnoit le retablissement de sa Domination sur eux. Toute la Ville fit retentir à son entrée les concerts de musique. A peine pouvoit-il passer dans les ruës tant la foule étoit grande. Touttes les cloches se firent entendre avec un fort grand bruit. les feux de joye que l'on faisoit par tout, éclairoient les tables qu'on avoit dressées dans les places publiques pour y servir des viandes à tous venans. Toute la Noblesse d'Espagne courut à Seville pour feliciter ce Prince sur son retablissement & luy rendre de nouveaux hommages. Ferrand de Castre qui l'avoit abandonné dans sa disgrace vint le rejoindre dans sa prosperité : mais touttes ces demonstrations de joye, touttes ces démarches honnêtes, soumises & civiles ne furent point capables d'adoucir le cœur inhumain de ce Tyran, qui s'étoit fait une Loy de ne jamais pardonner les injures qu'on luy avoit faites & se reservoit toûjours de s'en venger dans son temps, comme il ne la fait que trop paroître dans la suite.



CHAPITRE XXV.

De l'artifice dont se servit Henry *pour parler au Roy d'Arragon qu'il alla trouver deguisé sous l'habit d'un pelerin de Saint Iaques.*

HEnry s'étant retiré dans sa terre de Tristemare auprés de la Reine sa Femme, tout consterné de la perte qu'il venoit de faire de tout un Royaume dans la funeste journée de Navarrette que le Prince de Galles avoit gagnée sur luy pour retablir Pierre dans ses Etats. Il se mit en tête d'aller à la Cour du Roy d'Arragon pour se découvrir à ce Prince en cas qu'il vit jour à l'engager dans ses interêts, & comme le Roy Pierre avoit par tout posté des gens sur les chemins pour l'observer & se saisir de sa Personne, il se mit en chemin luy troisiéme, travesty en pelerin pour faire son voyage à coup sûr. La Reine sa Femme ne le put voir partir dans ce triste état sans verser des larmes : mais il falloit s'accommoder au temps & tout attendre de la Providence, il fit avec ses deux Compagnons de si grandes traites à pied, qu'il arriva dans deux de jours à Perpignan sans être reconnu de personne. Un Chevalier d'Arragon l'ayant rencontré sur sa route, luy demanda s'il venoit de Saint Jaques & quelles nouvelles on y disoit d'Henry. Ce faux pelerin luy répondit qu'il le croyoit à Tristemare fort deconcerté de la perte qu'il avoit faite de tous ses Etats à la Bataille de Navarrette qu'il avoit perduë contre le Prince de Galles & le Roy Pierre, par la perfidie, ou au moins par la lâcheté des Espagnols qui l'avoient abandonné dans le combat se jettans au travers des bois & de la riviere pour se sauver.

Ce Chevalier plaignit beaucoup le sort de cet infortuné Prince, disant qu'il souhaitoit fort que le Ciel le prit en sa protec-

protection. La curiosité le menant plus loin, il luy demanda si Bertrand du Guesclin, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem avoient été pris dans cette journée. Les pelerins l'assûrerent qu'ouy, sur quoy le Chevalier continüant de s'entretenir avec eux, dit qu'il croyoit que le Prince de Galles n'étoit pas à se repentir d'avoir si bien servy le Roy Pierre qui n'étoit qu'un ingrat, & qui ne l'avoit payé que de belles paroles, sans luy donner un seul denier de ce qu'il luy avoit promis. Henry ne voulut point se découvrir au Chevalier, qui leur dit que s'ils avoient besoin de son service, il les meneroit jusqu'au Palais, où par son credit il leur feroit donner du meilleur vin qu'ils boiroient en l'honneur de Saint Jaques, afin qu'il se rendît intercesseur dans le Ciel pour le Roy Henry, dont la cause luy paroissoit si juste & si raisonnable. Les pelerins luy sçachans bon gré de ses offres obligeantes le suivirent jusqu'au Palais du Roy d'Arragon. Ce Chevalier les posta dans un lieü vis à vis de la table où ce Prince mangeoit, afin qu'il les pût découvrir de loin. Cette situation dans laquelle il les avoit placez fit tout l'effet qu'il s'en promettoit: car le Roy les ayant apperçu leur envoya quelques mets de sa table, & quand il eut achevé son répas la curiosité le fit approcher d'Henry pour apprendre de luy quelque nouvelle luy disant *où voulez vous aller Pelerin?* celuy-cy luy répondit qu'il s'en alloit droit à Paris pour servir le Roy de France son Maître dont il étoit Sergeant d'armes. Je vous prie, ajoûta le Roy d'Arragon, de luy faire mes complimens. Là dessus Henry voyant que ce Prince ne le reconnoissoit point, demanda de luy parler en particulier. Ils se tirerent tous deux à l'écart, afin qu'il n'y eût aucuns témoins de leur entretien. Ce fut pour lors qu'Henry luy faisant une profonde reverence se découvrit à luy, le conjurant de luy vouloir garder le secret, & luy declara qu'il étoit ce même Henry qui venoit d'être dépoüillé de tous ses Etats, & qui s'étoit travesty pour se rendre à coup sûr auprés de sa Personne, & luy demander son secours & sa protection.

Le Roy d'Arragon le regardant plus exactement luy fit mille excuses de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu plûtôt & se mit à le caresser & le traiter d'égal, luy témoignant qu'il prenoit part à son infortune & qu'il feroit de son mieux pour contribuer à l'en faire sortir. Henry luy rendit graces de toutes ses honnêtetez & luy dit qu'il alloit en France à la Cour du Duc d'Anjou, dans l'esperance que ce Prince ne l'abandonneroit point & voudroit bien faire quelque effort en sa faveur. Le Roy d'Arragon s'étant informé de l'état auquel il avoit laissé la Reine sa Femme, luy promit qu'au retour du voyage qu'il alloit faire il luy donneroit deux cens hommes d'Armes qui le serviroient gratuitement quatre mois entiers. Henry se sçût bon gré d'avoir trouvé tant d'accés auprés d'un Souverain si genereux, & ne perdit pas l'esperance de remonter un jour sur le Trône, si le Duc d'Anjou luy faisoit un semblable accüeil. Il prit donc congé du Roy d'Arragon, le priant de luy conserver durant son absence tous les bons sentimens dont il le flattoit. Il prit ensuite le chemin de Bordeaux avec ses deux compagnons portant l'écharpe au cou & le bourdon en main. Ces deux hommes qui l'accompagnoient luy remontrerent le danger dans lequel il s'alloit plonger s'il étoit une fois découvert dans une Ville ennemie, où le Prince de Galles son Vainqueur faisoit sa residence & tenoit sa Cour : mais il avoit une si grande démangeaison de s'aboucher avec Bertrand, le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem, qui y demeuroient prisonniers, qu'il resolut de tenter toutes sortes de perils pour se satisfaire.

Il entra donc sur le soir à Bordeaux, & s'alla loger dans une hôtellerie. Ses compagnons trembloient de peur qu'il ne fût reconnu. Ce Prince travesty soupa tranquillement avec eux & s'alla coucher avec autant de securité, que s'il eût été dans Tristemare. Il réva toute la nuit aux moyens de pouvoir parler à Bertrand. Il se leva de grand matin reprenant ses habits de pelerin de Saint Jaques, & s'en alla droit à l'Eglise de Nôtre Dame pour entendre la Messe, & recommander

ses interêts à Dieu. Tandis qu'il étoit à genoux avec ses compagnons plusieurs Chevaliers qui s'étoient trouvez à la Bataille de Navarrette, & même dans le party de Bertrand jetterent attentivement les yeux sur luy, sans pourtant le remettre, & quand la Messe fut finie la curiosité leur fit joindre ces étrangers en leur disant *Pelerins vous venez d'un Pays où nous avons eu pauvre encontre.* Henry prit la parole en leur declarant qu'il en avoit eu sa bonne part, & qu'il s'en souviendroit toute sa vie. Dans le temps qu'il s'entretenoit avec eux, il reconnut un Chevalier qu'il avoit veu plusieurs fois avec Bertrand, & le tirant à l'écart il luy demanda des nouvelles de cet illustre prisonnier & s'il travailloit à payer sa rançon. Cet homme luy répondit que le Besque de Vilaines & le Maréchal d'Andreghem se tireroient aisement d'affaire: mais que pour Bertrand le bruit couroit que le Prince de Galles avoit fait serment de ne le jamais relâcher ny pour or, ny pour argent: parce qu'il apprehendoit qu'aussitôt qu'il seroit en liberté il ne renouvellât la Guerre avec plus de chaleur que jamais. Henry voulut pressentir ce Chevalier pour sçavoir si par son canal il ne pouroit point s'aboucher avec Bertrand, le Chevalier luy demanda s'il étoit Breton : puisqu'il avoit tant d'envie de parler à Guesclin.

Henry l'entretenant toûjours, fit si bien qu'il le mena jusqu'à son hôtellerie. Ce fut là qu'il s'ouvrit à luy tout à fait luy disant qu'il le connoissoit pour l'avoir veu souvent avec Bertrand, qu'il le prioit de luy garder le secret sur tout ce qu'il avoit à luy reveler & qu'il étoit le malheureux Henry Roy d'Espagne qui s'étoit déguisé de la sorte pour pouvoir avec plus de facilité deterrer où étoit Bertrand & s'entretenir avec luy sur l'assiette de leurs affaires. Ce Chevalier ravy de ce qu'un si grand Prince luy commettoit ainsi sa Personne & sa vie, le pria de venir avec ses gens dans son auberge afin qu'ils pûssent avec plus de loisir & de liberté conferer ensemble. Aussitôt qu'ils furent tous entrez, l'Ecuyer dit à son hôtesse qu'elle fit tirer tout du meilleur: parce que ces pelerins qu'elle voyoit étoient de son Païs & qu'il étoit

bien aise de les bien regaler. Quand ils furent entre deux treteaux, ils concerterent ensemble sur les moyens de gagner le Geolier pour parler à Bertrand, le Chevalier le pria de demeurer là clos & couvert, tandis qu'il iroit cajoler le Geolier pour luy faciliter l'entrée de la prison. Cet homme pour l'engager à luy permettre de parler à son prisonnier prit le pretexte qu'il alloit en Bretagne pour chercher de l'argent, & payer sa rançon, disant que Bertrand étant son compatriote il étoit bien aise d'apprendre de luy s'il n'avoit rien à mander en son Païs. Le Geolier comme interessé luy répondit que ces sortes de graces ne s'accordoient pas pour rien. Le Chevalier l'assûra que Bertrand étant liberal le recompenseroit fort honnêtement. Le Geolier avoüa que c'étoit un fort galant homme, & qu'il souhaitoit qu'un aussi brave prisonnier ne sortît jamais de ses mains, tant il avoit sujet de s'en loüer. Enfin le Chevalier joüa si bien son rôle auprés du Geolier, auquel il promit de l'argent à son retour, que celuy-cy luy permit d'entrer dans la chambre de Bertrand : mais en luy disant que s'il luy manquoit de parole, il n'y mettroit jamais le pied.

Quand Guesclin l'apperçut il s'imagina que ce Chevalier luy venoit emprunter de l'argent pour payer sa rançon, luy disant par avance que pour lors il n'en avoit point : mais qu'il esperoit d'en recevoir dans peu, pour avoir dequoy se racheter tous deux. Le Chevalier le surprit beaucoup quand il luy declara que ce n'étoit pas là le sujet qui l'avoit fait venir auprés de luy : mais que c'étoit pour luy donner avis de l'arrivée du Roy Henry dans Bordeaux sous les habits d'un pelerin de Saint Jaques & qui s'étoit travesty de la sorte pour luy pouvoir plus aisement parler. Bertrand pensa tomber de son haut à cette nouvelle, s'étonnant comment il avoit osé se commettre si temerairement, & ne doutant point qu'il ne fût perdu sans ressource s'il étoit découvert & d'ailleurs representant au Chevalier que ce Prince avoit fait un voyage inutile, puis qu'il ne sçavoit pas comment ils se pouroient parler. Le messager répondit que le Geolier

étant un homme mercenaire on pouroit avec de l'argent obtenir cette entreveüe de luy. Bertrand dit qu'il n'en avoit point sur luy : mais qu'il y avoit un Lombard dans la Ville qui prenoit le soin de ses affaires, & celuy de luy en donner quand il en avoit besoin. Là dessus il fit appeller le Geolier, & pour le mieux empaumer il luy exposa qu'il y avoit dans Bordeaux un Pelerin natif de Bretagne, & l'un de ses vassaux qu'il estimoit le plus : que cet homme allant à S. Jaques dans un esprit de devotion pour demander à Dieu la delivrance de son Seigneur, il étoit bien aise de reconnoître son bon cœur, en le regalant & l'assistant de quelque argent pour achever son voyage : que n'en ayant point sur luy, il le prioit d'aller demander de sa part quatre cens florins à son Lombard, & qu'il y en auroit cent pour luy. Le Geolier se le tint pour dit, trouvant bien son compte à la proposition de Bertrand qui luy donna son cachet afin que le Lombard ne fit au Geolier aucune difficulté de luy delivrer cette somme qui luy fut payée comptant sur ces enseignes.

Bertrand luy en laissa cent florins, aprés quoy l'on fit entrer le Roy Pelerin sur l'heure de midy qu'un grand répas étoit preparé pour le mieux recevoir. Ils s'aboucherent secrettement tous deux. Henry luy fit part du dessein qu'il avoit d'aller trouver le Duc d'Anjou dans l'esperance qu'il avoit que ce Prince ne l'abandonneroit pas dans le déplorable état de ses affaires. Bertrand goûta fort le party qu'il prenoit : mais il le pria qu'en parlant au Duc il ne luy proposât point d'offrir aucune somme au Prince de Galles pour sa delivrance : car dit-il *C'est le plus orgueilleux qui fut oncques né de mere, & ne oncques pour priere ne s'est voulu amollier.* Tandis qu'ils étoient dans cette conference secrette, l'Hôtesse les interrompit en leur venant dire que tout étoit prêt, qu'ils n'avoient plus qu'à se mettre à table, & que les viandes se refroidissoient. Ils se mirent aussitôt à manger : mais pendant qu'ils faisoient grand'chere, le Geolier tira sa femme à l'écart, & luy declara le soupçon qu'il avoit que ce Pelerin ne tramât quelque chose avec Bertrand contre le service du

Prince de Galles, & qu'il avoit envie d'aller de ce pas luy en donner avis. La femme apprehendant que la resolution que prenoit son mary n'attirât quelque affaire à Bertrand qu'elle consideroit, l'alla tout aussitôt avertir qu'il se tint sur ses gardes : parce que son Epoux le vouloit accuser de quelque trahison. Guesclin surpris de l'ingratitude du Geolier auquel il venoit de donner une assez grosse somme d'argent, ne luy donna pas le loisir de passer le guichet pour l'aller denoncer au Prince. Il luy déchargea sur la tête un si grand coup de bâton qu'il le fit tomber sur ses genoux, & luy tirant les clefs de sa poche il en ouvrit la porte à Henry & à ses deux compagnons qui s'évaderent aussitôt avec le Chevalier qui les avoit conduit dans ce lieu : Bertrand ne se contentant pas de cela referma vîtement la porte sur eux, de peur qu'on ne courût aprés, & se saisissant des clefs il revint au Geolier qu'il enferma dans une chambre aprés l'avoir tant battu qu'il ne put étre sur ses pieds de huit jours, & sans son valet de chambre qui se trouva là fort à propos pour moderer un peu la furie de son Maître il l'auroit assommé.

La Geoliere qui luy avoit attiré tout ce mauvais traitement en revelant à Guesclin le mauvais tour qu'il avoit envie de luy faire, raccommoda tout. Le Geolier en fut quite pour les coups de bâton qu'il avoit reçu, & les reproches que luy fit Bertrand de son ingratitude, & durant tout le temps qu'il fallut employer pour faire cette paix & remettre le Geolier sur ses pieds, les pelerins eurent tout le loisir de sortir des terres du Prince de Galles. Quand Henry se vit hors de danger il quita son habit de Pelerin prenant son chemin par le Languedoc, & s'arrétant à Besiers il y rencontra le Frere du Besque de Vilaines qui le reconnut aussitôt, & luy faisant une profonde reverence, il offrit de le servir & de le suivre où bon luy sembleroit. Henry luy raconta toute la funeste avanture que le Prince de Galles luy avoit attirée, dont s'étoit ensuivie dans tous ses Etats une étrange revolution : qu'il al-

loit trouver le Duc d'Anjou pour tâcher de ménager auprés de ce Prince quelque ressource à son malheur & que s'il l'y vouloit accompagner, ils feroient le voyage ensemble avec moins de chagrin tous deux. Le Chevalier se fit honneur d'escorter ce Prince jusqu'à Villeneuve prés d'Avignon. Ce fut là que le Roy Henry se presenta devant ce Duc qu'il trouva dans sa Chapelle comme il alloit entendre la Messe. Aprés qu'elle eut été celebrée le Duc prit ce Roy par la main, le mena dans ses appartemens, & le faisant asseoir sur un lit de repos, ils s'entretinrent à fonds de toutes choses.

Quand Henry luy eut fait la triste peinture de sa condition dont le Prince de Galles étoit le seul Auteur, le Duc luy témoigna qu'il n'étoit pas surpris des hostilitez qu'il luy avoit faites, & que la maison de France en avoit ressenty toute la premiere de vives atteintes : que ce n'étoit pas d'aujourd'huy que la Couronne d'Angleterre étoit jalouse de celles de toute l'Europe, que le Prince de Galles avoit herité d'Edoüard III. son Pere la haine qu'il portoit aux Lys : mais qu'il esperoit que le Ciel, qui de tout temps en avoit été le Conservateur les feroit triompher des Leopards de la grande Bretagne & leur donneroit lieu de le retablir sur son Trône & de rompre les fers de Bertrand, du Besque de Vilaines & du Maréchal d'Andreghem. Henry répondit à ces honnêtetez avec toute la reconnoissance dont il fut capable. Le Duc luy fit ensuite un fort magnifique repas & le traita comme un Souverain. La table & son buffet étoient chargées de tant de vaissselles d'or & d'argent qu'on n'en avoit veu jamais de si riches, ny en si grand nombre. Henry ne pouvoit se lasser de la regarder avec admiration. Le Duc s'en appercevant dit qu'il luy faisoit present de tout ce qu'il voyoit pour luy payer sa bienvenuë. Henry qui ne s'attendoit pas à ce compliment en fut tout transporté de joye d'autant plus qu'il en avoit un fort grand besoin dans la decadence de ses affaires. Ces deux Princes monterent en suite à cheval pour aller parler au Pape qui faisoit alors son sejour dans Avignon. Le Saint Pere sçachant leur venuë

donna l'ordre à quelques Archevêques & Evêques de venir au devant d'eux. Il y envoya même toute sa Compagnie de Gendarmes pour leur faire honneur, & quand ils furent arrivez, il les reçut avec tout l'accueil imaginable & s'entretint fort secrettement avec eux de tout ce qui les pouvoit toucher.

CHAPITRE XXVI.

De la delivrance du Maréchal d'Andreghem *&* *du* Besque de Vilaines *accordée par le* Prince de Galles *& de la reddition de* Salamanque *entre le mains* d'Henry.

UN jour que le Prince de Galles étoit de bonne humeur il fut si puissamment sollicité de rendre la liberté au Besque de Vilaines par les amis que celuy-cy avoit à la Cour de ce Prince, qu'il s'avisa de le faire venir devant luy prevenu fort avantageusement en sa faveur. Il luy demanda quand il parut en sa presence s'il étoit ce redoutable Besque qui s'étoit tant de fois signalé dans les Guerres qui l'avoient mis aux mains avec les Anglois, ausquels il avoit si souvent fait sentir la force de son bras, jusques là qu'il avoit été contraint bien des fois de le souhaiter bien loin d'eux, Le Besque qui n'étoit pas moins bon Courtisan que brave Soldat, au lieu de s'entêter de cette loüange, s'humilia davantage devant ce Prince en luy repondant qu'il n'étoit qu'un fort petit Chevalier, qui n'étoit point capable de faire de la peine à un Souverain comme luy qui par sa valeur sçavoit ôter, & donner les Couronnes à qui bon luy sembloit : que pour ce qui le regardoit en personne, il se piquoit moins de bravoure que de la fidelité qu'il devoit au Roy de France son Seigneur & que si le Ciel l'avoit fait

fait naître son Sujet, il auroit sacrifié sa vie pour luy comme il avoit fait pour son Maître. Un discours si soûmis, & si engageant échauffa beaucoup la generosité du Prince de Galles, qui pour luy donner obligeamment le change, luy dit en presence d'Hugues de Caurelay, de Jean de Chandos & des deux Seigneurs de Clisson, que si Philippe de Valois, & Jean son Fils eussent eu trois cens Chevaliers de la trempe & du caractere du Besque, le Roy Edoüard son Pere ne se seroit pas avisé de passer la Mer pour faire des conquêtes en France : mais il auroit pris le party de s'accommoder avec eux plûtôt que de tout risquer en faisant la Guerre à des Princes servis par de si fameux Generaux.

Aprés qu'il l'eut cajolé de la sorte, il le mit luy & le Maréchal d'Andreghem à une rançon : mais il ne voulut point encore sitôt entendre parler de Bertrand. Aussitôt que le Besque eut recouvré sa liberté pour fort peu de chose, il alla trouver le Duc d'Anjou, qui le combla de caresses & de bienfaits & luy donna quelques Troupes à commander pour le service d'Henry, qui fortifié de ce secours alla se presenter devant Salamanque en Espagne & la serra de si prés qu'elle fut obligée de se rendre. Il manda ce succés à la Reine sa Femme qui ne pouvoit se tenir de joye de voir que leurs affaires commençoient à reprendre un bon train. Elle donna mille benedictions au Duc d'Anjou de ce qu'il entroit avec tant de chaleur dans leurs interêts. Cette habile Princesse écrivit dans toutes les Terres de son obeïssance pour amasser des Troupes, dont elle fit un corps assez considerable. L'Archevêque de Tolede se rendit auprés de sa Personne avec ce qu'il put assembler de gens, pour luy donner des preuves de sa fidelité. La Reine fit sommer cette grande Ville de luy ouvrir ses portes sous de grosses menaces : mais le Gouverneur de la Citadelle qui tenoit pour le Roy Pierre appella tous les principaux Bourgeois devant luy, pour leur dire que si pas un d'eux branloit en faveur d'Henry, il le feroit pendre aussitôt en presence de tous les autres, & qu'il ne feroit quartier à personne. Ils luy répondirent qu'ils se-

E e

roient fidelles à leur Roy jusqu'au dernier soûpir de leur vie : que si la famine les pressoit, ils mangeroient plûtôt leurs chevaux que de penser à capituler & qu'il se reposât là dessus sur eux. Le Gouverneur fort satisfait de les voir dans une si bonne assiette d'esprit fit entrer dans sa Citadelle toutes les munitions necessaires de Guerre & de bouche pour se preparer de son mieux à se bien defendre. Henry sçachant que ceux de Tolede demeuroient fermes dans l'obeïssance de Pierre, & qu'il étoit impossible de s'en rendre maître que par un Siege dans les formes, jura que quand il y devroit employer une Armée toute entiere il la prendroit, ou d'assaut, ou par famine. Toutes les autres Villes ne luy furent pas si contraires. Madrid ne balança point à se donner à luy.

Ce Prince tourna donc toutes ses pensés du côté de Tolede dans la resolution de faire les derniers efforts contre cette Ville. Il enrôla sous ses étendars tous les gens de la campagne pour grossir son Armée, dont il donna l'Avant-garde à commander au Besque de Vilaines. Avant que d'ouvrir le Siege il fit sommer ce même Gouverneur de luy rendre la Place : mais celuy-cy ny voulant aucunement entendre, il se mit à y travailler tout de bon. Le Besque se posta par delà la riviere & se trouvant assez prés d'un bois il en fit couper un grand nombre d'arbres, dont il fit une haye tout au tour pour y enfermer tout son monde & s'y retrancher sans y laisser aucune ouverture que celle qui luy fut necessaire pour recevoir les vivres qui leur devoient venir. Henry se campa d'un autre côté pour serrer la Ville de toutes parts. Il avoit avec soy le Comte Ferrand de Castres, le Comte d'Auxerre, le Comte de Dampierre, le grand Maître de l'Ordre de Saint Jaques, Pierre de Sarmonte & l'Archevêque de Tolede qui s'étoit sauvé de cette Ville, aprés y avoir fait de fort inutiles remontrances à ses peuples en sa faveur. Henry s'acharna à ce Siege avec tant d'opiniâtreté, ne se souciant point d'y souffrir toutes les rigueurs de l'hyver, & toutes les chaleurs de l'Eté, qu'il fit

consommer aux Assiegez tous leurs vivres, & manger jusqu'à la chair de leurs chevaux. Cependant ils aimoient mieux essayer toutes ces extremitez que de jamais parler de se rendre. Il y eut plus de trente mille hommes tant Juifs, que Sarrazins qui furent emportez par la faim. Ceux qui leur survécurent écrivirent au Roy Pierre qu'ils étoient aux abois, & qu'ils n'étoient plus en état de tenir, s'il ne leur envoyoit un fort prompt secours. Ce Prince leur manda qu'ils perseverassent toujours dans la fidelité qu'ils luy avoient gardée, sans rien craindre & sans se relâcher & qu'il viendroit dans peu fondre sur les Assiegeans avec un secours tres considerable, qu'il alloit tirer des Rois de Grenade, & de Belmarin. Tandis que le Siege se continuoit toûjours avec la derniere vigueur, & qu'on se defendoit de même, Bertrand demeuroit toûjours dans les prisons de Bordeaux au desespoir de ne pouvoir être devant Tolede avec le Besque de Vilaines & les autres.

Il arriva pour lors une conjoncture qui facilita beaucoup sa delivrance. Le Prince de Galles ayant un jour fait grand chere avec les premiers Seigneurs de sa Cour, & s'étant au sortir de table retiré dans sa chambre avec eux, la conversation tomba par hasard sur les Batailles qu'ils avoient gagnées, & les prisonniers qu'ils avoient faits. On y parla de Saint Loüis qui fut obligé de racheter à prix d'argent sa liberté. Le Prince prit occasion de dire que quand une fois on s'est laissé prendre dans un combat, & qu'on s'est mis entre les mains de quelqu'un pour se rendre à luy de bonne foy, l'on ne doit point faire aucune violence pour sortir de prison: mais payer sa rançon de fort bonne grace, & qu'aussi celuy qui la doit recevoir ne doit pas tenir la derniere rigueur à son prisonnier, mais en user genereusement avec luy. Le Sire d'Albret qui vouloit ménager quelque chose en faveur de Bertrand, ne laissa pas tomber ces paroles à terre. Il prit la liberté de demander à ce Prince la permission de luy declarer ce qu'il avoit en son absence entendu dire de luy, vous le pouvez, ajouta t'il, & je n'aurois pas

sujet de me loüer d'aucun de mes Courtisans, qui ne me rapporteroit pas tout ce qu'on auroit avancé quelque part contre mon honneur & ma reputation. D'Albret luy trancha le mot en luy declarant qu'on ne trouvoit pas qu'il fut juste de retenir dans ses prisons de gayeté de cœur un Chevalier sans vouloir recevoir le prix de sa rançon, ny même l'entendre là dessus. Ce discours fut appuyé par Olivier de Clisson, qui luy confirma qu'il en avoit entendu parler de la sorte. Le Prince se piqua d'honneur & voyant bien qu'on luy vouloit par là designer Bertrand, il commanda sur l'heure qu'on le fît venir disant qu'il le feroit luy même l'arbitre du prix de sa rançon, dont il ne payeroit que ce qu'il voudroit. Les gens qu'il envoya pour le tirer de la prison, le trouverent s'entretenant avec son valet de chambre pour se desennuyer. Il les reçut avec d'autant plus d'accueil & d'honnêteté, qu'il apprit d'eux qu'ils avoient ordre de luy annoncer une nouvelle qui ne luy déplairoit pas. Il fit aussitôt apporter du vin pour boire à leur santé, l'un d'eux luy dit qu'il avoit de fort bons amis à la Cour de son Maître, qu'ils avoient si bien cajolé le Prince en sa faveur, que c'étoit un coup sûr qu'il seroit bientôt élargy pour fort peu de chose, & qu'il avoit ordre de le mener à l'instant devant luy pour ce même sujet. Bertrand leur témoigna beaucoup de joye, de ce qu'enfin le Prince avoit pour luy des sentimens si genereux : mais que pour sa rançon bien loin de donner de l'argent, il n'avoit ny denier, ny maille pour se racheter, & que même il avoit emprunté dans Bordeaux plus de dix mille livres qu'il avoit depensé dans sa prison, dont il auroit beaucoup de peine à s'aquiter. Ces deputez eurent la curiosité de luy demander à quel usage il avoit pû tant employer d'argent, à boire, à manger, à joüer, à faire quelques largesses & quelques aumônes, leur répondit-il, en les asûrant qu'il ne seroit pas plûtôt mis en liberté que ses amis ouvriroient leur bourse pour le secourir. L'un d'eux luy dit qu'il s'étonnoit comment il avoit si bonne opinion de ceux qu'il croyoit ses amis, & qui peut-être luy

pouroient bien manquer au besoin. Bertrand luy témoigna qu'il étoit de la gloire d'un brave Chevalier de ne jamais tomber dans le découragement & le desespoir pour quelque mauvaise fortune qui luy pût arriver, & de ne se jamais rebuter au milieu des plus grandes disgraces.

Aprés avoir tenu tous ces propos ensemble, ils arriverent au Palais du Prince de Galles, auquel ils presenterent Guesclin vêtu d'un gros drap gris & mal propre, comme un prisonnier qui dans son chagrin ne daigne pas prendre aucun soin de sa personne. Olivier de Clisson, Chandos, le Comte de Lisle, le Senéchal de Bordeaux, Hugues de Caurelay, le Sire de Pommiers, & beaucoup d'autres Chevaliers étoient dans la chambre du Prince de Galles, qui se prit à rire quand il vit Bertrand dans un état si negligé luy demandant comment il se portoit, *Sire*, luy répondit-t'il *quand il vous plaira il me sera mieux, & ay ouy longtemps les souris & les rats: mais le chant des oiseaux n'oüis-je pieçà*. Le Prince luy dit qu'il ne tiendroit qu'à luy de sortir de prison le jour même s'il vouloit faire serment de ne jamais porter les armes contre luy pour la France, ny contre le Roy Pierre en faveur d'Henry: que s'il vouloit accepter cette condition qu'il luy proposoit, non seulement il ne luy coûteroit rien pour sa rançon, mais même on le renvoyeroit quite & déchargé de toutes les debtes qu'il pouvoit avoir contractées depuis qu'il étoit prisonnier. Bertrand luy protesta qu'il aimoit mieux finir ses jours dans sa captivité que de jamais faire un serment qu'il n'auroit pas dessein de garder, que dés sa plus tendre jeunesse il s'étoit dévoüé tout entier au service du Roy de France, des Ducs d'Anjou & de Bourgogne, de Berry & de Bourbon, qu'il avoit toûjours depuis porté les armes dans leurs Troupes, & qu'on ne luy reprocheroit jamais de s'être démenty là dessus: au reste il le conjura de luy donner la liberté: puis qu'il y avoit si longtemps qu'il le tenoit captif dans Bordeaux: & que sa premiere veüe quand il étoit sorty de France, ne tendoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins pour le salut de son ame & la gloire de la Religion Chrétienne, & pourquoy donc, luy dit

le Prince, n'avez-vous pas passé plus outre. Bertrand luy fit un long recit des justes motifs qui l'avoient arrêté dans l'Espagne, en luy representant que le pretendu Roy Pierre étant pire qu'un Sarrazin : puis qu'il avoit commerce avec les Juifs, dont il étoit luy même originaire, & d'ailleurs ayant commis une execrable cruauté sur le noble Sang de Saint Loüis en la Personne de *Blanche de Bourbon* sa Femme qui décendoit en droite ligne de ce grand Roy., il avoit crû ne pouvoir mieux employer ses armes, ny son temps, que contre ce Tyran, qui ne meritoit pas de porter une Couronne qui n'étoit deüe qu'au Roy Henry, comme le plus legitime Heritier d'Alphonse, qui avoit fiancé sa Mere : qu'il étoit bien vray que les Armes Angloises avoient rétably ce Prince dans son Trône : mais qu'il devoit bien se souvenir qu'il n'avoit été payé que d'ingratitude : que les Troupes qu'il avoit fait passer en Espagne avoient pensé mourir de faim : qu'aprés s'être épuisées pour le service de ce malheureux & de cet impie, on les avoit congediées & renvoyé dans la Navarre pour achever de les faire perir & qu'au lieu d'apporter les Tresors & les sommes immenses qu'il avoit promises à un si grand Prince, il l'avoit joüé de gayeté de cœur se moquant tout ouvertement de luy, sans se mettre en peine de garder aucunement la parole qu'il luy avoit donnée

Le Prince de Galles fort persuadé de tout ce qu'il venoit de dire ne put se defendre d'avoüer hautement que Bertrand avoit raison. Tous les Chevaliers qui l'environnoient convinrent qu'il n'avoit avancé que la verité toutte pure, & que cet homme étoit d'une trempe & d'une franchise, qu'on ne pouvoit assez estimer. Enfin le Prince de Galles, se souvenant qu'on avoit publié par tout qu'il ne le retenoit prisonnier que parce qu'il le craignoit: Il luy declara que pour faire voir qu'il ne l'apprehendoit aucunement, il luy donnoit la carte blanche, & qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il vouloit payer de rançon : Guesclin luy representa que ses facultez étant fort petites & fort minces, il ne pouvoit pas faire un grand effort pour se racheter : que

sa Terre étoit engagée pour quantité de chevaux qu'il avoit acheté, & que d'ailleurs il devoit dans Bordeaux plus de dix mille livres: que s'il luy plaisoit enfin le relâcher sur sa parole il iroit chercher dans la bourse de ses amis dequoy le satisfaire. Le Prince touché de ses reparties si honnêtes, si sensées & si judicieuses, luy declara qu'il le faisoit luy même l'arbitre de sa rançon : mais il fut bien surpris quand Bertrand au lieu de n'offrir qu'une modique somme, voulut se taxer à cent mille florins, que l'on appelloit *doubles d'or*, & regardant tous les Seigneurs qui l'environnoient : il dit, *cet homme se veut gaber de moy*. Bertrand craignant qu'il ne s'offensât, le pria de le mettre donc à soixante mille livres, le Prince en convint volontiers. Guesclin comptant sur sa parole luy fit connoître que le payement de cette somme ne l'embarrasseroit pas beaucoup : puisque les Roys de France & d'Espagne en payeroient chacun la moitié : qu'Henry qu'il avoit servy jusqu'alors avec tant de zele & tant de succés, ne balanceroit pas à sacrifier toutes choses pour le tirer d'affaire, & le mettre en état de reprendre les armes pour luy : que le Roy de France auroit tant de soin de le tirer de ses mains : que si ses finances étoient épuisées, il feroit filer toutes les filles de son Royaume, afin quelles gagnassent dequoy le racheter. Le Prince de Galles ne put dissimuler l'étonnement que luy donna l'asfûrance de cet homme & confessa qu'il l'auroit quité pour dix mille livres.

Jean de Chandos qui connoissoit sa bravoure & sa valeur pour l'avoir souvent éprouvée, luy voulut donner des marques de son estime & de son amitié, s'offrant de luy prêter dix mille livres. Guesclin luy sçut bon gré de son honnêteté, le priant pourtant de trouver bon qu'il allât auparavant faire auprés de ses amis, toutes les diligences necessaires pour recueillir cette somme entiere. La fierté que Bertrand fit paroître en se taxant à soixante mille livres fut bientôt sçuë de toute la Ville. Chacun courut en foule au Palais pour regarder en face une homme si extraordinaire, & quand les gens du Prince virent tant de peuple assemblé

tour au tour, ils conjurerent Bertrand de contenter la curiosité des Bourgeois de Bordeaux, & de se rendre aux fenêtres pour se montrer & se faire voir. Il voulut bien avoir cette complaisance, & vint avec eux sur un balcon faisant semblant de s'entretenir avec quelques Officiers du Prince. Il ne pouvoit se tenir de rire de voir l'avidité de ses gens à le regarder, & à l'étudier avec tant d'empressement. Ils se disoient les uns aux autres que le Prince de Galles leur Seigneur ne luy devoit pas donner la liberté : car un tel ennemy luy feroit un jour de la peine. D'autres s'ennuyans de perdre leur temps à le voir, prirent le party de se retirer en disant dans le langage du quatorzième siecle. *Pourquoy avons nous icy musé & nôtre métier delaissié à faire, pour regarder un tel Damoisel, qui est un laid Chevalier & mau taillié.* La mauvaise opinion qu'ils avoient de luy, leur fit croire qu'il pilleroit tout le plat Païs pour trouver dequoy payer sa rançon sans tirer un sol de sa bourse : mais il y en avoit aussi qui le defendoient, sçachans la reputation qu'il avoit acquise dans le monde, non seulement par sa valeur : mais aussi par ses genereuses honnêtetés. Ils assûroient qu'il ny avoit point de si forte Citadelle, dont il ne vint à bout, & qu'il étoit si estimé dans toute la France qu'il n'y avoit personne qui ne s'y cotisât volontiers pour le tirer d'affaire. Ce n'est pas sans raison que Quint-Curce à dit, que la reputation fait tout dans la Guerre: *famâ bella stant.*

En effet Bertrand devint si fameux, que la Princesse de Galles en ayant entendu parler, vint tout exprés d'Angoulême à Bordeaux pour le voir & pour le regaler, & ne se contentant pas de le faire asseoir à sa table, elle poussa si loin la bienveillance quelle avoit pour luy, qu'elle luy dit qu'elle vouloit contribuer de dix mille livres au payement de sa rançon. Bertrand comblé de tant de faveurs sortit de la Cour de Bordeaux avec joye. L'on avoit stipulé avec luy qu'il retourneroit dans un certain temps auprés de la personne du Prince pour apporter les deniers à quoy luy même il s'étoit taxé : que cependant il ne luy seroit pas permis de

porter

porter aucunes armes ſur ſoy : que s'il n'avoit pas fait tout ſon argent dans le jour qu'on luy avoit marqué, les choſes demeureroient comme non avenües & qu'il rentreroit en priſon. Hugues de Caurelay ſon amy le voulut conduire bien loin pour luy faire honneur, & luy dit ſur le chemin qu'ayant tous deux ſervy dans la derniere Guerre d'Eſpagne, qu'ils avoient entrepriſe en faveur d'Henry contre Pierre, ils avoient fait quelques butins enſemble, & qu'il croyoit luy être redevable de quelque choſe, le partage n'ayant pas été fait au juſte entr'eux deux. Bertrand luy témoigna là deſſus un entier deſintereſſement ce qui ſervit de motif à Caurelay pour luy faire offre de vingt mille doubles d'or qui valoient une livre, ou vingt ſols chacun. Gueſclin ne pouvant aſſez reconnoître une ſi grande generoſité l'embraſſa tendrement & ces deux Braves tout intrepides qu'ils étoient, ne ſe purent ſeparer ſans pleurer.

Bertrand à peine avoit-il fait une lieüe de chemin, qu'il rencontra ſur ſa route un pauvre Cavalier qui vint à luy chapeau bas, pour le feliciter de ce qu'il le voyoit ſur les champs ſans être plus dans les mains du Prince de Galles. Il le reconnut auſſitôt, pour avoir ſervy dans ſes Troupes dans les dernieres Guerres. Il luy demanda d'où venoit qu'il étoit à pied, quel étoit ſon ſort, & où il alloit coucher. Cet homme luy répondit qu'il retournoit ſur ſes pas à Bordeaux pour ſe remettre en priſon, faute d'avoir trouvé de l'argent pour payer ſa rançon. Bertrand ayant pitié de ce miſerable, *& combien te faut-il ?* luy dit-il. L'autre l'aſſûra qu'avec cent livres il ſeroit entierement quite & déchargé. Bertrand commanda ſur l'heure à ſon valet de chambre de luy compter non ſeulement cent livres : mais encore autres cent pour ſe monter & s'armer : diſant qu'il connoiſſoit ce Cavalier pour être un bon vivant & qu'il le pouroit bien ſervir encore dans les Guerres à venir : qu'il le manderoit pour cet effet quand il en ſeroit temps. Le pauvre homme tout tranſporté de joye donna mille benedictions à ſon Liberateur, luy promit de le ſuivre juſqu'au bout du monde &

qu'il ne vouloit avoir à l'avenir aucun usage de la vie, que pour l'employer & la sacrifier à son service. Il l'assûra qu'en luy donnant cette somme dont il venoit de le gratifier, il l'avoit tiré des mains d'un bourreau qui l'avoit tenu quinze jours entiers les fers aux pieds.

Guesclin voulut sçavoir le lieu d'où il venoit. Il luy répondit que c'étoit de la Ville de Tarascon, devant laquelle le Duc d'Anjou avoit mis le Siege pour la prendre sur la Reine de Naples avec laquelle il étoit en guerre. Quoy que Bertrand ne pût pas manier aucunes armes, jusqu'à ce qu'il eût entierement payé sa rançon selon la parole qu'il en avoit donnée: cependant il ne laissa pas de se mettre en tête d'aller trouver le Duc & de l'assister au moins de ses conseils, s'il ne pouvoit pas luy prêter la force de son bras. Il fit tant de diligence, qu'il se vit bientôt auprés de Tarascon. Le Duc fut fort agreablement surpris de le voir, s'informant de luy en quelle assiette étoient ses affaires, Bertrand qui ne s'alarmoit jamais de rien, luy répondit qu'à sa rançon prés tout iroit fort bien. Ce Prince qui l'honoroit & l'estimoit beaucoup, l'asſûra que s'il ne s'agissoit que de trente mille livres pour la payer, il la luy donneroit volontiers. Guesclin luy sçut bon gré de son honnêteté, luy témoignant qu'il n'oseroit pas refuser une grace qu'il luy offroit avec une sincerité si genereuse, aprés quoy le Duc l'entretint du sujet de la Guerre qu'il avoit avec la Reine de Naples, qui pretendoit injustement avoir quelque droits sur la Ville d'Arles, & sur plusieurs autres Citadelles, & Forteresses, qui luy devoient appartenir bien plus legitimement qu'à elle, Bertrand qui naturellement avoit de l'inclination pour ce Prince, luy promit qu'il ne sortiroit point d'auprés de sa Personne, qu'il ne l'eût rendu Maître de Tarascon. Le Duc sensiblement touché de l'avance obligeante qu'il luy faisoit, le pria de ne se mettre aucunement en peine de sa rançon, puis qu'il en faisoit son affaire. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, un Espion partit de la main pour aller de ce pas avertir le Gouverneur & les Bourgeois de Tarascon, qu'il

avoit veu le fameux & le redoutable Bertrand dans le Camp du Duc, & qu'il avoit amené deux cens hommes d'armes avec soy, gens intrepides & fort aguerris & nourris de tout temps dans les Batailles, & dans les assauts. Cette nouvelle étonna beaucoup les Assiegez qui voyoient bien que le Duc fortifié de ce secours n'avoit pas envie de les ménager: mais ils furent encore bien plus deconcertez, quand ils sçurent qu'Olivier Guesclin Frere de Bertrand, Olivier de Mauny, & Henry son Fils, Alain de Mauny, petit Cambray, Alain de la Houssaye, & son Frere Lescoüet étoient arrivez à ce Siege, avec un grand renfort de Cavalerie. Bertrand les conjura de faire de leur mieux pour la satisfaction du Duc, dont la cause étoit la plus juste & qui ne laisseroit pas leurs services sans recompense, leur promettant qu'aprés la conquête de cette Ville, il les meneroit en Espagne pour faire la Guerre au Roy Pierre, en faveur d'Henry que les Anglois avoient chassé de ses Etats, & qu'ils auroient là de fort riches dépoüilles à partager ensemble.

Tous ces Generaux s'attacherent donc au Siege de Tarascon situé sur le Rhône. Le Duc avoit fait faire un pont de bateaux sur cette riviere, qu'il avoit remply de gens pour arréter ceux qui se seroient mis en devoir de la passer pour aller au secours de cette Place, & par ce stratageme il fit rebrousser chemin à toutes les Troupes que la Reine de Naples avoit envoyées pour se jetter dans Tarascon. Ce fut avec un grand acharnement que ce Prince en pressa le Siege. Il avoit pour ce sujet fait charrier devant la Place, dixhuit grosses Batteries, ou engins, dont on lançoit des pierres fort pesantes, avec lesquelles on nettoyoit les rampars de tous les Assiegez qui se presentoient dessus pour leur defense. Bertrand que rien n'étoit capable d'intimider se mêloit avec les Ingenieurs qui faisoient agir ces machines & les encourageoit à bien faire, ils luy témoignoient aussi que la presence d'un si grand Capitaine les animoit beaucoup, & qu'ils étoient sûrs de reüssir dans leur manoeuvre: puis qu'un si brave General vouloit bien partager avec eux

& le travail & le peril qu'ils alloient essuyer. On avoit dejà donné plusieurs Assauts à la Ville : mais sans aucun effet parce que la defense n'en étoit pas moins opiniâtre que l'attaque. Bertrand se mit en tête de s'aller presenter aux barrieres de la Ville, pour en intimider le Gouverneur & les Bourgeois, & les obliger à se rendre. Il monta pour ce sujet à cheval sans oser mettre une épée à son côté, de peur de violer la parole qu'il avoit donnée de ne porter aucunes armes : mais tenant seulement une baguette dans sa main, dont il se servit comme d'un bâton de commandement. Il ne fut pas plûtôt arrivé là, qu'il fit signe qu'il avoit à parler non seulement au Gouverneur : mais même aux principaux Bourgeois de la Ville. On alla leur en donner avis. Ils se rendirent de ce côté là, pour apprendre de luy ce qu'il avoit à leur dire. Bertrand leur representa qu'ils ne connoissoient pas leurs interêts, & qu'ils devoient ouvrir les yeux sur le danger qui les menaçoit tous sans excepter leurs femmes & leurs enfans, & que s'ils ne se rendoient au plûtôt *que par Dieu & par S. Yves*, il planteroit le piquet devant Tarascon jusqu'à ce qu'il l'eût emporté d'Assaut, & qu'il feroit ensuite trencher la tête à tous les Bourgeois qu'il trouveroit dans cette Ville, & qu'à l'égard des moyennes gens, il les feroit tous dépoüiller nuds comme la main par ses Bretons, qui n'avoient point accoûtumé de faire quartier à personne : qu'ils devoient considerer que reconoissant pour leur Souverain le Duc d'Anjou Frere du Roy de France, ils en auroient incomparablement plus d'appuy & de protection, que non pas de la Reine de Naples qui tenant sa Cour au bout de l'Italie, ne pouroit pas leur envoyer de si loin des forces pour les secourir

Ces raisons étoient assez pressantes pour tenir en balance les esprits du Commandant & des Bourgeois de Tarascon. Quand ils furent rentrez dans la Ville, ils appellerent auprés d'eux ce qu'il y avoit de gens les plus distinguez dans la Place, & leur exposerent les menaces que Bertrand leur avoit faites s'ils ne se rendoient pas incessamment, & le

danger dans lequel ils étoient de perdre leurs biens & leurs vies s'ils se laissoient prendre d'assaut. Ils furent tous d'avis de capituler, & comme ils étoient sur le point de le faire, les Provençaux vinrent se poster sur une montagne voisine pour attaquer l'Armée du Duc : mais les coups qu'ils tiroient ne portoient point sur les Assiegeans, & quand ils eurent jetté tout leur premier feu, Olivier de Mauny suivy de ses gens alla droit à eux, & les fit décamper de là à grands coups de sabres & d'épées. Les Assiegez voyant que le secours qui venoit pour les dégager avoit été défait entierement, ne balancerent plus à prendre le party que Bertrand leur avoit inspiré. C'est la raison pour laquelle ils dépêcherent auprés du Duc quatre des plus notables Bourgeois de Tarascon, pour luy declarer qu'ils étoient dans la resolution de luy ouvrir leurs portes, & de reclamer sa misericorde.

Ils le trouverent dans sa Tente ayant auprés de soy l'Elite & la Fleur de toute sa Noblesse, le Sire de Rabasten, Perrin de Savoye Jaques de Bray, le Borgne de Melun Guillaume le Baveux, le Comte Robert d'Otindon, Robert Papillon & grand nombre d'autres Seigneurs environnoient ce Prince, quand les députez de Tarascon vinrent se mettre à genoux devant luy comme se voulans prosterner à ses pieds pour le fléchir encore davantage. Celuy qu'on avoit chargé de porter la parole, debuta par presenter les clefs de la Ville au Duc, luy disant que les cœurs de tous les Bourgeois de Tarascon luy seroient ouverts de même que leurs portes s'il luy plaisoit de leur pardonner, & qu'ils avoient plus de passion d'être ses Sujets qu'il n'en avoit d'être leur Souverain. Le Duc feignit de ne les pas écouter, & leur fit une réponse fort seche : parce qu'il avoit perdu beaucoup de monde devant cette Place, dont la conquête luy avoit extremement coûté. Bertrand qui les avoit engagez à se rendre, se crut obligé de s'interesser en leur faveur, & de prier ce Prince d'avoir pour eux quelques sentimens d'indulgence. Le Duc luy répondit qu'il le faisoit là dessus arbitre de tout, & que comme c'étoit par son ministere qu'ils s'étoient rendus : il

vouloit aussi que ce fût par son canal que se terminât toutte cette affaire. Bertrand se voyant le Maître de tout, alla planter l'Etendard du Duc sur le haut du Donjon de la Ville. Il fit ensuite ouvrir les portes au Vainqueur. Les Bourgeois en sortirent en foule pour venir au devant de leur nouveau Seigneur, devant lequel ils se presenterent dans une posture fort humiliée pour témoigner le déplaisir qu'ils avoient d'avoir fait une si longue resistance. Les Dames les plus qualifiées s'attrouperent aussi pour paroître touttes aux yeux de ce Prince dans un air fort contrit & fort desolé. Le Duc de concert avec Bertrand reçut leurs hommages & leurs soûmissions avec beaucoup de condescendance, conserva la Ville de Tarascon dans ses privileges, & se contenta d'y coucher seulement une nuit aprés avoir étably dans la Place un Gouverneur qui luy étoit tout à fait affidé qu'il laissa dedans avec une fort bonne garnison.

Ce Prince leva le piquet dés le lendemain pour s'assûrer de la Ville d'Arles, dans laquelle il avoit des intelligences, & qui le dispensa de mettre le Siege devant elle, ayant auparavant fait un traité secret avec ceux, ausquels il avoit donné caractere pour convenir de touttes les conditions qui seroient proposées pour faciliter la reddition d'une Ville si importante, & dont la prise, ou la cession luy paroissoit si necessaire au bien de ses affaires. Bertrand voyant qu'il n'avoit plus rien à faire auprés du Duc d'Anjou, prit la liberté de remontrer à ce Prince qu'il étoit necessaire qu'il allât en Bretagne voir le Seigneur de Craön, & ce qu'il avoit d'amis dans cette Province pour amasser les sommes necessaires au payement de sa rançon qui n'étoit pas petite, & qu'il esperoit trouver en Espagne auprés d'Henry, dequoy leur rembourser l'argent dont ils l'auroient accommodé : puisque rien ne luy tenoit plus au cœur que le rétablissement de ce Prince qui l'attendoit au camp de Tolede, devant laquelle il avoit mis le Siege avec le Besque de Vilaines, & qu'aprés qu'il seroit tout à fait sorty d'affaire avec le Prince de Galles, il ne perdroit pas un moment de temps pour retourner

en Eſpagne, & ſeconder Henry dans la Guerre qu'il avoit entrepriſe. Le Duc d'Anjou goûta fort la conduite qu'il vouloit tenir : mais il l'aſsûra qu'il ne ſe devoit pas ſi fort mettre en peine de ſa rançon, dont il luy alloit faire compter vingt mille livres : qu'il ménageroit ſi bien les choſes en ſa faveur auprés du Pape, qu'il en obtiendroit encore autant pour luy de ſa Sainteté : qu'enfin le Roy de France ſon Frere feroit aſſez genereux pour faire le reſte, & que ſi toutes ces ſommes payées, il avoit encore beſoin de quelqu'autre ſecours, il n'avoit qu'à s'adreſſer à luy : puiſque ſa bourſe feroit toûjours ouverte pour le garantir de tous les beſoins, dans leſquels il pouroit tomber.

Bertrand n'eut point de paroles aſſez fortes pour marquer au Duc ſa reconnoiſſance. Il eut donc l'eſprit en repos de ce côté-là, tous ſes ſoins étoient tournez du côté de l'Eſpagne. Il engagea ſes Couſins germains, Olivier de Mauny & ſes Freres à ſe tenir prêts pour s'y rendre quand il ſeroit temps de les y appeller, & prenant congé du Duc, il emporta les vingt mille livres dont ce Prince le gracieuſa : mais avant qu'il fût arrivé à Bordeaux, il avoit déja dépensé toutte cette ſomme : car il étoit ſi liberal & ſi genereux, que quand il rencontroit ſur ſa route quelque pauvre Cavalier démonté, qui n'avoit pas encore payé ſa rançon, tout auſſitôt il ordonnoit à ſon Treſorier de luy compter l'argent dont il avoit beſoin pour ſe tirer d'affaire. Un jour il en trouva dix ſur ſon chemin, qui luy parurent fort délabrez. Ils ſe diſoient les uns aux autres les mauvais traitemens qu'on leur avoit fait ſouffrir à Bordeaux, dont on leur avoit permis de ſortir ſur leur parole pour aller chercher leur rançon. Les uns faiſoient ſerment qu'ils ne s'aviſeroient plus d'aller faire la Guerre en Eſpagne, de peur de retomber dans la peine & l'embarras où ils étoient alors : d'autres témoignoient qu'ils y retourneroient encore volontiers s'ils étoient ſûrs de ſervir ſoûs Bertrand, qui ne ſeroit jamais indifferent ſur leurs miſeres, & feroit genereuſement les derniers efforts pour les en tirer.

Ces dix hommes en chemin faisant arriverent enfin dans une Hôtellerie. Leur air pauvre fit apprehender au Maître du logis qu'ils n'eussent pas dequoy payer leur souper & leur gist. Il balança quelque temps à leur faire tirer du vin, leur demandant s'ils avoient de l'argent pour le satisfaire? l'un d'eux répondit que son inquietude là dessus étoit prematurée, qu'il avoient encore assez dequoy le contenter: quoy qu'ils eussent essuyé beaucoup de miseres à Bordeaux: dont ils venoient de sortir avec Bertrand qui s'étoit taxé luy même à soixante mille doubles d'or, & que la somme étant excessive il auroit assez de peine avec tout son credit de la trouver dans la bourse de ses amis. Quand l'Hôte les entendit parler de Bertrand pour lequel il avoit une veneration toutte singuliere, il leur dit qu'il se saigneroit volontiers pour contribuer à le tirer d'affaire, qu'il avoit encore dix chevaux dans son écurie, cinq cens moutons dans ses bergeries, presque autant de pourceaux dans ses étables, & plus de trente muids dans sa cave: qu'il vendroit de bon cœur pour en assister ce brave General, *& par Dieu qui peina en Croix & le tiers jour suscita qu'il vendroit aussi tous les draps que sa Femme avoit aquatez quand ils furent mariez.* Enfin le nom de Guesclin mit cet Hôte de si belle humeur, qu'il dît à ces dix Avanturiers qu'il les vouloit regaler gratuitement pour l'amour de luy: qu'il leur feroit servir des pâtez, du rôty, & du meilleur vin sans qu'il leur en coutât un denier, pour les recompenser du plaisir qu'ils luy faisoient de luy parler du plus genereux & du plus intrepide & fameux Capitaine qui fût dans toute l'Europe.

En effet il leur tint parole de fort bonne grace, & comme ils étoient tous à table, Bertrand vint par hasard descendre dans cette même Hôtellerie pour y dîner avec tout son monde. Aussitôt que ces dix prisonniers l'apperçurent ils se leverent par respet pour luy faire honneur. Il les reconnut aussitôt & les voyant si mal en ordre, il leur demanda s'ils avoient fait sur les chemins quelque mauvaise rencontre de voleurs qui les eussent mis dans un état si pitoyable

toyable : puis qu'il les avoit veûs à la Bataille de Navarette dans un assez bon équipage. L'un d'eux prit la parole pour les autres avoüant qu'ils avoient tous été faits prisonniers dans ce combat, & qu'ils étoient tombez dans les mains de gens qui les avoient traité comme des brigands & des meurtriers, & que leur misere étoit d'autant plus grande, que n'ayans pu trouver dans leur Païs dequoy se racheter, ils étoient obligez de retourner en prison dans Bordeaux, de peur de violer le serment qu'ils avoient fait de se remettre dans les mains de leur Geolier, s'ils ne payoient pas leur rançon : que bien loin d'avoir des sommes suffisantes pour recouvrer leur liberté, ils n'avoient pas même dequoy payer leurs Hôtes sur les chemins, & que celuy-cy les avoit bien voulu recevoir & nourrir pour rien pour l'amour de luy, sur ce qu'ils avoient seulement prononcé son nom : leur ayant dit qu'il vendroit volontiers sa maison, ses meubles & ses Bestiaux pour le racheter.

Bertrand voyant le bon cœur de cet homme qu'il ne connoissoit point, ne se contenta pas de l'embrasser : mais il voulut aussi s'asseoir à la table & manger avec eux, & leur commanda de ne se point lever ny de faire aucune façon : puis qu'ils étoient ses Camarades, & qu'il vouloit les tirer de la peine où ils étoient, en leur donnant dequoy se racheter, & quand il leur eut fait raconter touttes leurs avantures, il leur demanda quelle somme il leur falloit à tous pour payer leur rançon, ils luy dirent aprés avoir entr'eux supputé le tout, que cela pouroit bien monter à quatre mille livres. Ce n'est pas une affaire leur repondit-il, je vous donneray de plus, deux autres mille livres pour vous remonter, vous équiper & vous defrayer sur les chemins, & ce bon Hôte qui vous à si bien regalé pour l'amour de moy, merite que je reconnoisse son affection Là dessus il fit appeller son valet de chambre & luy commanda de donner mille livres au Cabaretier qui avoit témoigné pour luy tant de zele. La generosité qu'il fit éclater à l'égard de ces dix prisonniers & de leur Hôte, augmenta beaucoup la reputation de Ber-

trand : car moins ingrats que les dix lepreux de l'Evangile, ils publierent par tout cette innocente profusion qu'il avoit faite en leur faveur. Cette conjonċture en fit naître une belle occasion : car ces dix hommes rentrans dans Bordeaux fort avantageusement montez & fort lestement équipez. On alla s'imaginer qu'il falloit qu'ils eussent détroussé les passans & fait quelque vol considerable sur les grands chemins, pour s'être sitôt rémis en si bon état. On les menaça même de les accuser devant le Senéchal, & de les faire pendre comme des scelerats.

Ils furent citez devant luy pour rendre compte de leur conduite, & comment il se pouvoit faire qu'en si peu de temps ils eussent trouvé tant d'argent. Ces gens luy revelerent le mystere, & luy firent un recit exaċt des honnêtetez que Bertrand leur avoit faites & un detail fort circonstancié de tout ce qui s'étoit pafsé chez leur Hôte, où il ne s'étoit pas contenté de manger indifferemment avec eux : mais même leur avoit donné dequoy payer leur rançon, se monter, s'armer, s'habiller & se defrayer. Ils ajoûterent que ses liberalitez s'étoient etenduës jusqu'à leur Hôte même, auquel il avoit fait compter la somme de mille livres en leur presence : parce qu'il les avoit bien regalez pour l'amour de luy. Le Senéchal apprenant touttes ces honnêtetez de Bertrand, ne pouvoit comprendre comment un si laid homme pouvoit avoir une ame si bien faite, & se rendit de ce pas au dîner du Prince & de la Princesse de Galles, ausquels il fit part de cette nouvelle en presence de toutte leur Cour qui les voyoit manger. Le rapport qu'il leur fit d'une si grande & si belle aċtion, ne tomba pas à terre. La Princesse ne se put tenir de dire qu'elle ne plaignoit point l'argent quelle avoit donné à Bertrand, & qu'il en meritoit encore davantage, & le Prince avoüa que ce Chevalier avoit de si grandes qualitez de valeur & de generosité, qu'il n'avoit point son semblable au monde.

CHAPITRE XXVII.

De la rançon que paya BERTRAND *au Prince de Galles, & du voyage qu'il fit en Espagne, pour se rendre avec tout son monde au Siege de Tolede, qui tenoit encore contre Henry.*

BErtrand poursuivant toûjours sa premiere route dans le dessein d'arriver en Bretagne, pour chercher dans la bourse de ses amis dequoy payer la rançon qu'il devoit au Prince de Galles, n'eut pas beaucoup de peine à faire la somme entiere dont il avoit besoin : car le Seigneur de Craön, le Vicomte de Rohan, Robert de Beaumanoir, Charles de Dinan, l'Evêque de Rennes & ses autres amis se cotiserent tous pour le tirer d'affaire une bonne fois. Il reprit donc le chemin de Bordeaux avec cet argent : mais étant arrivé dans la Rochelle, il y trouva beaucoup de pauvres Chevaliers mal vétus, qu'on y retenoit prisonniers. Ce spectacle le toucha si fort qu'il donna touttes les sommes qu'il avoit pour les racheter, ayant plus de soin de leurs personnes que de la sienne propre, aimant mieux demeurer engagé tout seul que de voir les autres dans la misere & la captivité. Il continua toûjours son chemin pour aller à Bordeaux : mais comme il y arriva les mains vuides, il surprit fort le Prince de Galles, quand il luy dit qu'il ne luy restoit pas un denier de tout l'argent qu'il avoit apporté de Bretagne, & qu'il croyoit l'avoir fort utilement employé pour procurer la delivrance de tant de braves gens qu'il avoit veu dans les prisons de la Rochelle. Le Prince luy témoigna que c'étoit pecher contre le bon sens, & le jugement que d'en user de la sorte : puis qu'un prisonnier doit commencer par rompre ses chaînes, avant que de son-

ger à briser celles des autres. Bertrand l'assûra que ses amis ne luy manqueroient pas au besoin : qu'il attendoit dans peu des nouvelles & esperoit que Dieu beniroit la charité qu'il avoit faite à ceux qu'il avoit tiré de la servitude & de la disgrace, dans laquelle il les avoit trouvez.

Son attente ne fut pas vaine là dessus : car peu de temps aprés il arriva des gens à Bordeaux qui compterent toutte la somme dont on étoit convenu pour la rançon de Guesclin. Le Prince demanda par curiosité d'où l'on avoit tiré sitôt tant d'argent. Le Tresorier répondit que la liberté de Bertrand étoit si precieuse & si necessaire : que s'il s'agissoit de dix millions pour le racheter, toutte la France se seroit volontiers épuisée pour sa delivrance. Enfin Bertrand sortit de Bordeaux sans y laisser la moindre debte & remportant avec soy le regret & l'estime de toutte la Cour, & de toutte la Ville, il se rendit à Brest où il appella son Frere Olivier, les deux Mauny, le Chevalier de la Houssaye, Guillaume de Launoy. Ce fut là qu'il assembla bien mille combattans, à la tête desquels il se mit, & passant par Roncevaux il entra dans l'Espagne, & s'alla raffraichir avec eux quelque temps dans sa Comté de Molina.

De là sans perdre temps il se rendit à grandes journées devant Tolede au Camp du Roy Henry, qui n'avoit pas encore beaucoup avancé le Siege de la Place : quoy qu'il eût avec luy le Besque de Vilaines, & l'Archevêque de la Ville. La resistance des Assiegez avoit été jusques là fort opiniâtre : parce que le Gouverneur étoit tout à fait dans les interêts du Roy Pierre, & quand il sortoit de la Citadelle pour parler aux Bourgeois, il prenoit si bien ses précautions auprés d'eux, qu'avant que de descendre dans la Ville, il luy falloit donner en ôtage cinq, ou six des Principaux de Tolede : parce qu'il apprehendoit qu'ils ne se faisissent de sa Personne, & ne l'obligeassent à se rendre. Pierre étoit cependant à Seville, où il s'étoit retiré depuis son retour du Royaume de Belmarin. Ce malheureux Prince y étoit allé dans le dessein d'en tirer du secours dans la decadence de ses affaires, &

pour l'obtenir, il ne rougit point de faire deux infames demarches. La premiere ce fut l'alliance qu'il n'eut point de scrupule de contracter avec un Roy infidelle : la seconde ce fut la promesse qu'il fit de renier la Foy même de JESUS-CHRIST, si l'on luy donnoit du secours. On s'obligea soûs ces deux étranges conditions, de luy mener dix mille Sarrazins pour faire lever le Siege de Tolede. Les Assiegez sur l'avis qu'ils en eurent se proposerent de se partager en deux : que la moitié demeureroit pour garder la Ville, & que l'autre iroit au devant du secours.

Le Besque de Vilaines ayant eu le vent de cette resolution se tenoit au guet pour les observer : il les apperçut sur la pointe du jour sortans de la Ville pour aller joindre le Roy Pierre, & pour soulager d'autant Tolede, où la famine commençoit à faire une étrange ravage. Le Besque s'alla poster dans une embuscade à dessein de les couper dans leur passage & de les tailler en pieces : il prit si bien là dessus ses mesures, qu'il les chargea lors qu'il y pensoient le moins, dont il en tua la meilleure partie : le reste fut pris, ou mis en fuite. Quand ceux qu'on avoit laissé dans la Ville, virent cette grande defaite, ils firent sonner le Tocsin pour courir aux armes. Leur porte étoit encore ouverte, & leur chaîne lâchée : ce qui donna cœur aux Assiegeans pour se presenter aux barrieres, ayans le Roy Henry à leur tête, qui tenât un dard dans sa main, le lançoit contre les Bourgeois, leur reprochant leur felonnie de l'avoir trahy de la sorte peur se donner à son ennemy qui venoit d'abjurer le Christianisme, & les ménaçant de les faire tous pendre sans pardonner à pas un d'eux tous, s'ils se laissoient prendre d'assaut, & que pour ce qui regardoit les Juifs & les Sarrazins, il les feroit sans remission brûler tous vifs. Ce Prince poussant toûjours son cheval & ses gens contr'eux les recoigna jusques dans leurs portes.

Le Gouverneur encore plus aigry de touttes les tentatives d'Henry fit jetter une grêle de cailloux & de pierres sur luy criant à pleine tête que tous ses efforts étoient vains : puis qu'il étoit resolu de se faire ensevelir sous les ruines de

la Ville de Tolede plûtôt que de la rendre : qu'ils mangeroient leurs chevaux pour vivre, & que quand cet aliment viendroit à leur manquer, ils se mangeroient eux mêmes : & qu'il n'y avoit que la mort du Roy Pierre qui pût le rendre Maître de la Ville. Henry ne se rebuta point de touttes ces rotomontades Espagnoles. Il fit recommencer l'assaut avec plus de chaleur, & le continua jusqu'à la nuit avec la derniere opiniâtreté : mais outre que les murailles de Tolede étoient fort hautes & fort épaisses, & les fossez fort profonds. Les Assiegez esperans du secours à tous momens se defendoient fort vigoureusement. Le Besque de Vilaines s'avisa d'un stratagême pour faire hâter la reddition de la Place en intimidant les Bourgeois. Il fit planter autant de potences à la veüe des Assiegez qu'il avoit de leurs prisonniers dans ses mains, & ne se contentant pas de cet appareil menaçant il en fit monter à l'échelle plus de deux douzaines qui passerent par les mains des bourreaux. Ce spectacle horrible les épouventa si fort, qu'un des plus riches Bourgeois de la Ville demanda de parler à Henry priant qu'on fit suspendre cette funeste execution, jusqu'à ce qu'il eût entretenu ce Prince sur une affaire importante qu'il avoit à luy communiquer. Il ne se fut pas plûtôt presenté devant luy, qu'Henry luy demanda d'où venoit cet acharnement que ceux de Tolede avoient à luy resister. Ce Bourgeois l'asûra que s'il vouloit luy donner la vie il luy reveleroit un secret qu'il étoit necessaire qu'il sçût. Ce Prince luy promit de bonne foy qu'il ne le feroit point mourir s'il luy disoit sans déguisement tout ce qu'il sçavoit. Cet homme luy dit que le Roy Pierre avoit obtenu de celuy de Belmarin dix mille hommes qui venoient par mer à leur secours, & que Pierre luy même étoit en personne à la tête de vingt mille Sarrazins qui marchoient de nuit & ne paroissoient point de jour, se cachans dans les bois & dans les forêts, où ils vivoient des provisions qu'ils avoient apportées de chez eux, & qu'ils esperoient le surprendre & venir fondre sur luy devant Tolede, lors qu'il y penseroit le moins.

Henry voulant profiter d'un avis si essenciel, écrivit à Bertrand tout le détail de cette affaire, & le conjura de se rendre incessamment avec tout son monde auprés de luy, pour conferer ensemble sur les mesures qu'ils prendroient pour repousser Pierre. Bertrand monta tout aussitôt à cheval avec ce qu'il avoit de Bretons, tous gens d'élite & fort determinez. Il fit une si grande diligence, qu'Henry sçût bientôt sa venuë, dont il eut une grande joye : parce qu'il comptoit fort sur l'experience & la valeur de Guesclin, qui ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il envoya des Espions pour observer le mouvement que l'Armée de Pierre pouvoit faire. Il apprit qu'il étoit sorty de Seville avec dix mille Espagnols, & qu'il avoit encore dans son Armée plus de vingt mille autres hommes tant Juifs que Sarrazins, & qu'il approchoit de Tolede. La nouvelle étoit sûre, & de plus l'Amiral du Roy de Belmarin venoit de débarquer avec dix mille hommes fort aguerris. Celuy-cy les presentant au Roy Pierre, luy declara qu'il avoit ordre de luy dire de la part de son Maître qu'il luy envoyoit ce secours, à la charge qu'il garderoit fidellement les deux paroles qu'il luy avoit données fort solemnellement, dont la premiere étoit de renoncer de tout son cœur à la Foy de JESUS-CHRIST, & d'embrasser celle de Mahomet, & la seconde l'engageoit de prendre sa Fille en mariage, & de la faire couronner Reine d'Espagne, & qu'en executant ces deux conditions, on luy livreroit entre les mains la Personne d'Henry qu'il pouroit ensuite faire pendre comme un larron. Pierre luy promit qu'il executeroit ponctuellement tout ce que son Maître attendoit de luy sans se démentir là dessus, le priant que tout fût prêt : afin que marchans toute nuit, ils pûssent surprendre ce Bâtard devant Tolede à la pointe du jour.

Bertrand étoit aux écoutes, & n'étoit qu'à deux lieües de là dans une embuscade. Il dépêcha des Couriers à Henry, pour luy dire qu'il luy conseilloit de laisser la Reine sa Femme & l'Archevêque avec quelques Troupes devant Tolede, & d'en décamper tout doucement & sans bruit avec ce qu'il

avoit de gens des plus determinez & des plus intrepides, pour venir sans sonner trompette, couper Pierre dans son chemin, tandis qu'il l'attaqueroit par derierre de son côté. Ce Prince goûta fort le conseil de Bertrand, & monta bientôt à cheval pour l'executer, le mouvement qu'il fit ne fut pas si secret, qu'un Espion n'en donnât bientôt la nouvelle à Pierre. Cela luy donna quelque chagrin : mais comme il n'étoit plus temps de faire un arriere-pied. Il voulut pousser jusqu'au bout le dessein qu'il avoit entrepris Il se mit donc en devoir d'encourager ses gens au combat. Pierre étoit monté sur un Tygre dont le Roy de Belmarin luy avoit fait present & qu'il avoit eu du Roy de Damiette. C'étoit un fort beau cheval de Syrie, si vîte à la course qu'on ne pouvoit jamais atteindre le cavalier qui le montoit, & d'ailleurs si infatigable qu'il ne se ressentoit presque point de la marche de toutte une journée. Les deux Armées s'étans rencontrées se choquerent touttes deux avec une égale vigueur, il falloit voir l'acharnement que les deux Freres avoient l'un sur l'autre. La haine & l'ambition dont ils étoient remplis tous deux les animoit encore à combattre avec plus de chaleur. Pierre s'elança tête baissée la lance à la main tout au travers de ses ennemis, renversant à droite & à gauche tout ce qui se presentoit devant luy.

Ce cheval fougueux sur lequel il étoit monté, faisoit plus de la moitié de l'execution : le Besque de Vilaines arrêta touttes ses saillies, en se presentant devant luy la hache à la main. Sa contenance fut si fiere que ce Prince n'osant pas se commettre avec luy, prit le party de reculer & de rentrer dans le gros de ses Troupes, pour s'y mettre à couvert du bras de ce Chevalier qui faisoit un fort grand fracas dans cette mêlée. Henry payoit aussi fort bien de sa personne. L'Amiral de Belmarin qui tenoit pour Pierre, étoit aussi fort redouté, tout le monde s'ouvroit devant luy pour luy faire place au milieu du combat, tant ses coups étoient formidables, & les Troupes d'Henry commençoient à plier, quand Bertrand secondé de son Frere Olivier, des deux

deux Mauny, du Brave Carenloüet, & de tous ses Bretons rétablit le combat & vint fondre sur Pierre & sur ses Espagnols & ses Sarrazins avec tant de furie qu'il en éclaircit tous les rangs à grands coups de sabres & d'épées. Ce succés releva beaucoup le courage & les esperances d'Henry, qui s'attacha particulierement à l'Amiral, qu'il perça d'outre en outre de sa lance. Ce coup mortel le fit tomber à terre, & les Sarrazins voyans leur General abbattu perdirent cœur à ce spectacle, & ne combattirent plus qu'avec beaucoup de tiedeur & de découragement. Ce Carenloüet dont nous avons parlé fit une action qui fut d'un grand poids pour les affaires d'Henry : car rencontrant sous sa main Jean de Mayeul principal Conseiller du Roy Pierre, & qui avoit tout son secret, il luy donna de sa hache un si grand coup sur l'épaule, qu'il le fendit presque par le milieu du corps, & le fit tomber mort à terre. Le Besque de Vilaines voyant la bravoure de Carenloüet, ne put s'empêcher de luy dire *benoite soit la Mere qui te porta.*

Pierre fut si touché de la perte de son Favory, qu'il ne se posseda plus du tout. La crainte & l'étonnement le saisirent si fort, qu'il s'alla cacher dans un bois fort épais & se mit à couvert de peur d'être assommé comme les autres. Il eut le déboire d'appercevoir de là, la déroute de tout son monde & la terre jonchée d'Espagnols, de Juifs, & de Sarrazins à qui l'on venoit de faire mordre la poussiere. Cette défaite fut si grande, que de dix mille Sarrazins que l'Amiral avoit amenez, il n'en resta pas seulement cinq cens. Il ne s'agissoit plus pour achever cette victoire, que de dénicher Pierre de cette forêt dans laquelle il étoit entré fort avant pour s'y mieux garantir du danger qui le menaçoit : mais Bertrand craignant qu'il n'y eut là quelque embuscade n'osa pas entreprendre de l'y forcer. Il se contenta de détacher quelques coureurs ausquels il donna l'ordre de faire la Guerre à l'œil, & de voltiger au tour de la forêt pour voir s'ils ne découvriroient rien. Pierre s'appercevant qu'on le cherchoit eut recours à la vitesse de son cheval que jamais on ne put

atteindre, tant il gagnoit les devans sur ceux qui le poursuivoient. Il fit dessus une si grande traite qu'il arriva le soir à Montesclaire, dont il sortit bientôt aprés s'y être un peu raffraichy, tant il apprehendoit que Bertrand ne luy vint tomber sur le corps. Henry pousuivant toûjours sa victoire arriva jusqu'à Montesclaire, & se presenta devant cette Ville enseignes déployées. Il trouva bon de mettre pied à terre pour se rendre aux barrieres, & tâcher d'engager le Gouverneur à luy rendre la Place, se persuadant qu'aprés une si grande victoire cet homme se verroit obligé de ceder au torrent, il ne se trompa pas dans son esperance : car aprés qu'il l'eut un peu cajolé en disant qu'il luy sçauroit bon gré s'il luy ouvroit ses portes, & reconnoîtroit fort honnêtement l'obeïssance qu'il attendoit de luy dans ce rencontre: qu'aprés avoir pris Tolede & gagné la Bataille sur Pierre, il se promettoit qu'il ne balanceroit pas à se donner à luy. Le Gouverneur se fit un merite de la necessité dans laquelle il se voyoit de ne luy pas disputer l'entrée de sa Ville, il vint au devant de luy, pour luy en presenter les clefs avec beaucoup de soûmission. Ce Prince n'y voulant pas faire un fort long sejour n'y coucha qu'une nuit seulement, & pour recompenser le Besque de Vilaines qui l'avoit si bien servy jusqu'alors, il luy fit present du Domaine de cette Place.

Le lendemain toutte l'Armée d'Henry, décampa de là pour continuer sa marche & s'asseûrer de tous les Forts qu'elle pouroit récontrer sur sa route. Ce Prince encourageoit tout le monde à bien faire, promettant de grandes recompenses à ceux qui se signaleroient davantage & que personne n'auroit sujet de se plaindre de luy quand il auroit achevé cette Guerre. Tous ses Generaux l'asseûrerent qu'ils poursuivroient Pierre jusqu'à la Mer, & qu'ils ne mettroient point les armes bas qu'ils ne l'eussent livré dans ses mains mort ou vif. Comme Henry se reposoit avec tous ses gens auprés d'une Abbaye fort riche : un Espion luy vint dire qu'il trouveroit Pierre à Montiardin, qu'il avoit veu tout auprés de la porte de cette Ville. Cette nouvelle les fit tous re-

monter à cheval pour aller aprés. Ce Prince fugitif avoit fait les derniers efforts pour s'emparer de cette Place : mais le Gouverneur luy en avoit fermé les portes en luy donnant mille maledictions & luy reprochant que ce n'étoit pas sans raison que tout le monde l'abandonnoit à cause de ses cruautez & de son apostasie : qu'il étoit bien raisonnable qu'ayant renié Jesus-Christ, tout le monde le reniât aussi. Ce Commandant poussant encore plus loin l'indignation qu'il avoit contre luy, jura que tandis qu'il vivroit il ne souffriroit pas qu'il mît jamais le pied dans sa Ville, & que s'il ne se retiroit au plûtôt il le feroit écraser sous une grêle de cailloux & de pierres. Cet infortuné Prince voyant qu'il perdoit son temps auprés de cet homme qu'il ne pouvoit fléchir, & plaignant son malheureux sort poursuivit tristement son chemin ne sçachant plus où donner de la tête. Mais il n'eut pas plûtôt fait six lieües que rencontrant un Espagnol il luy demanda qui il étoit, & où il alloit, ce Cavalier luy répondit qu'il avoit ordre de le venir trouver de la part de Ferrand Comte de Castres & du grand Maître de Saint Jaques pour luy dire qu'ils approchoient avec quinze cens hommes d'armes pour le secourir.

Cette agreable avanture le fit respirer un peu dans sa disgrace, voyant qu'il luy venoit une ressource à laquelle il ne s'attendoit pas. Il renvoya l'Espagnol sur ses pas pour dire à Ferrand Comte de Castres qu'il n'oublieroit jamais le bon office qu'il luy vouloit rendre, & qu'il le joindroit au plûtôt pour assembler leurs forces contre leurs communs ennemis. Pierre fit tant de diligence qu'il trouva ce Comte qui se rafraichissoit avec toutte sa Cavalerie dans un pré proche d'une fontaine, où ils avoient mis pied à terre, & fait leurs logemens de Feüillées pour se garantir de la grande chaleur. Le cheval Tygre sur lequel il étoit monté le fit aussitôt reconnoître. Il en descendit pour embrasser le Comte & le grand Maître de S. Jaques, ausquels il fit un triste recit de toutes les fâcheuses avantures qui luy avoient été suscitées par Henry, Bertrand, le Bes-

que de Vilaines & les autres. Le Comte luy témoigna qu'il entroit tout à fait dans ses peines & qu'ils n'étoient armez ny luy, ny les siens que pour l'en tirer. Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi de leurs affaires, il vint un courier qui leur dit qu'il paroissoit assez prés de là, un petit corps de deux cens hommes d'armes, qui s'étoient approchez pour étudier la contenance qu'ils faisoient. Pierre s'imaginant que ce seroit un beau coup de filet que de faire tomber ce petit nombre de gens dans une embuscade, pria le grand Maître de Saint Jaques de prendre seulement cinq cens hommes pour les aller surprendre & les charger. Ce General se mit à la tête de pareil nombre de Gendarmes, & pour n'être pas découvert, il s'alla poster avec eux derriere une haye, & leur commanda de descendre de leurs chevaux, afin qu'on les apperçût moins.

Carenloüet qui marchoit à la tête de ces deux cens hommes, & qui ne se défioit pas du piege qu'on luy tendoit, donna justement dans l'embuscade, & comme il vit qu'il ne pouvoit pas éviter le combat, il s'y prepara de son mieux, en rangeant ses gens & les mettant en état de se bien defendre, & criant à haute voix *Guesclin*, sçachant que ce nom seul étoit si redoutable aux Espagnols qu'il ne falloit que le prononcer pour les faire trembler. Il ouvrit le combat le premier, en poussant son cheval contre le grand Maître de Saint Jaques, sur la tête duquel il déchargea son sabre avec tant de force & tant de fureur, qu'il abbattit par terre & le cheval & le Cavalier, aprés l'avoir fort dangereusement blessé. Carenloüet & ses gens n'eurent pas beaucoup de peine à l'achever & à le laisser mort sur le champ. Les Espagnols voyans leur General par terre s'acharnerent avec plus de rage sur ceux qui l'avoient tué. Le desir de la vengeance les rendit encore plus intrepides, & plus déchaînez sur les François qu'ils surpassoient si fort en nombre, qu'ils étoient pour le moins cinq contre deux. Ces derniers furent accablez par la multitude. Carenloüet voyant que tout son monde étoit battu sans ressource, se jetta luy neuviême à pied dans

les bois, & se coulant au travers des ronces & des épines, il s'ensanglanta le visage & les mains pour se cacher, & se garantir de la mort. Les Espagnols étant demeurez les maîtres du Champ du Combat, enleverent le corps du grand Maître de Saint Jaques & luy firent des funerailles proportionnées à sa qualité. Carenloüet demeura toûjours tapy dans la forêt, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirez & que le peril fût passé. Quand il ne vit plus personne là autour, il marcha toutte nuit à pied à travers champ sans passer par les grands chemins, & se rendit enfin à l'Armée de Bertrand, auquel il compta la disgrace qu'il venoit d'essuyer : mais aussi qui n'avoit pas peu coûté aux ennemis: puis qu'ils avoient perdu le grand Maître de Saint Jaques, Capitaine qui s'étoit aquis beaucoup de reputation dans la Guerre. Guesclin le consola beaucoup en luy disant que la mort de ce General étoit d'un plus grand poids au bien de leurs affaires, que la deroute de deux cens hommes & que les Armes étant journalieres, on ne pouvoit pas toûjours reüssir, il détacha quelques coureurs ensuite pour observer la marche & la contenance de Pierre.

Aussitôt qu'il eût appris qu'il approchoit, il rangea son monde en Bataille pour aller au devant. La mêlée fut rude d'abord : mais Bertrand fit tant d'efforts, & paya si bien de sa Personne, qu'il fit plier les Troupes de Pierre, qui se vit contraint de prendre la fuite, & de se sauver à son tour dans les bois avec Ferrand Comte de Castres & quelques trois cens hommes. C'étoit à qui gagneroit au pied, & feroit plus de diligence pour s'evader. Le Comte Ferrand étoit au desespoir de ne pouvoir suivre le Roy Pierre qui le devançoit d'une lieüe tout entiere, à cause de la vitesse de son cheval. Quand il le vit bien loin sur une montagne; il prit à l'instant la resolution de l'abandonner & de le laisser là, se souvenant que touttes ses affaires étoient décousuës, & qu'il ne faisoit pas sûr pour luy d'être davantage dans ses interêts. Cette consideration luy fit aussitôt tourner bride du côté de la Galice, où il prit le party de se retirer, se contentant d'être à

l'avenir le spectateur de la tragedie qui devoit faire perir le Roy Pierre, sans y vouloir faire aucun Personnage. Ce malheureux Prince aprés avoir couru quelque temps à perte d'haleine, tourna visage pour voir ce qui se passoit : mais il fut bien étonné, quand il s'apperçut que personne ne le suivoit, & qu'il restoit tout seul abandonné de tout le monde : il vomit mille blasphêmes, & donna mille maledictions à ce pretendu Bâtard qui le poursuivoit avec Bertrand & le Besque de Vilaines : mais son Tygre plus vîte qu'un Cerf, & qui ne se lassoit jamais le tira d'affaire, & courut avec tant de force, qu'il le mena jusqu'à Monracut, petite Ville dans laquelle il n'osa pas coucher ny s'y enfermer, de peur d'être livré par les habitans à ses ennemis.

CHAPITRE XXVIII.

De la grande Bataille que BERTRAND *gagna sur le Roy* Pierre, *qui cherchant du secours chez les Sarrazins, tomba malheureusement entre les mains d'un Iuif, auquel il fut vendu comme esclave.*

CE Prince infortuné n'osant pas entrer dans les Villes dans un équipage si triste & sans aucun cortege, & craignant de se donner à connoître, de peur d'être trahy, rodoit tout seul tout au tour des bois, & côtoyoit la Mer, dans le dessein d'y trouver quelque vaisseau pour s'embarquer, & se mettre à couvert par là de la poursuite de ses ennemis. Il se rendit tout exprés à un Port que l'on nommoit Orbrie. Ce fut là qu'il rencontra par hasard une Fregate qui devoit aller en Syrie. Pierre demanda de parler au Pilote, qu'il pria tres-humblement de luy vouloir sauver la vie, luy disant que s'il luy faisoit cette grace il luy donneroit plus d'argent que

nẽ valloient toutes les marchandises dont il avoit chargé son vaisseau : le Pilote voulut sçavoir quel étoit l'homme qui luy parloit, *le plus malheureux* luy dit-il *qui fut jamais au monde, traînant par tout ma mauvaise fortune*. Cette réponse ne fit qu'augmenter la curiosité du Personnage, qui ne voulut pas se payer de ces vagues paroles. Il le pressa de ne le pas tenir plus longtemps en suspens, luy témoignant qu'il avoit bien la mine d'être quelqu'un des fuyards qui s'échappoient de la derniere Bataille. Pierre luy avoüa de bonne foy que sa conjecture étoit veritable, & qu'il avoit été si malheureux que tous ses Gens l'avoient abandonné. Le Pilote voulut absolument qu'il luy dît le nom qu'il portoit, ajoûtant qu'il luy paroissoit homme à n'avoir pas toûjours eu les pieds dans un boisseau : que le cheval sur lequel il étoit monté, le faisoit bien voir.

Tandis que ce pauvre Roy cherchoit à gagner l'esprit du Pilote, afin qu'il le reçût dans son vaisseau sans qu'il fût obligé de luy reveler, ny son nom, ny sa condition, tout l'enigme fut demêlé par un Juif natif de Seville, nommé Salomon, qui se presenta là pour s'embarquer avec les autres, & regardant Pierre au visage il le reconnut tout d'abord : il commença par le maltraiter de paroles, l'appellant cruel, inhumain, sanguinaire, abandonné du Ciel & de la Terre pour avoir fait mourir sa propre femme la meilleure Princesse du monde : Aprés qu'il se fut longtemps déchaîné contre Pierre en injures : il en vint des paroles aux effets, commandant à ses gens de le saisir au corps, & de le jetter vif dans la Mer, disant qu'aprés avoir perdu son Royaume, il avoit encore merité de perdre la vie. Quatre valets se mirent aussitôt en devoir d'executer cet ordre severe : deux le prirent par les bras, & les deux autres par les jambes, & le tenoient déja suspendu en l'air pour le plonger dans l'eau, quand ce malheureux cria qu'il donneroit tant d'or & tant d'argent à tous ceux qui s'étoient embarquez dans cette Fregate, qu'il les feroit riches pendant toutte leur vie, s'ils luy vouloient sauver la sienne. Le Juif ouvrit l'oreille à ses plain-

tes, & se promettant de s'enrichir s'il avoit ce Prince en son pouvoir: il declara qu'il le vouloit acheter comme son esclave, & qu'il payeroit le prix de sa personne argent comptant: ce qui fut executé sur l'heure: si bien que par un juste châtiment de la Providence divine, ce malheureux Roy tomba tout d'un coup dans la servitude, & se vit sous l'obeïssance d'un homme, qui devint maître de sa vie & de sa mort, le pouvant vendre, battre, & même tuer impunément.

Henry cependant étoit toûjours avec la Reine sa Femme & l'Archevêque devant Tolede, dont ils n'avoient point abandonné le Siege tandis que Bertrand & le Besque de Vilaines, étoient aux mains avec Pierre. Ces deux Generaux aprés avoir remporté la Victoire, les vinrent rejoindre devant cette Place sans leur pouvoir donner aucunes nouvelles certaines de ce qu'étoit devenu ce malheureux Roy, ne sçachans s'il étoit encore mort ou vif Ceux de Tolede étoient aux abois, les vivres leur manquoient, & les maladies emportoient beaucoup de soldats de leur Garnison, les Bourgeois mêmes n'en étoient pas exempts. Le secours qu'on leur avoit promis, & qu'ils attendoient avec la derniere impatience ne paroissoit point. Les uns étoient dans la resolution de se rendre: les autres intimidez par le Gouverneur, qui les avoit menacé de la mort, en cas qu'ils en parlassent, n'osoient pas ouvrir la bouche là dessus, dans l'incertitude où tout le monde étoit, quel party il y avoit à prendre, ou de se rendre, ou de se defendre. Un Sarrazin trouva le secret d'entrer dans la Ville par une poterne, pour leur dire en quelle assiette étoient les affaires. Grand nombre de Bourgeois s'assemblerent en foule auprés de luy pour en apprendre des nouvelles. Il leur declara qu'il venoit de Seville & que les gens des trois Lois, c'est à dire les Chrétiens, Juifs, & Sarrazins, l'avoient chargé de leur dire que Pierre étoit allé jusqu'au Royaume de Belmarin, pour en amener un fort gros secours, & qu'il étoit même arrivé dejà dans Seville, tant de Sarrazins que touttes les Auberges & les Hôtelleries regorgeoient de soldats. Le Gouverneur

tout

tout à fait devoüé à Pierre & qui fut present au rapport de cette nouvelle, encouragea les Bourgeois à ne point perdre patience, & les menaça de mettre plûtôt le feu dans la Ville que de souffrir qu'on songeât seulement à capituler. La plûpart des Habitans ne s'accommodoient pas de la perseverance de ce Commandant, & craignoient fort d'être pris d'assaut & d'essuyer la cruauté du soldat vainqueur, à qui l'on donne la licence de faire tout impunément: car Henry battoit toûjours la Ville avec douze machines de Guerre qu'il avoit fait faire.

Cependant le Roy Pierre s'étant tiré de la servitude à force d'argent, s'étoit rendu dans Salamanque à grandes journées pour demander du secours au Roy de Belmarin ou de Leon. Quand ce dernier sçut sa venuë, il luy fit dire de luy venir parler. Pierre le trouva dans son Palais, assis au milieu d'une foule de Seigneurs qui luy faisoient fort respectueusement leur cour. Ce pauvre Roy luy fit une profonde reverence & luy fit de son mieux la peinture de ses malheurs. Il luy parla d'Henry, comme d'un Usurpateur qui l'avoit chassé de ses Etats par les armes d'un nommé Bertrand Chevalier Breton, qui s'étoit mis à la tête de tous les vagabonds de France, avec lesquels il avoit fait des incursions dans son Royaume, dont il luy avoit enlevé les plus belles Villes & pris les Forteresses les plus importantes Il le pria de le secourir dans le besoin pressant où il le voyoit. Ce Souverain luy répondit tout haut qu'il le feroit tres volontiers: mais qu'il falloit auparavant qu'il executât les deux promesses qu'il luy avoit faites, dont la premiere étoit d'abjurer la Foy de JESUS-CHRIST & de se faire Mahometan. La seconde étoit d'épouser l'une de ses deux Filles, dont il luy donnoit le choix étant touttes deux également belles, & là dessus il commanda qu'on les fit venir, afin qu'il vît laquelle seroit le plus à son gré, elles entrerent dans la chambre se tenans touttes deux par la main, fort superbement parées, portans sur leurs têtes des couronnes d'un or arabe le plus pur & le plus fin, dans lesquelles étoient en-

châſsées des pierres precieuſes & des groſſes Perles d'un prix ineſtimable. Le Roy leur Pere les fit aſſeoir touttes deux auprés de luy qui paroiſſoient dans cette Salle comme deux Idoles, à qui l'on alloit donner de l'encens On fit toucher en leur preſence les luts les violes & tous les autres inſtrumens de Muſique, afin que l'oreille & les yeux recevans dans le même temps un égal plaiſir, le Roy Pierre ſentît en luy même un plus grand deſir de poſſeder quelqu'une des deux, l'une s'appelloit *Mondame* & l'autre ſe nommoit *Marie*.

Tandis que ce Prince les contemploit touttes deux, avec une admiration toutte particuliere, le Roy de Belmarin levant ſon Sceptre fort haut, luy dit, que puis qu'il étoit vray qu'un Bâtard l'avoit dépoüillé de ſes Etats, il étoit reſolu de l'y retablir en dépit de tous les Ghrétiens & du Dieu dont ils étoient les adorateurs : qu'il luy donnoit pour Femme ſa Fille Mondaine, dont la beauté ne ſe pouvoit regarder ſans qu'on ſe recriât, & que de plus il les feroit tous deux mener en Eſpagne eſcortez d'une Armée de trente mille Sarrazins, touttes Troupes choiſies, & des meilleures de tout ſon Royaume. Pierre ſe croyant au deſſus de ſes affaires & de ſes ennemis, leva la main pour faire l'execrable abjuration de ſa premiere Foy, proteſtant qu'il y renonçoit de toutte l'étenduë de ſon cœur & ſans aucun déguiſement, & qu'il embraſſoit la Religion de Mahomet, comme celle dans laquelle il vouloit à l'avenir vivre & mourir. Le Roy de Belmarin tout à fait content de la declaration ſincere qu'il venoit de luy faire, l'aſsûra que ſon Fils conduiroit le ſecours, & que c'étoit le Cavalier le mieux tourné de tout ſon Royaume, quoy qu'il n'eût encore que vingt ans. Il fit enſuite équiper une fort belle Flote dans laquelle il fit entrer de fort bonnes Troupes avec touttes les munitions neceſſaires de Guerre & de bouche.

Cet appareil ſe fit avec tant de bruit & de fracas, qu'il ſembloit que tout cet armement ſe faiſoit pour la conquête de l'Europe Il arriva par haſard que deux Pelerins Chrétiens & Gaſcons qui revenoient de la Terre Sainte, où ils a-

voient accomply le vœu qu'ils avoient fait de se transporter auprés du S. Sepulchre, pour y donner au Fils de Dieu des preuves de leur zele & de leur pieté, vinrent coucher dans la Ville de *Belmarin*, l'un des deux s'appelloit *Pierre Floron*, & l'autre *la Reolle*. Ils furent surpris de voir tous les apprêts que l'on faisoit avec tant de tumulte & d'empressement, & demanderent par curiosité ce que tout cela vouloit dire : on leur en apprit le sujet. Cette nouvelle leur fit de la peine. Ils eussent bien souhaité pouvoir en donner avis à Bertrand, afin qu'il se tint sur ses gardes, & se preparât à soûtenir tous les efforts de la Guerre qu'on tramoit de faire contre luy Ces deux Pelerins se mirent en tête d'aller eux mêmes annoncer en Personne tout ce qui se brassoit contre les Chrétiens. Ils se jetterent aussitôt en mer, sur un petit Bâtiment que le vent poussa si favorablement qu'ils surgirent en fort peu de temps à un Port d'Espagne nommé *Montfusain*. Ces deux hommes avoient interêt de ne se pas trop découvrir : parce qu'ils étoient les Vassaux du Prince de Galles, qui avoit fait de grands ravages dans ce même Païs, quand il y étoit entré pour reprendre sur Henry touttes les Villes qui avoient secoüé le joug de Pierre son ennemy. C'est la raison pour laquelle ils s'aviserent pour mieux cacher leur jeu de demander l'aumône, afin de devenir par tout moins suspects, & d'y avoir aussi plus d'entrée sous un pretexte si specieux,

Il y avoit une Citadelle à *Monfusain*, dont la Gouvernante étoit une fort belle Dame, d'une naissance distinguée, fort charitable & fort aumôniere. Quand elle eut attentivement regardé ces deux pretendus Gueux & qu'elle les eut interrogé sur leur voyage, & sur le dessein qu'ils avoient eu de se transporter dans la Terre Sainte, pour obtenir la remission de leurs pechez. Il luy sembla que ces gens raisonnoient si juste, & luy parloient de si bon sens qu'il luy prit envie de les retenir. Elle voulut se donner le plaisir de les faire manger en sa presence pour contenter la curiosité qu'elle avoit, d'apprendre ce qui se passoit en Jerusalem. Elle leur

demanda si les Chrétiens étoient toûjours fort maltraitez des Turcs. Ils luy répondirent qu'ils étoient plus acharnez contre eux que jamais, depuis qu'ils avoient entendu dire qu'un Breton nommé Bertrand, homme fort intrepide & fort experimenté dans la Guerre, avoit juré leur ruine & resolu de les venir attaquer dans le centre de leurs Etats, aussitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires qui troubloient la France & l'Espagne. La Dame leur dit qu'elle connoissoit ce Bertrand, & qu'il commandoit les Troupes d'Henry devant Tolede, qui ne pouvoit pas encore tenir longtemps : parce que les Habitans étoient encore plus aux prises avec la famine qu'avec leurs ennemis, & qu'ils attendoient vainement un secours du Roy Pierre, que l'on croyoit avoir été depuis peu noyé dans la mer.

Ces Pelerins la détromperent là dessus en l'assûrant que Pierre étoit encore tout plein de vie, qu'ils l'avoient veu depuis peu dans la Ville de Belmarin, faisant sa cour au Roy des Sarrazins pour en obtenir du secours contre Henry, qu'il pretendoit faire decamper de devant Tolede : qu'il avoit si bien reüssy dans touttes les tentatives qu'il avoit faites auprés de ce Prince, que non seulement il luy avoit donné la plus belle de ses deux Filles en mariage : mais il luy avoit confié ses plus grands secrets, & promis un gros Corps de Troupes que son propre Fils devoit commander en Personne pour faire dénicher de devant Tolede toutte l'Armée d'Henry : que dans quinze jours au plus tard tout ce monde devoit partir pour cette grande expedition. Cette nouvelle étonna beaucoup cette Dame qui prenoit une fort grande part aux interêts d'Henry, dont elle étoit assez proche Parente du côté de la Mere de ce Prince. Elle crut qu'il étoit important de luy en donner avis au plûtôt. Elle congedia les Pelerins, ausquels elle donna cinquante Doubles d'or pour continuer leur voyage, & resolut d'aller elle même de son pied trouver Henry dans son Camp, pour l'avertir du peril qui le menaçoit, se persuadant que quoy que la nouvelle ne fût

pas agreable il luy sçauroit toûjours bon gré de son zele, & de luy avoir appris elle même tout ce qui se tramoit contre luy, pour luy donner le loisir de se précautionner contre une irruption qu'il ne sçavoit pas, & qui l'alloit infailliblement accabler.

Elle s'habilla donc en Pelerine pour marcher avec plus de liberté & moins de soupçon, prenant seulement deux personnes avec elle pour l'accompagner & la servir sur les chemins. Elle fit tant de diligence, qu'en peu de temps elle arriva devant Tolede, dont Henry continuoit toûjours le Siege. Elle commença par demander à parler à la Reine à laquelle elle se découvrit, & qui la voyant ainsi travestie, luy fit aussitôt donner des habits proportionnez à sa qualité. Quand elle se fut un peu raffraichie, la Reine la mena dans la tente d'Henry son Epoux qui tenoit conseil avec les principaux Officiers de l'Armée, dans le dessein de partager ses forces: d'en laisser toûjours la moitié devant Tolede, & d'envoyer l'autre devant Seville: parce qu'on sçavoit de bonne part que les Bourgeois étoient fort partagez entr'eux, les uns se declarans pour Henry, & les autres pour Pierre: & l'on esperoit qu'on feroit pencher la balance entiere du côté d'Henry, si l'on faisoit approcher de cette Ville une Armée en sa faveur. Leur conference fut fort à propos interrompuë par la presence de cette Dame, qui par son discours leur fit connoître qu'ils avoient à deliberer sur un sujet plus important. Quand Henry l'apperçut il la vint embrasser aussitôt, & l'appellant sa belle Cousine, il luy demanda par quelle favorable avanture il avoit le bonheur de la voir dans son Camp. Elle luy fit bientôt comprendre que ce n'étoit pas en vain qu'elle l'étoit venuë trouver. Quand il apprit tout le détail que les Pelerins venoient de luy faire, & le dessein qu'on avoit de luy faire incessamment lever le Siege de Tolede par le nombreux secours que Pierre avoit obtenu du Roy de Belmarin.

Ce surprenant avis troubla fort Henry tout d'abord, voyant que ces Troupes étrangeres alloient rompre touttes

ses mesures. Bertrand luy remit l'esprit en le conjurant d'avoir confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas, & luy donneroit toutte sa protection contre un Prince apostat qui l'avoit renié. Ce Brave General que rien n'étoit capable d'ébranler, l'asfûra que plus ils auroient d'ennemis, plus la victoire qu'il en remporteroit seroit illustre & glorieuse & que le Ciel le feroit triompher de tous ces Infidelles. *Et par Dieu* continua t'il, *puis que les Sarrazins viennent à nous, il ne nous les faudra point aller querir en Syrie, ne Saint Pierre à Rome, quand nous le trouvons à nôtre huis.* Il luy conseilla d'envoyer des coureurs par tout pour battre l'estrade & reconnoître le mouvement & la contenance que pouroient faire les ennemis, & le Roy Henry renvoya sa belle Parente avec de fort riches presens & un bon cortege. Les Espions & les coureurs qu'on avoir détachez rapporterent que vingt mille Sarrazins venans de Grenade avoient debarqué tout recemment au port de Tolede, à trois lieües au dessous de cette Ville dans le dessein de la secourir. Cet avis obligea Bertrand de tirer les meilleures Troupes du Siege, & d'y en laisser quelques unes: afin que les Assiegez ne s'apercevans point de ce mouvement, ne songeassent point à faire de sorties. La Reine resta toûjours devant la Place avec l'Archevêque, faisant toûjours continuer les travaux & les attaques à l'ordinaire, & ce qui pouvoit encore faciliter le succés du Siege, c'est qu'on avoit dresfé contre la porte de Tolede une fort grosse Batterie, dont on empêchoit à force de traits, les Bourgeois & les Assiegez de sortir. Bertrand se mit cependant à la tête de ses plus belles Troupes accompagné du Besque de Vilaines & des deux Mauny, marchant en fort belle ordonnance contre les Sarrazins qui ne s'attendoient pas à soûtenir sitôt le choc de ce fameux & redoutable Capitaine Il les chargea d'abord avec tant de furie qu'il en coucha sept mille par terre, & fit prendre la fuite au reste, qui courut à perte d'haleine jusqu'au port pour remonter sur les vaisseaux qu'ils y avoient laissez & se mettre à couvert d'un plus grand carnage à la faveur de la Mer, & des vents.

Le butin qu'ils laisserent fut grand, les François vainqueurs le partagerent entr'eux avec joye. La justice distributive y fut fort gardée les tentes les pavillons, le bagage les armes, l'or, l'argent, & touttes les autres dépoüilles furent dispensées à chacun avec tant d'ordre, de sagesse & d'équité que tout le monde fut content. Ces Troupes victorieuses & touttes fieres d'un si grand succés retournerent au Siege, se promettans bien que la prise de Tolede seroit la suite infaillible de cette glorieuse Bataille. Les Sarrazins qui s'en étoient échappez au nombre de treize mille, & qui s'étoient rembarquez, allerent porter à Seville la nouvelle de leur défaite. Ils y trouverent le Roy Pierre qui ramassoit beaucoup de Troupes du Païs de Grenade qui jointes à leur debris, pouvoient bien monter à cinquante mille hommes tant Juifs, Sarrazins, que Chrétiens natifs de Seville. Le jeune Prince de Belmarin se voyant à la tête d'une si belle Armée, croyoit que touttes les forces de l'Europe ne seroient point capables de luy resister, & comme elle étoit composée de trois Nations differentes, de Juifs, de Sarrazins & de Chrétiens, il dit au Roy Pierre qu'il ne vouloit commander que les Payens tout seuls, qui ne s'acorderoient jamais avec ceux d'une autre secte que la leur, & qu'il luy conseilloit de conduire les Juifs & les Chrétiens, dont il connoissoit mieux les inclinations & le genie que luy, quoy qu'il fût persuadé que touttes ces precautions seroient inutiles: parce que leurs ennemis voyans fondre tant de Gens sur eux abandonneroient aussitôt le terrain qu'ils occupoient devant Tolede, & ne manqueroient pas de prendre la fuite. Pierre qui connoissoit mieux que luy le caractere d'Henry, de Bertrand, & du Besque de Vilaines: l'assûra qu'il n'en iroit pas ainsi: qu'ils avoient à faire à des Gens nourris dans les Combats, qui ne sçavoient ce que c'étoit que de reculer, & qui vendroient bien cherement leur vie: particulierement ce Bertrand qui sembloit n'être né que pour les Batailles, dont il sortoit toûjours avec avantage, & même sçavoit trouver dans sa défaite dequoy s'attirer de la gloire: tant il avoit accoû-

tumé de bien payer de sa Personne dans touttes les occasions heureuses ou malheureuses : qu'il falloit donc songer à bien combattre, & que c'étoit un coup sûr que Bertrand ne se retireroit pas sans rien faire.

Tandis que ces deux Princes s'entretenoient ensemble là dessus, un Espion se détacha pour venir donner avis à Henry de tout ce qu'il leur avoit entendu dire, & de l'apprehension qu'avoit le jeune Prince de Belmarin, que les Chrétiens ne s'enfuissent aussitôt qu'ils les verroient approcher d'eux. Henry fit part à Bertrand du dessein que les ennemis avoient de leur venir tomber sur le corps, & le pria de luy donner un bon conseil pour sçavoir le party qu'il luy falloit prendre dans la conjoncture presente contre tant de forces, qui devoient apparemment les accabler. Guesclin le pria d'avoir bon courage, luy disant que s'il vouloit suivre la pensée qu'il avoit dans l'esprit, il battroit ses ennemis, & prendroit Tolede. Ce Prince l'assûra qu'il defereroit aveuglément à tous ses sentimens s'il vouloit luy en faire part. Bertrand luy témoigna qu'il étoit d'avis que l'on prît les trois quarts de l'Armée campée devant la Ville, pour aller au devant de leurs ennemis, & que ces trois quarts fussent remplacez des Milices de la Campagne & du plat Païs : que les Assiegez voyans toûjours un semblable nombre de gens devant leur Place, ne s'appercevroient point de ce changement : qu'il falloit ensuite tirer toutes les Garnisons voisines pour renforcer l'Armée qui marcheroit au devant de celle des ennemis, qui toute nombreuse qu'elle fût, n'étoit pas trop à craindre : parce qu'elle étoit composée de gens, qui n'étant pas de même Païs, ny de même secte, ne s'accorderoient jamais bien ensemble, & seroient plus aisez à défaire, *ha ha* dit Henry *comme tu es Preud'homme* ! Le Besque de Vilaines, & tous les autres Generaux se rangerent tous à l'avis de Bertrand, tombans tous d'accord qu'on n'en pouvoit pas ouvrir un plus judicieux. On se mit donc en devoir, non seulement de le suivre : mais de l'executer ponctuellement comme il avoit été projetté. L'on tira tout ce qu'on

qu'on put de Troupes des Garnisons voisines. On fit marcher au Siege tout ce qu'il y avoit de Païsans capables de porter les armes, & l'on mit en campagne les trois quarts de l'Armée, qui furent encore grossis par la jonction de tout ce qu'on put amasser de soldats des plus aguerris, qu'on avoit jetté dans les Villes & les Citadelles pour les defendre.

Bertrand ayant fait tous ces preparatifs, se mit en marche pour venir à la rencontre du Roy Pierre, dont ayant découvert de loin les Bataillons & les Escadrons, & même ayant entendu le hannissement des chevaux, il détacha vingt cinq Coureurs pour les observer de plus prés, & luy rapporter ce qu'ils auroient veu. Ces gens s'allerent poster à l'orée d'un bois qu'on appelloit le bois des Oliviers. Ils étudierent de là tout à loisir le nombre, l'ordonnance, la contenance de cette formidable Armée devant laquelle ils ne croyoient pas que Bertrand pût tenir: ils se disoient les uns aux autres, qu'ils seroient infailliblement battus si leurs Gens en venoient aux mains avec Pierre, dont les forces les accableroient par la multitude. Un de ces vingt cinq plus brave que les autres & Breton de nation, dit qu'il vouloit éprouver par un combat singulier qu'il vouloit faire avec quelque cavalier de l'Armée de Pierre, Chrétien, Juif, ou Sarrazin, si la Bataille seroit heureuse pour Henry pretendant qu'il en seroit de même de la journée que de l'assaut qu'il alloit faire contre un particulier des ennemis, jurant que s'il n'en rencontroit point dans les champs, il iroit faire cette bravade & ce défy jusqu'à l'Armée de Pierre. Il trouva bientôt l'occasion de s'en épargner le chemin: car il apperçut au même instant trois Sarrazins qui s'étoient détachez de leur Gros, pour mettre leurs chevaux en haleine & les faisoient bondir au milieu des champs, avec beaucoup de faste & d'orgueil. Cet Ecuyer Breton les alla morguer luy tout seul, & quand il fut auprés d'eux, il passa son épée tout au travers du corps de celuy qui luy paroissoit le plus fier, & le jetta par terre. Il voulut aller aux deux autres: mais il fut bien payé de sa temerité: car l'un d'eux nommé

Margalan, luy déchargea sur le bras un si grand coup de sabre qu'il le luy coupa tout entier, & le fit tomber à terre avec son épée. Il couroit grand risque d'être tüé, si ceux de l'embuscade n'eussent piqué leurs chevaux jusques là pour le secourir. Les deux Sarrazins les voyans courir à eux prirent aussitôt la fuitte, dont il y en eut un qui fut ateint & massacré : l'autre ayant échappé, s'en alla répandre l'alarme dans l'Armée de Pierre, auquel il conta toute cette triste avanture : luy disant qu'il y avoit des Gens d'Henry retranchez dans le Bois des Oliviers. Pierre se le tint pour dit, & defendit à son monde de s'écarter : afin que chacun se preparât à bien payer de sa Personne dans cette journée.

CHAPITRE XXIX.

De la derniere Bataille que gagna BERTRAND *sur le Roy* Pierre, *qui perdit dans cette journée plus de cinquante mille hommes, & qui fut ensuite assiegé dans le Château de* Montiel *où il se retira.*

HEnry parfaitement instruit par ses Espions & coureurs de tout ce qui se passoit dans l'Armée de Pierre, disposa touttes choses au Combat, allant de rang en rang exhorter ses gens à bien faire & leur remontrant qu'il falloit employer les derniers efforts pour prendre Pierre mort, ou vif : de peur que s'il leur échappoit, il ne leur suscitât encore de nouveaux ennemis : qu'il falloit que cette journée fût la derniere & le couronnement de touttes les autres : qu'ils avoient à combattre un Prince apostat, qui s'étoit rendu l'horreur & l'execration de toutte la Terre par ses cruautez & ses impietez : que le Ciel ne beniroit jamais les Armes de ce Meurtrier, dont les Troupes étoient composées d'Infi-

delles & de Juifs, tous ennemis du nom Chrétien, qui marchoient sans discipline, & vivoient entr'eux sans intelligence : qu'ils auroient bon marché de touttes ces canailles qui n'avoient rien de bon que les dépoüilles qu'ils en esperoient, & qu'il y avoit lieu de croire que cette journée les feroit tous riches : que ceux enfin qui viendroient à perdre la vie dans cette Bataille, ne pouvoient mourir plus glorieusement, ny plus saintement : puis que ce seroit pour une cause non seulement fondée sur la justice, mais aussi sur la Religion : qu'on ne pouvoit mourir qu'une fois, & que dans ce rencontre le merite & la pieté se trouveroient mélées dans un même trépas, qui seroit regardé devant Dieu comme un Sacrifice.

Un discours si fort & si touchant fut interrompu par la voix publique de toutte l'Armée, qui luy témoigna n'avoir point de plus grand desir que d'en venir aux mains incessamment. On alla donc de ce pas aux ennemis. Henry fut un peu surpris de voir la belle ordonnance de l'Armée de Pierre & la fiere contenance de ceux qui la composoient. Il ne put s'empêcher de le témoigner à Bertrand, auquel il montra l'Etendard du jeune Prince de Belmarin : luy disant que s'il pouvoit tomber dans ses mains, jamais homme n'auroit fait une si belle prise : car il en auroit pour sa rançon plus d'argent qu'il n'y en avoit dans tout le Royaume d'Espagne. Guesclin luy répondit qu'il ne falloit faire quartier à personne : qu'il assommeroit tous les Juifs & les Sarrazins qu'il prendroit avec autant de flegme qu'un boucher tuoit ses beufs & ses moutons, & qu'à moins qu'ils ne demandassent le Baptême pour se faire Chrétiens, il n'en échapperoit pas un seul : que c'étoit dans cet esprit qu'il alloit combattre, & qu'il avoit pensé de ranger leur Armée dans cet ordre, sçavoir que le corps de Bataille seroit au milieu commandé par le Roy, l'Aîle droite par luy même, & l'Aîle gauche par le Besque de Vilaines. Il n'y avoit dans toutte cette Armée pas plus de vingt mille hommes. Le Roy Pierre en comptoit dans la sienne plus de cinquante mille, dont il fit cinq Batailles.

Quand il les eut rangé en belle ordonnance, il conjura le Fils du Roy de Belmarin de se surpasser dans cette occasion, le priant d'affronter comme luy tous les perils dans cette journée : parce que s'il pouvoit une fois vaincre Henry, la Couronne d'Espagne seroit affermie sur sa tête pour toute sa vie. Le jeune Prince l'assûra par avance de la victoire, étant tous deux incomparablement plus forts que leurs ennemis, qui n'étoient pas deux contre cinq.

Tandis qu'ils s'échauffoient l'un l'autre à bien faire : un Capitaine Sarrazin les interompit en disant qu'il ne devoient point douter du succés du Combat qu'ils alloient donner ; & que le corps de Troupes qu'il commandoit n'ayant jamais pâly devant les Chrétiens, & ne sçachant ce que c'étoit que de reculer il leur répondoit de la victoire, & qu'Henry leur feroit bientôt voir ses talons. Pierre ne parut pas bien persuadé de tous ces avantages dont il se flattoit, luy representant qu'il y avoit avec Henry deux intrepides Chevaliers, Bertrand & le Besque de Vilaines, dont le premier avoit pour Armories un Aigle de sable en champ d'argent, & le second arboroit dans ses enseignes un quartier d'Espagne, à cause de la Comté de *Ribedieu*, dont Henry luy avoit fait present : que ces deux Generaux ne fuiroient jamais & vendroient cherement leur vie : que s'ils pouvoient tomber prisonniers dans ses mains, il ne leur donneroit jamais la liberté pour quelque rançon qu'ils luy voulussent offrir. Aprés qu'il eut achevé ce discours, le jeune Prince de Belmarin fit faire un mouvement à ses Troupes qu'il fit marcher droit à Bertrand, qui les voyant venir, dit à ses Gens. *Orsus mes amis vecy ces Gars qui viennent, & par Dieu qui peina en Croix, & le tiers jour suscita ils seront déconfits & tous nôtres.* Il fit aussitôt sonner ses trompettes avec un tres grand bruit, & le Besque de Vilaines fit aussi de son côté la même contenance. Ils donnerent tous deux contre les Sarrazins. Henry se chargea d'attaquer Pierre son ennemy se promettant bien de le joindre dans la mêlée, pour le combattre corps à corps & vuider

tout leur differend aux dépens de la vie de l'un ou de l'autre. Comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, tous les soldats des deux Armées se disoient adieu les uns aux autres, & faisoient leurs prieres en se frappant la poitrine & se recommandans à Dieu dans un peril si present & si eminent.

La Bataille s'ouvrit par les Gens de trait des deux côtez. Quand cette grêle qui dura quelque temps eut cessé, l'on s'approcha de plus prés, & l'on combattit pied à pied le sabre & l'épée à la main. Le Besque de Vilaines ayant descendu de cheval avec tout son monde qui suivit son exemple, se mêla dans la presse tête baissée pour aller chercher le Neveu du Roy de Belmarin, sur lequel il s'acharna particulierement & luy déchargea sur la tête un si grand coup d'une hache qu'il tenoit à deux mains, qu'il le renversa mort. Et poussant toûjours sa pointe, il fit une grande boucherie des Sarrazins, dont il coucha par terre la premiere ligne & écarta le reste bien loin. L'un des fuyards vint tout éperdu donner avis au Prince de Belmarin que dans cette déroute, on avoit assommé son Cousin germain. Cette nouvelle le desola fort. La rage qu'il en eut, le fit jetter tout au travers de tous les dangers pour venger s'il pouvoit, cette mort sur le Besque de Vilaines, qui sans s'épouventer de cette furieuse temerité là luy fit payer cherement : car se presentant à luy pour luy tenir tête, il luy donna tant de coups & de si pesans sur le casque, que sa tête en devenant tout étourdie l'homme en tomba pâmé sur la place. Une foule de Sarrazins coururent à luy pour le secourir, & le relever & l'envelopperent : de peur que ne se pouvant plus tenir sur ses pieds on ne l'achevât. Le dépit qu'ils eurent de voir leur Maître abbattu, leur fit tourner tête contre le Besque qui les soûtint avec une valeur extraordinaire : mais il auroit à la fin succombé sous la multitude, si Bertrand ne fût venu le dégager & se joindre à luy dans le reste du Combat : si bien qu'ils ne faisoient eux deux qu'un seul corps de Troupes, avec lequel ils chargerent les Sarrazins avec un courage invincible. Bertrand crioit à haut voix, *Guesclin* pour

donner chaleur à la mêlée. Ses Bretons à ce signal redoubloient leurs coups, & faisoient des efforts incroyables pour seconder leur General. Le Besque de son côté payoit aussi fort bien de sa personne encourageant ses soldats à bien faire par son exemple. Il avoit à ses côtez un de ses Fils qui se signaloit beaucoup dans cette Bataille, & qui donna tant de preuves de son courage & de sa valeur que le Roy Henry le fit Chevalier tout au milieu de l'action.

Ce Prince qui ne s'endormoit pas tandis que Bertrand, & le Besque faisoient des merveilles, tourna touttes ses forces du côté de Pierre, avec lequel il vouloit éprouver ses forces & mesurer son épée seul à seul, s'il le pouvoit démêler au milieu de ses Troupes. Ce Prince renegat étoit suivy de beaucoup de Chrétiens, & de Juifs, moitié Cavalerie, moitié Infanterie, monté sur un des meilleurs chevaux de toutte l'Espagne. On voyoit de loin sur sa cotte d'armes les Lions de Castille arborez avec beaucoup d'éclat. Henry qui se pretendoit Souverain de la même Nation, portoit aussi les mêmes armories, c'est ce qui fit qu'ils se reconnurent tous deux. La haine qu'ils avoient l'un pour l'autre causée par la competence du Sceptre & par le violent desir de voir cette querelle vuidée par la mort d'un des deux, les obligea de s'attacher l'un à l'autre avec un acharnement égal. Pierre commença par vomir cent injures contre Henry, l'appellant Bâtard & faux traître qui s'étoit revolté contre luy, pour luy ravir son Sceptre & sa Couronne, & le menaçant qu'il ne sortiroit point de ses mains qu'il ne luy eût ôté la vie & ne luy eût mangé le cœur: ajoûtant qu'il étoit le fils de la Concubine de son Pere Alfonse, & qu'il ne meritoit que la corde. Henry luy répondit *qu'il en avoit menty par sa gorge: que sa Mere avoit été Femme legitime d'Alfonse, qui l'avoit fiancée par le Ministere de l'Archevêque de Burgos, & dans la presence des Principaux Seigneurs de la Cour: qu'il étoit sorty de ce Mariage & que ce Prince avoit reconnu la Dame sa Mere pour sa propre Femme durant toutte sa vie: si bien que c'étoit à tort qu'il vouloit décrier sa naissance, à laquelle*

on ne pouvoit pas trouver des taches comme à la ſienne.

Quand il eut achevé ces paroles, il pouſſa ſon cheval avec beaucoup de roideur contre Pierre, tenant l'épée haute ſur luy. Ces deux Rois ſe chamaillerent longtemps avec une égale furie ſans remporter aucun avantage l'un ſur l'autre : car leurs armûres étoient ſi épaiſſes, qu'ils ne les pouvoient entamer : mais à la fin Henry fit de ſi grands efforts contre ſon adverſaire, qu'il luy fit vuider la ſelle, & l'abbattit à terre. Il l'alloit achever en luy perçant les flancs de ſa lance : mais les Sarrazins parerent le coup, & s'aſſemblerent en foule en ſi grand nombre autour de luy, qu'ils eurent non ſeulement le loiſir de le remonter : mais encore d'envelopper Henry de tous côtez, qui ſe defendant contr'eux tous, & ne voulant pas reculer, crioit *à ſon Enſeigne & à ſes Gens.* Le bruit de ſa voix les fit courir à luy d'une grande force. Le Combat ſe renouvella donc avec plus de chaleur qu'auparavant. Les deux Princes ſe rapprocherent avec un grand acharnement l'un ſur l'autre. Ils étoient tous deux de fort rudes joüeurs. Pierre avoit une épée dans ſa main plus trenchante & plus affilée qu'un raſoir, dont il voulut atteindre Henry : mais le coup porta ſur la tête de ſon cheval avec tant de vigueur & de force que non ſeulement il la trencha : mais il abbattit en même temps & le cheval & l'Ecuyer. Henry qui n'avoit aucune bleſsûre n'eut pas beaucoup de peine à ſe relever, & ſes gens auſſitôt luy preſenterent une autre monture. Quand il fut remis à cheval il rallia touttes ſes Troupes & les mena contre celles de Pierre, qui déjà touttes fatiguées d'un ſi long combat ne purent ſoûtenir davantage le choc des Chrétiens, qui ſe tenoient ſi ſerrez qu'il étoit tout à fait impoſſible de les ouvrir, ny de les rompre, & qui venans à tomber ſur les Sarrazins recrus, bleſſez & diſperſez, en firent un fort grand carnage. Bertrand du Gueſclin, le Beſque de Vilaines, Guillaume Boitel, Alain de la Houſſaye, Billard des Hoſtels, Morelet de Mommor, Carenloüet & les deux Mauny ſe ſignalerent beaucoup dans cette memorable journée, qui rendit les affaires de Pierre touttes déplorées

& retablit entierement celles d'Henry.

Ce Prince apostat ouvrit trop tard les yeux sur son malheur. Il vit bien que la main de Dieu l'avoit frappé pour le punir de son impieté Ce fut alors qu'il témoigna le déplaisir extreme dont il étoit touché, d'avoir si lâchement abjuré sa Religion pour suivre celle de Mahomet qui luy avoit attiré la perte de tous ses Etats, & le danger de perdre la vie aprés avoir perdu la Foy. Quand le Fils du Roy de Belmarin s'apperçut que touttes ses Troupes étoient défaites & en fuite, il fut contraint de se jetter tout à travers champ, & de s'aller cacher dans une forêt avec le debris de sa déroute. Pierre eut de son côté recours à la vitesse de son cheval & se retira dans le Château de *Montiel* avec seulement quatre cens hommes qu'il put ramasser: les autres Sarrazins étoient errans, épars, & dispersez par les campagnes. Et quand ceux de Seville les virent ainsi fuir, ils sortirent de leurs murailles & coururent sur eux les blessans à grands coups de dards, & leur disans mille injures, il ny eut pas jusqu'aux Juifs de la même Ville qui se mêlerent avec les autres pour les insulter, & leur reprocher la felonnie qu'ils avoient commise à l'égard d'Henry leur Roy legitime qu'ils avoient lâchement trahy pour suivre le party de Pierre, sur qui la malediction de Dieu venoit de tomber avec tant de justice. Henry cependant n'avoit rien plus à cœur que de terminer cette grande affaire par la mort de son ennemy. C'est la confidence qu'il fit à Bertrand au Besque de Vilaines & à tous les autres Generaux que toutte cette victoire quelque glorieuse qu'elle fût ne luy donneroit pas une entiere satisfaction tandis que Pierre seroit encore en vie. L'incertitude dans laquelle ils étoient tous du lieu de sa retraite, les tint en balance assez longtemps, ne sçachans quelle route prendre pour le chercher & le trouver : quand un Avanturier les tira de peine en leur apprenant que ce malheureux Prince étoit entré dans Montiel à la tête de quatre cens hommes, & qu'il s'étoit enfermé dans cette Place dans le dessein de s'y bien defendre.

Cette

Cette nouvelle leur donna l'esperance de l'envelopper là dedans comme dans un filet. Ce fut la raison pour laquelle Henry par le conseil de Bertrand, fit publier par toutte son Armée que chacun le suivît sous peine de la vie sans partager les dépoüilles & le butin qu'on avoit fait, jusqu'à ce qu'on eût pris le Château de *Montiel* & l'Oiseau qui en avoit fait sa cage. Ceux qui ne respiroient qu'aprés la part qu'ils pretendoient dans la distribution des bagages, des équipages & de tout l'argent monnoyé que les ennemis avoient laissé sur le Champ de bataille ne s'accommodoient gueres de cet ordre si precipité qui les empêchoit de satisfaire leur convoitise : mais il y fallut obeïr. Henry pour ne les pas décourager fit garder tout le butin, par cinq cens hommes d'armes, avec defense d'y toucher jusqu'au retour de la prise de ce Château. La diligence qu'il fit pour gagner Montiel fut si grande, que Pierre se vit investy par un gros Corps de troupes lors qu'il y pensoit le moins. Il fut bien étonné de voir que les Chrétiens plantoient le piquet devant cette Place & distribuoient les quartiers entr'eux comme pour faire un Siege dans les formes, & n'en point décamper qu'ils ne s'en fussent rendus les Maîtres. Cet infortuné Prince se voyant pris comme dans une ratiere étoit extremement en peine comment il pouroit s'évader. Il demanda conseil au Gouverneur pour sçavoir quelles mesures il luy falloit prendre pour se tirer d'un si mauvais pas, luy disant que s'il pouvoit une fois avoir la clef des champs, il reviendroit dans peu fortifié d'un si puissant secours, que tous ses ennemis ne pouroient pas tenir devant luy. Le Commandant luy répondit que la Place manquoit de vivres & qu'il n'y en avoit pas encore pour quinze jours, aprés quoy l'on ne pouroit pas se defendre de se rendre à la discretion d'Henry.

Ce fut pour lors que Pierre repassant dans son esprit touttes les cruautez qu'il avoit exercées dans son regne, le meutre detestable qu'il avoit commis sur la personne de sa propre Femme, la credulité superstitieuse qu'il avoit eüe

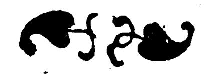
pour les Juifs, & le secours qu'il étoit allé chercher chez les Infidelles, dont il avoit embrassé la malheureuse secte. Il vit bien qu'il avoit comblé la mesure de ses iniquitez & que le Ciel pour le punir de touttes ses impietez, & de tous ses crimes l'alloit livrer entre les mains de son ennemy, qui bien loin de luy pardonner se feroit un plaisir de le faire mourir, pour n'avoir plus de Competiteur à la Couronne, & regner ensuite dans une securité profonde. Il faisoit reflexion sur l'état pitoyable auquel l'avoient reduit Bertrand, le Besque de Vilaines, & les autres Partisans d'Henry qui sans eux auroit sucombé necessairement sous les forces qu'il avoit amenées du royaume de Belmarin. Ce malheureux Roy tomba dans une grande perplexité d'esprit voyant qu'à moins qu'il n'eût des aîles pour voler comme les oiseaux, il ne pouvoit aucunement échapper des mains de ses ennemis. Les vivres manquoient dans la Place, & les Assiegez n'étoient point en état de faire de sorties, ny de forcer aucun quartier. D'ailleurs pour rendre la prise de Pierre immanquable, Henry fit batir un mur assez haut tout autour du Château de Montiel, & les Assiegeans veilloient avec touttes les precautions imaginables afin que personne n'entrât dedans, ny n'en sortît. Pierre voyant que la Garnison pressée par la famine parloit secrettement de se rendre & de le livrer, il assembla les principaux Officiers qui commandoient sous luy dans ce Château, les conjura de tenir encore durant quinze jours & les assûra qu'avant que ce terme fut expiré, il leur ameneroit un secours si considerable qu'il tailleroit les Assiegans en pieces, & feroit lever le Siege de la Place. Ces Gens luy remontrerent qu'il étoit absolument necessaire qu'il leur vint bientôt un renfort parce qu'ils seroient aux abois avant quinze jours, & que dans ce besoin pressant ils seroient forcez de capituler ave . Henry pour faire avec luy leur condition la meilleure qu'il leur seroit possible.

Pierre leur promit qu'il reviendroit si tôt, qu'il les tireroit de cet embarras. Il concerta donc avec eux qu'il partiroit

la nuit luy sixiéme, il fit charger sur des fourgons, son or, son argent & ses meubles les plus precieux dans le dessein de lever de nouvelles Troupes : quand même il devroit épuiser pour cela tous ses coffres. Les Assiegeans ne sçavoient pas que Pierre avoit la pensée de tenter une évasion : car ils avoient seulement appris qu'il y avoit dans la Place une grande disette. Cependant Bertrand croyant cette Place imprenable à moins que ce ne fût par assaut, voulut abreger chemin disant à Henry qu'il luy conseilloit d'envoyer un Trompette à Pierre pour le sommer de luy rendre la Place, & luy proposer un accommodement entr'eux qui seroit : que Pierre luy cederoit la Couronne , à condition qu'Henry luy donneroit quelque Duché dans l'Espagne, pour avoir dequoy subsister honorablement. Ce conseil n'étoit pas fort agreable à Henry qui avoit tout à craindre de Pierre s'il avoit une fois la vie & la liberté : car il le connoissoit remuant, ambitieux & perfide : mais les obligations qu'il avoit à Bertrand luy firent avoir pour luy la complaisance de prêter l'oreille à cet avis, & de le suivre avec beaucoup de docilité : quoy que ce fût avec quelque repugnance. Il donna l'ordre à l'un de ses gens de s'aller presenter aux barrieres, pour faire à ce Prince une proposition qui luy devoit être fort agreable & fort avantageuse : puis qu'il étoit perdu sans ressource. Cet homme se coula jusques sous les murailles de la Place , & fit signe de son chapeau qu'il avoit à parler au Roy Pierre

Ce malheureux Prince ne pouvant s'imaginer que dans l'état où étoient les choses, Henry voulût avoir pour luy la moindre indulgence , regarda ce message comme un piege qu'on luy tendoit, & se persuada qu'il ne se faisoit, que pour apprédre au vray s'il étoit dans la Place en Personne. C'est ce qui le fit resoudre à se faire celer, commandant que l'on répondît qu'il y avoit longtemps qu'il en étoit sorty : car il se promettoit sur ce pied que les Assiegeans le croyans dehors leveroient le piquet de devant ce Château pour le chercher ailleurs, & qu'il pouroit par là s'évader ensuite à coup sûr. En effet

le Commandant vint parler au Trompette pour l'afsûrer qu'il y avoit plus de douze jours que le Roy Pierre étoit party pour aller chercher du secours, pretendant revenir bientôt sur ses pas avec de si grandes forces, que les Assiegeans seroient trop foibles pour luy resister. Cette nouvelle étoit assez plausible pour y ajoûter foy. Henry la croyant veritable, en tomba dans un grand chagrin, craignant d'avoir manqué le plus beau coup du monde, & dont l'occasion ne se pouroit de longtemps recouvrer. Le Comte d'Aine comptant là dessus, luy conseilla de lever le Siege: mais Bertrand opina bien plus juste & plus judicieusement, quand il luy dit qu'il étoit persuadé que Pierre étoit encore là dedans, & que comme il apprehendoit de tomber vif entre ses mains, il avoit inventé cette ruse & ce mensonge pour le faire décamper de là: qu'il ne luy conseilloit pas de donner si bonnement dans ce paneau: car quand même la sortie de Pierre seroit veritable, il ne devoit pas abandonner pour cela le Siege qu'il avoit entrepris: puisque ce seroit faire un arriere-pied qui seroit capable de decrediter la reputation de ses Armes, qu'il falloit entretenir dans le public de peur qu'on ne vint à rabattre beaucoup de l'estime qu'on avoit de sa valeur. Ces raisons parurent si fortes à Henry, qu'il prît la resolution de ne jamais partir de là qu'il ne se fût rendu tout à fait Maître de Montiel, quand il se devroit morfondre devant avec touttes ses Troupes durant tout l'hyver. Voulant enfin trouver dans la mort & le supplice de Pierre le couronnement de tous ses desirs, & la fin de tous ses peines, il donna donc tous les ordres necessaires, afin qu'on fit de nouveaux efforts contre cette Place, & qu'on employât toute la vigilance possible pour empêcher ce Prince apostat de sortir de Montiel, qu'il vouloit avoir vif ou mort: afin qu'il ne restât plus personne capable de luy disputer la Couronne qui luy appartenoit.



CHAPITRE XXX.

De la Prise du Roy Pierre *par le* Besque de Vilaines *comme il sortoit furtivement du Château de* Montiel *pour se sauver.*

LE Roy Pierre demeurant toûjours enfermé dans le Château de Montiel, & ne sçachant point comment en sortir sans tomber dans les mains de ses ennemis, choisit le temps de la nuit pour en faire celuy de son evasion, se promettant de se dérober à leur vigilance, à la faveur des tenebres. Il ne voulut point s'embarrasser de son équipage; de peur que cela ne le fit découvrir : mais seulement partir luy sixiême : afin que marchans tous ensemble à fort petit bruit, ils pûssent plus facilement surprendre ceux qui les observoient, & se couler furtivement jusqu'au prés des murailles, où ils sçavoient qu'il y avoit une brêche, dont l'ouverture leur devoit servir de porte pour gagner les Champs. Il se mit donc à pied avec les autres tenans tous, leurs chevaux par la bride, & descendans tout doucement de ce Château situé sur un haut rocher, ils arriverent sans aucun danger jusqu'à ce mur qu'on avoit fait nouvellement bâtir tout exprés pour fermer touttes les issuës qui pouroient faciliter la fuite de Pierre. Ils n'avoient pas mal debuté jusques là : mais par malheur ils rencontrerent quelques Gens du Besque de Vilaines qui se promenans au pied du Château, prêterent l'oreille à quelque bruit qu'ils entendirent, & furent aussitôt en donner avis au Besque, qui les renvoya sur leur pas avec ordre d'observer ce qui se passoit. Il fit en même temps armer tout son monde dans l'opinion qu'il avoit que les Assiegez avoient envie de faire une sortie. Ces Gens luy vinrent rapporter qu'ils avoient veu six hommes approcher d'un mur, où il y avoit un grand trou qui leur ouvroit le chemin de la Campagne tout à découvert : le Besque s'imaginant que ce pouvoit être le Roy

Pierre, se rendit aussitôt sur le lieu fort clandestinement, & suivant pas à pas un Cavalier qu'il ne pouvoit qu'entrevoir : il le saisit au corps comme il alloit passer la brêche en luy disant *je ne sçay qui vous êtes : mais vous ne m'echapperez pas*. Pierre se mit sur la defensive, & tâcha de luy donner d'un poignard dans le ventre : mais le Besque en ayant apperçû la lueur, le luy arracha des mains, en jurant que s'il ne se rendoit sur l'heure, il ne le marchanderoit pas, & que s'il faisoit encore la moindre resistance, il luy passeroit son épée jusqu'aux gardes au travers du corps.

Pierre se voyant pris, tâcha de fléchir le cœur du Besque en luy declarant sa misere & son infortune, & luy declinant ingenûment son nom, le pria de luy vouloir sauver la vie, luy promettant de luy donner trois Villes, douze Châteaux & douze mulets chargez d'or. Un autre plus interessé que le Besque se seroit laissé tenter à de si belles offres : mais touttes ces richesses ne furent point capables d'ébranler sa fidelité. Ce brave General luy répondit qu'il n'étoit point capable de faire une lâcheté semblable, & qu'il le meneroit à Henry. Ce fut alors que pour s'assûrer davantage de sa Personne il le prit par le pan de sa robbe. Le Vicomte de Rovergue arriva là dessus, & voulut mettre aussi la main sur luy de peur qu'il n'échappât, s'offrant de le lier d'une corde s'il en étoit besoin : mais le Besque le pria de le laisser tout seul avec sa capture, & dont il viendroit bien à bout sans le secours de personne. Le Vicomte indigné de ce que le Besque ne vouloit pas partager avec luy l'honneur de l'avoir pris, luy dit qu'il ne l'avoit pas fait prisonnier de bonne Guerre : mais par artifice & par surprise. Le Besque le regardant fieremẽt luy répondit que s'il pretendoit luy en faire un crime, & l'accuser de quelque supercherie dans cette prise il se feroit faire raison l'épée à la main quand il voudroit en vuidant tous deux leur differend dans un duel. Le Vicomte le radoucit en luy témoignant qu'il ne trouveroit pas son compte à se battre avec luy. Le Besque mena donc cet illustre Captif dans la tente d'Alain de la Houssaye, qui s'esti-

ma fort honoré de ce qu'on l'avoit choisy pour garder un dépôt de cette importance, il felicita le Besque sur le bonheur qu'il avoit eu de faire une si riche proye : luy disant qu'on alloit souvent à la chasse sans trouver un gibier de cette consequence, *& qu'il avoit bien rencontré coutel pour sa gaine.* Vilaines appella sur l'heure un de ses veneurs nommé Gilles du Bois, qu'il envoya tout aussitôt avertir Henry, qu'il avoit dans ses mains le Prince apostat qui luy disputoit sa Couronne.

La joye que ce messager luy donna fut si grande, que pour le recompenser d'une si agreable nouvelle, il se dépoüilla d'un fort beau manteau qu'il portoit & le luy mettant dans les mains, il luy dit que ce present qu'il luy faisoit n'approchoit pas du merite qu'il s'étoit fait auprés de sa Personne, en luy annonçant une chose qui l'alloit rendre heureux pendant toutte sa vie. L'impatience qu'il avoit de voir son ennemy sous sa puissance le fit monter precipitamment à cheval sans se soucier, s'il étoit suivy de quelque cortege: quelques-uns de ses Officiers coururent pour le joindre, & ne le pas laisser seul. Il alla droit à la tente d'Alain de la Houssaye, dans laquelle il trouva le Besque de Vilaines, & beaucoup d'autres Seigneurs qui s'étoient assemblez là pour sçavoir ce qu'ils feroient de Pierre. Quand Henry l'apperçut dans leurs mains, l'impatience qu'il avoit de s'en défaire, & la colere qui luy fit monter le sang au visage luy firent porter la main sur une dague qu'il avoit sur soy pour en poignarder le malheureux Pierre : mais le Besque de Vilaines luy retint la main pour l'en empêcher en luy remontrant que Pierre étoit son prisonnier, & que les loix de la Guerre vouloient qu'on luy en payât la rançon devant qu'il sortît de ses mains, & que tandis qu'il seroit en sa puissance il ne souffriroit pas qu'on luy fit aucun outrage Henry luy promit de le satisfaire là dessus audelà même de son attente & qu'il luy feroit compter des sommes proportionnées à la qualité du prisonnier qu'il luy livreroit Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Besque à luy lâcher Pierre.

Auſſitôt qu'Henry s'en vit le Maître, il commença par luy taillader le viſage de trois coups de dague avec leſquels il le mit tout en ſang. La honte & le deplaiſir que ce pauvre Prince eut de ſe voir ainſi maltraité, luy fit faire un coup de deſeſpoir & ſans plus ſonger au déplorable état de ſa condition qui le rendoit eſclave de ſon ennemy, il ſe jetta ſur luy le colleta d'une ſi grande force & avec tant de rage qu'ils tomberent tous deux à terre, Henry deſſous luy.

Ce dernier qui ne s'étoit pas deſaiſy de ſa dague, faiſoit les derniers efforts pour luy donner de la pointe dans le petit ventre: mais Pierre avoit une cotte de mailles qui le mettoit à l'épreuve des coups qu'Henry luy portoit, & tachoit de luy arracher le poignard des mains: afin de l'en pouvoir percer à ſon tour. Bertrand arriva tandis qu'ils étoient ainſi l'un ſur l'autre, & cria qu'on vint vîte dégager le Roy de deſſous ce Prince apoſtat qui devoit mourir avec infamie. Ce fut alors que le *Bâtard d'Aniſſe* Creature d'Henry courut à ſon Maître & le prenant par la jambe il le releva, Pierre reſta couché par terre, & tiroit à la fin d'une bleſſûre qu'il avoit reçuë d'un coup qui n'avoit pas porté à faux comme les premiers, Quand Henry le vit en cet état, il commanda qu'on luy trenchât la tête. Un Ecuyer Eſpagnol ſe preſenta là qui luy demanda la permiſſion de l'expedier pour ſe venger d'un pareil ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à ſon Pere pour joüir de ſa Mere à coup ſûr. Henry luy fit ſigne de l'executer au plûtôt, le Cavalier luy ſepara la tête du corps en un moment en preſence de tout le peuple qui ſe trouva là. Le tronc fut laiſsé ſur la place. L'Eſpagnol ficha la tête au haut de la hache dont il s'étoit ſervy pour obeïr à l'ordre d'Henry qui fit couvrir le corps de ſon ennemy d'un méchant drap de bougran, & commanda qu'on le pendît à une des Tours de ce Château de Montiel qui luy ouvrit ſes portes, & ſe rendit à luy dés qu'il ſçut que Pierre pour lequel il tenoit, étoit demeuré priſonnier aprés ſa défaite.

Le ſupplice de ce Prince apoſtat devoit rendre le calme

à Henry, & le rétablir sur le Trône n'ayant plus de competiteur qui le luy disputât. On luy conseilla de faire porter la tête de Pierre dans Seville : afin qu'en la montrant à tout le peuple de cette grande Ville il ne doutât plus de sa mort. La chose fut executée comme elle avoit été projettée. Les Bourgeois voyans cette tête odieuse qui avoit causé tant de troubles, ne se contenterent pas de se soûmettre à l'obeïssance d'Henry : Mais ils s'acharnerent avec tant de rage sur ce pitoyable reste de ce malheureux Prince qu'ils le jetterent dans la riviere : afin qu'ôtant de devant leurs yeux un objet si mal agreable, la memoire en fût abolie pour jamais. Henry ne croyoit pas qu'ils poufferoient si loin la haine qu'ils portoient à son ennemy, dont il vouloit faire voir la tête dans Tolede comme dans Seville : se promettant que les habitans ne balanceroient point à se rendre aprés ce spectacle qui feroit la decision de tout, & les obligeroit sur ce pied à ne plus reconnoître d'autre Souverain que luy seul. C'est la raison pour laquelle il eût fort souhaité d'avoir dans ses mains cette preuve infaillible qui leveroit tous les doutes qui pouroient rester de la mort de son ennemy. Bertrand luy conseilla de retourner incessamment au Siege de Tolede pour finir toutte cette Guerre par la prise de cette Ville qui tenoit encore pour Pierre. Touttes les Places qu'il rencontra sur sa route luy ouvrirent leurs portes, & toutte la Noblesse du plat Païs luy vint presenter ses hommages. Touttes les Garnisons des Forteresses luy en venoient presenter les clefs, il ne restoit plus que Tolede, dont Bertrand meditoit la conquête pour couronner touttes celles qu'il avoit déja faites en faveur d'Henry.

Tandis que ce fameux General y appliquoit touttes ses pensées, il vint un Gentilhomme de la part du Roy de France qui luy dit qu'il avoit ordre de son Maître de luy marquer qu'il eût à se rendre au plûtôt en personne à sa Cour, & qu'il assemblât le plus de Troupes qu'il pouroit : parce que la France avoit un extreme besoin de secours contre les Anglois, qui ne se soucians point de garder la treve faite

avec eux s'étoient répandus dans le Boulonnois, dans la Guienne, & dans le Poitou, qu'ils ravageoient avec des hostilitez inoüyes, & que Robert Knole s'étoit vanté de faire bientôt voir les Leopards d'Angleterre sous les murailles de Paris. Bertrand luy répondit qu'il étoit étonné comment un si grand Roy souffroit ces avanies dans le centre de ses Etats : ayant une si nombreuse & si belle Noblesse dans son Royaume, qu'il pouvoit faire monter à cheval contre ses ennemis. Le Gentilhomme l'asséûra que c'étoit bien l'intention de sa Majesté : mais qu'elle le vouloit mettre à la tête de touttes ses Troupes : se persuadant qu'elle ne pouvoient être commandées par un General plus fameux, ny plus experimenté que luy : que même son Maître avoit dessein de luy donner l'épée de Connétable : parce que le Seigneur de Fiennes qu'il avoit honoré de cette premiere dignité militaire, étoit si vieux & si cassé qu'il n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions : enfin que la nouvelle qu'il luy annonçoit étoit si veritable qu'il la verroit confirmée par les patentes & les depêches de sa Majesté dont il étoit porteur & qu'il avoit ordre de luy mettre en main. Bertrand ouvrit aussitôt le paquet, il trouva qu'il quadroit mot pour mot à tout ce que le Gentilhomme luy avoit avancé sur la lecture que luy en fit son Secretaire : car Bertrand comme j'ay déja dit ne sçavoit pas lire. Il regala cet agreable Deputé de fort beaux presens, & fit aussitôt récrire au Roy qu'il s'alloit disposer à faire tout ce que sa Majesté luy faisoit l'honneur de luy commander, & chargea le même Gentilhomme de luy porter cette réponse.

Henry qui n'étoit pas encore maître de Tolede, ne s'accommodoit pas de cette nouvelle que luy donna Bertrand. Il le pria devant que de songer à le quiter de vouloir couronner en sa faveur ce qu'il avoit si genereusement commencé : luy disant qu'il ne restoit plus rien à prendre que Tolede : afin qu'il luy fût redevable de sa Couronne entiere. Guesclin brûloit d'envie d'aller au plûtôt en France : mais il ne pouvoit honnêtement abandonner Henry qui le conjuroit de rester :

parce qu'il sçavoit que la presence & la reputation de Bertrand étoient d'un grand poids pour le succés de ce Siege. On tint donc conseil de Guerre pour deliberer sur les moyens de se rendre dans peu maître de Tolede. Bertrand fut d'avis qu'il falloit presenter devant cette Ville l'Etendard de Pierre : afin que les Bourgeois à ce spectacle ne doutassent plus de sa mort, ou de sa défaite. On suivit son conseil, & quand le Gouverneur de la Place apperçut cette enseigne, il demanda du haut des murs ce que tout cela vouloit dire. Henry se presenta pour demêler cet énigme en luy témoignant qu'on luy vouloit apprendre par là, que le Roy Pierre avoit été battu pris, & non seulement décapité : mais sa tête jettée dans un bras de Mer par les Habitans de Seville, qui n'avoient pû souffrir devant leurs yeux cet objet de leur execration. Le Gouverneur ne voulut point deferer à cette nouvelle : se persuadant que cette enseigne étoit contrefaite, & que c'étoit un piége qu'on luy avoit tendu pour l'obliger à se rendre sur ce leürre grossier. Il jura qu'il ne rendroit la Place qu'à son Maître Pierre. Henry se voyant pressé par Bertrand à qui les pieds brûloient, tant il avoit d'empressement d'aller en France, répondit à ce Commandant, que si dans quatre jours il ne luy apportoit les clefs de Tolede, il le feroit traîner mort sur la claye, tout au tour de la Ville comme il alloit ordonner qu'on fit de l'Etendard de Pierre. En effet aprés l'avoir fait promener longtemps sous les murailles de Tolede couché contre terre, il le fit déchirer aux yeux des Assiegez & jetter dans un fossé.

Ce spectacle qui devoit intimider ce Commandant, ne fit que l'endurcir encore davantage dans sa premiere obstination : car il declara qu'avant que de se rendre, les Assiegez mangeroient de cinq hommes l'un, pour se garantir de la famine qui commençoit à les travailler. Ils avoient en effet déja consommé chiens, chats, chevaux, & touttes autres bêtes. Ils en étoient même reduits à sortir la nuit en cachette pour paître les méchantes herbes qui croissoient auprés des fossez. L'opiniâtreté de ce Gouverneur fut si grande

qu'il laissa perir plus de trente mille hommes tant Chrétiens, & Juifs, que Sarrazins, qu'une faim canine emporta du monde. Les Assiegans avoient tenté tous les artifices imaginables pour obliger la Garnison de Tolede à sortir sur eux, faisans par deux fois semblant de se retirer dans l'esperance que retournans tout d'un coup sur les Assiegez, ils pouroient rentrer avec eux pêle mêle dans la Ville & s'en rendre les Maîtres par ce stratageme : mais les Habitans de Tolede ne donnoient point dans tous ces piéges. Bertrand se lassant de touttes ces longueurs voulut prendre congé d'Henry, pour aller à Paris auprés du Roy son Souverain qui l'avoit mandé : mais Henry le conjura tant de rester encore jusqu'à ce que Tolede fût pris, qu'il ne put honnêtement s'en défendre, & pour expedier affaire, il opina là dessus d'une maniere si sensée, que tout le monde se rendit à son avis. Il dit qu'il falloit envoyer l'Archevêque dans cette Ville pour parler aux Bourgeois, dont il étoit le Pere & le Pasteur, & leur faire serment la main sur la poitrine que Pierre étoit mort. Il estima que la parole d'un si grand Prelat feroit plus d'effet dans leurs esprits pour les engager à se rendre, que touttes les machines de Guerre qu'ils avoient employées contr'eux : & que si les Bourgeois ne vouloient pas deferer à l'autorité d'un homme dont le témoignage ne leur devoit point être suspect. Il falloit leur proposer de députer quelques-uns d'entr'eux pour aller à Seville s'informer de la verité du fait, si Pierre étoit mort ou non.

Cet expedient étoit toutafait bien trouvé. L'Archevêque eut ordre de s'aller presenter aux portes de la Ville qui luy furent aussitôt ouvertes pour le faire entrer. Il leur fit une remontrance si pathetique, & des sermens si sinceres & si grands, que le Gouverneur même n'osant plus douter de tout ce qu'il disoit, invita tous les Bourgeois à reconnoître Henry pour leur Maître & leur Souverain : puis que Pierre étoit mort. Chacun témoigna l'empressement qu'il avoit à luy rendre hommage. Henry fit son entrée dans Tolede où il fut reçu de ses nouveaux Sujets avec beaucoup

de respect & de joye. Le Commandant luy presenta les clefs de sa Place avec bien de la soûmission, que ce Prince luy rendit genereusement en l'exhortant de luy être fidelle à l'avenir, comme il avoit été au Roy Pierre. La reddition de Tolede mît Bertrand dans une entiere liberté de se rendre en France, & de prendre congé d'Henry, qui luy fit de fort beaux presens pour reconnoître les importans services qu'il luy avoit rendus, & qui n'alloient à rien moins qu'à luy remettre la Couronne sur la tête. Il le pria de trouver bon qu'il luy donnât quatre Chevaliers qui le suivroient jusqu'à la Cour de France, pour presenter à sa Majesté beaucoup de joyaux & de fort beaux bijoux qu'il avoit dessein de luy envoyer, l'assûrant que quand il auroit conquis le reste de l'Espagne, il mettroit en Mer une fort belle Flote pour le secourir contre les Anglois, & comme Bertrand faisoit état de mener avec soy son Frere Olivier, les deux Mauny, la Houssaye, Carenloüet, & Guillaume Boitel pour l'expedition qu'il alloit faire en France, Henry luy témoigna qu'il luy feroit plaisir de luy laisser au moins le Besque de Vilaines, & son Fils: afin qu'il pût achever avec eux les conquêtes qu'il avoit à faire pour se rendre le Maître absolu de toutte l'Espagne. Bertrand y donna les mains volontiers, & se separa de ce Prince avec touttes les demonstrations de tendresse, & d'amitié, ne pouvans tous deux retenir leurs larmes comme s'ils avoient un pressentiment de ne se revoir jamais plus.

Guesclin prit d'abord le chemin de sa Duché de Molina pour y mettre ordre à ses affaires avant que de partir pour France. Il dépêcha toûjours en attendant, un Courier au Roy pour le prier de luy pardonner, s'il avoit jusqu'icy tardé si longtemps à le venir joindre avec touttes les forces qu'il alloit amasser avec toutte la diligence qui luy seroit possible, l'assûrant qu'il entreroit au plûtôt dans son Royaume par l'Auvergne, & par le Berry pour donner Bataille aux Anglois, & les dénicher de la France. Le Roy perdoit patience, & luy envoyoit Couriers sur Couriers: afin qu'il se

hâtât de venir incessamment. Enfin pour le presser encore davantage il dépêcha Messire Jean de Berguettes son grand Chambelan, pour luy venir donner avis qu'il n'y avoit point de temps à perdre : que la France avoit plus besoin que jamais d'un fort prompt secours, depuis qu'il étoit entré dans la Picardie plus de vingt mille Anglois sous la conduite de Robert Knole, & que Thomas de Grançon, Hugues de Caurelay, Cressonval, Gilbert Guisfard, & Thomelin Tolisset, avec beaucoup d'autres Generaux avoient déja percé jusques dans le fonds de la Champagne, & de la Brie : que d'ailleurs le Prince de Galles étoit en campagne à la tête de fort belles Troupes pour faire la Guerre au Duc d'Anjou, qui se trouvoit fort en peine de luy resister : & qu'enfin toutte la France alloit devenir la proye des Anglois, un theâtre de tragedies où l'on alloit porter le fer, & le feu, s'il ne se dépêchoit de courir incessamment à son secours : que sa propre gloire & même son interêt particulier, l'appelloient à cette expedition : puis qu'il ne seroit pas plûtôt arrivé à la Cour, que sa Majesté luy mettroit entre les mains l'épée de Connétable. Bertrand luy répondit qu'un si grand Roy luy faisoit plus d'honneur qu'il n'en meritoit : qu'il alloit là dessus faire touttes les diligences imaginables pour le satisfaire : mais qu'il étoit necessaire qu'il s'asfûrât auparavant de la Forteresse de Soria, devant laquelle il alloit mettre le Siege : & qu'aussitôt qu'il l'auroit prise, il passeroit par le Languedoc, pour prêter la main au Duc d'Anjou que le Prince de Galles harceloit, & que cela fait, il se rendroit à grandes journées auprés de sa Majesté, pour luy donner des preuves de son zele & de son obeïssance, & sacrifier sa vie même pour son service.

Ce fut dans cette veüe qu'il s'alla presenter devant cette Forteresse, où ses deux cousins Alain, & Jean de Beaumont faisoient les derniers efforts pour la prendre, & n'en pouvoient venir à bout, quelques assauts qu'ils eussent donnez : parce que les Assiegez se defendoient avec une opiniâtreté invincible. Ils avoient déja pasfé deux moix en vain

devant cette Place : mais Bertrand se persuadant qu'on n'avoit pas bien pris touttes ses mesures, ou qu'il y avoit en trop de tiedeur du côté des Assiegeans, dit en son patois à ses deux Cousins, *A Dieu le veut & à Saint Yves ; nous arons ces Gars, ainçois que repairons en France.* Il fit aussitôt sonner la charge, & tirer contre les Assiegez si fortement & si longtemps, que ceux des rampars n'osoient se découvrir toutafait : mais se contentoient de laisser tomber sur les Assiegeans qui se trouvoient au pied des murailles des pierres d'une prodigieuse grosseur, & des pieces de bois fort épaisses pour les accabler sous leur pesanteur : si bien que beaucoup de soldats en étoient écrasez, ou du moins fort endommagez. Bertrand s'appercevant que cela les rebutoit, leur faisoit reprendre cœur en leur disant que les bons vins étoient dans la Place : qu'il leur en abandonnoit le pillage s'ils la pouvoient prendre : qu'il y avoit là beaucoup d'or & d'argent qui seroit entr'eux partagé fort fidellement : si bien qu'il n'y auroit pas un soldat qui ne retournât riche en France, avec chacun deux ou trois bons chevaux comme s'ils étoient Chevaliers. Ces amorces les firent retourner à la charge avec une nouvelle vigueur montans sur des échelles, & se couvrans la tête & le corps de leurs boucliers. Bertrand voulut aussi payer d'exemple se mêlant avec eux pour les encourager par sa presence. Tous les Braves voulurent être aussi de la partie. Le Seigneur de la Houssaye, les deux Mauny desirerent partager avec luy la gloire de cette action. Les Soldats voyans leurs Generaux tenter ce peril, coururent en foule au pied des murailles pour monter à l'assaut avec eux. Il y eut un Chevalier nommé Bertrand qui s'appelloit ainsi : parce qu'il avoit été tenu sur les fonds par Guesclin, qui ne voulant point degenerer de la valeur de son Parain demanda l'Enseigne de ce fameux General, & fut assez heureux pour monter au travers d'une grêle de coups sur le haut d'un mur, où il planta l'Etendard de Bertrand. Trois cens soldats le suivirent, & le joignirent sur le même rampart crians *Guesclin.* Les Assiegez voyans leurs ennemis sur leurs murailles, & croyans tout

perdu pour eux se mirent à genoux & crierent *Misericorde*. Ils ne balancerent plus à faire l'ouverture de leurs portes à ce grand Capitaine qui se saisit de cette Place, dans laquelle il trouva beaucoup d'Espagnols qui avoient deserté le party d'Henry pour embrasser celuy de Pierre. Il leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya dans cet état à ce Prince, qui se souvenant de leur defection les fit tous pendre aussitôt qu'ils furent arrivez à Burgos où il tenoit sa Cour.

Cette conquête fut la derniere de touttes celles que Bertrand fit en Espagne. Il ne songea plus qu'à se rendre au plûtôt auprés du Roy de France, qui l'attendoit avec impatience : il congedia tout ce qu'il avoit d'Espagnols dans ses Troupes, & se reserva seulement les François & les Bretons. Il combla les premiers de largesses & de presens en les renvoyant en leur Païs, & promit aux seconds de grandes recompenses s'ils servoient bien leur Souverain contre les Anglois qui prétendoient se rendre Maîtres de la France, & y faisoient d'étranges hostilitez. Comme il se disposoit à partir, le Maréchal d'Andreghem arriva de la part du Roy son Maître pour luy dire qu'il se hatât, & que tout le Royaume luy tendoit les bras pour luy demander du secours contre ses ennemis qui l'alloient mettre à deux doigts de sa ruïne s'il ne venoit en diligence rétablir les affaires par sa presence & par son courage. Bertrand avoüa de bonne foy qu'il étoit tout confus de l'honneur que luy faisoit Sa Majesté d'avoir jetté les yeux sur luy plûtôt que sur un autre pour une expedition de cette importance : qu'il étoit au desespoir de ce qu'il ne s'étoit pas rendu plûtôt auprés de sa Personne : que c'étoit pour la sixiéme fois que ce sage Prince luy avoit envoyé du monde pour le solliciter de venir, & que sans des affaires importantes qu'il avoit fallu consommer auparavant, il auroit obey tout d'abord. Il ajoûta qu'il s'étonnoit comment Sa Majesté n'avoit pas fait un bon Corps d'Armée pour repousser ces étrangers qui le venoient inquieter jusques dans le centre de ses Etas. Le Maréchal luy répondit que c'étoit

toit l'intention du Roy ſon Maître qui l'attendoit avec impatience pour le mettre à la tête de touttes ſes Troupes, & qu'on avoit laiſsé touttes choſes en ſuſpens juſqu'à ſon arrivée : que toutte la Nobleſſe & les peuples de ce grand Royaume ſoûpiroient aprés ſa preſence, & que même le Seigneur de Fiennes Connêtable de France, ne pouvant plus à cauſe de ſon grand âge ſoûtenir le poids de cette dignité vouloit l'abdiquer entre les mains du Roy : luy declarant qu'il n'y avoit perſonne dans tous ſes Etats plus capable de luy ſucceder dans cette grande Charge que Bertrand du Gueſclin : que toutte la France unanimement jettoit les yeux ſur luy pour luy voir porter l'épée de Connêtable, & la tirer de l'accablement dans laquelle elle étoit.

Gueſclin voyant qu'on rendoit tant de juſtice à ſa valeur & à ſon experience ſe ſçut fort bon gré de touttes les loüanges que le Maréchal luy donna, & l'aſsûra qu'il iroit de ce pas en France avec luy : que pour cet effet il alloit faire charger ſon bagage, & ſon équipage : afin de ne plus retarder ſon départ, & qu'il étoit perſuadé que ſi le Roy vouloit être bien ſervy dans la Guerre, il falloit commencer par bien payer les Soldats qui s'enrôleroient ſous ſes enſeignes : & que ſi ſa Majeſté luy donnoit la dignité de Connétable, il n'en vouloit recevoir l'épée qu'à ce prix. Il fit enſuite un feſtin fort ſuperbe à ce Maréchal, qu'il regala magnifiquement & montans à cheval enſemble, ils firent une ſi grande diligence qu'ils arriverent en peu de temps en la Comté de Foix. Bertrand n'étoit ſuivy que de cinq cens hommes : mais tous Gens de choix & d'élite. Le Comte leur fit touttes les honnêtetez imaginables juſques là même qu'ayant appris qu'ils venoient chez luy, il voulut aller au devant d'eux pour leur faire honneur. Il ne ſe contenta pas de les avoir bien regalez, il pouſſa la civilité juſqu'à les conduire en perſonne juſqu'à *Motendour*. Il fit mille careſſes à Bertrand, luy diſant qu'il ne connoiſſoit point au monde un plus grand Capitaine que luy, dont il avoit tous les ſujets du monde de ſe loüer beaucoup : mais non pas de ſon

Frere aîné, qui servant sous le Comte d'Armagnac son ennemy, luy avoit causé beaucoup de dommage & de trouble.

Bertrand disculpa son Frere auprés de ce Prince en luy témoignant qu'il n'avoit fait que son devoir, & que quand un Gentilhomme avoit une fois embrassé le party d'un Maître, il le devoit soûtenir jusqu'au bout & que s'il en usoit autrement on auroit sujet de le blâmer & de l'accuser même de lâcheté. Le Comte se le tint pour dit, & sçachant qu'un tel Capitaine luy seroit d'un fort grand secours dans la Guerre qu'il avoit à soûtenir contre le Comte d'Armagnac, il essaya de l'engager à son service en luy promettant un mulet chargé d'autant d'or qu'il en pouroit porter. Guesclin luy fit connoître qu'ayant des engagemens avec le Roy de France, il ne pouvoit pas servir deux Maîtres : mais que ne pouvant pas luy prêter son bras, ny son épée, il luy offroit sa mediation pour l'accommoder avec le Comte d'Armagnac : & que si ce Prince ny vouloit pas entendre il retireroit son Frere aîné de son service, & le meneroit en France avec luy pour combattre contre les Anglois. Le Comte de Foix fut fort satisfait des honnêtetez de Bertrand qui se rendit à grandes journées dans le Languedoc, où il assembla dans fort peu de temps sept mille cinq cens hommes avec lesquels il s'empara de la Citadelle de *Brendonne*, de la Ville *de S. Yves* & du Château de *Mansenay* situé sur une eminence fort escarpée. Ces preliminaires rendirent son nom si fameux & si redoutable, que touttes les Villes & Châteaux qui se rencontroient sur sa route luy venoient apporter leurs clefs, & Bertrand faisoit prêter aux Bourgeois le serment de fidelité pour le Roy de France. Sa reputation s'étendit si loin sur la nouvelle de ces premiers progrés; que le Duc d'Anjou sur les terres duquel il passa, luy dit, qu'en quinze jours seuls il avoit donné plus d'alarmes aux Anglois qu'il ne pouroit faire luy même en un an tout entier. Il l'avertit qu'il étoit necessaire qu'il fit diligence : parce que Robert Knole marchoit droit à Paris à la tête de vingt mille Anglois, ayant déja passé la riviere de

Seine au dessus de Troyes, & que le Roy l'attendoit pour luy donner l'épée de Connétable, sçachant qu'elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains qu'en les siennes. Bertrand ne s'entêta point de touttes ces loüanges : mais tâcha de soûtenir de son mieux la reputation qu'il avoit aquise & prenant congé du Duc avec le Maréchal d'Andreghem, il alla coucher à Pierregort, où il trouva *Galleran* Frere du Comte *de Ionas* qui luy fit un fort obligeant accueïl & le regala fort magnifiquement.

Aussitôt qu'il se fut levé de table, comme il n'avoit dans l'esprit que la Guerre qu'il alloit entreprendre contre les Anglois, pour purger la France de ces dangereux ennemis, il s'avisa de monter au haut d'un donjon pour découvrir le clocher d'une Abbaye que les Anglois avoient fortifiée. Le Soleil qu'il faisoit, luy fit reconnoître leurs enseignes où les Leopards étoient semez d'or, & qui voltigeoient au tour de ce clocher. Il fut fort étonné d'apprendre que les Anglois étoient si voisins du lieu où il avoit couché, & qu'ils étoient si bien retranchez dans cette Abbaye, que depuis un an tout entier, on n'avoit pas pû les en dénicher. Il jura *S. Yves* qu'il ne sortiroit point de là qu'il n'eût emporté ladite Abbaye, dans laquelle il vouloit souper le soir même, & y rétablir les Religieux avec leur Abbé. Cet homme intrepide n'eut pas plûtôt descendu de la Tour qu'il assembla tous ses gens, qu'il avoit dispersez dans les villages tout autour, & leur ordonna de se tenir prêts pour marcher au premier son de la trompette. Il leur commanda de faire provision de cent échelles au moins. Galeran voulut faire transporter par Charroy quelques machines de Guerre pour tâcher d'entamer les murailles épaisses de cette Abbaye : mais Bertrand luy declara qu'il n'en avoit pas de besoin : que cela les tiendroit trop longtemps & qu'il choisiroit une voye si courte, qu'il esperoit le soir même boire de fort bon vin dans la même Abbaye.

Sa maxime étoit avant que d'attaquer une Place, de parler toûjours au Gouverneur : afin qu'en l'intimidant & le mê-

naçant il pensât plus de deux fois au party qu'il avoit à prendre. Il s'approcha donc des barrieres, & dit au Commandant qu'il eût à luy rendre le Fort au plûtôt, & que s'il prétendoit arrêter une Armée Royale devant sa bicoque, il luy en coûteroit la vie qu'il luy feroit perdre sur un gibet. Le Commandant ne tint pas grand compte de tout ce discours & luy répondit fierement qu'il ne trouveroit pas à cueïllir des lauriers en France si facilement qu'il avoit fait en Espagne : & que bien qu'il fût ce redoutable Bertrand, dont tout le monde parloit avec tant d'estime, il esperoit luy faire une resistance si forte, qu'on seroit à l'avenir moins prevenu en sa faveur. Cette repartie choqua fort Guesclin, qui fit aussitôt sonner la trompette, combler les fossez de terre & de feüilles, & cramponner des échelles contre les murs : afin que ceux qui se mettroient en devoir d'y monter s'y tinssent plus ferme. Quand touttes choses furent ainsi disposées : Guesclin dit à ses Gens dans son langage du quatorziême siecle *Or avant ma noble mesquie à ces ribaux Gars, à Dieu le veut ils mourront tous.* Et pour les encourager encore davantage il leur promit de leur donner tout le butin qu'ils feroient dans cette Abbaye, qu'ils pouroient ensuite partager entr'eux. Il ne se contenta pas de les exciter à bien faire : il leur en voulut montrer luy même l'exemple. Il prit une échelle de même que le moindre soldat, & monta dessus avec autant de flegme que s'il mettoit le pied sur les degrez d'un escalier. Galeran voyant cette action si extraordinaire fit le Signe de la ✝, en disant au Maréchal d'Andreghem *Dieu, quel homme est-ce là!* Le Maréchal l'assûra qu'il ne s'en étonnoit aucunement : puis qu'il étoit né pour de semblables entreprises : & que si ce Bertrand étoit Roy de Jerusalem, de Naples, ou de Hongrie, tous les Payens ne seroient point capables de luy resister, & que la France etoit bienheureuse d'avoir trouvé dans la conjoncture presente un Defenseur de cette bravoure.

Les autres Generaux eurent honte de voir Bertrand dans le peril sans le partager avec luy. Jean de Beaumont, les

deux Mauny, le Maréchal & Galeran s'exposerent aussi comme luy. Les Assiegez jettoient sur eux des barres de fer touttes rouges, de la chaux vive & des barrils tout remplis de pierre : mais toutte cette resistance quelque vigoureuse qu'elle fût, ne les empécha pas de monter & d'entrer dans la Place, où Bertrand rencontrant le Gouverneur, luy fendit la tête en deux d'un grand coup de hache. Cet affreux spectacle épouventa si fort toutte la Garnison Angloise qu'elle se rendit aussitôt à discretion. Bertrand se laissa fléchir aux prieres de ces malheureux : il se contenta d'en donner la dépoüille à ses soldats, & de la voir partager devant luy. Le soir même il voulut souper comme il avoit dit dans la même Abbaye, dans laquelle il rétablit les Moines dés le lendemain. Aprés qu'il y eut sejourné deux jours pour mettre ordre à tout, & jetté de bonnes Troupes dans tous les Forts qu'il avoit conquis, il renvoya le Maréchal en Cour, qui vint à grandes journées à Paris, & s'en alla mettre pied à terre à l'Hôtel de S. Paul, où Charles le Sage logeoit alors. Il luy fit un recit de la valeur extraordinaire de Bertrand, & de touttes les grandes actions qu'il luy avoit veu faire. Ce discours ne fit qu'irriter la démangeaison qu'avoit le Roy de voir un si grand homme, & de l'employer au plûtôt contre Robert Knole: dont touttes les Troupes ravageoient tout le Gâtinois, & vinrent brûler des maisons jusques dans Saint Marceau, qui n'étoit pas alors un Fauxbourg de Paris: mais un village assez proche de là.

Tout Paris étoit en alarme: il y avoit bien dix mille hommes de Garnison dedans sans le grand peuple capable de porter les armes, outre quantité de Seigneurs qui s'étoient enfermez dans la Ville, dont étoient le Duc d'Orleans Oncle du Roy, les Comtes d'Auxerre, de Sancerre, de Tanquarville, de Soigny, de Dampmartin, de Ponthieu, de Harcourt & de Braine, Le Vicomte de Narbonne & son Frere: les Seigneurs de Fontaine & de Sempy, Gauthier du Châtillon, Oudart de Renty, & Henry d'Estrumel: si bien que tous ces Seigneurs pouvoient sortir de Paris à la tête de qua-

rante mille hommes, la Ville d'ailleurs suffisamment gardée : mais le Roy ne vouloit rien hasarder jusqu'à ce que Bertrand fût venu, voulant profiter de l'exemple des Rois Philippes de Valois & Jean ses Predecesseurs, qui pour avoir tout risqué fort mal à propos avoient mis la Couronne de France à deux doigts de sa ruine. Il laissa donc morfondre les Anglois devant Paris, qui manquans bientôt de fourrages & de vivres, furent contraints de se retirer & de tout abandonner. Ce sage Prince les fit côtoyer par ses Troupes qui prenoient bien à propos l'occasion de les charger : si bien qu'il en défit plus de cette maniere que s'il eût pris le party de les combattre en Bataille rangée.

CHAPITRE XXXI.

De la Ceremonie qui se fit en l'Hôtel de S. Paul à Paris par Charles le Sage *Roy de France, en donnant l'épée de Connêtable à* Bertrand, *qui sous cette qualité donna le rendez-vous à touttes ses Troupes dans la Ville de* Caën, *pour combattre les Anglois.*

BErtrand sçachant que les Anglois jaloux de sa gloire & de sa valeur, le faisoient épier sur le chemin pour le surprendre, arriva seulement luy douziéme à Paris vétu d'un gros drap gris : afin d'être moins reconnu sur sa route. Cette nouvelle engagea le Roy Charles à luy envoyer son grand Chambellan qui s'appelloit *Hureau de la Riviere* pour luy faire honneur & venir au devant de luy. Ce Seigneur s'y fit accompagner de beaucoup de Chevaliers de marque pour rendre la ceremonie plus illustre, & comme il avoit un grand talent dans la science du monde, il s'aquita tres-dignement

de sa commission faisant à Bertrand touttes les honnêtetés imaginables, & luy rendant par avance tous les respects qui sont attachez à la dignité de Connétable qu'il alloit posseder. Touttes les avenües de Paris, touttes les ruës & touttes les fenêtres de cette grande Ville regorgeoient de monde qui vouloit voir ce fameux Bertrand du Guesclin, dont la reputation s'étoit répanduë dans toutte l'Europe. Il alla descendre à l'Hôtel de S. Paul, où le Roy l'attendoit assis sur un fauteüil au milieu de ses Courtisans. Aussitôt qu'il fut entré dans sa chambre, Bertrand fléchit le genou devant son Souverain, qui ne le voulant pas souffrir dans cette posture luy commanda de se relever, & le prenant par la main luy dit qu'il étoit le bien venu : qu'il y avoit longtemps qu'il l'attendoit avec impatience ayant un extreme besoin de sa tête & de son épée pour repousser les Anglois qui faisoient d'étranges ravages par tout son Royaume, & même dans son voisinage, dont on pouvoit voir les tristes effets en montant au clocher de Sainte Genevieve devant Paris : que sçachant sa bravoure, son bonheur, & son experience dans la Guerre, il avoit jetté les yeux sur luy, pour luy confier le Commandement de ses Troupes, & que pour luy donner plus de courage à s'en bien aquiter, il avoit resolu de l'honorer de la plus eminente Dignité de son Royaume, en luy donnant l'épée de Connétable.

Bertrand qui n'étoit pas homme à se laisser ébloüir d'une vaine esperance, prit la liberté de demander au Roy si le Seigneur *de Fiennes* n'étoit pas encore en possession de cette grande Charge. Sa Majesté luy répondit que son Cousin de Fiennes l'avoit fort bien servy : mais que sa caducité ne luy permettant plus de soûtenir les fatigues de ce glorieux & penible employ : il luy avoit rendu l'épée de Connétable en luy disant qu'il ne pouroit jamais trouver personne plus capable de luy succeder que Bertrand. Celuy cy fit voir son grand sens & son jugement dans la repartie qu'il fit à son Souverain : car quoy qu'il ne doutât pas qu'il n'en pût disposer in-

dependamment de tout autre : cependant comme il prévoyoit que cette eminente Dignité luy alloit attirer des jaloux, il fut bien aise que le choix que sa Majesté faisoit de sa Personne fût autorisé de son Conseil même, composé des premieres têtes de tout son Royaume : c'est la grace qu'il prit la liberté de luy demander en la suppliant d'en faire le lendemain la proposition devant ceux qu'elle avoit accoutûmé d'appeller auprés de sa Personne, pour prendre leurs avis dans les affaires les plus importantes. Ce sage Prince bien loin de se choquer d'une condition qui luy devoit sembler inutile : puisque tout dépendoit absolûment de luy, voulut bien par condescendance deferer à l'avis de Bertrand, qu'il embrassa d'une maniere fort sincere, & qui marquoit le fonds de bienveillance qu'il avoit pour ce General. Il eut la bonté de le faire souper à sa table, & de luy donner un appartement dans son Hôtel, où l'on avoit fait tendre une chambre pour luy, fort richement tapissée, d'un drap tout semé de fleurs de lys d'or.

Le lendemain ce Prince aprés avoir entendu la Messe assembla son Conseil, où se rendirent plusieurs Ducs, Comtes, Barons & Chevaliers, le Prevôt de Paris & des Marchands & grande partie des plus notables Bourgeois de cette Capitale : il leur representa les hostilitez que les Anglois faisoient dans ses Etats, & le besoin pressant dans lequel on étoit d'y apporter un prompt remede : qu'il n'en avoit point imaginé de plus Souverain pour arrêter le cours de tant de malheurs que de choisir au plûtôt un Connétable, qui pût par sa valeur & son experience rétablir les affaires de son Royaume : qu'ils n'étoient tous que trop persuadez, qu'il n'avoit pas besoin de leur consentement pour disposer de cette Charge : puis qu'il le pouvoit faire de sa pleine puissance & autorité Royale : mais qu'il avoit bien voulu faire ce Connétable de concert avec eux : que le Seigneur de Fiennes n'en pouvant plus faire les fonctions à cause de son grand âge, luy en avoit fait une abdication fort sincere, en presence des premiers Seigneurs de sa Cour, en luy témoignant

moignant que dans le pitoyable état où la France étoit reduite alors, il n'y avoit personne plus capable de la relever de son accablement que Bertrand du Guesclin. Ce Prince n'eut pas plûtôt prononcé son nom, que tout son Conseil opina comme luy : mais avec une si grande predilection pour Bertrand, que le choix de sa Personne fut fait tout d'une voix. Le Roy le fit donc venir en leur presence, & luy presenta devant cette illustre Assemblée l'épée de Connétable. Bertrand la reçut avec beaucoup de soûmission : mais il protesta que c'étoit à condition *que si aucun traître en son absence par trahison, ou loberie rapportoit aucun mal de luy, il ne croiroit point le rapport; ne jà ne luy en feroit pis, jusqu'à ce que les paroles fussent relatées en sa presence.* Le Roy luy promit qu'il luy reserveroit toûjours une oreille pour entendre ses justifications contre les calomnies qu'on voudroit intenter contre luy.

Bertrand satisfait de touttes les honnêtetez de Sa Majesté, ne songea plus qu'à remplir dignement les devoirs de sa Charge. Tous les Officiers de l'Armée vinrent luy rendre leurs respects, & le salüer sous cette nouvelle qualité de Connétable : & comme l'argent est le nerf de la Guerre, il commença par demander au Roy dequoy payer la montre de quinze cens hommes d'armes pour deux mois, luy remontrant qu'il étoit necessaire d'ouvrir ses coffres pour lever incessamment beaucoup de Troupes capables de tenir tête à plus de trente mille Anglois : & que quand elles étoient mal payées, non seulement elles avoient beaucoup de tiedeur pour le service : mais ne songeoient qu'à piller, & ruïnoient tout le plat-Païs sous le specieux pretexte de n'avoir point reçu leur solde. Ce brave General ayant ainsi disposé l'esprit de son Maître à ne rien épargner pour la conservation de sa Couronne & de ses Etats s'en alla droit à Caën, comme au rendez-vous qu'il avoit marqué pour y assembler un gros Corps de Troupes. Chacun courut en foule pour le joindre : tant on avoit d'empressement de servir sous un si fameux Capitaine. Il tendoit les bras à tous ceux qui vouloient s'en-

gager, & bien que sa Majesté luy eût donné peu d'argent pour faire des levées : quand il en eut employé les deniers, il vendit sa Vaisselle & tous les Bijoux & Joyaux d'or & d'argent qu'il avoit apporté d'Espagne, pour soûtenir la dépense qu'il falloit faire pour enrôler beaucoup de soldats.

Tous les Generaux les plus distinguez se rendirent auprés de luy comme à l'envy les uns des autres. Les Comtes du Perche, d'Alençon, le Maréchal d'Andreghem, Olivier de Clisson dont le bras étoit si fort redouté des Anglois, qu'ils l'appelloient le *Boucher de Clisson*, Messire Jean de Vienne Amiral, Jean & Alain de Beaumont & Olivier du Guesclin, Frere du Connétable, vinrent tous à Caën pour recevoir ses ordres & conferer avec luy sur l'état present des affaires. Il les regala magnifiquement, & ce qui rendit encore le festin plus agreable, ce fut la presence de sa Femme qui se trouva là, dont tout le monde admira la sagesse, la beauté, les reparties judicieuses & spirituelles, étant comme nous avons dit universelle en toutte sorte de sciences : & même elle avoit une connoissance presque infallible de l'avenir, dont elle donna quelques preuves quand elle avertit son mary que le jour de la Bataille d'Aüray, dans laquelle il fut pris, devoit être malheureux pour luy. Bertrand donna le lendemain les ordres, à ce que chacun se tint prêt pour venir dans trois jours à *Vire* avec luy pour une prompte expedition qu'il avoit dans l'esprit. Tout le monde se mit en état de le suivre, & se prepara de son mieux : afin que le service se fît au gré de ce nouveau Connétable, dont les preliminaires étoient si beaux, & qui promettoit de fort grands progrés dans la suite. Etant sur le point de monter à cheval, il prit congé de la Dame sa Femme, à laquelle il donna le choix, ou de rester à Caën, ou de s'aller retirer en Bretagne à sa Seigneurie de la Roche d'Arien : la conjurant de se souvenir de luy dans ses prieres, & de recommander à Dieu sa Personne & la justice de la cause pour laquelle il alloit combattre. La Dame le supplia de ne se point commettre dans les jours ausquels elle luy avoit témoigné qu'il y a-

voit quelque fatalité attachée. Guesclin luy promit d'y faire les reflexions necessaires plûtôt par la complaisance qu'il avoit pour elle, que pour la foy qu'il eût pour touttes ces sortes de predictions. Il partit de Caën à la tête de beaucoup de Troupes fort lestes & dans une fort belle ordonnance, & le soleil dardant sur leurs casques & leurs cuirasses causoit une reverberation qui faisoit un fort bel effet à la veüe.

Toutte cette Armée vint camper tout auprés de Vire où les Generaux se logerent, tandis que Bertrand faisoit alte là, les Anglois étoient à *Ponvallain* commandez par Thomas de Granson Lieutenant du Connétable d'Angleterre. Il avoit dans son Armée beaucoup de Chevaliers qui s'étoient aquis une grande reputation dans la Guerre, *Hugues de Caurelay*, *Cressonval*, *Gilbert Guiffard*, *David Hollegrave*, *Hennequin*, *Acquet*, *Geoffroy Ourselay*, *Thomelin Folisset*, *Richard de Remes*, *Eme*, *Nocolon de Bordeaux*, *Alain de Bouchen*, *& Mathieu de Rademain* tenoient les premiers rangs sous ce General, qui n'osant pas rien entreprendre à leur insçu trouva bon de les consulter sur ce qu'il avoit à faire, leur témoignant que quoy qu'il eût le commandement sur eux: il étoit persuadé qu'ils avoient tous incomparablement plus d'experience que luy dans la Guerre, & que c'étoit dans cet esprit qu'il les avoit tous assemblez pour prendre leurs avis sur l'état present de leurs affaires ayans à combattre le fameux Bertrand du Guesclin, qui s'étoit rendu la terreur de toutte l'Europe par les memorables expeditions qu'il y avoit faites, & dont le nom seul étoit si redoutable qu'il jettoit toûjours la frayeur & la crainte dans l'ame de ses ennemis. Il ajoûta qu'il avoit appris de bonne part qu'Olivier de Clisson marchoit avec luy pour leur donner Combat, & que ce dernier étoit un autre Bertrand en valeur, & qu'on n'appelloit pas sans raison *le Boucher de Clisson*: parce que c'étoit un Capitaine qui faisoit un étrange carnage quand il étoit aux mains dans une mélée: qu'il avoit abandonné le party du Prince de Galles, dont il s'étoit aupara-

vant reconnu vassal par l'hommage qu'il luy avoit fait, & que cette perfide defection diminuoit beaucoup les forces de leur party, où la presence de Clisson avoit toûjours été d'un grand poids.

Hugues de Caurelay prenant le premier la parole avoüa que Bertrand étoit le premier Capitaine de son siecle, dont il avoit éprouvé cent fois la valeur & l'experience pour avoir souvent partagé les perils de la Guerre avec luy, qu'ils avoient toûjours eu durant tout ce temps de grandes liaisons d'intelligence & d'amitié: mais que les interests de son Prince luy devans être plus chers que ceux de son amy particulier, il falloit songer aux moyens de vaincre un ennemy si redoutable: & que pour y parvenir il croyoit qu'il étoit important de tirer de touttes les Garnisons voisines le plus qu'ils pouroient de soldats pour renforcer leurs Troupes: afin de se mettre en état de faire un plus grand effort contre les François: & que *Cressonval* & luy pouroient fort bien faire cette manoeuvre tandis qu'on envoyeroit un Trompette à Bertrand pour luy demander Bataille, & marquer un jour de concert avec luy dans lequel les deux Armées en viendroient aux mains. Cet avis étoit si judicieux & si sensé qu'il fut universellement reçu de tout le monde. Thomas de Granson fut le premier à le goûter, & tous les Seigneurs y donnerent ensuite les mains. Cressonval avec Hugues de Caurelay furent secrettement détachez pour aller dans les Places, assembler le plus qu'ils pouroient de monde & l'en tirer pour grossir leur Armée qui étoit aux champs. Hugues de Caurelay pour amuser Bertrand, cependant qu'il feroit de son côté touttes les diligences necessaires pour amasser tout ce secours & ce renfort envoya l'un de ses gardes à Vire avec ses dépêches pour demander Bataille à Bertrand & convenir avec luy d'un jour pour cet effet. Le garde arriva bientôt devant cette Place qu'il vit environnée d'enseignes, de tentes & de hutes touttes couvertes de feüillées. Tout y retentissoit du bruit des trompettes, & le Camp luy paroissoit remply de tant de soldats, qu'il ne croyoit pas que les Anglois fussent

en assez grand nombre pour mesurer leurs forces avec celles des François.

Tandis que ce Cavalier avançoit chemin, il apperçut un autre Trompette qui portoit les Armes de Guesclin sur sa casaque, & qui revenoit du Mans, où son Maître l'avoit envoyé. Celuy-cy voyant que l'Anglois avoit aussi sur sa cotte d'armes celles de Thomas Granson General de ennemis. La curiosité luy fit naître l'envie de l'approcher pour sçavoir quel étoit le motif qui l'amenoit en ces quartiers. L'autre luy répondit qu'il luy donnoit à deviner quel étoit le sujet de son message : c'est apparemment pour demander Bataille, luy dit le garde de Guesclin, comptez que vous l'aurez, ajoûtant dans son patois *car je connois Monseigneur a tel qu'il ne vous en faudra, ne que Mars en Carême.* Ces deux hommes s'étans ainsi joints, continuerent leur route devisans toûjours ensemble sur la valeur & le courage de leurs Maîtres : ils arriverent enfin jusqu'à Vire, dont on leur ouvrit le Château pour les faire parler à Bertrand qu'ils trouverent se promenant dans la Cour de ce Lieu, s'entretenant avec tous les Chefs & les principaux Seigneurs de l'Armée, dont étoient le Comte de S. Paul & son Fils, le Seigneur de Raineval, & Roulequin son Fils, Oudard de Renty, le Maréchal d'Andreghem, Olivier de Clisson, Jean de Vienne & les deux Mauny. Le Trompette de Bertrand presenta celuy de Thomas de Granson, disant à son Maître qu'en revenant du Mans où il luy avoit commandé d'aller, il avoit rencontré dans son chemin ce Garde dont il avoit appris que le General Anglois l'envoyoit auprés de luy pour quelque affaire d'importance qu'il avoit à luy communiquer de sa part, & qu'il l'avoit prié de le luy presenter.

Bertrand se disposant à l'écouter, le Trompette Anglois luy fit son compliment avec beaucoup de respect & de soûmission commençant par le loüer de sa valeur & de la reputation qu'il avoit aquise dans les Armes, dont le bruit étoit répandu dans toutte l'Europe. Aprés qu'il eut étably ces beaux préliminaires, il luy témoigna qu'il se presentoit une belle

occasion de couronner touttes les grandes actions qu'il avoit faites en acceptant le défy qu'il venoit luy faire de la part de Thomas Granson qui luy demandoit qu'il luy marquât un jour auquel les deux Armées pouroient en venir aux mains en Bataille rangée : que s'il refusoit de prendre ce party, l'intention de son Maître étoit de l'attaquer de nuit ou de jour, sans garder aucunes mesures avec luy. Le Trompette ayant achevé ces paroles luy mit entre les mains, la dépêche de Thomas de Granson qui ne chantoit que la même chose. Quand Bertrand en eut entendu la lecture, il en fut piqué jusqu'au vif, & jura qu'il ne mangeroit qu'une fois jusqu'à ce qu'il eût veu les Anglois. Il s'informa du Trompette en quel endroit ils étoient campez, il luy répondit que c'étoit auprés de Ponvallain, qu'ils étoient déja bien quatre mille hommes d'armes, sans un grand renfort qu'ils attendoient, & que Cressonval étoit allé tirer des Garnisons voisines & qu'avec ce secours les Anglois avoient grand desir de le voir en Bataille. *Par Dieu* dit Bertrand *ils me verront plûtôt que besoin ne leur fut* : & pour témoigner la joye que luy donnoit cette nouvelle, il fit une largesse de quatorze marcs d'argent au Trompette Anglois & commanda qu'on le fit bien boire & bien manger, & qu'on luy donnât ensuite un bon lit pour reposer jusqu'au lendemain qu'il le vouloit renvoyer aux Anglois, pour leur annoncer de sa part qu'il feroit plus de la moitié du chemin pour les aller voir au plûtôt. On regala tant le Trompette durant toutte la nuit qu'au lieu de partir à la pointe du jour il luy fallut dormir pour cuver son vin.

Bertrand se servit de cette favorable occasion pour surprendre les Anglois qui n'avoient point encore reçu de nouvelles de leur Messager qu'ils attendoient avec impatience. Il commanda secrettement que chacun s'armât & montât à cheval, & que qui l'aimeroit le suivît sans perdre de temps : parce qu'il ne vouloit reposer ny jour ny nuit, jusqu'à ce qu'il eût combattu les Anglois. On eut beau luy remontrer qu'il alloit faire un contretemps, & qu'il prenoit

mal ses mesures : puis qu'il vouloit partir à l'entrée de la nuit au travers des vents, & de la pluye qui devoient beaucoup fatiguer ses Troupes, & les mettre hors d'œuvre quand il faudroit combattre : qu'il valoit mieux attendre au lendemain que de s'engager si precipitammant dans l'execution d'un dessein, qui mal entendu & mal entrepris pouroit traîner aprés soy de fâcheuses suites. Il ne se paya point de touttes ces raisons dans lesquelles il ne voulut point entrer, jurant qu'il ne descendroit point de cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé les Anglois, ausquels il mouroit d'envie de donner Bataille : & que ceux qui ne le suivroient pas seroient reputez pour traîtres, & pour infames auprés de sa Majesté qui leur feroit sentir toutte son indignation. Il n'eut pas plûtôt fait ce serment qu'il se mit en devoir de partir sur l'heure, n'ayant d'abord que cinq cens hommes d'armes à sa suite. Il faisoit si noir & si sombre, qu'on ne pouvoit pas voir cinq pieds devant soy, ny sçavoir quelle route il falloit prendre pour se bien conduire, & d'ailleurs une grosse pluye secondée d'un vent froid & piquant, les mettoit tous dans un desordre étrange. Jean de Beaumont prit la liberté de representer à Bertrand qu'il falloit au moins sonner la trompette pour s'assembler, & prendre des flambeaux pour s'éclairer au milieu des tenebres : mais Guesclin ne goûtant point cet expedient, insista que c'étoit donner aux Anglois des nouvelles du mouvement qu'ils alloient faire, & que le bruit des trompettes, & la clarté des flambeaux alloient tout reveler à leurs ennemis, que quelque Espion ne manqueroit pas d'informer de tout.

Chacun le suivit donc au travers de l'orage & de la nuit du mieux qu'il luy fut possible. Les uns tomboient dans des fossez : d'autres s'imaginans aller leur droit chemin marchoient à travers champ, & leurs chevaux heurtoient souvent les uns contre les autres en se rencontrant. Le Maréchal d'Andreghem vit avec peine partir Bertrand du Guesclin sans le suivre, & pour exhorter les autres à l'imiter il témoigna qu'on ne devoit pas abandonner un General que le Ciel leur avoit

donné pour retablir les Fleurs de lys dans leur premier lustre, & qui n'avoit point son semblable dans toutte l'Europe. Ces paroles furent prononcées avec tant de force, & de poids, que chacun se mit aussitôt en devoir de partir. Le Maréchal commença le premier à faire un mouvement à la tête de cinq cens hommes d'armes, le Comte du Perche, le Maréchal de Blainville, Olivier de Clisson *qui fut depuis Connétable de France*, le Vicomte de Rohan, Jean de Vienne, le Sire de Rolans *depuis Amiral*, les Seigneurs de la Hunaudaye de Rochefort & de Tournemines, se mirent aussi tous en marche pour seconder Bertrand dans la dangereuse expedition qu'il alloit entreprendre : mais comme la grande obscurité ne leur permettoit pas de se reconnoître, ils sortoient de leurs rangs sans s'en appercevoir, & se rencontroient de buissons en buissons, se choquans sans y penser & faisans mille imprecations & contre la nuit & contre celuy qui leur faisoit faire ce desagreable manege. Il y eut beaucoup de chevaux crevez dans cet embarras, & Bertrand en perdit deux des meilleurs de son écurie dans cette seule nuit. Chacun luy reprochoit le mal qu'il souffroit, & la perte qu'il faisoit de ses Gens qui s'égaroient dans toutte cette confusion tumultueuse. Il tâcha de consoler tout le monde en disant que les Anglois avoient assez d'or & d'argent pour les dédommager, & qu'aprés qu'on les auroit battus on trouveroit dans leurs dépoüilles dequoy se recompenser au centuple de tout ce qu'on auroit perdu dans l'effort qu'on faisoit pour les surprendre.

Il avoit dans ses Troupes toute la belle jeunesse de Normandie, de la Bretagne, du Mans & du Poitou, qui ne demandoient qu'à joüer des mains avec les Anglois : & Bertrand les entretenoit toûjours dans cette noble chaleur de combattre, & tandis qu'il les animoit tous à bien faire, les tenebres se dissiperent, les vents se calmerent, les pluyes cesserent, & le jour parut, qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas loin de Ponvallain. Tous les soldats étoient trempez comme s'ils fussent sortis du bain. Bertrand pour se delasser

ser avec eux, & les faire un peu respirer, fit faire alte au milieu d'un pré pour reconnoître tout son monde, & le rassembler. Il ne trouva pas plus de cinq cens hommes qui l'avoient suivy : mais jettant les yeux plus loin, il apperçut sur une chaussée beaucoup d'autres Troupes qui filoient & le venoient joindre. Cette découverte releva ses esperances, & l'engagea d'exhorter ses gens à reprendre cœur en leur representant qu'ils alloient tomber sur les Anglois, qui seroient surpris, & ne s'attendoient pas à cette irruption : qu'il ne s'agissoit seulement que de faire un peu bonne contenance pour vaincre des ennemis que leur seule presence alloit intimider : que Dieu qui de tout temps avoit été le Protecteur des Lys leur inspireroit le courage & les forces dont ils auroient besoin pour triompher de ces étrangers: qu'ils ne seroient pas les seuls à les attaquer : puis qu'il voyoit déja paroître Olivier de Clisson, le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Rochefort, Jean de Vienne & le Sire de Trye qui venoient avec le Maréchal de Blainville pour les renforcer. Ils étoient tous si moüillez & si fatiguez, & leurs chevaux si recrus & si las, qu'à peine se pouvoient-t'ils soûtenir.

Aprés avoir pris un peu de repos, & s'être sechez au soleil, ils mangerent & bûrent pour avoir plus de force à combattre, & montans sur leurs chevaux qu'ils avoient aussi fait repaître, ils se dirent adieu l'un à l'autre frappans leurs poitrines dans le souvenir de leurs dereglemens passez, & recommandans le soin de leurs ames à leur Createur, qu'ils esperoient devoir benir la justice de leurs Armes. A peine eurent-t'ils fait une lieüe, qu'ils virent tout à plain les Anglois dispersez çà & là par les champs, sans tenir aucun ordre ny discipline, & ne songeans point à la visite qu'on leur alloit rendre. Bertrand fit remarquer ce desordre à ses Troupes, & les encouragea de son mieux à leur aller tomber sur le corps, tandis qu'ils étoient ainsi separez & sans se tenir sur leurs gardes, leur promettant tout l'or, tout l'argent, tous les chevaux & touttes les richesses qu'ils trouveroient dans

l'Armée des Anglois sans vouloir aucunement partager avec eux le butin qu'ils y pouroient faire. Il remarqua qu'ls étoient bien deux mille sur les champs qui vivoient avec beaucoup de relâchement & ne se défioient de rien : que leurs Generaux & leurs Capitaines étoient logez dans des villages, attendans toûjours quelle nouvelle le Trompette de Thomas de Granson leur devoit apporter. D'ailleurs Hugues de Caurelay & Cressonval qui devoient amener un fort grand renfort n'étoient point encore arrivez : il ny avoit que Thomas de Granson leur General, qui se reposant sur le retour de son Trompette demeuroit dans son Camp se divertissant sous sa tente avec une fort grande securité. Bertrand voyant que le coup étoit sûr de les attaquer, il s'approcha d'eux avec tant de précaution, qu'il ne se contenta pas de faire cacher sa Banniere & de ne point déployer ses Enseignes : mais il voulut que ses gens cachassent leur cuirasses sous leur habits, & que les trompettes se tûssent : afin de surprendre ses ennemis avec plus de succés.

Il leur commanda de mettre pied à terre, aussitôt qu'ils se trouveroient à un demy trait d'arbalête prés des Anglois. Cet ordre fut executé avec tant de secret : que ces derniers ne s'en apperçurent, que quand il fallut en venir aux mains avec les François, qui crierent tout d'un coup *Montjoye Saint Denis* en montrans leurs cuirasses & leurs Etendards où les Lys étoient arborez ; & faisans retentir toutte la campagne du bruit de leurs trompettes, ils chargerent les Anglois avec tant de furie, qu'ils en abbattoient autant qu'ils en frappoient : & les autres prenans la fuite jettoient l'épouvente dans toutte leur Armée, se plaignans qu'ils étoient trahis. Thomas de Granson tout consterné de cette camisade qu'on venoit de donner à ses Troupes, s'en prit à son Trompette, dont il croyoit avoir été mal servy, se persuadant qu'étant de concert avec Bertrand, il n'étoit pas revenu tout exprés, pour luy donner le loisir de faire cette entreprise pendant qu'on attendroit son retour. Il tâcha dans une si grande déroute de r'allier ses gens & de les assembler

autour de son drapeau, faisant sonner ses trompettes pour les avertir de se rendre tous à son étendard. Il s'en attroupa prés de mille qui coururent à son Enseigne : mais Bertrand poursuivant toûjours sa pointe avec ses plus Braves, se fit jour au travers des Anglois, renversa par terre touttes leurs tentes & leurs logemens. L'execution fut si grande, qu'il en coucha plus de cinq cens sur le pré de ce premier coup. La bravoure de ce General étonna si fort les Anglois, que se regardans l'un l'autre ils se disoient reciproquement que jamais ils n'avoient veu dans la Guerre un si redoutable homme, ny qui sçût mieux s'aquiter du devoir de soldat & de Capitaine : & qu'on ne pouvoit pas comprendre comment avec une poignée de gens il faisoit un si grand fracas dans un Armée bien plus nombreuse & plus forte que la sienne.

Thomas de Granson voulut avoir recours à un stratageme, en ordonnant à Geoffroy Ourselay d'envelopper Bertrand avec huit cens hommes d'armes, & de l'attaquer par derriere dans la plus grande chaleur du Combat & de la mêlée. Ce Capitaine se déroba de la Bataille avec un pareil nombre de gens, & s'alla poster derriere une montagne pour venir charger Guesclin à dos quand il en trouveroit l'occasion favorable, se tenant là caché tout exprés pour étudier à loisir le temps & le moment propre pour l'accabler par une irruption subite & impreveüe. Bertrand faisoit toûjours un merveilleux progrés contre les Anglois qui s'éclaircissoient & fuyoient devant luy comme des moutons, quand voulant achever la victoire qui se declaroit en sa faveur il apperçut l'étendard de Thomas de Granson. Ce nouvel objet luy fit à l'instant commander à ses Gens de passer sur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient pour aller arracher cette Enseigne des mains de celuy qui la portoit, les assûrant qu'aussitôt qu'elle seroit gagnée, la journée seroit entierement couronnée. Les François partirent à l'instant de la main pour se faire jour au travers des Anglois qui se defendoient & faisoient les derniers efforts pour les arréter.

Pendant tout ce fracas de part & d'autre, Thomas de Gran-

son s'avisa de détacher un Cavalier pour aller à toutte jambe à Ponvallain donner avis à David Hollegrave de venir incessamment à son secours avec les cinq cens hommes qu'il commandoit. Celuy-cy par son arrivée rétablit un peu le combat & donna quelque exercice à Bertrand, qui fut obligé de renouveller ses premiers efforts pour se soûtenir contre un renfort si inopiné. Cependant comme si la presence de ce peril eût redoublé l'ardeur de son courage, il se lançoit au milieu des Anglois écumant comme un Sanglier, frappoit d'estoc & de taille sur eux, les abbattoit & les renversoit perçant les uns au defaut de la cuirasse, & soûlevant le juste au corps des autres : afin que son épée trouvât moins d'obstacle à les tüer, ne voulant faire quartier à pas un ny prendre personne à rançon. Le Comte de S. Paul, & son fils se signalerent dans cette chaude occasion, le Sire de Raineval, Galeran, & Roulequin ses fils, Oudard de Renty, Enguerrand d'Eudin, Alain & Jean de Beaumont, les deux Mauny, & les autres braves François y payerent tout à fait bien de leurs personnes. Thomas de Granson de son côté faisoit de son mieux pour encourager ses Anglois à ne pas reculer leur promettant que pour peu qu'ils tinssent encore bon, la victoire leur seroit immanquable : parce que Geoffroy Ourselay s'en alloit sortir de son embuscade avec huit cens hommes pour envelopper Bertrand, & le charger à dos : & que si ce Capitaine tomboit dans ses mains comme il l'esperoit, il se feroit un merite de le presenter au Roy Edoüard son Maître, qui recevroit avec plaisir un si redoutable prisonnier, qu'il ne rendroit pas pour tout l'or de la France.

Ourselay pensoit faire son coup, & prenoit déja son tour avec ses Gens, à la faveur d'un bois qui l'épauloit & le couvroit : mais il fut bien surpris quand il se vit coupé par quatorze cens Combattans qui luy tomberent sur le corps, & que menoit contr'eux Olivier de Clisson secondé des deux Maréchaux d'Andreghem, & de Blainville, & de Jean de Vienne. Comme la partie n'étoit pas égale, les Anglois

voyans qu'ils alloient être accablez par la multitude, commencerent à plier. Les François profitans de leur crainte en tüerent grand nombre, & le carnage ne cessa que par la prise d'Oursclay. Clisson luy demanda ce qu'étoit devenu Bertrand, & s'il en sçavoit des nouvelles, il luy répondit qu'il étoit aux prises avec les Anglois, sur lesquels il avoit déja remporté de fort grands avantages, & que comme il l'alloit envelopper avec ses huit cens hommes. Il en avoit été par eux empêché sur le point qu'il l'alloit charger par derierre : qu'il ne sçavoit pas au vray s'il étoit mort ou vif depuis que l'on avoit commencé la mêlée. Clisson témoigna qu'il seroit au desespoir, & n'auroit jamais de joye dans sa vie s'il mesarrivoit de Bertrand, & le Maréchal d'Andreghem qui ny prenoit pas moins de part que luy, remontra qu'il ny avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit incessamment marcher à son secours. En effet ils ne pouvoient pas le luy donner plus à propos : car quand ils arriverent à l'endroit où les deux Armées étoient encore aux mains, ils trouverent Bertrand fort engagé dans le Combat & fort pressé par Thomas de Granson qui tout fier du renfort qu'il venoit de recevoir de David Hollegrave, & se prevalant du plus grand nombre comptoit déja que Guesclin ne luy pouroit jamais échapper : mais son attente fut bien vaine : car ces quatorze cens combattans commandez par Clisson, vinrent tout à coup se jetter au travers des Anglois avec autant de furie que des loups affamez qui s'élancent dans un bercail pour en faire leur proye. Clisson fit voir en ce rencontre, que ce n'étoit pas sans raison qu'on l'appelloit *le Boucher de Clisson* : car il charpentoit à droit & à gauche tout ce qui se rencontroit sous la force & la pesanteur de son bras.

Le carnage fut si grand que David Hollegrave aima mieux se rendre que de se faire tuer. Thomas de Granson voyant touttes ses Troupes en desordre & à demy battuës, r'allia tout ce qu'il avoit de meilleur pour faire encore bonne contenance & disputer à ses ennemis le terrain pied à pied. Il avoit encore bien douze cens Anglois dont il se promettoit

un assez grand effet : mais il y avoit déja si longtemps qu'ils étoient aux mains avec Bertrand & ses François, que tous dégouttans de sueur & du sang qui couloit de leurs blessûres, ils ne pouvoient presque plus rendre de combat. Clisson, Andreghem & Vienne voulans achever la journée crioient pour encourager leurs gens *Nôtre Dame Guesclin* : & l'affaire étoit déja si fort avancée que de tous les Anglois il n'en seroit pas échappé seulement un seul, quand Thomelin Folisset, Hennequin, Acquet & gilbert guiffart survinrent avec quelque renfort pour soûtenir pendant quelque temps le choc des François : mais il leur fallut enfin ceder à leurs efforts & à leur valeur : d'autant plus que le Comte du Perche, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Rochefort & de la Hunaudaye arriverent fort à propos avec des gens tous frais, qui firent une si grande execution que Granson voyant toutte la campagne jonchée de ses morts & les François mener battans le reste de ses Anglois qui n'avoit pas encore perdu la vie, tomba dans un si grand desespoir, qu'aimant mieux mourir que de survivre à sa honte & à sa défaite : il prit une hache à deux mains dont le trenchant étoit d'acier, & la levant bien haut, il l'alloit décharger sur la tête de Guesclin, si celuy-cy se coulant sous le coup ne l'eût fait porter à faux en saisissant Granson par le corps, & le colletant avec tant de force, que non seulement il le jetta sous luy : mais luy arracha la hache qu'il tenoit dont il le pouvoit aisément assommer : il aima mieux genereusement luy donner la vie, pourveu qu'il se rendît à l'instant à luy. Granson ne balança point à le faire : & cela le mit à couvert d'un autre coup que luy alloit décharger Olivier de Clisson, si Bertrand ne l'eût paré en luy retenant le bras, & luy disant que Granson étoit son prisonnier.

Il ne restoit plus qu'à se saisir de Thomelin Folisset qui se moquoit de tous ceux qui se mettoient en devoir de le prendre en se defendant avec un baton à deux bouts, dont il se couvroit tout le corps. Personne n'en approchoit impunément : il y en eut même qui pour avoir voulu trop risquer

y laisserent la vie. Regnier de Susanville fut un de ceux là. La mort de ce Chevalier que Clisson consideroit Beaucoup, alluma si fort sa colere, que se jettant sur ce Thomelin il luy fendit en deux avec sa hache son bâton à deux bouts. Celuy-cy se voyant desarmé d'un instrument, dont il se sçavoit si bien servir, mit aussitôt l'épée à la main pour en percer Olivier de Clisson: mais le coup qu'il porta ne fit aucun effet: parce qu'il étoit si bien armé dessous ses habits, que l'épée trouvant une forte resistance se cassa en deux. Ce malheur obligea Thomelin de se jetter aux genoux de Clisson, pour luy demander la vie, le priant de le vouloir prendre pour son prisonnier. Hennequin, Acquet, Gilbert Guiffart, & plusieurs autres voyans que tout étoit perdu sans aucune ressource prirent le party de se rendre. Le butin fut grand pour les François. Il n'y eut pas jusqu'au moindre palfrenier & goujat qui n'eut son prisonnier, & dont il ne tirât une bonne rançon. Le debris de cette déroute des Anglois s'alla jetter dans les Places voisines, les uns allerent se refugier dans la Ville de *Baux*, d'autres chercherent leur asyle dans celle de *Bressiere*, d'autres dans celle de *S. Maur* sur loire, où Cressonval étoit encore assemblant le plus de Gens qu'il pouvoit pour en renforcer l'Armée Angloise, dont il ne sçavoit pas la défaite. Guesclin voulut les y suivre, & les aller dénicher de ses Forts en les y Assiegeant sans perdre temps



CHAPITRE XXXII.

De la Prise du Fort de Baux *& de la Ville de* Bressiere, *& de la sortie que les Anglois firent de* S. Maur *sur Loire aprés y avoir mis le feu : mais qui furent ensuite battus par* Bertrand *devant* Bressiere.

Guesclin s'étant allé délasser & raffraîchir avec les siens dans la Ville du Mans aprés une si memorable victoire, & sçachant que les Anglois s'étoient retirez dans la Ville de Baux, il crut que la gloire qu'il avoit aquise dans cette journée ne seroit pas entiere, ny complette, s'il ne les alloit encore assieger dans cette Forteresse : Bertrand s'en approchant un peu trop prés pour mieux reconnoître la Place, le Gouverneur luy demanda ce qu'il vouloit, & qu'elle étoit la raison de sa curiosité qui luy faisoit étudier ainsi l'assiette de son Fort. Guesclin luy répondit qu'il ne faisoit cette démarche que pour sçavoir son nom, dans l'esperance de se pouvoir ainsi aboucher avec luy. Ce Commandant luy témoigna qu'il étoit bien aise de le contenter là dessus, & qu'il s'appelloit *le Chevalier Gautier*. Bertrand l'exhorta de luy rendre sa Place sans se faire attaquer dans les formes ordinaires par une Armée Royale & victorieuse qu'il commandoit en personne en qualité de Connétable de France ayant avec soy tous les Braves de ce Royaume : dont étoient les deux Maréchaux d'Andreghem & de Blainville, Olivier de Clisson, le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Reths, de Rochefort, de la Hunaudaye, Jean & Alain de Beaumont, & toutte l'élite & la fleur de la France. Ce Gouverneur l'asśûra qu'il le connoissoit peu pour luy faire une semblable proposition, qu'il n'avoit jamais été capable d'une pareille

pareille lâcheté: que quand ses murs seroient tout percez comme un crible, ses gens tüez, & luy même tout couvert du sang de ses blessûres, il ne songeroit pas encore à se rendre: & là dessus il luy fit commandement de se retirer au plûtôt s'il ne vouloit se faire écraser sous un monceau de pierres qu'il luy feroit jetter sur la tête : *ha larron* luy dit Bertrand *tu es en ton cuidier : mais par la foy que dois à Dieu jamais ne mangeray ne ne bauray tant que je t'aye pris ou mis en mon dangier.*

Le Gouverneur se moqua de luy bien loin de luy témoigner qu'il fût alarmé de touttes ces menaces, & se prepara de son mieux à se bien defendre, se persuadant que Guesclin ne feroit que blanchir dans l'entreprise qu'il feroit sur sa Place. Bertrand s'étant mis à l'écart vint retrouver ses gens pour les exhorter à tirer raison de l'insolence de ce Commandant qui l'avoit bravé jusqu'à luy faire insulte, leur disant qu'il falloit aller dîner dans cette Place où il y avoit de bonnes viandes, & de fort bon vin qui les y attendoient, & que chacun se tint prêt pour monter à l'assaut. Il fit mettre pied à terre aux Gendarmes & leur ordonna de descendre dans le fossé pour s'attacher ensuite à la muraille, dans laquelle ils fichoient entre deux pierres leurs dagues & leurs poignards, dont ils se faisoient des degrez & des échelons pour monter, tandis que les Arbalêtriers favorisoient à grands coups de traits les efforts qu'ils faisoient pour se rendre au haut des murs sans en être repoussez par les Assiegez, qui n'osoient paroître sur les rampars à cause de cette grêle de flêches & de dards que les François leur lançoient du bord du fossé. Roulequin de Raineval fut fait Chevalier sur le champ de la main de Bertrand pour avoir osé le premier monter à l'échelle : la precipitation qui faisoit aller les soldats à l'assaut en faisoit beaucoup tomber les uns sur les autres : mais l'ardeur qu'ils avoient de se rendre Maîtres de la Place, faisoit qu'ils s'entr'aidoient à se relever. Bertrand craignant que les fatigues ne refroidissent leur courage, leur promettoit de les recompenser largement, & les excitoit de son mieux à ne se point

relâcher. Il y eut un soldat Breton qui fit enfin de si grands efforts qu'il monta sur le mur, & se battant en desesperé contre les Anglois qui le vouloient repousser, il fraya le chemin aux autres en criant *Guesclin*, *S. Paul*, *le Perche*, *Rainneval*, *Renty*. Ils monterent tous à la file, & s'étans rendus les plus forts, ils chasserent les ennemis du poste qu'ils occupoient auparavant, & s'étant répandus ensuite dans la Ville, ils y jetterent tant de frayeur, & firent une si cruelle boucherie des Anglois, que le Commandant s'estima bienheureux de s'évader par une poterne dont il s'étoit reservé la clef. La Ville se rendit aussitôt, où les soldats firent un butin fort considerable, & trouverent beaucoup de vivres & de vins pour s'y raffraîchir & s'y délasser de touttes les fatigues que leur avoit coûté cette conquête.

Bertrand ne se contentant pas de ce premier succés, dépêcha par tout des coureurs pour sçavoir où les fuyards s'étoient refugiez aprés leur défaite à *Ponvallain*. Ce General apprit que le debris de cette Armée battuë s'étoit retiré dans S. Maur sur Loire, & que les Anglois ne s'y croyoient pas en sûreté depuis qu'ils avoient sçu que la Forteresse de Baux avoit été prise d'assaut. Cette surprenante nouvelle les y fit tenir sur leurs gardes avec plus de précaution que jamais : car le seul nom de Bertrand les faisoit pâlir, & quand ils entendoient le moindre bruit, ils s'imaginoient le voir aussitôt à leurs portes. Leur terreur ne fut pas vaine ny panique : car ils furent investis par les François qui planterent le piquet devant leur Place avec beaucoup d'ordre & de discipline, faisans mine d'y vouloir établir un Siege dans touttes ses formes. Bertrand avant que de rien entreprendre contre une Place si forte d'assiette, trouva bon de tenir conseil avec les Seigneurs qui commandoient dans son Armée. Ce fut dans cet esprit qu'il appella Guillaume de Launoy, Carenloüet Capitaine de la Rochepofay, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles, & un autre Chevalier que l'on nommoit *le Poursuivant d'amours*. Il les consulta tous sur les mesures qu'il avoit à prendre dans une occasion de cette consequence leur

repreſentant que la Place devant laquelle ils étoient poſtez, n'étoit pas une affaire d'un jour, & qu'il étoit important de s'en aſſûrer avant que d'entrer plus avant dans le Païs : de peur que Creſſonval qui commandoit dedans, ne les harcelât par derriere, ayant une tres-forte garniſon d'Anglois, qui pouroient faire des courſes ſur eux, & les troubler dans les expeditions qu'il leur falloit entreprendre pour dénicher leurs ennemis du Royaume de France.

Les avis furent fort partagez dans ce conſeil. Les uns eſtimoient qu'une Fortereſſe de cette conſequence ſituée ſur la riviere de Loire, & bien fortifiée, meritoit bien qu'on l'aſſiegeât par degrez & dans touttes les formes : d'autres vouloient qu'on l'inſultât ſans la marchander davantage : mais le ſentiment de Bertrand prevalut ſur celuy des autres, & fut univerſellement ſuivy quand il opina qu'il croyoit qu'il étoit neceſſaire avant touttes choſes de preſſentir Creſſonval Gouverneur de S. Maur qu'il connoiſſoit de longue main pour avoir fait la guerre avec luy pendant pluſieurs années en Eſpagne. Il envoya donc un Heraut de ſa part à S. Maur pour prier Creſſonval de luy venir parler & luy mettre un ſaufconduit ou paſſeport entre les mains, pour le guerir de tout le ſoupçon que ce meſſage luy pouroit donner. Il ne balança point à ſortir de ſa Place ſur de ſi bonnes ſûretez, ordonnant à ſon Lieutenant de bien veiller ſur tout, de peur d'être ſurpris en ſon abſence. Quand Gueſclin le vit approcher, il luy dit, *bienveignant Sire, par S. Maurice dînerez avec moy, & buvrez de mon vin ainçois que partiez : car vous avez été mon amy de pieça.* Il le cajola de ſon mieux de la ſorte, le faiſant ſouvenir de tous les travaux qu'ils avoient eſſuyez enſemble en Eſpagne quand ils faiſoient la Guerre en faveur d'Henry contre Pierre, & qu'il ne l'avoit quité, que parce que le ſervice du Prince de Galles ſon Maître l'appelloit ailleurs, ainſi que doit faire tout bon Sujet & fidelle vaſſal. Il ajoûta qu'il avoit pris la liberté de le faire venir pour renouveller leur ancienne amitié le verre à la main ſans faire préjudice au ſervice commun de leurs Maîtres les Rois de France & d'Angleterre.

Cressonval luy témoigna que les liaisons particulieres, qu'il avoit avec luy, ne seroient jamais capables de luy faire trahir la fidelité qu'il devoit à son Prince : aussi Guesclin luy fit connoître qu'un repas fait entre deux amis Sujets de deux Souverains ennemis ne leur pouroit attirer aucune affaire auprés de leurs Maîtres : puis que chacun d'eux se mettroit en devoir de les bien servir quand l'occasion s'en presenteroit : enfin Cressonval se rendant à des raisons si specieuses & si fortes n'osa pas refuser la priere qu'il luy faisoit avec tant d'honnêteté de vouloir bien manger avec luy. Bertrand le regala fort splendidement. Ils s'entretinrent durant leur dîner des perils qu'il avoient essuyez ensemble, & de quelques engagemens de cœur qu'ils avoient eu pour les Dames tandis qu'ils étoient en Espagne. Quand le repas fut achevé Guesclin tira Cressonval à l'écart, & luy dit qu'il n'avoit souhaité toutte cette entreveüe que pour luy faire voir le danger dans lequel il s'alloit plonger s'il pretendoit defendre S. Maur contre une Armée si forte que la sienne, composée de tant de Gens aguerris & tout fiers des victoires qu'ils avoient remportées jusqu'à lors : qu'il n'avoit pas voulu l'attaquer d'abord dans le dessein qu'il avoit de le menager comme son amy : mais que s'il s'opiniâtroit à vouloir soûtenir un Siege, il couroit risque d'être pris & de perdre la vie luy & tout son monde. Il le conjura de faire une forte reflexion sur tout ce qu'il luy disoit l'asfûrant que s'il ne deferoit pas à son amy, il auroit tout le loisir de s'en repentir.

Cressonval ne donna point d'abord dans un piége si specieux. Il convint avec luy que jamais Place ne seroit attaquée par un plus fameux Capitaine que luy, ny par des Troupes plus braves ny plus intrepides : mais il le pria de vouloir bien songer qu'il devoit être fort jaloux de son honneur, & de la fidelité qu'il devoit au Prince de Galles qui luy avoit confié la garde d'une Citadelle tres forte d'assiette remplie d'une tres bonne Garnison, & bien pourveüe de touttes les munitions necessaires de guerre & de bouche,

& qu'il étoit de ſon devoir de la defendre au peril de ſa vie, & de ſe faire enſevelir ſous ſes ruïnes plûtôt que de commettre la lâcheté qu'il luy propoſoit, & qu'il ſçavoit être tout-afait indigne d'un Gentilhomme qui ſe doit piquer d'avoir le cœur bien placé. Bertrand qui ne s'accommodoit pas d'une repartie qui reculoit la reddition de S. Maur ſur Loire fronça le ſourcil, & jura diſant à Creſſonval, *que par Dieu qui fut peiné en Croix & le tiers jour ſuſcita, & par S. Yves s'il attendoit qu'il mît trefs ne tentes devant ſon Fort, il le feroit pendre aux fourches.* le Gouverneur tout tremblant de peur à ce ferment & le connoiſſant homme à luy tenir parole à ſes dépens, le pria de trouver bon qu'il remontât à cheval pour s'en retourner à S. Maur, & repreſenter tout ce qu'il venoit de luy dire aux Bourgeois, & à la Garniſon de ſa Place. Bertrand le voyant diſposé à ſe rendre donna d'autant plus volontiers les mains à ſa priere. Creſſonval ne fut pas plûtôt arrivé qu'il fit aſſembler dans l'Hôtel de Ville les plus notables Bourgeois, & les principaux Officiers de la Garniſon pour leur donner avis du ſerment qu'avoit fait Gueſclin de les faire tous pendre s'ils tomboient dans ſes mains aprés la priſe de la Place.

Ce diſcours les alarma ſi fort qu'ils vouloient déja prendre le party de s'enfuir ſans attendre que Bertrand commençât le Siege : mais Creſſonval eſſaya de les raſſûrer en leur diſant qu'il avoit ſtipulé par avance qu'ils auroient tous leurs biens & leurs vies ſauves en ſe rendans dans un certain jour : & qu'il valloit mieux en paſſer par là, que de s'expoſer à une mort certaine qu'ils ne pouroient jamais éviter, ſi la Place étoit une fois priſe ou par Siege, ou par famine, ou par aſſaut. La crainte de la mort les faiſoit preſque tous donner dans ce ſentiment, quand un Chevalier Anglois fort brave de ſa perſonne prit la parole pour repreſenter à la compagnie qu'une reddition ſi precipitée ne les garantiroit jamais du ſoupçon que le Prince de Galles pouroit avoir de leur perfidie, s'ils venoient à faire une démarche ſi honteuſe ſur de ſimples menaces qu'un General leur auroit fait pour

les intimider. Cette genereuse remontrance ne leur inspira point le courage & la resolution de se bien defendre : mais les rendit encore plus timides. Cressonval faisant reflexion sur ce qu'avoit dit le Chevalier Anglois, & craignant que tout le reproche de cette defection ne tombât sur luy seul ouvrit les yeux sur le pas qu'il avoit medité de faire, & jura qu'il feroit bien voir par la conduite qu'il alloit tenir, qu'il n'étoit point capable de la trahison dont on avoit pretendu l'accuser. Il commanda donc à chacun de se preparer à sortir, & d'emporter ses meubles son argent & tout ce qu'il avoit de plus precieux : parce qu'aussitôt qu'ils auroient gagné la porte, il avoit envie de mettre le feu dans la Place & de la reduire en cendres : afin que Bertrand n'en eût que les ruïnes & que par là tout le monde fût éloigné de croire qu'il eût été là dessus corrompu par argent. Il leur marqua que quand ils seroient hors des portes ils eussent à se retirer dans *Bressiere* où dans *Moncontour*.

Cet ordre fut ponctuellement executé de la même maniere qu'il l'avoit projetté. Les bourgeois & les soldats chargerent leurs épaules de tout ce qu'ils pûrent emporter, & quand ils eurent gagné la prairie, Cressonval fit aussitôt mettre le feu par tout par ses gens sans pardonner même aux Eglises, dont la flamme & la fumée se voyoient de fort loin : le vent même qui souffloit alors, en porta les étincelles à plus de deux lieües de là. Ce spectacle étoit fort pitoyable. La nouvelle en vint bientôt à Bertrand qui fut averty par un Courier qu'on appelloit *Hasequin*, que les Anglois venoient de sortir de S. Maur aprés y avoir mis le feu : qu'ils prenoient la route de Bressiere & de Moncontour chargez de touttes les dépoüilles de la Ville, & qu'il étoit aisé de courir aprés, & de les atteindre : parce que le fardeau qu'ils portoient les contraignoit de marcher lentement. Bertrand fort déconcerté de cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, fit mille imprecations contre l'infidelité pretenduë de Cressonval qui avoit violé la parole qu'il luy avoit donnée de luy remettre la Place entre les mains. Le Maréchal d'Andre-

ghem luy dit qu'il n'avoit pas tout le tort du monde : puis qu'il luy avoit laissé les portes ouvertes : mais comme il n'en voyoit plus que les cendres & les ruïnes, il resolut de se venger de cette tromperie, commandant sur l'heure à tous ses gens de monter à cheval pour courir aprés les Anglois, tandis qu'ils étoient encore errans & vagabonds dans les champs ou les investir dans Bressiere, & les y prendre avec tout leur bagage & les meubles qu'ils avoient emportez. Comme les François étoient en marche à la suitte de Bertrand, les uns se plaignoient que ce General étoit trop remüant, & ne les laissoit jamais en repos, ne leur donnant pas le loisir de manger ny de dormir, d'autres le disculpoient en avoüant que les siecles precedens n'avoient jamais fait naître un tel homme, ny qui eût de si grands talens pour la Guerre, & qu'il falloit un Capitaine de cette trempe & de ce caractere pour relever la France de l'accablement où les Anglois l'avoient reduite.

Quand ces derniers se presenterent devant Bressiere, ils trouverent les portes fermées & les ponts levez sur eux : car ceux de la Ville apprehendoient si fort Bertrand, qu'ils n'osoient pas se declarer pour ces fuyards : de peur de s'attirer un Siege qui degenereroit bientôt dans le carnage de leurs Habitans & le sac entier de Bressiere : tandis que les Anglois tout attenüez de fatigues, & pouvans à peine respirer sous le faix dont ils étoient chargez, demeuroient arrétez aux portes de cette Ville sans y pouvoir entrer, & craignoient que Bertrand qui les poursuivoit ne les atteignît bientôt, le Commandant de la Place homme de bon sens & d'experience les appella du haut des murailles leur demandant ce qu'ils faisoient là, s'ils étoient Anglois ou François, & quel étoit le lieu dont ils étoient sortis. Un de ces Anglois prit la parole pour les autres, & le pria de leur ouvrir ses portes : parce qu'ils venoient de S. Maur sur Loire, qu'ils avoient mieux aimé mettre en cendres que de souffrir qu'elle fût prise par Guesclin, qui tout écumant de rage & de fureur les poursuivoit avec tout son monde pour

assouvir sur eux son ressentiment. Il ajoûta pour le toucher encore davantage, qu'ils étoient tous Anglois naturels & Sujets du même Prince que les Habitans de Bressiere : que les François leurs ennemis commandez par Bertrand leur marchoient déja sur les talons, & qu'ils alloient être tous assommez sans qu'il en pût échapper un seul, s'il ne leur faisoit la charité de les mettre à couvert du danger qui les ménaçoit en leur donnant retraite dans sa Place. Ce Gouverneur apprehendant que le Prince de Galles ne luy fit un jour quelque reproche de son inhumanité s'il laissoit ainsi ce peu d'Anglois à la discretion de leurs ennemis, leur promit qu'il leur ouvriroit ses portes à condition qu'ils passeroient cinquante à cinquante, & ne coucheroient point dans Bressiere. Les Anglois furent trop heureux d'accepter ces offres : mais il n'en fut pas plûtôt entré quarante que le tocsin sonna de la Tour, & le Guetteur crioit à pleine tête *trahy, trahy, fermez la porte, voicy Bertrand qui vient ! ces Anglois fugitifs nous ont vendus.*

En effet il y avoit quelque vraysemblance de trahison : car on appercevoit du Beffroy, où coururent les Bourgeois en foule tous les Etendards de Guesclin, d'Olivier de Clisson, des Maréchaux d'Andreghem & de Blainville, d'Alain de Beaumont, du Vicomte de Rohan, du Sire de Rochefort, de Carenloüet & de toutte l'élite de la France. Ces Bourgeois ne se possedans point à la veüe de tout cet appareil de Guerre qui les menaçoit, s'allerent imaginer que ces pauvres Anglois qui demandoient un asyle chez eux, étoient d'intelligence avec les François & n'avoient souhaité l'entrée de leur Ville que pour les livrer à leurs ennemis.

Dans cette fausse préoccupation d'esprit ils se jetterent sur ces refugiez innocens : & sans avoir aucune indulgence pour eux, ils les tüerent tous, ne voulans point prêter l'oreille à leurs justes plaintes, ny aux raisons dont ils s'efforçoient de justifier leur conduite : & fermerent ensuite leurs portes, & leverent leur pont sur le reste des Anglois, qui leur demandoient le passage. Bertrand vint fondre sur eux

avec

avec tout son monde : ils se mirent dabord en devoir de se bien defendre : mais leur resistance fut vaine : ils se virent bientôt accablez par la multitude & tous enveloppez. Ceux qui survécurent à leur défaite furent arrétez prisonniers. Guesclin tâcha de garder la justice distributive dans le partage des dépoüilles : mais il n'en put venir à bout, & la difficulté fut encore plus grande quand il fallut regler à qui veritablement les prisonniers appartenoient : & la contestation ne finit qu'aux dépens de la vie de ces pauvres Anglois : car pour vuider tout le different que les François victorieux avoient là dessus les uns contre les autres, Guesclin & Clisson trouverent que c'étoit un chemin bien plus court de les faire tous massacrer, afin de faire tout égal : si bien qu'il se fit aux portes de Bressiere un carnage de plus de cinq cens Anglois qui demeurans couchez par terre & tout ensanglantez des coups qu'ils avoient reçus devoient beaucoup épouventer les Habitans de cette Ville, qui pouvoient voir de leur Donjon toutte cette boucherie. Bertrand voulant profiter de leur consternation, s'approcha du pont levis : & voyans quelques soldats qui faisoient le guet, il leur commanda d'aller avertir leur Gouverneur : parce qu'il desiroit s'aboucher avec luy pour traiter de paix à l'amiable ensemble. Ce Commandant s'étant presenté pour luy parler, debuta par luy dire des injures donnant mille maledictions au jour qui l'avoit mis au monde pour être le fleau des Anglois : il luy reprocha que depuis quatre mois il avoit fait contr'eux plus d'hostilitez que tous les autres ennemis de leur Nation n'en avoient fait dans un siecle entier : & que n'étant pas content d'avoir trempé ses mains dans le sang de leurs freres qu'il venoit d'assommer : il pretendoit peut-être encore qu'il luy rendît la Ville de Bressiere sur une simple sommation.

Bertrand luy promit que s'il vouloit deferer à son commandement, il luy donneroit la vie sauve & la liberté d'emporter son or son argent, & tout son bagage & feroit la même grace aux soldats de sa Garnison. Le menaçant que s'il refu-

soit d'obeïr, il les traiteroit tous comme ces Anglois qu'il voyoit renversez morts, & nager dans leur sang tout autour des fossez de sa Place. Le Gouverneur luy répondit que quand il luy donneroit dix mille marcs d'or, il ne feroit point capable de commettre une semblable lâcheté : qu'il avoit une Ville bien munie, bien fortifiée : qu'il servoit un Prince assez puissant pour luy envoyer du secours en cas de besoin : que s'il luy rendoit les clefs de sa Place sans Siege & sans assaut, il meriteroit que son Maître le fit pendre comme un traître. Il le prit même à témoin de ce qu'il feroit luy même si le Roy de France luy avoit confié la garde d'une Ville aussi bien conditionnée que la sienne, revêtuë de bonnes murailles, bien pourveüe de bleds, de vin, de lards & de chairs salées, & toutte remplie d'une bonne Garnison composée de soldats les plus aguerris de sa Nation. Bertrand s'appercevant que cet homme avoit des sentimens si nobles avoüa de bonne foy que s'il étoit à sa place, il ne se rendroit jamais qu'on n'eût pris d'assaut sa Forteresse, ou du moins par un Siege qui fût dans les formes : & le loüant de ce qu'il avoit le cœur si bien placé, luy promit de le laisser en repos, & de passer outre avec tous ses Gens, à condition qu'il leur fourniroit des vivres pour un jour en payant. Cet homme au lieu de le prendre au mot, & de s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché luy fit une réponse indiscrette & brutale : luy disant qu'il luy donneroit volontiers des vivres pour rien, s'il croyoit qu'en les mangeant il en pût étrangler avec tous ses François qu'il menoit avec luy. Cette parole incivile & malhonnête piqua Guesclin jusqu'au vif : *ah felon portier*, luy dit-il, *par tous les Saints vous serez pendu par vôtre ceinture* : & quand il eut lâché ce mot il alla de ce pas trouver les autres Generaux François, & leur fit le recit de l'insolence de ce Gouverneur, & des paroles outrageantes avec lesquelles il avoit reçu la demande qu'il luy avoit faite de leur donner des vivres pour de l'argent : jurant qu'il en falloit au plûtôt tirer raison d'une maniere si sanglante qu'elle servît d'exemple aux autres Gouverneurs qu'ils pouroient

rencontrer dans le cours de leur marche. Le Maréchal d'Andreghem, Olivier de Cliſſon, le Vicomte de Rohan, & les autres Seigneurs entrerent tous dans ſon reſſentiment. Il y eut là même un jeune Chevalier nommé *Jean du Bois* qui fit ſerment de porter l'étendard de Bertrand le jour même ſur la Tour de Breſſiere, ou qu'il luy en coûteroit la vie; s'il ne le faiſoit pas.

Tous ces Generaux monterent à cheval pour reconnoître l'aſſiette de la Place où il y avoit Ville & Citadelle, & pour étudier l'endroit qui ſeroit le plus propre pour la bien attaquer. Quand Bertrand eut bien obſervé le fort & le foible de cette Place, il revint à ſes gens pour leur dire qu'ils ſe miſſent auſſitôt ſous les armes, & qu'il ny avoit point d'autre party à prendre que celuy de donner un aſſaut le plus vigoureux qu'ils pouroient: qu'il falloit dabord ſe couvrir pour ſe garantir d'une grêle de dards & de flêches, que les Aſſiegez ne manqueroient pas de leur tirer de leurs murailles pour en defendre les approches: mais que quand ils auroient jetté tout leur feu là deſſus, & que les coups de trait viendroient à ceſſer: ils devoient tête baiſsée deſcendre tous dans le foſsé pour s'attacher au mur & le monter avec des échelles de corde & d'autres inſtrumens. Les François voulans venger l'affront que le Gouverneur de Breſſiere avoit fait à leur General s'acharnerent à cet aſſaut avec une vigueur incroyable, fichans leurs dagues & leurs poignards entre les pierres & le mortier: afin de ſe faire dans les jointures, des degrez & des échelons pour monter à la cime des murs. Les Anglois leur lâchoient de deſſus leurs rampars des tonneaux remplis de pierres & de cailloux; & ceux ſur leſquels ils tomboient, demeuroient écraſez ſous leur chûte. Touttes ces diſgraces ne faiſoient que redoubler l'ardeur de ceux qui n'en étoient point atteints, & ſans s'effrayer de la veüe de ceux qui culbutoient dans les foſſez, ils gagnerent le haut du rampart en grand nombre. Celuy qui portoit l'étendard de Bertrand le vint poſer au pied du mur en criant *Gueſclin*: pour braver encore davantage les ennemis qui commençoient à perdre

cœur au milieu de tant de François qu'ils voyoient affronter le peril avec tant d'intrepidité. Un Anglois s'efforça d'enlever cette enseigne par la pointe de la pique qui la soûtenoit : mais Jean du Bois qui la portoit la poussant contre luy, luy perça l'œil droit, & luy fit prendre le party de se retirer avec sa blessûre. Le Maréchal d'Andreghem fit des choses incroyables dans cet assaut, qui luy coûterent enfin la vie : car trois fois il monta sur le mur, dont il fut repoussé par trois fois & renversé dans les fossez. Touttes ces chûtes jointes aux coups qu'il avoit reçus en se chamaillant contre les Anglois, luy froisserent tellement le corps qu'il ne put survivre longtemps à cette derniere expedition. Bertrand & Clisson furent aussi fort maltraitez : mais avec un moindre danger : car s'étant tirez à l'écart pour reprendre un peu leurs esprits, ils revinrent ensuite à la charge avec plus de rage & plus de fureur.

Guesclin crioit à ses soldats, que la viande dont ils devoient souper, étoit dans cette Place & qu'il falloit necessairement ou la prendre, ou mourir de faim. Il commanda pour lors à ce Jean du Bois son Port'enseigne qu'il levât haut son Etendard : afin qu'il fût planté le premier sur les rampars comme un signe de la victoire qu'il alloit remporter, & de la prise de Bressiere. Les Anglois avoient beau jetter des barils remplis de pierres sur les François, tout ce fracas ne les épouventoit point & ne fut pas capable de refroidir leur courage, & cette martiale obstination qui les faisoit monter les uns aprés les autres. Les Generaux en montroient l'exemple les premiers, Alain & Jean de Beaumont, Guillaume le Baveux, les Seigneurs de Rochefort de Reths de Vantadour, de la Hunaudaye, Jean de Vienne, Carenloüet, le Chevalier qu'on appelloit le poursuivant d'amours, Alain de Taillecol dit *l'Abbé de male paye* se surpasserent dans cette chaude occasion faisans de grands trous dans les vieilles murailles avec leurs piques, & donnans tant de coups dedans que les pierres se deboiterent & croûlerent les unes sur les autres. La brêche fut ensuite fort facile à faire:

Guesclin pour achever cette journée crioit à ses Gens *allons mes enfans ces Gars sont suppeditez.* A cette parole les François firent un dernier effort & se jetterent comme des Lions déchaînez dans la Ville au travers de cette brêche, & joignans ceux qui s'étoient emparez déja du haut des rampars, ils ne trouverent plus aucune resistance. Il y eut quelques cinquante Anglois qui voulurent se sauver par une poterne, dont ils avoient gardé la clef tout exprés : mais ils tomberent dans les mains du Maréchal d'Andreghem qui les fit rentrer à grands coups d'épée, dont il en tüa dix. Bertrand s'étant emparé des murailles où l'on avoit planté son Etendard se voyant à la tête de plus de cinq cens Braves, fit faire main basse sur tous les Anglois qui se trouverent dans la Ville : si bien que ceux qui se purent sauver dans la Citadelle s'estimerent beaucoup heureux. Les François qui s'étoient rendus maîtres de la Ville, coururent vîte aux portes pour les ouvrir au reste de l'Armée qui fit son entrée dans Bressiere, en marchant sur un monceau de morts qui demeuroient étendus dans les ruës.

Guesclin vouloit qu'on attaquât la Citadelle : mais les Troupes étoient si fatiguées de l'expedition violente qu'elle venoient de faire, qu'elles n'étoient plus en état de rien entreprendre, & le Maréchal d'Andreghem tout moulu des coups qu'il avoit reçus en mourut quelque temps aprés. Les Vainqueurs partagerent entr'eux le butin qu'ils firent & donnans toutte la nuit au repos dont ils avoient un fort grand besoin, se presenterent le lendemain devant la Citadelle qui profitant de l'exemple de la Ville qui venoit d'être prise d'assaut, aima mieux prendre le party de capituler que d'essuyer le même sort. Bertrand aprés un si memorable succés reprit le chemin de Saumur d'où il étoit party pour cette expedition. Il y passa quinze jours pour s'y raffraîchir & s'y délasser, & y faire les obseques du pauvre Maréchal, dont il avoit fait transporter le corps en cette Ville pour l'y inhumer. La perte d'un si grand homme fut fort regrettée. Tandis que Guesclin prenoit le soin de celebrer ces funerailles avec le

plus de pompe & de pieté qu'il pouvoit, il vint un Courier luy donner avis que Robert Knole general Anglois étoit au Château de Derval: qu'il avoit donné les ordres necessaires pour faire repasser la Mer à ses gens, sous la conduite de Robert de Neuville: & que si l'on pouvoit les surprendre au passage, on pouroit s'en promettre de fort riches dépoüilles: parce qu'ils emportoient avec eux un considerable butin qu'ils avoient fait en pillant tout le plat-Païs. Bertrand ne voulant pas negliger cet avis important prit la resolution de les attaquer, & fit même sonner la trompette: afin que chacun se tint prêt pour marcher. Olivier de Clisson le pria de vouloir bien souffrir qu'il luy en épargnât la peine & qu'il se chargeât tout seul de cette entreprise. Il luy representa qu'il étoit necessaire qu'il restât pour observer les démarches que Chandos pouroit faire avec un grand nombre de Troupes Angloises qui tenoient Garnison dans Poitiers, & qui n'attendoient que ses ordres pour faire quelque mouvement au premier jour, & que tandis qu'en qualité de Connétable il auroit l'œil aux occasions les plus importantes & d'un plus grand poids, il pouroit se reposer sur luy de cette petite expedition qui se presentoit, & dont il esperoit sortir avec succés: parce qu'il connoissoit le Païs & les defilez par où les Anglois devoient necessairement passer.

Bertrand luy voulant faire naître l'occasion d'aquerir de la gloire dans une action dont il souhaitoit d'avoir le commandement, ne balança point à l'en laisser le maître tout seul. Clisson dans le pressentiment qu'il avoit qu'il triompheroit des Anglois se mit à la tête de tout son monde avec une joye incroyable & surprit les ennemis comme ils étoient sur le point de s'émbarquer dans leurs vaisseaux, & profitant du desordre dans lequel ils étoient, & de l'alarme qu'il leur donna les vint charger en criant *Guesclin & Clisson à mort traîtres recreans jamais en Angleterre ne rentrerez sans mortel encombrier*. La reputation d'un si grand Capitaine dont ils redoutoient la valeur, & qu'ils appelloient Clisson le Boucher: parce qu'il coupoit bras & jambes dans les com-

bats, leur donna tant de crainte & tant de frayeur qu'ils se laisserent hacher en pieces, & ne firent qu'une legere defense. Olivier en fit un si grand carnage, que de onze cens qu'ils étoient, il n'en resta pas deux cens. Le General qui les commandoit & qui s'appelloit Robert de Neuville, fut trop heureux de se rendre & de se constituer prisonnier dans les mains de Clisson qui le menant à Bertrand ne luy put pas donner une preuve plus évidente de la victoire qu'il avoit remportée, qu'en luy presentant captif le Chef des Anglois, il luy témoigna même qu'il ne devoit pas posseder tout seul la gloire de cette journée : puis que le Vicomte de Rohan, les Seigneurs de Reths & de Rochefort, le Sire de Beaumanoir, & Geoffroy Cassinel avoient merité par leurs belles actions de la partager avec luy.



CHAPITRE XXXIII.

De la défaite & de la Prise du Comte de Pembroc *devant* la Rochelle *par les Flotès de France & d'Espagne, dont la premiere étoit commandée par* Ivain de Galles.

LE Prince de Galles étant attaqué d'une maladie mortelle qui le minoit & le consumoit peu à peu prit le party de retourner en Angleterre, & de laisser le soin des affaires de cette Couronne en Guienne au Duc de Lancastre, au Captal de Buc à Thomas Tiftons & au Senéchal de Bordeaux: afin d'être alerte & de veiller sur les entreprises de Bertrand, qui donnoit beaucoup d'exercice aux Anglois & les harceloit. Un jour que ce grand Capitaine attendoit à Saumur des nouvelles du Roy son Maître pour avoir dequoy payer touttes les Troupes qu'il avoit levées pour son service, il arriva de Paris un Courier qui se presentant devant luy pour luy faire la reverence fut aussitôt prevenu par Guesclin, qui sans attendre qu'il ouvrît la bouche pour luy declarer le sujet de sa commission, luy demanda brusquement où étoient les sommes que sa Majesté luy devoit faire tenir incessamment pour payer son Armée, qui ne pouroit à l'avenir subsister que de rapines, & qu'en desolant tout le plat-Païs. Cet homme luy répondit que bien loin d'avoir de l'argent, il seroit luy même contraint de vendre son cheval, & de retourner à pied s'il n'avoit la bonté de luy donner dequoy faire les frais de son voyage qui le rapelloit à Paris, & dans le même temps, il luy presenta la depêche du Roy que Bertrand ouvrit & fit lire par son Secretaire: parce que comme nous avons dit, il ne sçavoit pas lire luy même. Elle luy donnoit ordre de licencier ses Troupes & de se rendre

dre

dre au plûtôt à Paris pour conferer avec sa Majesté sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour la campagne prochaine. Cette nouvelle desola beaucop Bertrand, qui donnant à sa colere touttes ses saillies s'écria : *grand Dieu qu'est-ce que de service de Roy* ! se frapant soy-même & se tourmentant comme un enragé : disant que ce Prince, s'il luy avoit tenu parole, auroit déja fait la conquête de toutte la Guienne, & que faute d'ouvrir ses coffres il courroit risque de tout perdre : qu'il avoit soûtenu la Guerre quelque temps à ses propres dépens par la vente de sa vaisselle d'or & d'argent : & que bien loin d'en recevoir le remboursement, il voyoit bien selon le train que prenoient les affaires, que les Troupes demeureroient sans payement.

Tandis que son indignation luy faisoit lâcher ces paroles, il luy vint un autre Courier de la part d'Henry Roy d'Espagne qu'il avoit si bien servy contre Pierre, qui luy presenta les lettres de son Maître. La lecture qu'il en fit faire luy donna tout autant de joye que l'autre dépêche luy avoit donné de tristesse. Elles luy apprirent que le Roy d'Espagne pour luy témoigner sa reconnoissance des bons services qu'il luy avoit rendus, luy envoyoit deux mulets chargez d'or, d'argent & de pierreries, l'assûrant qu'il ne perdroit jamais la memoire de tout ce qu'il avoit fait pour le rétablir sur le Trône : & que depuis son départ il avoit éprouvé le besoin qu'il auroit eu de luy, pour avoir essuyé beaucoup de rebellions de ses Sujets, qu'il n'avoit pu surmonter que par les conseils & le bras du Besque de Vilaines qu'il luy avoit laissé, dont il s'étoit tout à fait bien trouvé. Il le prioit aussi dans cette dépêche d'employer le credit qu'il avoit auprés du Roy son Maître, pour que le Besque de Vilaines & son Fils Pierre luy restassent : afin que par leur secours il pût calmer tous les troubles de son Royaume qui n'étoient pas encore appaisez : promettant au Roy de France qu'aprés qu'il auroit pris *Carmone*, *Somone*, & *Thoüars*, il mettroit en Mer une Flote de vingt deux Vaisseaux fournis de tout leur amarage pour combattre les An-

glois & travailler de concert avec luy pour les dénicher de la France: à condition que si la paix se faisoit ensuite entre ces deux Nations, il luy envoyeroit des Troupes pour le servir en Espagne, & qu'il payeroit fort grassement. Il arrive quelquefois dans la vie que de grandes joyes succedent à de grandes tristesses. Cet evenement parut tout à fait dans la conjoncture presente: puisque Bertrand se voyant comblé de richesses dans le temps qu'il se croyoit dans la derniere disette, témoigna tout ouvertement la grande satisfaction que luy donnoit la reconnoissance & la liberalité du Roy d'Espagne.

Il regala fort cet agreable Messager, qui déchargeant les mulets étala dans sa Salle de fort riches presens entre lesquels il y avoit un petit vaisseau de fin or, des couronnes & des tasses de même metal artistement façonnées, grand nombres de pierreries, & beaucoup d'or & d'argent monnoyé. La veüe de ces richesses n'excita point l'avarice de Bertrand, & ne le fit point penser à la conservation de tous ces tresors pour les laisser à sa famille: au contraire elle luy fit naître l'occasion de faire éclater sa generosité: car l'argent luy ayant manqué pour payer ses Troupes, il invita tous les Capitaines qui servoient sous luy de venir dîner avec luy, les traita de son mieux & leur distribua touttes ces pierreries, ces joyaux, cet or & cet argent pour les satisfaire auparavant que de les licencier, pour executer l'ordre qu'il avoit reçu là dessus, & ne se reserva que le Vaisseau d'or pour en faire present au Roy qu'il alloit trouver. Il les pria tous avant que de se separer d'avec eux de ne pas quiter le Service, jusqu'à ce qu'il leur donnât de ses nouvelles aprés son retour de Paris: leur promettant qu'il ménageroit si bien les choses auprés du Roy, qu'ils auroient tous sujet de se loüer de sa conduite: & que si sa Majesté ne deferoit pas aux raisons qu'il avoit à luy dire pour luy faire ouvrir ses coffres, il luy remettroit entre les mains l'épée de Connétable, & retourneroit en Espagne pour servir le Roy Henry. Quand il les eut ainsi congediez avec le plus d'honnêteté

qu'il luy fut possible, il renvoya le Courier en Espagne, & le chargea de bien témoigner à son Maître combien il étoit sensible à la munificence qu'il venoit de faire éclater en sa faveur, & de luy dire que si les affaires du Royaume de France le luy pouvoient permettre, il iroit au plûtôt le trouver en personne pour le servir encore contre ses ennemis.

Ce Courier s'en retourna fort content du succés de sa commission, & des dons que Bertrand luy fit avant que de le laisser partir. Ce General ne songea donc plus qu'à prendre le chemin de Paris où le Roy l'appelloit : mais avant son départ, il mit ordre à touttes choses. Il laissa de bonnes Garnisons dans les Places qu'il avoit conquises. Il établit Carenloüet dans la *Rochepoʃay*, laissa dans *Saumur* Alain & Jean de Beaumont, Olivier de Mauny, Guillaume le Baveux, Ivain de Galles & plusieurs autres Chevaliers pour veiller à tout durant son absence. Il se mit ensuite en chemin sans avoir avec luy que fort peu de gens. Le Courier que le Roy luy avoit envoyé, le prevint : & se rendant à grandes journées à Paris, il alla descendre à l'Hôtel de S. Paul sur le soir, pour rendre compte à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit fait, & de tout ce qu'il avoit veu, luy rapportant que Bertrand en execution de ses ordres avoit licencié ses Troupes avec beaucoup de repugnance : se plaignant hautement de ce que les fonds luy avoient manqué pour les payer, & declarant que si le Roy n'apportoit un prompt remede à ce mal, il quiteroit le Service, & luy rendroit l'épée de Connétable pour aller en Espagne reprendre les armes en faveur du Roy Henry qui luy avoit envoyé de grandes richesses. Il ajoûta que Guesclin bien loin de retenir pour luy ces Tresors les avoit genereusement distribuez à ses Capitaines, pour les recompenser des montres qu'ils n'avoient pas reçuës : qu'il avoit été le témoin de tout ce qu'il prenoit la liberté d'avancer à Sa Majesté, qui verroit Bertrand dans trois jours dont elle apprendroit la confirmation de tout ce qu'il venoit de luy dire. Cette nouvelle surprit un peu le Roy, qui voyant l'interêt qu'il avoit à la con-

ſervation de cet homme, ſur qui rouloient touttes ſes eſperances & le ſuccés de touttes ſes affaires, mit la main ſur l'épaule de *Hureau de la Riviere* ſon grand Chambellan qu'il aimoit beaucoup, & qui paſſoit dans toutte la France pour ſon Favory : luy diſant *Hureau, nous ne pourrons pas nous deffendre d'ouvrir nos coffres, & de donner de l'argent à Bertrand : de peur que nous ne venions à perdre un ſi grand Capitaine, & qu'il ne nous échappe.* Ce Favory luy répondit qu'il étoit de la derniere importance de ſatisfaire un ſi grand homme, & que s'il abandonnoit le Service, tout ſon Royaume courroit grand riſque d'être bientôt conquis par les Anglois : que luy ſeul étoit capable de rétablir les affaires, quand même elles ſeroient ſur leur dernier penchant : & qu'enfin l'on ne devoit rien épargner pour le contenter. Le Roy prêta beaucoup l'oreille à cette judicieuſe remontrance, & luy promit de profiter de ſon avis.

Trois jours aprés Gueſclin ſe rendit à la Cour luy dixiême, vétu fort ſimplement faiſant peu de cas de ſe mettre ſur ſon propre pour paroître devant ſon Maître, & même affectant de porter par tout des habits fort communs. La *Riviere* vint au devant de luy pour le diſpoſer à ne point s'écarter du repect quand il parleroit au Roy, craignant que le chagrin dans lequel il étoit, ne luy fit faire quelque écart. Ce fut dans cet eſprit qu'il le prevint de mille careſſes, luy témoigna qu'il venoit de laiſſer ſa Majeſté dans de fort bonnes intentions de luy donner toutte la ſatisfaction qu'il pouvoit attendre d'elle. Il le mena donc devant le Roy qui luy fit un fort bon viſage, & luy tendit la main, pour luy faire voir qu'il avoit pour luy des conſiderations touttes particulieres : luy diſant qu'il étoit le fort bien venu : qu'il auroit toûjours pour luy des égards diſtinguez : & qu'il le devoit aimer luy ſeul plus que tous ſes autres Sujets. Bertrand qui ne ſe payoit gueres de vent ny de fumée, ne put diſſimuler ce qui luy tenoit au cœur *Sire* luy dit-il *je m'en apperçoy mauvaiſement : car vous m'avez ôté tout mon ébat, & maudit ſoit l'argent qui ſe tient ainſi coy, plûtôt que de le de-*

partir à ceux qui guerroient vos ennemis. Le Roy craignant qu'il ne s'émancipât, l'interompit en luy promettant qu'il alloit ouvrir ses coffres pour le contenter & luy donner dequoy payer les Troupes qu'il commanderoit au printemps.

Bertrand à ce discours prit la liberté de luy demander dequoy donc vivroient les Garnisons qu'il avoit laissé dans les Places pour garder la Frontiere, & si sa Majesté pretendoit quelles pillassent les pauvres païsans de la campagne pour trouver dequoy subsister. Bertrand, ajouta le Roy, vous aurez vingt mille francs dans un mois. Hé quoy *Sire* s'écria Guesclin. *Ce n'est pas pour un déjuner! je voy bien qu'il me faudra departir de France: car je ne m'y sçay chevir, si me convient renoncer à l'office que j'ay.* Le Roy tâchant de le radoucir en luy declarant qu'il ne pouvoit pas lever de grandes sommes dans son Royaume sans beaucoup fouler ses Sujets: il luy repondit plaisamment *hé Sire que ne faites vous saillir ces deniers de ces gros chaperons fourrez, c'est à sçavoir Prelats & Avocats qui sont des mangeurs de Chrétiens.* Le Roy fit la justice à Bertrand d'entrer dans ses sentimens. Il luy fit compter tout l'argent qu'il luy demanda pour payer les Troupes & le renvoya sur la Frontiere aussi satisfait qu'il étoit venu mécontent à Paris.

Le Besque de Vilaines qui n'avoit point quité le service d'Henry Roy d'Espagne, eut moins de chagrin que Bertrand: car outre que les Armées qu'il commandoit étoient regulierement bien payées, il le recompensa d'ailleurs de la Comté de *Ribedieu* dont il luy fit present pour reconnoître les dangers qu'il avoit tant de fois essuyez pour le rétablir sur le Trône. Il est vray qu'on ne doit pas accuser Charles le Sage d'avarice, parce qu'il n'envoyoit pas à Guesclin tout l'argent dont il avoit besoin pour soutenir la Guerre: c'est que ce bon Prince apprehendoit de fouler ses Sujets par de nouveaux subsides & tiroit le moins qu'il pouvoit sur ses peuples. Quand Henry se vit au dessus de ses ennemis & de ses affaires & Maître absolu de toutte l'Espagne, il ne songea plus qu'au secours qu'il avoit promis à la France con-

tre les Anglois. Il fit équiper une Flote de vingt deux voiles & remplit ses vaisseaux de beaucoup d'Archers & d'Arbalêtriers Espagnols, qui se promettoient de faire sur Mer une grande execution contre ces insulaires & contre ceux de Bordeaux leurs Sujets. En effet ils se rendirent si redoutables sur l'Ocean que nul Bâtiment n'osoit se presenter devant eux, & quand ils rencontroient Flamands, Brabançons, Picards ou Normands ils les pilloient tous, & ne faisoient point de scrupule de les jetter dans la Mer aprés les avoir mis en chemise. Charles le Sage de son côté mit sur Mer auprés d'Harfleur une Flote de douze gros vaisseaux, dans lesquels il fit embarquer cinq cens hommes d'armes, & trois cens Archers, avec ordre d'aller joindre celle d'Espagne : mais les François ayant été repoussez par les vents ne pûrent à jour nommé faire le trajet qu'ils avoient medité. Tandis qu'ils étoient sur les Mers, ils apperçurent devant eux l'Isle de *Grenesay* qui relevoit du Roy d'Angleterre. Yvain de Galles qui commandoit la Flote Françoise & qui ne demandoit qu'à se venger de l'outrage qu'il pretendoit avoir reçu de son Maître, qui l'avoit dépoüillé de tous les biens qu'il possedoit en son Païs, voulut descendre dans cette Isle pour s'y dédommager de touttes ses pertes. Il alla donc débarquer au port Saint Pierre. Ceux de l'Isle crierent aux armes, & se mirent en devoir de se bien defendre.

Il y avoit là quelques six vingt Anglois qui chargez d'un gros butin qu'ils menoient à Londres se rafraîchissoient dans cette Isle qu'ils regardoient comme un entrepost, en attendant qu'ils cinglassent en Angleterre, pour y transporter touttes les dépoüilles qu'ils avoient amassées en écumant & piratant sur touttes les Mers. Les François les attaquerent vivement, & les pousserent avec tant de vigueur, qu'ils les obligerent de se refugier dans un Château. Cet asyle pretendu ne leur fut pas d'un grand secours, & n'empêcha pas que cet Isle ne fût pillée, saccagée, dépoüillée de tout ce qu'elle avoit de meilleur & de plus riche. Ivain de Galles y fit un fort bon butin qui servit à le

consoler un peu de la misere, où l'injustice de son Roy l'avoit mis. Les François aprés avoir fait le sac de Grenesay se presenterent devant une autre Isle qui relevoit encore des Anglois, & qui craignant d'essüyer le même sort que la premiere, aima mieux se saigner & fournir de grosses sommes pour se racheter du pillage qu'elle ne pouvoit pas autrement éviter. Ivain de Galles se remit en mer aprés s'être enrichy luy & ses François de la dépoüille de ces deux Isles, & cinglant toûjours dans le dessein de joindre la Flote Espagnole, il rencontra seize vaisseaux qui avoient moüillé l'ancre. Il s'imagina d'abord que c'étoient les Anglois, & se promettoit bien de les battre & d'y faire un riche butin : mais quand il fut aux approches il découvrit que c'étoient des vaisseaux marchands qui venoient d'Espagne, & qui se reposoient là, dans l'attente d'un vent favorable pour retourner en Flandres, à Anvers & dans le Brabant. Les François firent quelque mine de les attaquer ne les voulans pas reconnoître pour Marchands : mais Ivain de Galles leur remontra que ce seroit violer le droit des Gens, que de courre sus à ceux, dont la profession les met sous la foy publique.

Cet Amiral ayant empêché qu'on ne leur fit aucune insulte, se contenta de recevoir quelques vivres qu'ils luy presenterent, & de leur demander si dans le cours de leur navigation ils n'avoient point découvert quelques Bâtimens Anglois. Ces Marchands luy répondirent qu'ils avoient rencontré dans la Mer de Bordeaux une belle Flote composée de dix-huit grosses Ramberges & de quinze autres moindres Vaisseaux : & que le Comte de Pembroc qui la commandoit y avoit chargé beaucoup d'or & d'argent qu'il avoit apporté de Londres pour payer les Troupes que le Roy d'Angleterre entretenoit en Guienne contre les François : parce que ce Prince apprehendoit fort que les Gascons ne secoüassent le joug de son obeïssance, & ne se donnassent à leur premier Maître, & que la Rochelle suivant leur exemple ne luy échappât. Il ajoûterent que le Comte de Pembroc alloit droit à cette Place pour s'en assûrer dans la crainte qu'il avoit que

Bertrand ne le prevint, & qui avoit déja fait des tentatives pour débaucher les Rochelois de la fidelité qu'ils devoient à leur Souverain. Quand Ivain de Galles eut tiré de ces Marchands tous les éclaircissemens dont il avoit besoin : il se promit bien d'en profiter, & les remercia : les asśûrant qu'ils pouvoient demeurer en paix, & qu'il ne leur seroit fait aucun tort. Il fit voile ensuite pour aller à la découverte de tout ce que luy avoient dit ces Marchands, qui le voyans partir luy donnerent mille benedictions, & se regarderent les uns les autres comme des gens qui venoient d'échapper d'un fort grand peril : en disant *ce ne fut le gentil Yvain de Galles, ces felons François nous eussent tout meurdris.*

Cet Amiral aprés avoir fait un voyage d'assez long cours: enfin surgit au port de Saint André en Espagne, où l'on preparoit une fort belle Flote pour l'envoyer au secours des François contre les Anglois. Ce fut là que se joignirent ces deux Armées navales pour faire sur Mer quelque importante expedition contre leurs communs ennemis. Le Comte de Pembroc en fut l'objet bientôt. Elles le rencontrerent sur la route qu'il prenoit vers la Rochelle. Les Espagnols se servirent d'un artifice qui pour lors étoit assez rare pour brûler les grosses Ramberges du Comte de Pembroc. Ils jetterent à l'eau de petits bâteaux tout remplis de bois qu'ils avoient graissé d'huyle & d'autres ingrediens pour en rendre la matiere plus combustible. Ils avoient entr'eux des plongeons fort experimentez dans l'art de conduire ces sortes de barques, & de les faire couler touttes brûlantes & tout allumées sous ces grosses Ramberges, ausquelles le feu de ces Bateaux venant à se communiquer, y causoit un embrasement dont il étoit impossible de se garantir. Ce stratageme, dont les Espagnols se servirent fit un si grand effet contre les Anglois, qu'ils leur brûlerent treize gros Bâtimens : & tandis que les Anglois se mettoient en devoir d'éteindre ce feu, les François & les Espagnols profitans du desordre de l'alarme & de la consternation dans laquelle il les avoient jettez, vinrent les charger à grands coups de dards & de

& de flêches heurterent le vaisseau du Comte de Pembroc avec tant de roideur ayant le vent sur luy, que ce gros Bâtiment venant à s'ouvrir fit eau de tous côtez, & contraignit cet Amiral Anglois de se rendre à la discretion de ses ennemis avec *Huard d'Angle*, & *Jean d'Arpedenne* qui furent forcez de suivre son exemple avec plus de trois cens autres prisonniers des plus riches de toutte l'Angleterre, sans compter plus de huit cens hommes qui perirent dans cette journée par le feu, par le fer & par l'eau du côté des Anglois. Les Vainqueurs trouverent dans les Bâtimens qui tomberent sous leur puissance beaucoup d'or & d'argent monnoyé qu'on avoit apporté de Londres pour payer les Troupes qui servoient le Roy d'Angleterre dans sa Province de Guienne contre les François: & même ils ne purent voir sans étonnement le grand nombre de chaînes que les Anglois avoient chargé dans leurs vaisseaux pour mettre les Rochelois aux fers, & les traiter comme des rebelles Sujets, ausquels les François firent voir les patentes & les provisions tout expediées pour établir dans la Rochelle d'autres Officiers de justice, que ceux du Païs.

Ces lettres étoient touttes scellées & remplies du nom des Anglois que l'on vouloit mettre à leur place, les uns en qualité de Baillifs, les autres sous celle de Prevôts, d'autres comme Receveurs, & d'autres comme Capitaines: si bien que les Rochelois voyans qu'on n'avoit apporté d'Angleterre que des chaînes pour eux & que touttes les charges & tous les emplois étoient destinez pour des étrangers, ils n'eurent point de regret d'ouvrir leurs portes aux Vainqueurs, & de redevenir François selon la pente qu'a naturellement chaque Nation d'obeïr à un Prince qui soit de son Païs. Les Espagnols ayant rendu ce service à la France se retirerent avec leurs prisonniers, & leurs dépoüilles au port de S. André. Quand Yvain de Galles apperçut le Comte de Pembroc au milieu des autres prisonniers, il luy fit mille reproches, & luy dit mille injures se plaignant qu'il avoit été le seul Auteur de sa disgrace, & de son in-

fortune par les pernicieux conseils qu'il avoit donné au Roy d'Angleterre son Maître contre luy. Il poussa même si loin son ressentiment, qu'il protesta que s'il avoit été son prisonnier, il l'auroit fait mourir avec infamie pour se venger des outrages qu'il luy avoit faits. Le Comte luy declara qu'il n'avoit aucune part à la disgrace qu'il avoit encouruë & dont il se plaignoit, & qu'il avoit grand tort d'insulter à un malheureux qui ne luy avoit jamais fait aucun prejudice & dont il devoit plûtôt déplorer la condition que luy faire injure. Enfin les Espagnols enchaînerent leurs prisonniers Anglois des mêmes chaînes que ceux cy avoient destiné pour les Rochelois, & ne leur rendirent la liberté qu'aprés leur avoit fait exactement payer leur rançon.



CHAPITRE XXXIV.

De plusieurs Places conquises par BERTRAND *sur les Anglois, & de la reddition qui luy fut faite de celle de* Randan, *devant laquelle il mourut aprés qu'on luy en eut porté les clefs.*

LEs François sous la conduite de Bertrand pousserent toûjours leurs Armes victorieuses aprés s'être rendu les Maîtres de S. Jean d'Angely & de Xaintes, qui ne purent tenir long temps contre les efforts d'un si grand Capitaine, dont le nom seul étoit devenu la terreur des Anglois. Il alla planter ensuite le piquet devant *Cisay*, aprés avoir pris la precaution de s'assûrer de Montreüil Bauny qu'il luy falut prendre d'assaut. Tandis qu'il disposoit touttes choses pour le succés de ce Siege, les Seigneurs de Clisson, de Laval, & de Rohan qui s'étoient attachez à celuy de *la Roche sur Ton*, luy manderent qu'il eût à se tenir sur ses gardes : parce que les Anglois s'assembloient en grand nombre à *Niort* dans le dessein de secourir ou la Place qu'il assiegeoit, ou celle devant laquelle ils étoient postez. Guesclin les remercia du soin qu'ils avoient pris de luy donner un avis si judicieux & si salutaire, & leur témoigna que pour en profiter il alloit se tenir alerte pour prevenir l'insulte qu'on luy pouroit faire. En effet il fit environner son Camp de fossez & de pieux pour en defendre les approches, & ne se contentant pas d'aller au devant des entreprises que les ennemis pouroient faire pour troubler la continuation de son Siege, il envoya des ordres à Alain de Beaumont de se cantonner & de se retrancher comme luy : depeur que les Anglois ne luy vinssent tomber sur le corps tandis qu'il seroit devant Lusignan qu'il tenoit serré de fort prés. Alain

ne manqua pas de prendre là dessus les mêmes precautions que Bertrand. Ces trois Sieges de *Cisay*, de *la Roche sur Ton* & de *Lusignan* qui se faisoient tous dans un même temps, partageoient beaucoup les forces des François, qui touttes rassemblées les eussent mis en état de faire de plus grands efforts & de reüssir avec plus de succés. Bertrand perdoit son temps & ses peines devant Cisay qui souffrit plusieurs assauts sans qu'on en pût venir à bout. Il tâcha d'en corrompre le Gouverneur à force de presens : mais sa fidelité fut inebranlable : car bien loin de prêter l'oreille à ses persuasions, il ne le paya que de railleries.

Tandis qu'il se morfondoit devant cette Place, les Anglois tenoient conseil dans Niort pour deliberer entr'eux à laquelle des trois Villes Assiegées ils pouroient donner du secours. Le Sire d'Angoris le plus fameux & le plus experimenté Capitaine d'entr'eux, opina que c'étoit à Bertrand qu'il falloit aller : parce que de sa défaite dépendoit la reputation de leurs Armes : & s'ils le pouvoient une fois dénicher de devant Cisay par une Bataille qu'ils pouroient gagner sur luy, tout le reste des François ne tiendroit pas longtemps contre une Armée qui viendroit de triompher d'un si grand Capitaine. *Jaconnel* qui ne connoissoit pas la valeur de Bertrand, jura devant toutte cette assemblée qu'il l'iroit attaquer en personne, & qu'il le leur ameneroit mort, ou vif. Il s'avisa même d'y proposer un expedient qui seroit capable d'intimider beaucoup les François en cas qu'on le voulut suivre. C'étoit de porter tous des chemises de toile au dessus de leurs armes, & d'y faire coudre au milieu, des croix rouges devant & derriere. Tout le monde goûta fort cet avis, & l'on resolut aussitôt de le suivre. Tandis que les Anglois étoient sur le point de se mettre en campagne avec ce bel épouventail, il leur vint une recruë de quatre cens hommes qui leur demanderent la permission de se joindre à eux pour combattre les François ensemble, qu'ils devoient tous regarder comme leurs communs ennemis. Ce renfort les rendant encore plus fiers, ils partirent tous de Niort avec leurs habits

de toile & leurs croix rouges en fort belle ordonnance sous la conduite de Jaconnel, qui croyant déja Bertrand dans ses mains avoit ordonné qu'on tendît fort proprement une chambre, & qu'on y preparât un fort grand repas pour bien recevoir dans Niort, & y regaler ce Connétable de France qu'il comptoit d'y amener dés le soir même. Ils se promettoient de remporter une victoire si complette dans cette journée, qu'ils avoient déja resolu de faire passer tous les François au fil de l'épée sans faire quartier qu'à trois seulement, *à Guesclin à Messire Maurice du Parc, & à Geoffroy de Cassinel*, tous chevaliers Bretons, dont ils esperoient tirer une rançon considerable.

Toutte cette Troupe composée de quelque quinze cens Anglois vint rabattre dans sa marche tout auprés d'un bois. Tandis qu'ils y faisoient alte, ils apperçurent deux charettes de vin qu'on menoit au Camp devant Cisay, on les avoit tirées de Montreüil Belay, qui est la meilleure vinée qui croisse dans tout le Poitou. Les Anglois alterez de la grande chaleur du jour, en defoncerent tous les muids & s'en donnerent à cœur joye sans en laisser aucune goutte. Tandis que les fumées du vin leur montoient à la tête, ils se faisoient une haute idée de la victoire qu'ils alloient remporter sur les François, se promettans les uns aux autres de n'en pas laisser échapper un seul, & de répandre plus de sang qu'ils n'avoient versé de cette liqueur dans leurs gosiers : *debellaturi supra mensam Alexandrum*, dit Quint Curce de Bessus & de ses soldats, qui comptoient pour rien la valeur d'Alexandre contre lequel ils alloient combattre, tandis qu'ils étoient à table éloignez du danger, & qu'ils ne voyoient l'ennemy qu'en idée, que la force du vin qui les échauffoit leur faisoit paroître fort petite.

Tandis que leur imaginaire intrepidité les rendoit ainsi fort contens d'eux mêmes : les gens de Bertrand prirent un Breton qui depuis quatre ans étoit dans le party des Anglois, & le menerent devant luy. Guesclin qui le regardoit comme un deserteur, donna tout aussitôt les ordres pour

le faire pendre. Celuy-cy se disculpa fort bien du crime dont on le soupçonnoit, en disant que les Anglois s'étoient saisis de sa Personne, & l'avoient retenu malgré luy dans leurs Troupes, & que depuis il avoit toûjours cherché l'occasion de s'échapper d'eux : mais qu'elle ne s'étoit jamais presentée plus favorable pour cet effet, que tout recemment : qu'il les avoit quitez pour se ranger du côté de ceux de sa Nation & reveler à Bertrand une nouvelle de la derniere consequence. Celuy-cy le prenant toûjours pour un transfuge & pour un Espion, le menaça de le faire à l'instant brancher au premier arbre, s'il venoit à découvrir en luy la moindre supercherie. Ce Breton l'assûra qu'il luy parloit fort sincerement & de bonne foy, ne s'étant separé des Anglois que pour luy donner avis du danger qui le menaçoit, & luy dire que les ennemis étoient fort prés de luy tous vêtus de toile sur leurs armes & qu'ils portoient des croix rouges devant & derriere pour intimider les François par un spectacle si bizarre & si surprenant, & qu'ils avoient dessein de les surprendre de nuit, ou de jour. Bertrand à qui cet homme étoit encore supect, luy témoigna que s'il étoit surpris en mensonge il luy en coûteroit la vie. Cependant il se trouva que le Breton n'imposoit aucunement à la verité : car les Anglois n'étoient qu'à un quart de lieüe de là cachez dans un bois, & qui n'attendoient que la nuit pour venir à coup sûr tomber sur le Camp des François.

Le coup étoit immanquable s'il eussent suivy leur premier dessein : mais la sotte vanité de Jean d'Evreux le fit avorter, qui voulant faire l'intrepide & le courageux pretendoit comme un autre Alexandre ne pas dérober la victoire à la faveur des tenebres : mais la remporter en plein jour, comme si les Anglois n'avoient pas assez de cœur & de bravoure pour défaire les François en combattant contre eux dans les formes. Il leur representa que la gloire de leur Nation vouloit qu'on n'imputât pas leur victoire à une surprise qui auroit un air de trahison, d'autant plus qu'étant deux contre un, les François seroient obligéz de ceder à la mul-

titude. Cet avis ayant été suivy de tout le monde on ne songea plus qu'à l'executer : mais avant que de faire le premier mouvement là dessus, on envoya quelques Coureurs pour reconnoître auparavant en quelle assiette étoient les François : car les Anglois avoient tant de fierté, qu'ils apprehendoient que si leurs ennemis avoient le vent de leurs approches, ils ne levassent aussitôt le Siege de Cisay pour prendre la fuite. Ils marcherent donc dans une fort belle ordonnance au nombre de douze cens.

Le spectacle de touttes ces toiles blanches & de ces croix rouges dont ils étoient vétus, jettoit un éclat par toutte la campagne. Ils avoient outre cela quatre cens Archers montez à l'avantage, ayant chacun le casque en tête, & la lance au poing vétus de croix rouges & de toile comme les fantassins. Leurs Drapeaux que le vent agitoit au soleil contribuoient beaucoup à rendre leur contenance plus brave & plus fiere. Tout cet appareil jetta quelque étonnement dans l'ame des François, qui croyoient n'avoir pas des forces suffisantes pour resister à tant d'ennemis. Bertrand s'aperçut de leur crainte & pour leur relever le courage, il leur dit dans son langage du quatorziéme siecle, *je octroye qu'on me trenche les membres se vous ne bées aujourd'huy l'orgueil des Anglois trebuchier*. Cette parole prononcée d'un ton fort hardy les rassûra dans le même instant. Il partagea ses Troupes en trois bandes. Il mit à l'Aîle droite *Geoffroy Cassinel* Capitaine fort brave & fort estimé qui étoit son Eleve, *Maurice du Parc* eut ordre de conduire la gauche : il se reserva le commandement du Corps de bataille, & pour ne pas abandonner le Siege de Cisay dont la Garnison qui viendroit à sortir le pouroit charger par derriere tandis qu'il seroit aux mains avec les Anglois, il laissa devant cette Place Jean de Beaumont pour tenir toûjours les Assiegez en haleine avec quelques Troupes qui faisoient mine de vouloir entreprendre un assaut.

Tandis que Bertrand rangeoit ainsi tout son monde pour marcher contre ses ennemis avec discipline, il vint un

Trompette Anglois luy faire une bravade en le sommant ou de lever le Siege, ou de donner Bataille. Guesclin luy commanda de se retirer au plus vite, luy disant que les Anglois auroient bientôt de ses nouvelles. Le Trompette les vint avertir que Bertrand disposoit touttes choses au combat. Au lieu d'être alerte aussi de leur côté, ils s'aviserent en attendant, de se coucher tous sur le pré les jambes croisées comme des coûturiers ne doutans point de battre les François, tant ils avoient une haute opinion de leur bravoure, & qui leur étoit inspirée par le vin dont ils étoient pris & qu'ils n'avoient pas encore bien cuvé. Bertrand se voulant prevaloir de la fiere negligence de ses ennemis sortit aussitôt de ses retranchemens & fit montre de ses François en pleine campagne en marchant droit aux Anglois, qui ne bougerent point de leur place & demeurerent toûjours dans la même posture jusqu'à ce qu'on fût auprés deux. Ceux de Cisay voyans les François décamper de devant leur Ville firent une sortie sur les Troupes de Jean de Beaumont: mais qui les reçurent si bien, qu'ils les taillerent en pieces & les recoignerent bientôt dans leurs murailles. Bertrand ayant appris cette heureuse nouvelle avant l'ouverture du combat prit l'occasion d'en faire part à ses Gens pour les encourager encore d'avantage.

Comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, un Anglois se detacha de son gros, par ordre de Jean d'Evreux pour dire aux François qu'il paroissoit bien qu'ils apprehendoient de se battre: puis qu'ils employoient tant de temps à se preparer: que s'ils vouloient épargner leurs vies, il leur conseilloit de demander la paix aux Anglois & que s'ils vouloient prendre ce party, il travailleroit volontiers à la leur procurer. Guesclin le renvoya plus fierement que le premier, avec ordre d'assûrer ses Maîtres qu'il avoit entre ses mains Robert Miton Gouverneur de Cisay dont la sortie luy avoit été fort funeste: puis qu'aprés avoir été battu par Jean de Beaumont avec tous ses Gens, il avoit encore été fait prisonnier, & qu'il esperoit qu'il en iroit de même

même de la Bataille que du Siege. Il luy commanda de plus de faire assembler les Anglois aussitôt qu'il les auroit joints, & de les avertir qu'ils se levassent sur leurs pieds: parce qu'il ne daignoit pas les attaquer tandis qu'ils demeuroient ainsi couchez sur le pré. L'Anglois retournant sur ses pas exhorta les siens à bien faire, & leur apprit la défaite de Miton & des Assiegez. Ils se leverent aussitôt en criant *Saint George* & se rangeans en bataille, ils vinrent au petit pas contre les François. Leurs Archers ouvrirent le combat en tirant une grêle de flêches qui fit plus de bruit que d'effet: parce que comme elles tomboient sur les casques des François, elles n'en pouvoient percer le fer ny l'acier. Les Archers ayant fait leur décharge firent place aux Gendarmes, à qui Jean d'Evreux ordonna qu'aprés qu'ils auroient fait les derniers efforts pour ouvrir les François avec la pointe de leurs lances, ils les jettassent aussitôt par terre pour mettre l'épée à la main & les combattre de plus prés, esperant que s'ils pratiquoient bien cette discipline, ils marcheroient à une victoire assûrée. Les Anglois se mirent en devoir de bien executer cet ordre qu'ils reçurent de leur General, & d'abord ils chargerent les François avec tant de vigueur qu'ils leur firent faire un arriere-pied de plus de vingt pas.

Bertrand tout surpris de voir ses Gens plier de la sorte & sur le point de se rompre bientôt, les fit retourner à la charge & leur commanda de disputer le terrain pied à pied à leurs ennemis sans sortir chacun de sa place. Les François rentrerent donc en lice, & la mêlée recommença de part & d'autre avec plus de chaleur, les Anglois les surpassoient en nombre: la presence de leur General leur tenant lieu de tout, les faisoit combattre avec un courage invincible. Bertrand qui veilloit à tout & couroit par tout leur crioit de frapper à grands coups de sabres, de haches & de marteaux de fer pour assommer leurs ennemis, dont ils ne pouvoient percer les corps avec leurs épées: parceque les armes dont ils étoient couverts en rebouchoient la pointe.

Les François s'acharnans à suivre exactement cet ordre, renversoient par terre tous les Anglois qu'ils pouvoient atteindre & dechargeoient sur eux de si grands coups qu'ils leur faisoient plier les genoux. Cet effort qu'ils firent sur les premiers rangs fit bientôt reculer les seconds. Bertrand voyant que ce jeu de main faisoit tout l'effet qu'il en attendoit, fit avancer aussitôt les deux Aîles de son Armée, qui faisans la même manoeuvre abbattoient têtes, bras, épaules, & jambes sur le pré. Leurs haches enfonceoient le casque des Anglois dans leur tête, & crioient en signe de victoire *Montjoye Saint Denis*. Leurs ennemis faisoient les derniers efforts pour se r'allier : mais ils ne leur en donnoient pas le loisir à force de les charpenter & de les hacher comme des beufs. Toutte la campagne étoit affreuse à voir étant toutte couverte de têtes, de bras, de casques renversez, & tout ensanglantez, & d'épées rompuës. Ce pitoyable objet donna tant de terreur aux Anglois, qu'ils ne rendirent presque plus de combat. Chacun d'eux chercha pour lors à se garantir de la mort par la fuite. *Jaconnel* au desespoir de voir la déroute des siens qui s'ouvroient, plioient, se débandoient & commençoient à lâcher le pied, s'en vint s'attacher sur Bertrand avec une rage qui le faisoit écumer comme un Sanglier & déchargeant un grand coup de sabre sur son casque, le fer ne fit que glisser à côté. Bertrand luy voulant donner là dessus le change à l'instant, le prit par la visiere & le soûlevant un peu, il luy passa sa dague dans la tête & luy perça l'oeil droit. Les Anglois voyant la fâcheuse avanture qui venoit d'arriver à l'un de leurs Generaux gagnerent au pied & laisserent le champ de Bataille aux François qui compterent plus de cinq cens de leurs ennemis qu'ils trouverent morts couchez par terre.

Jean d'Evreux, le Sire d'Angoris & plusieurs autres Chevaliers y demeurerent prisonniers. Il n'y avoit pas jusqu'au moindre goujat qui n'en eût quelqu'un dont il comptoit d'avoir une bonne rançon : mais comme il y avoit entre les François de la contestation pour sçavoir auquel appartenoit

chaque prisonnier. Guesclin pour les accorder leur commanda de les mettre tous au fil de l'épée : si bien qu'il n'y eut que les Chefs Anglois qui furent épargnez. Ceux de Cisay voyans la défaite entiere de ceux qui venoient à leur secours ne balancerent point à ouvrir leurs portes aux Vainqueurs. Bertrand qui ne se lassoit jamais de combattre & de vaincre, voulut de ce pas marcher à Niort, disant qu'il y vouloit souper & que chacun se mît en devoir de le suivre. Il se servit d'un artifice qui luy reüssit, commandant à ses Gens de se revétir des habits des Anglois & de porter leurs mêmes Drapeaux. Ceux de Niort voyans ces Croix rouges avec ces chemises de toile, & les Leopards d'Angleterre arborez sur leurs Enseignes, s'imaginerent que c'étoient les Anglois qui revenoient victorieux. Les François pour les faire encore donner d'avantage dans le piege qu'ils leur tendoient s'approcherent des portes de leur Ville en criant *Saint George*. Les Bourgeois ne manquerent pas de les leur ouvrir aussitôt : mais cette credulité leur fut beaucoup pernicieuse : car les François entrerent dedans comme dans une Ville prise d'assaut, y firent touttes les hostilitez dont ils s'aviserent, mirent à mort tout ce qui voulut resister & prirent à rançon tous ceux qui voulurent se rendre : si bien que tout le Poitou revint à l'obeïssance des Lys & secoüa le joug des Leopards.

Bertrand aprés s'être emparé de touttes les Places de cette Province, en établit Alain de Beaumont Gouverneur, & s'en alla droit à Paris pour rendre compte au Roy son Maître de la situation dans laquelle il avoit laissé les affaires. Charles le Sage le reçut avec touttes les demonstrations d'une joye parfaite & luy fit tout l'accüeil qu'un General victorieux doit attendre d'un Prince qu'il a bien servy. Guesclin ne fit pas un fort long sejour à la Cour, & comme le Duc d'Anjou demandoit du secours au Roy son Frere, on en donna le commandement à Bertrand, qui fit des choses incroyables en faveur de ce Prince avec le Maréchal de Sancerre, Ivain de Galles & d'autres Chevaliers

contre les Anglois ausquels ils enleverent plusieurs Places, & particulierement le Château de la Bernardiere & Bergerac qu'ils remirent à l'obeïssance du Duc d'Anjou qui s'estima fort heureux de s'être servy de la tête & du bras d'un Capitaine si fameux que l'étoit Guesclin, dont le nom seul étoit si redoutable aux Anglois, qu'il ne falloit que le prononcer pour leur faire prendre la fuite. Le Duc aprés touttes ces conquêtes retourna dans sa Souveraineté d'Anjou, fort content du succés de ses Armes, dont Bertrand avoit rétably la reputation. Celuy-cy reprit le chemin de Paris, où le Roy ne luy laissa point prendre racine : mais le renvoya sur ses pas en Auvergne pour attaquer le Château de *Randan* qui n'étoit pas encore soûmis à son obeïssance. Guesclin partit avec de fort belles Troupes esperant couronner touttes ses grandes actions par cette derniere expedition.

Ce fut en effet non seulement la fin de ses conquêtes : mais aussi celle de sa vie. Bertrand investit cette forte Citadelle avec tout son monde : mais avant que d'en venir à l'attaque il voulut pressentir le Gouverneur & le tâter pour l'engager à luy porter les clefs de sa Place : luy disant qu'il étoit resolu de n'en point décamper qu'il ne l'eût par assaut, ou par composition. Le Capitaine fut à l'épreuve de toutes ces menaces : il luy répondit fort honnêtement qu'il connoissoit la valeur & la reputation du General auquel il parloit, & la puissance du Roy qu'il servoit : mais qu'il seroit bien malheureux s'il étoit assez lâche pour rendre une Place bien forte d'assiette, bien fournie de vivres & remplie d'une fort bonne Garnison sur une simple sommation : que le Roy d'Angleterre qui luy en avoit confié la defense le regarderoit comme un traître, & le puniroit du dernier supplice s'il étoit capable d'une semblable perfidie : qu'enfin son honneur luy étant plus cher que sa vie, il vouloit risquer son propre sang pour conserver sa reputation. Guesclin s'appercevant que la fidelité de cet homme ne pouvoit être ébranlée par les persuasions & les remontrances, jura *que jamais ne partiroit d'il-*

lec, si auroit ledit Châtel à son plaisir. Il donna donc tous les ordres necessaires pour en venir à l'assaut qui fut fort violent : mais la resistance des Assiegez fut si vigoureuse que les gens de Bertrand furent repoussez avec quelque perte. Cette disgrace le toucha si fort & luy donna tant de mortification, qu'il en tomba malade dans sa Tente, sans pourtant discontinüer le Siege qu'il avoit commencé; ny lever le piquet de devant la Place. Le mal se rengregeant insensiblement luy fit bientôt connoître qu'il ne releveroit point de cette maladie.

Ce grand cœur qu'il avoit fait paroître dans touttes les occasions les plus dangereuses qu'il avoit essuyées dans sa vie, ne se démentit point dans cette derniere heure dont l'approche ne fut point capable de le faire pâlir : & comme il avoit toûjours eu pour son Dieu des sentimens fort religieux n'étant pas moins bon Chrétien que fidelle sujet de son Prince, il se fit apporter le viatique aprés avoir purifié tous ses dereglemens passez par les larmes de sa penitence. Il édifia tous les Chevaliers dont son lit étoit environné par les dernieres paroles qu'ils entendirent prononcer à ce grand Homme : car aprés avoir demandé le pardon de ses pechez à son Dieu d'un air fort contrit, il luy recommanda la Sacrée Personne de Charles le Sage son bon Maître, celle des Ducs d'Anjou, de Bourgogne & de Berry ; celle aussi de sa chere Femme qui avoit pris un si grand soin de luy, & pour laquelle il avoit toûjours eu des tendresses touttes singulieres. Il se souvint aussi de faire des vœux & des prieres pour la conservation du Royaume de France, priant le Seigneur de luy donner un Connétable qui le sçût encore mieux defendre que luy. La douleur que son mal luy faisoit souffrir ne l'empêcha point de songer à couronner la fin de sa vie par un dernier service qu'il pouvoit encore rendre à son Maître. Ce fut dans cet esprit qu'il fit appeller le Maréchal de Sancerre & le pria d'aller dire au Gouverneur de *Randan*, que s'il pretendoit arréter plus longtemps une Armée

Royale devant sa Place, il le feroit pendre à l'une de ses portes aprés l'avoir prise d'assaut. Le Commandant qui ne sçavoit pas que ce General étoit à l'extremité luy répondit, que ny luy, ny les siens ne la rendroient qu'à Bertrand seul, quand il leur viendroit parler en personne. Le Maréchal eut la presence d'esprit de les assûrer qu'il avoit juré de ne faire plus aucune tentative auprés d'eux pour les engager à se rendre, ny de leur en dire une seule parole. Il eut par là l'adresse de leur cacher sa maladie qui étoit déplorée. La seule crainte de son nom leur fit ouvrir leurs portes & le Commandant qui s'imaginoit trouver Bertrand dans sa tente tout plein de vie, fut bien étonné de rendre les clefs de sa Place à un agonisant, qui pourtant eut encore assez de connoissance pour recevoir les soûmissions & les hommages de ce Gouverneur : l'effort que cette ceremonie luy fit faire, luy fit rendre le dernier soupir. Sa mort fut également regrettée de ses amis, & de ses ennemis. Il ny eut là personne qui ne pleurât la perte d'un si grand Capitaine qui s'étoit signalé durant sa vie par tant de Conquêtes, & qui l'avoit finie par le gain d'une Place fort importante : comme si le Ciel eût voulu que ce dernier succés eût été le couronnement de tous les autres.

On dit qu'avant que d'expirer il demanda son épée de Connétable, & pria le Seigneur de Clisson de la prendre pour la remettre entre les mains du Roy, conjurant tous les Seigneurs qui se trouverent là presens de le bien servir & de luy témoigner de sa part qu'il avoit trouvé le Seigneur de Clisson fort capable de luy succeder. En effet Charles le Sage luy laissa dans les mains l'épée de Connétable qu'il luy voulut rendre. Ce grand Prince fut si touché de la mort de Bertrand, qui luy avoit pour ainsi dire remis la Couronne sur la tête, que les Anglois avoient taché de luy arracher : qu'ayant appris que ses parens avoient dessein de transporter son corps en Bretagne pour y faire ses funerailles, il voulut luy donner un Sepulchre plus glorieux, en commandant qu'il fut inhumé dans l'Abbaye Royale de

Saint Denis, auprés du tombeau qu'il avoit déja fait ouvrir & creuser pour luy même : afin que la posterité sçût qu'un si fidelle Sujet ne devoit être jamais separé de son Souverain, non pas même aprés son trépas : & qu'aprés avoir si bien soûtenu durant sa vie la gloire des Lys, il devoit être aprés sa mort enterré dans le même lieu destiné pour la sepulture des Rois qui en portent le Sceptre. La lampe qui brûle encore aujourd'huy sur le cercüeil de ce grand Capitaine, nous fait voir que la succession des temps ne sera jamais capable d'éteindre la gloire qu'il s'est aquise par sa fidelité, par sa valeur, & par ses services.



